



HAL
open science

“ Refoulé et recentré ” : dynamiques touristiques et patrimoniales en Afrique du Sud et au Mozambique

Fabrice Jean-Michel Folio

► **To cite this version:**

Fabrice Jean-Michel Folio. “ Refoulé et recentré ” : dynamiques touristiques et patrimoniales en Afrique du Sud et au Mozambique. Géographie. Université de La Réunion, 2022. tel-03754953

HAL Id: tel-03754953

<https://hal.univ-reunion.fr/tel-03754953v1>

Submitted on 20 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

FABRICE FOLIO

MEMOIRE POUR L'OBTENTION DE L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES
SOUS LE PARRAINAGE DE JEAN-MICHEL JAUZE

« Refoulé et recentré » : dynamiques touristiques et patrimoniales en Afrique du Sud et au Mozambique



Tome 3 : Position et Projet Scientifique (rapport de synthèse)

HDR présentée, à l'Université de La Réunion, le **19 avril 2022** devant un jury composé de :

- Madame **FOURNET-GUÉRIN** Catherine, Pr en géographie, Sorbonne Université
- Madame **GRAVARI-BARBAS** Maria, Pr en géographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, rapporteure
- Monsieur **LAJOIE** Gilles, Pr en géographie, Université de La Réunion, rapporteur
- Madame **MAINET** Hélène, Pr en géographie, Université de Clermont Auvergne, rapporteure
- Monsieur **TAGLIONI** François, Pr en géographie, Université de La Réunion
- Monsieur **JAUZE** Jean-Michel, Pr en géographie, Université de La Réunion, garant de l'HDR

Crédits des illustrations de la page de couverture (de gauche à droite, de haut en bas) :

- Statue de N. Mandela votant au *Ohlange Institute*, Durban © F. Folio 2010 ;
- Panneau signalétique dirigeant vers le *Voortrekker* et le *Freedom Park*, Pretoria, © F. Folio 2019
- Carte en céramique au sol, *Louis Tregardt Memorial Garden*, Maputo, © F. Folio 2019
- Façade constitutive de l'architecture de Pancho Guedes, *baixa* de Maputo © F. Folio 2016
- Mur peint d'une annonce publicitaire à Soweto, Johannesburg, © F. Folio 2019
- Gravure en bronze d'Albuquerque toisant Ngungunyane au *Fortaleza*, Maputo, © F. Folio 2016
- Peinture-sculpture d'un bar *sheeben...* dans un *sheeben*, Soweto, Johannesburg, © F. Folio 2014

UNIVERSITE DE LA REUNION, GEOGRAPHIE
OCEAN INDIEN : ESPACES ET SOCIETES

FABRICE FOLIO

MEMOIRE POUR L'OBTENTION DE L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES

**« Refoulé et recentré » : dynamiques
touristiques et patrimoniales
en Afrique du Sud et au Mozambique**

Objets-Lieux de la *Marge* : valorisation et repositionnement – réflexions sur une
extension aux territoires de l'océan Indien

Tome 3 : Position et Projet Scientifique

SOMMAIRE

SOMMAIRE.....	4
REMERCIEMENTS.....	5
AVANT-PROPOS	6
<u>INTRODUCTION GÉNÉRALE.....</u>	<u>7</u>
<u>Du rapport à la science et au sensible : marche et bagage du Géographe.....</u>	<u>18</u>
<u>Bain patrimonial, Tourisme des franges, Afrique du récit.....</u>	<u>34</u>
<u>La marge patrimoniale en ses contours : une qualification et une narration (ré)tissée.....</u>	<u>72</u>
<u>La Restitution par l'épreuve : Typologie, Temporalité, Acteur, Répercussion, Stratégie</u>	<u>98</u>
<u>Pôles ancrés, Horizons dépassés et rivages virginaux.....</u>	<u>154</u>
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE.....</u>	<u>174</u>
BIBLIOGRAPHIE	178
TABLE DES MATIERES	203
TABLE DES FIGURES	206
TABLE DES PHOTOGRAPHIES.....	207
TABLE DES CARNETS DE TERRAIN	208
TABLE DES ENCARTS.....	208

REMERCIEMENTS

Ce travail réflexif n'aurait pu se conduire sans le concours, décisif, des personnes et institutions nommées ci-après. Ces fidèles *zaboutans* ont été les appuis qui m'ont permis d'avancer, d'achever de me convaincre et, très souvent, de me (re)motiver. Qu'elles en soient grandement et chaleureusement remerciées.

En premier lieu, cette recherche s'est effectuée grâce à l'obtention d'un Crct pour une période d'un semestre. Durant ce temps, le travail introspectif qui requiert lenteur et maturation, a pu se réaliser, sans (trop) être contraint par les impératifs universitaires. J'adresse mes remerciements à ma maison professionnelle, l'Université de La Réunion et aux membres de la Commission recherche.

Des aménagements ont été rendus possibles par le truchement de la bienveillance des enseignants-chercheurs du département de Géographie et de l'Unité de Recherche Océan Indien Espaces et Sociétés (OIES). Ces derniers sont les collègues avec qui je partage un certain nombre d'Unités d'enseignement et/ ou avec qui je collabore sur des axes et programmes de recherche. Ils ont fait part de leur compréhension et m'ont témoigné, ou de leur intérêt ou de leur encouragement. Mes échanges avec eux, toujours conviviaux et avisés, ont influencé ce travail. Béatrice, Fabien, Marie-Annick, Martine, Nicolas, Téléphore et Yvan ainsi que la petite équipe de doctorants motivés et motivants, Albano, Lauriane, Léo et Margaux, *Obrigado* !

À ce moment particulier où le regard porte en arrière, j'ai aussi une pensée pour des collègues qui m'ont fait confiance, formé et appris : Christian, Guy, Jean-Louis, Joël, Marceau, René, Thierry et Wilfrid. Cela a toujours été un plaisir d'échanger avec vous.

Toute l'équipe de l'Administration de l'UFR Lettres et Sciences Humaines, avec Mylène Eyquem à sa tête, est à saluer de par le cadre de travail serein et agréable qu'elle procure. Vigie habile de la maîtrise des rouages financiers et budgétaires, le travail de Monique est à saluer.

Une mention particulière est adressée à Marie-Annick, fidèle amie de (très) longue route, camarade de bordée et dont les grandes compétences le disputent aux qualités humaines. Des bancs estudiantins de l'amphithéâtre Cadet, notre itinéraire nous a mené à nos bureaux, aujourd'hui en vis-à-vis avec, en ligne d'horizon, la bordure africaine.

Je remercie vivement mon parrain d'HDR, Jean-Michel Jauze, Vice-président du Conseil d'Administration en charge des affaires générales (VPCA), pour sa confiance indéfectible et ses remarques sagaces. Membre de mon jury de thèse, c'est avec plaisir que je ponctue mon parcours en ta compagnie. J'adresse aussi mes remerciements à Gilles Lajoie et à François Taglioni qui ont accepté de faire partie de ce jury. Par votre expérience et l'étendue du chemin parcouru, je suis très heureux de vous (re)trouver à mes côtés.

Mes remerciements vont particulièrement aux membres extérieurs qui ont accepté, et je vous en suis éminemment reconnaissant, de faire partie de ce jury pour ce temps d'échange et de réflexions croisées, lesquels constituent l'essence même du milieu universitaire.

Les relectures et conseils tapuscrits de ce mémoire ont été menés à bien par Nathalie et Marie-Annick. Merci pour votre œil aiguisé et votre jugement inflexible.

À mes parents, amis et proches, quelque peu distants du monde académique et m'ancrant, de la sorte, dans d'autres ambiances de vie. *Ngiyabonga kakhulu*.

À mes enfants, mes deux caps, et à Nathalie, ma boussole.

AVANT-PROPOS

Les raisons amenant à une H.D.R. finissent invariablement par se poser. Non pas qu'il s'agisse d'un exercice de style, par mimétisme universitaire. Car, au préalable, celles-ci peuvent précisément mener à s'inscrire à contre-courant d'une demande de justification que l'on pourrait concevoir comme par trop vaine ou... personnelle. Poser la question c'est y répondre en partie dit-on communément. Entre le « faire » et la consécration à d'autres missions, fussent-elles impérieuses et chronophages, finit par se glisser dans l'interstice cette interrogation lancinante, dès lors bien sûr que l'idée est actée : pourquoi maintenant et, de ce fait, pourquoi pas avant ? À ce moment, la critique affleure quelque peu, veut rendre audible les arguments mais pousse allègrement au plaidoyer qu'on décide obstinément d'intérioriser. Finalement, le besoin de comprendre, *pro domo*, pour soi-même et non pour les autres, tend à s'installer de manière apaisée. Car dérouler le fil d'une recherche amène à dessiner son propre parcours, ses ambitions et ses limites, ses failles et ses envies, sa profession d'enseignant-chercheur et son « autre » vie (car il y a aussi cela, à ne jamais perdre de vue). Afin de noircir les pages, le voile d'ombre finit par se lever. La lecture exégétique peut alors commencer en ce qu'elle se lie au positionnement et au projet scientifique que l'on veut esquisser.

Une démarche réflexive assez intime demande, dans ce contexte, à prendre un peu de distance afin d'appréhender ce qui touche à l'expression et au déploiement d'une carrière universitaire. Au demeurant et nous concernant, il s'en dégage un constat sans doute façonné par :

- La *dépendance au sentier* (ou sentier de dépendance, soit le poids de l'habitude...) : des singularités historiques, qui s'installent logiquement et qui sont justifiées à une période mais cessent d'être optimales ou rationnelles, arrivent tout de même à perdurer parce que les changer implique parfois un effort élevé (disruption douloureuse, crainte de l'inconfort inhérent, dynamiques auto-renforçantes), alors même que ce changement peut s'avérer salutaire à long terme. Cela éclaire, en partie, l'absence de résolution, du moins pendant une période, à se décider et à s'avouer qu'il était temps de franchir le pas et s'engager dans un tel projet, adossé à une réflexion mûrie. Le rituel tend à rassurer, mais peut refréner tout dépassement.
- La *théorie des équilibres ponctués* : la fonction universitaire peut être perçue comme ayant tendance à s'équilibrer et se stabiliser durant une période plus ou moins longue, où les évolutions sont très graduelles. Et ces équilibres stabilisés peuvent ponctuellement être bouleversés et se modifier brutalement (on parle alors de bifurcations surgissantes). Le co-encadrement de doctorant(e)s, l'organisation d'un colloque international ou la responsabilité d'un programme de recherche et de coopération régionale peuvent participer de cela. Cela tend, cette fois, à expliquer une inclination mêlée à une maturité estimée suffisante, pour embrasser le projet.
- Au-delà, on relèvera aussi et avant tout l'envie, le besoin même presque irréprensible, à un moment précis (qui nous échappe quelque peu, nous sommes forcé de le constater...), d'une pause pour dire et diffuser, conceptualiser et mettre en ordre (mais aussi à l'épreuve) ; soit raisonner et coucher par écrit le fil d'un métier et d'années professionnelles s'ajoutant les unes aux autres et tendant à s'accélérer. En bref, d'opérer un *arrêt du temps pressant* pour écrire et raconter nos espaces.

INTRODUCTION GENERALE

- OBJETS, LIEUX ET ENJEUX D'UNE AFRIQUE URBAINE MEMORIELLE -

« Après la longue période de silence, le long retrait du monde, il devait une nouvelle fois s'engager dans une conversation ; des ponts le ramenaient depuis son territoire de silence vers l'autre rive, le monde des autres, celui des lettres et des messages, des gestes et des obligations ».

Karel Schoeman, En étrange pays

Sujet traité et positionnement disciplinaire

Dans le cadre de ce mémoire scientifique d'H.D.R., nous nous proposons d'établir quelques repères sur les enjeux de la valorisation patrimoniale culturelle en Afrique du Sud et au Mozambique. Sur la base de travaux de terrain effectués en ces espaces depuis l'année 2003 (date de la soutenance d'une thèse en géographie urbaine), ils auront vocation à traduire un parcours, consolider un certain nombre de recherches entérinées et initier des projets futurs, qu'ils soient individuels ou collaboratifs.

À l'origine de ce travail, se trouvent deux moments fondateurs qui ont amorcé une réflexion et impulsé la dynamique. Le premier a trait à une mission de recherche menée en Afrique du Sud en 2016. À quelques jours d'intervalle, nous visitons l'*Apartheid museum* à Johannesburg, puis le *Voortrekker Monument* à Pretoria. Cette alternance entre ancien et nouveau musée, cette patrimonialisation en pas de deux, cette mise en scène et en récit de prime abord antithétique, se répondant et finalement complémentaire de la complexité d'un pays, nous interpellaient vivement sans que nous parvenions encore à l'inscrire dans une pensée géographique aboutie. Le second est lié à la lecture de l'ouvrage *Tourisme et périphéries, la centralité des lieux en question* (de N. Bernard, C. Blondy et Ph. Duhamel, 2017). La polysémie périphérique, la réalité notionnelle de la marge en tant qu'objet, en lien avec la centralité touristique, les débats sur leur pertinence et leurs enjeux, prenaient peu à peu sens et allaient cristalliser notre démarche. Le rapprochement entre les deux thématiques, patrimoine et tourisme, déjà validé au sein d'une littérature féconde (en particulier par les apports du géographe O. Lazzarotti, 2011) ne pouvait qu'entrer en résonance avec nos travaux – passés et du moment – en des espaces singuliers, essaimés sur quelques arpents africains.

Le patrimoine étant devenu un « besoin social contemporain » (Di Méo, 2005), son sens s'est dilaté au terme de multiples glissements sémantiques. Facteur d'appartenance à un territoire, il en est le « sang » et le « sol » (Gravari-Barbas, 1995). Construction sociale et sémiotique, sa valeur relève aussi d'un processus où la communication est primordiale (Davallon, 2016). Forme d'inscription dans l'espace et dans le temps, le processus qui le crée, le valide, le transforme – la « patrimonialisation » –, s'avère être un facteur de valorisation et de légitimation devenu incontournable (Veschambre, 2008). « L'inflation patrimoniale » mise en exergue par Choay (1996) témoigne à cet égard d'une multiplicité de désignations : « tout patrimoine », « petit patrimoine » ou « nouveau patrimoine » (Rautenberg, 2003). Ces dernières traduisent l'incontestable évolution et élargissement des champs et catégories constitutives.

Dans cet essai, nous ambitionnons de porter un regard large sur des objets spécifiques, tenant des espace-temps : ils appartiennent au monde des écarts et/ou du refoulement, sont parfois « hors système » (que ce soit actuellement ou durant un passé proche). Ils détiennent par ailleurs une image affirmée et ne laissent guère insensible. Nous les rassemblerons sous l'appellation de « marges ». Une fois définies, nous verrons comment ces marges, de par leur valeur intrinsèque, sont vouées à incarner un potentiel patrimonial susceptible d'être mis en valeur. D'un refoulement subi, ils peuvent tendre vers un recentrage assumé, sans toutefois tout concéder de leur essence première. Le processus de patrimonialisation permettant cette opération est le « recodage », qui agit autant sur l'espace que sur le discours porté. Les ressorts de ce recentrage sont à aller chercher du côté de facteurs multiples (Gravari-Barbas, Veschambre, 2003) qui

interagissent entre eux, se complètent et s'opposent parfois. On se proposera de la sorte de déconstruire quelques enjeux de cette patrimonialisation des marges, qu'ils regardent vers les aspects économiques, où le tourisme et les loisirs jouent un rôle notable (Lazzarotti, 2003), identitaires, où la reconnaissance et la (ré)affirmation des identités sont de mise (Fagnoni, 2013), spatiaux, où les logiques de revitalisation du territoire peuvent être avérées (Bonérandi, 2005), mais encore politiques, où la narration et les actions avancées servent des intérêts bien précis (Jacquot, 2012).

Le changement de sens ou de valeur de ces marges amènera à les appréhender en qualité « d'objets-lieux ». Ceux-ci se définissent tant par leur nature que par leur ancrage à un endroit donné. Ils renvoient à une double dimension : à la fois mémorielle – en termes d'appropriation et/ou de désignation sur un plan historique – et territoriale – en termes d'appropriation et/ou de désignation sur un plan spatial –. En ce qui concerne le type de patrimoine spécifiquement abordé, suivant la terminologie adoptée par des institutions spécialisées telles que l'UNESCO ou l'ICOMOS (Conseil international des monuments et des sites), l'analyse s'articulera autour des patrimoines culturels à la fois matériel et immatériel. Toutefois, ces déclinaisons nous semblent trop cloisonnées et restrictives, les deux domaines ayant tendance à s'associer. Au gré des situations, ils mêlent expressions du vivant, édifices ou lieux... L'ICOM (Conseil international des musées) ne reconnaît-il pas lui-même le rôle des musées dans la préservation et la protection du « patrimoine humain matériel et immatériel » ? De la même manière, le couple tangible/intangible nous paraît trop limitatif : un patrimoine immatériel peut manipuler des *artefacts* tangibles... En conséquence, nous privilégions la formulation de facettes à la fois matérielle et idéale du patrimoine. D'autant que ces dernières font apparaître les aspects symboliques et politiques du récit inhérent et de la représentation qui en est donnée, amenés à influencer le « regard » (Urry 2011, 1990 1^{er} édition).

Une vision systémique nous conduira à cerner les contours de ces marges patrimoniales (par l'entremise d'exercices de typologie), puis leurs processus d'évolution (temporalités), les acteurs et notamment le public qui les animent, les motivations et les stratégies qui les guident et, pour finir, leurs répercussions spatiales.

ENTREES DISCIPLINAIRES

En guise d'études « de la constitution des connaissances valables » (Piaget, 1967), la réflexion scientifique s'est forgée dans un creuset intégrant quatre entrées disciplinaires (Figure 1). L'approche géographique du tourisme, la géopolitique, la géographie sociale et culturelle et enfin la géographie urbaine seront les substances mobilisées (traversées par un axe géographico-historique). Au sein d'un état de l'art dont nous concédons volontiers ne pas être pleinement exhaustif, avant tout nourri par des lectures stimulantes et entrecroisées, les principaux acquis sont allés puiser dans les références suivantes. Celles-ci constituent une sorte de schème conceptuel global :

- Pour le champ du tourisme : nous mentionnerons les influences de J. Urry, de R. Knafou, de P. Violier, d'E. Fagnoni ou encore de P. Duhamel pour ne citer qu'eux.
- Pour la géographie sociale, culturelle et l'accent patrimonial : les apports de G. Di Méo, de P. Claval, de V. Veschambre, de S. Marschall ou encore de J-F Staszak.
- Pour la géopolitique (du patrimoine) : les recherches de M. Gravari Brabas ou de S. Cousin, sans oublier l'influence d'Y. Lacoste.

- Pour la géographie urbaine et l'aménagement du territoire : l'état de l'art autour de l'école de Géographie critique de l'urbain (C. Gintrac et M. Giroud, H. Lefebvre), de l'interterritorialité (H. Mainet) et plus largement l'optique sociale et culturelle en vue d'aborder les villes africaines (C. Fournet-Guérin).

Notons à ce sujet une dimension inter-thématique qui nous est chère, laquelle s'emploie à ancrer la démarche dans les Sciences Sociales dans la perspective d'une inter, voire d'une post-disciplinarité (Levy, 2016). Cette dernière « consiste à viser la construction d'une science du social comme espace commun », cherchant « non plus à relier des mondes mais à supprimer leur raison d'être comme mondes séparés ».

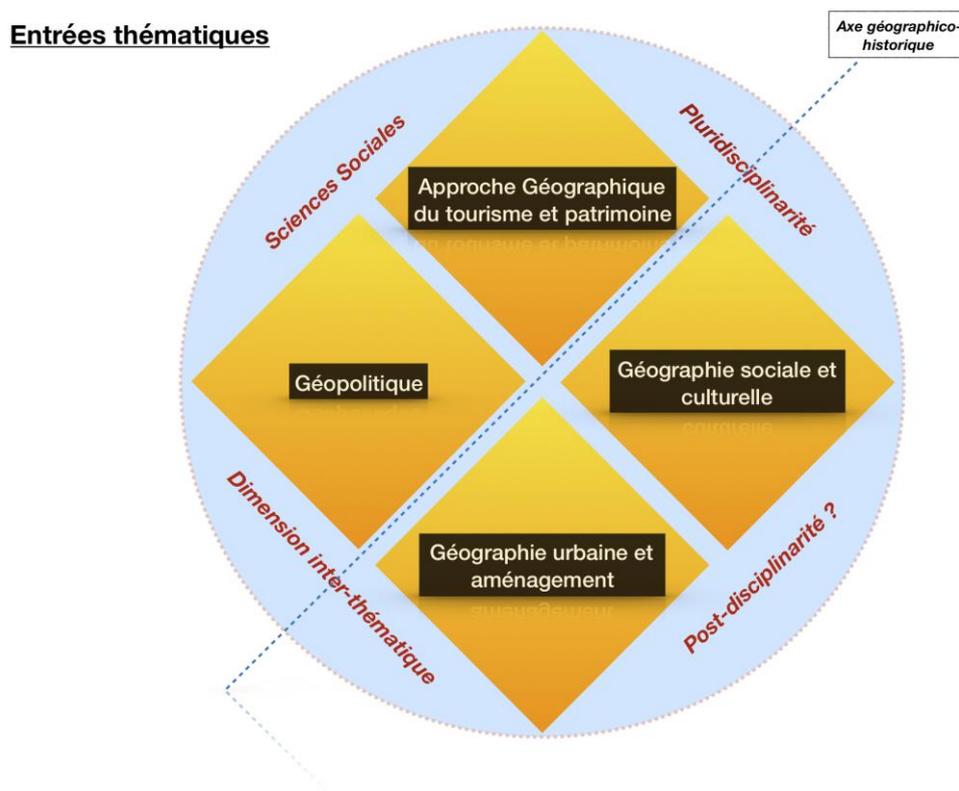


Figure 1 : entrées thématiques

PROBLEMATIQUE ET PROGRESSION REFLEXIVE

Le faisceau de réflexions liminaires ancre une problématique que l'on peut formuler de la façon suivante : quelles sont les recompositions territoriales et idéelles, d'objets-lieux patrimoniaux et touristiques tenant de la « marge », au sein de ces deux pays que sont l'Afrique du Sud et le Mozambique ?

Pour y répondre, la démarche adoptée se veut transversale, elle multiplie les influences et emprunts auprès de la grande famille des humanités.

Plusieurs axes thématiques nourrissent le propos. Ces derniers ne doivent pas être considérés de manière exclusive mais se veulent complémentaires. Tout au long de la progression, nous nous référerons aux enjeux et jeux d'acteurs, ainsi qu'aux stratégies

et représentations pour le champ de la géopolitique ; aux finalités socio-économiques, culturelles et politiques concernant l'approche géographique du tourisme ; à la mobilisation/instrumentalisation de la mémoire et des objets patrimoniaux immanents ; enfin, à la reconfiguration des lieux des écarts et/ou du refoulé (associés aux périphéries-marges) par rapport à l'espace-centre, ce dernier étant vu comme le lieu de concentration et de polarisation des forces économiques et décisionnelles.

In fine, des mots-clés parsèment ce mémoire, issus du corpus conceptuel et notionnel que ces thématiques génèrent (Figure 2). Si l'on suit le fil réflexif, ce sont :

- Les enjeux du **tourisme** et le **patrimoine** en tant que double matrice du travail ;
- Les **objets-lieux** en qualité de sujet traité ;
- La **marge** comme élément de caractérisation de ce sujet ;
- Le **recodage** (qui est aussi un recentrage) relevant du processus (ou dynamiques) susceptible(s) de le concerner ;
- Les facteurs (**économique, identitaire, territorial et politique**) qui le légitiment ;
- Enfin les effets de **différenciation** (par exemple le phénomène de gentrification) et de **surdétermination** (par exemple d'un discours prééminent ardemment porté), en tant qu'impacts éventuels de ce processus.

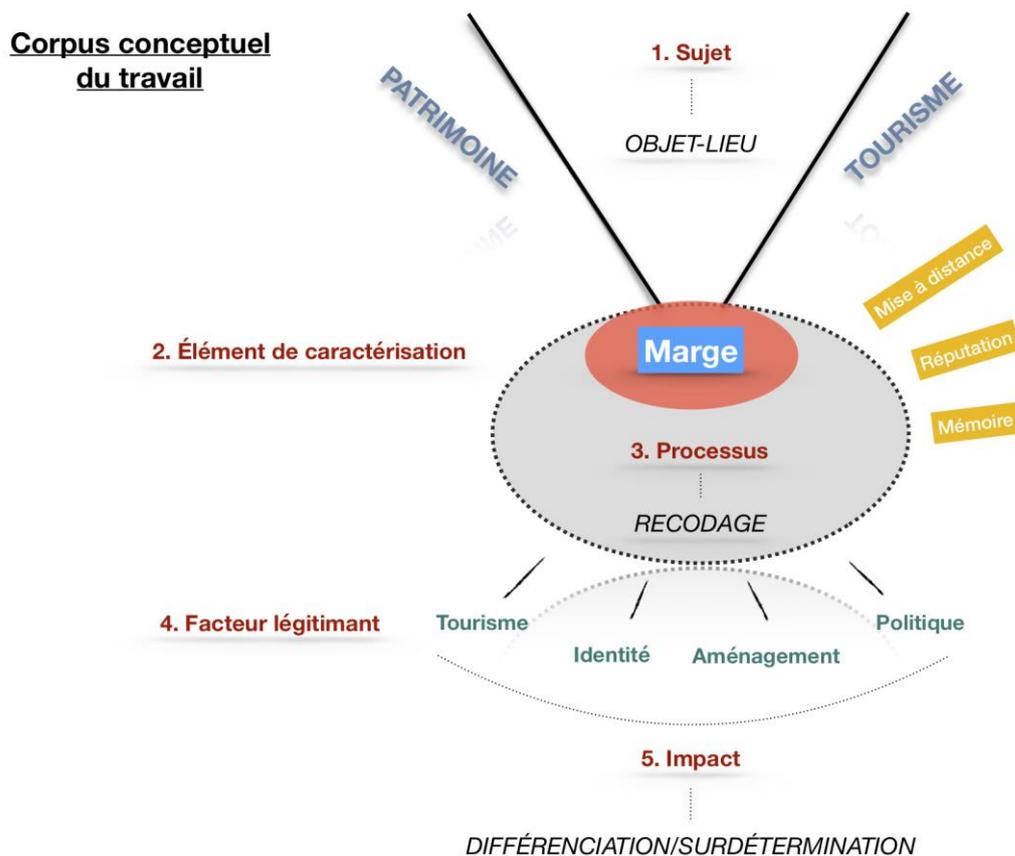
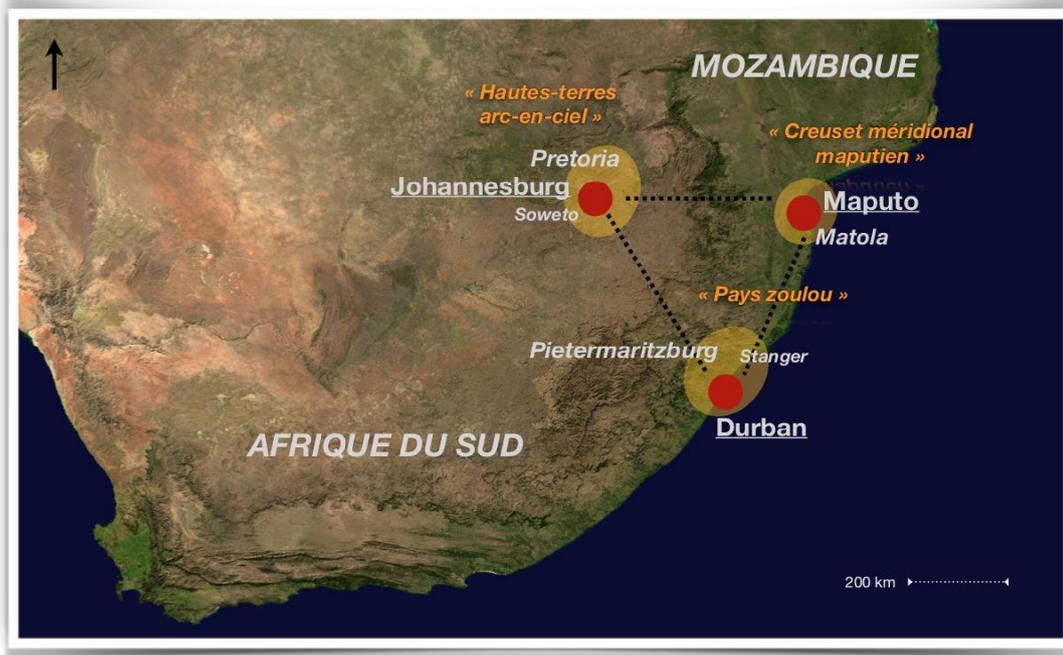


Figure 2 : corpus conceptuel du travail

De la justification d'un espace : attaches et déploiement

Le terrain étudié se constitue d'un tryptique de lieux urbains positionnés en Afrique du Sud et au Mozambique. Ces villes « provinces du monde » (Fournet-Guérin, 2013) dessinent, de manière quelque peu imagée, un espace tri-point (Figure 3), sorte de « delta » régional délimité par les métropoles de Johannesburg (eGoli, selon la néo-toponymie, 5,926 millions d'habitants, SAA, 2021), Durban (eThekweni, 3,176 millions d'habitants, *UN World Urbanization Prospects*, 2021) et Maputo (ex-Lourenço Marques, 1,088 millions d'habitants, INE, 2017). Les accompagnent – et les prolongent parfois –, trois autres villes (moins importantes économiquement, pas forcément politiquement), forment des pôles additionnels, quelquefois sous influence : il s'agit du centre politique national de Pretoria (Tshwane, 2,655 millions/hab.) et des localités provinciales de Pietermaritzburg (Msunduzi, environ 533 000 hab.) et de Matola (un peu plus de 675 000 hab.), laquelle compose une conurbation avec la capitale Maputo.

Delta géographique étudié : tri-point et région environnante



Source : fond satellite Map Library

Figure 3 : "delta géographique" étudié

Les deux premiers de ces couples sont positionnés en Afrique du Sud : « hautes terres arc-en-ciel » pour Johannesburg-Pretoria ; province du KwaZulu-Natal ou le « pays zoulou » pour Durban-Pietermaritzburg. Le dernier se situe au Mozambique : la région sud ou « creuset méridional maputien », en lien avec la paire Maputo-Matola. Ce choix se comprend par l'aboutissement d'une trajectoire scientifique faite de décisions motivées et de bifurcations de recherche plus fortuites, s'établissant comme suivant – elle est rappelée dans le tome 1 de cette HDR – : parti de la ville nouvelle industrialo-portuaire de Richard's Bay (étudiée en Maîtrise de Géographie), nous avons par la suite

élargi notre champ d'étude à la province du KwaZulu-Natal (durant le travail de DEA puis doctoral), avant un redéploiement spatial. Ce dernier fut d'abord sud-africain même, sur les hauts plateaux du pays autour de la région du Gauteng (durant les premières années en qualité de MCF), puis étranger régional, particulièrement dans le sud du Mozambique autour de la région-capitale, tout au long des années récentes.

Organisé autour de trois duos métropolitain/urbain de deux pays limitrophes, ce « triangle » géographique se justifie en outre par les liens historiques, politiques, sociaux et économiques unissant les territoires abordés. En effet, ils forment des contrées du « Sud » pris dans un sens élargi ; ils ont subi des influences coloniales et discriminantes au legs persistant ; ils ont éprouvé des campagnes de vive résistance interne et entériné d'intenses luttes civiles ; enfin, ils ont adhéré à une démocratie néolibérale contemporaine... Tout ceci, en dépit d'une pluralité de contexte tout aussi avérée opposant l'Afrique du Sud au Mozambique – visible parfois à un niveau de lecture plus fin –, dont les aspects suivants sont à mentionner expressément : des origines du peuplement et un substrat culturel en vigueur tout en nuances ; une entreprise coloniale aux impacts dissemblables sur le terrain ; des directions suivies durant la période décoloniale distinctes ; pour finir, un niveau de développement actuel disparate.

La zone d'étude constitue, qui plus est, les rivages – ou frontières ultimes – de la limite indianocéanique en son versant africain. Nous sommes actuellement en train de l'étendre au territoire tanzanien voisin. Et nous avons pour ambition de l'élargir, par la suite, à un grand océan Indien des États bordiers, à travers de nouveaux lieux identifiés (dans l'optique d'un redéploiement spatial ; cf. chapitre « Perspectives »). C'est pourquoi nous prévoyons des champs d'extension scientifique à travers 1. La Tanzanie, 2. Le cœur géographique de l'Indianocéanie (le monde insulaire des Mascareignes, sur lequel nous avons déjà pu écrire) et enfin 3. Des confins – occidentaux et septentrionaux – du grand océan Indien (partie méridionale de l'Inde et Australie occidentale notamment).

Encart 1

La recherche en sa délimitation

Le triangle spatial abordé :

- Johannesburg-Pretoria et leurs environs (province du Gauteng) : aire des hauts plateaux sud-africains (« hautes-terres arc-en-ciel »)
- Durban-Pietermaritzburg et leurs environs : le « pays zoulou » (province du KwaZulu-Natal)
- Maputo-Matola et leurs proximités littorales : l'espace sud mozambicain (provinces de Maputo et d'Inhambane) ou « creuset méridional maputien ».

Espaces d'extension du domaine d'étude :

- *Dar es-Salaam/Zanzibar/Bagamoyo* en Tanzanie (champ d'extension 1 de l'étude)
- Espaces insulaires du Sud-Ouest de l'océan Indien : *La Réunion* et l'île *Maurice* (champ d'extension 2 de l'étude)
- *Perth* et *Fremantle* en Australie occidentale ; *Goa* (Inde du sud-ouest) et *Pondichery* (Inde du sud-est) au sein du sous-continent indien (champs d'extension 3 de l'étude)

LES OBJETS-LIEUX GEOGRAPHIQUES PASSES A LA LOUPE

Objets-lieux traités : localisation et gabarit									
Pays/ contrée	« Hautes terres arc-en-ciel (Afrique du Sud)			Pays zoulou (Afrique du Sud)			Creuset méridional maputien (Mozambique)		
Localité	Johannesburg	Pretoria	Autre (arrière- pays)	Durban	Pietermaritz- burg	Autre (arrière- pays)	Maputo	Matola	Autre (arrière- pays)
Lieu cat.3 : Quartier, village...	Espace-centre Soweto (township)	Espace-centre	Lesedi (Cultural village)	Espace-centre Front de mer Imbali et Inanda (township)	Espace- centre	Phezulu (Cultural village) Mpophomeni (Howick township)	Espace-centre Costa do Sol Mafalala, Xipamine (caniços)	Espace- centre	Archipel de Bazaruto
Lieu cat.2 : Musée, Mémorial...	Apartheid museum Constitution Hill Lilliesleaf farm Holocaust & Genocide center Hector Pieterse museum Mandela House	Voortrekker monument Freedom park		KwaMuhle museum 1860 Heritage museum Phoenix settlement	Natal museum (U Msunduzi) The Old Prison	Nelson Mandela capture site	Musée de la révolution Fortaleza Musée Moeda Centre culturel franco- mozambicain	Matola Raid Interpretative centre	
Lieu cat.1 : Place, statue, stèle...	Statue C. von Brandis (centre-ville) H. Pieterse Memorial (Soweto)	Statue P. Kruger (church square) Statues N. Mandela/J. B. Hertzog (Union building)		Park King Dinizulu (abords centre-ville) Statue King George V (Université)	Statue et stèle Gandhi (<i>Railway</i> <i>station</i> et centre-ville)	Shaka's Kraal (centre- ville de Stanger)	Statues S. Machel/E. Mondlane/A de O. Salazar Louis Tregardt Garden (centre-ville)	Matola Raid Monument (abords centre-ville)	

Figure 4 : objets-lieux traités, localisation et gabarit

Les sujets retenus font partie d'un panel qui s'est étoffé progressivement au fil de notre recherche. À première vue, ce sont des lieux constitutifs de l'univers muséal¹. Mais ce premier regard reste trop partiel. Venant de la Géographie urbaine, nos premières inflexions patrimoniales se sont en effet faites vers trois directions. Tout d'abord, du côté des espaces « centraux » habituellement publics que sont les places, squares, parcs ou fronts de mer (au sein des villes étudiées), où s'égrènent çà et là statues, stèles, mémoriaux et anciennes bâtisses. Ensuite, vers les quartiers péricentraux marginalisés, au cadre dégradé et à la forte économie souterraine, lesquels font l'objet depuis peu d'une reprise en main par les acteurs en charge dans le cadre d'opérations de revitalisation (tenant compte du cachet architectural). Enfin, en direction des périphéries parfois lointaines des villes, où s'étend un habitat peuplé longtemps refoulé et/ou stigmatisé, à l'intense contre-histoire et contre-culture, et depuis plusieurs années revivifié (inégalement) : ce sont les *townships* sud-africains et les aires de *caniços*

¹ En cet essai, nous nous en tiendrons à une définition assez large des « musées », telle que précisée par Gob et Drouguet (2014). Elle s'inspire de celle établie par l'ICOM ou l'association anglaise des musées, qui tient pour éléments constitutifs : le fait que l'établissement soit permanent ; qu'il vise l'intérêt général ; qu'il soit ouvert au public avec une collection étudiée ; enfin qu'il doive présenter à un tiers. Des formes plus ouvertes seront aussi étudiées et nous considérerons musée et structure muséale comme synonymes.

mozambicains. Ce n'est que dans un second temps que les structures closes, circonscrites et accessibles tantôt sur une base forfaitaire, tantôt gratuitement (soit les musées et centres d'interprétation pour ne citer qu'eux), ont fait l'objet d'un intérêt de notre part, venant à ce moment compléter un éventail foisonnant.

Il est à noter que le panel retenu n'est sans doute pas complet et totalement achevé. Toutefois nous considérons qu'il accueille déjà des objets-lieux remarquables, révélateurs des processus en cours au sein de chaque espace et région étudié. Le tableau ci-dessus (Figure 4) permet d'en faire un premier inventaire.

Précisons aussi qu'aux côtés de ces objets-lieux primatiaux, nous nous réfèrerons, en particulier dans les dernières parties, à d'autres matériaux sélectionnés au sein des trois champs d'extension évoqués. Ils font l'objet de travaux en cours, débutés il y a peu et pas achevés. Nous les mentionnerons parfois à titre informatif, parfois comparatif.

Encart 2

La recherche en ses prolongements

Objets-lieux annexes (à considérer de manière secondaire en ce travail)

En Tanzanie :

- *Le National museum, le Village museum à Dar es-Salaam (Tanzanie) ; le Slave Monument (Old slave market and slaves chambers), le Old fort et le Palace Museum (Beit al-Sahel) à Zanzibar (Stone Town) ; le Old fort, le Old Boma et les Kaole Ruins à Bagamoyo - champ d'extension 1*

Dans le Sud-Ouest de l'océan Indien :

- *À Maurice : l'Aapravasi Ghat, Le Morne et la zone urbaine de Port-Louis ; à La Réunion : Les Lazarets, le Musée historique de Villèle et la zone littorale de St-Paul - champ d'extension 2*

UN PREMIER INVENTAIRE POSSIBLE ?

La somme des objets-lieux indexés est au premier regard hétéroclite. Ils constituent parfois des enclaves, d'autres fois sont pleinement ouverts. Tantôt payants et assez difficiles d'accès, quelques-uns sont gratuits et accessibles de plain-pied dans l'espace public. Positionnés dans les espaces-centres, on les trouvera en certains secteurs en situation périphérique. Ce sont quelquefois des vestiges, quelquefois des lieux créés *ex-nihilo* (site/hors-site). Selon les définitions admises (Marschall, 2009, Danto 1987), ils tiennent de temps à autre de la famille des Monuments (qui ont plutôt tendance à célébrer et à exprimer un « triomphe »), ailleurs et occasionnellement des Mémoires (qui « guérissent » et réconcilient). Ils élargissent en outre aux matériaux tangibles mais aussi intangibles. Une population locale les environne parfois (et en devient même, en certaines zones, un élément structurant de l'ensemble), en d'autres lieux on a affaire à des espaces austères et monacaux. La fréquentation les différencie par ailleurs, entre large affluence ici, fréquentation plus affinitaire là. Enfin, ils peuvent incarner de hauts-lieux touristiques pour ce qui est de la notoriété, en d'autres endroits des infra-lieux touristiques et patrimoniaux, des espaces presque ordinaires...

Il en ressort qu'il peut apparaître ardu, voire périlleux, d'offrir une tentative de rapprochement et, par là, de comparaison. La finalité en est davantage un souci d'identification et de mise en ordre. D'ores et déjà, nous pouvons considérer que tous font l'objet d'un ensemble patrimonial plus ou moins avoué. Ils incarnent un potentiel (ou réservoir patrimonial) qui tient de la marge et que nous expliciterons dans ce travail. Ils détiennent aussi une image prononcée et une réputation héritée. Dans une optique pédagogique et historique, ils émargent au domaine de la culture. Ils renvoient à un passé riche et sensible, qui se trouve de nos jours réapproprié et qui parfois les surdétermine. De notre point de vue, ils sont aussi, sans exception, l'expression d'une urbanité contemporaine, aux multiples formes d'interaction (Lévy, Lussault, 2003). Le fait que ces espaces connaissent (à des degrés inégaux) des opérations de patrimonialisation les font passer de l'espace au lieu, un marquage – au sens d'une intervention anthropique voulue et motivée – s'étant constitué localement.

Plus spécifiquement, opérons une lecture par palier et considérons qu'en dessous du terme générique de « patrimoine culturel », ils peuvent préalablement se décliner par un effet de taille (ou de gabarit). Seront distinguées, à cet égard, pour débiter et en allant de la grande à la petite échelle, trois catégories (Figure 4 infra) : qu'ils tiennent en premier lieu des statues, stèles, plaques et artefacts (objet-lieu de catégorie 1) ; en second lieu des musées et mémoriaux (objet-lieu de catégorie 2) ; en dernier lieu des quartiers entiers ou même des « villages » culturels (objet-lieu de catégorie 3). Ces catégories s'enchaînent allègrement les unes dans les autres à la manière de poupées gigognes, où le matériau immatériel et évènementiel (tels que les pratiques, festivals et autres commémorations...) va tisser un délicat fil d'Ariane les reliant une à une.

Afin de cerner la nature du « Refoulé et du recentré », autour des dynamiques touristiques et patrimoniales sud-africaines et mozambicaines, un plan ouvert a été retenu. Nous souhaitons avancer pas à pas, bien définir les contours du sujet, justifier la méthode et l'exercice de problématisation, avant d'esquisser quelques résultats. D'une certaine manière, ces derniers apparaissent comme un exercice restitutif légèrement en surplomb de l'ensemble d'une recherche menée. Il s'agit d'une prise de recul salutaire à des recoupements, réflexions de synthèse et montées en généralité.

Le chapitre 1 « Méthodologies en vigueur : quelle démarche géographique ? » insistera sur la façon d'appréhender la recherche en tant que géographe africaniste. La méthode hypothético-déductive a notre faveur. Elle est assortie d'une pensée nomothétique motivante mais raisonnable et dont les sources résident prioritairement dans l'exploration, les données qualitatives et une analyse de corpus assez large. Notre bagage géographique est varié à dessein afin justement de saisir la part de scientificité, mais aussi du rapport au sensible parcourant les objets-lieux retenus.

Le chapitre 2 « Objets de recherche (contextualisation) » se destine à présenter les états, débats et inflexions nouvelles autour des deux matrices, les enjeux du tourisme et du patrimoine, puis à échanger sur les concepts et notions – certains bien établis, d'autres plus récents – et se positionner par rapport à eux. Cette épistémologie nous semble utile pour saisir l'inscription de la recherche. Elle aura aussi pour utilité de présenter, à grands traits, les deux pays quant aux réalités touristiques et patrimoniales existantes (à travers, entre autres, la question du récit national et des figures iconiques).

Le chapitre 3 « Problématisation (et inflexions) » sera le temps d'un détour réflexif par nos questionnements, ce qui revient à rappeler le cheminement scientifique et à approfondir et justifier la problématique de départ. Une mise en adéquation sera opérée entre la notion de marge – sa nature, sa dynamique, son regain –, le processus de patrimonialisation (où la valorisation touristique trouve sa place), agrémentée d'exemples. Nous introduirons l'idée de recodage territorial et idéal qui renvoie et à la requalification des objets-lieux mais aussi à leur re-narration.

Le chapitre 4 « Résultats majeurs et apport à la géographie et aux autres disciplines » affichera quelques éléments de perspective, issus d'une mise en interrelation des espaces et thématiques et de ce qui en émane dans une vue systémique. Plus que tout, nous désirons mettre en avant l'originalité des objets d'étude retenus, à l'aune des synthèses, inventaires et typologies connus. *In fine*, nous n'avons pas vocation à offrir de nouveaux modèles ou à esquisser des lois géographiques, mais plutôt à dévoiler les traits saillants de nos espaces, au prisme des questions de départ. En espérant au final et humblement, que ces quelques pistes de réflexions puissent être versées, débattues, critiquées dans le creuset de la science géographique.

Enfin le chapitre 5 « Perspectives : consolidation thématique et élargissement des terrains d'étude » sera guidé par nos travaux en cours ainsi que – c'est un souhait – futurs. Ils ont vocation à prolonger les axes décrits en cet essai. Le chapitre 4 se terminant par un vœu d'approfondissement disciplinaire – il s'agit d'une première piste de travail –, ce chapitre en proposera deux autres. Celles-ci iront chercher du côté de nouveaux territoires qu'ils soient africains, insulaires ou tenant d'un grand océan Indien (bordures d'une Indianocéanie élargie). Ces perspectives de (re)déploiement territorial mettront à l'épreuve les réflexions esquissées en ce volume avec, en visée, des objectifs à conquérir. Elles auront pour aboutissement de continuer à faire vibrer la fibre d'une meilleure compréhension patrimoniale et touristique en cette vaste région du monde.

DU RAPPORT A LA SCIENCE ET AU SENSIBLE : MARCHE ET BAGAGE DU GEOGRAPHE

- DEMARCHE ET METHODOLOGIE EMPLOYEE -

Elle le précéda. Il eut la sensation de pénétrer dans un labyrinthe qui, très vite, l'avalait, lui dérobant en un clin d'œil tout son passé. Après quelques pas, il avait perdu toute notion des directions.

Henning Mankell, La lionne blanche

- Je t'explique que le droit chemin n'existe plus, alors pourquoi essayer de le suivre, pour l'amour du Ciel ? Lui lance-t-elle en le regardant dans les yeux. On ne peut plus faire marche arrière, Michael, tu saisis ? »

Roger Smith, Pièges et sacrifices

Avant d'expliciter les questionnements et les notions travaillées, d'opérer un rapprochement entre les objets-lieux choisis et de proposer un ensemble de résultats, il nous semble important d'en poser, en préambule, le cadre méthodologique. Ce dernier se fonde sur l'adhésion, depuis plusieurs années maintenant, à une démarche avant tout qualitative, basée en particulier sur le travail de terrain exploratoire (prenant des formes multiples) et l'entretien auprès de personnes ressources (sur des formats là aussi divers). Nous estimons qu'il s'agit de la méthode la plus adaptée, au plus près des gens et des sujets étudiés, pour obtenir des données adéquates au sein d'un environnement singulier, en évolution constante.

Cette méthodologie est appuyée par une analyse de corpus. La bibliographie (cf. p. 179) se veut volontairement composite : l'état de l'art témoigne de sources évidemment scientifiques et institutionnelles, que l'on associe volontairement à la littérature informelle « grise » (coupures de presse, rapports d'associations ou d'ONG...), ainsi qu'à des matériaux plus confidentiels en raison de la sensibilité des terrains et des thèmes. Enfin, des sources statistiques sont utilisées lorsqu'elles s'avèrent disponibles (et pertinentes) et servent le propos. Outre les données officielles, des questionnaires d'enquêtes – constitués entre autres par des étudiants de niveau Licence/Master ainsi que par des doctorants – ont été mobilisés.

Une différence d'appréhension des deux terrains doit être soulignée. En Afrique du Sud, l'état de l'art est complet ; la bibliographie est aisément disponible (sur un modèle très anglo-saxon, de travaux un peu formatés sur le modèle contextualisation – enquêtes – discussion), de même que l'accès aux données. La partie exploration s'effectue davantage avec des guides agréés. Le terrain couvert s'appréhende de manière formelle. Au Mozambique, le terrain s'aborde différemment. Il ne se « lit » pas immédiatement mais de façon progressive (il faut se laisser du temps pour obtenir les entretiens, faire sauter les verrous...) ; au fil des rencontres, discussions, échanges souvent informels, il devient plus aisé, naturel. À noter que l'aspect sécuritaire y est aussi moins pesant, sauf en certains lieux stratégiques associés aux bâtiments officiels.

Éléments réflexifs sur la méthode adoptée

IDIORAPHE OU NOMOTHEIE ?

Il nous faut débiter par cette interrogation qui revient comme un leitmotiv. Pour l'un, il s'agit de la description et de l'explication de phénomènes uniques non généralisables (typicité) ; pour l'autre, on peut parler de procédures de généralisations conceptuelles, tendant vers des lois scientifiques. Par l'étude du processus de patrimonialisation culturelle, cherchons-nous à tendre vers des recoupements et à obtenir un schéma d'ensemble, ou considérons-nous que les objets-lieux retenus sont à ce point dissemblables et originaux qu'il est voué à l'échec d'en retirer un quelconque constat général ? Cela pourrait à ce moment apparaître comme assez paradoxal, au sens où nous les réunissons précisément en ce travail sous l'appellation « marges patrimoniales ». C'est donc une dualité qui se doit d'être interrogée.

Avant de répondre à la question, il faut préciser, en guise de rappel, que d'une manière générale notre vision de la science géographique nous amène à appréhender avec une certaine réserve – et donc beaucoup de souplesse – les « couples préceptes »,

tels qu'ils ont été décrits par A. Bailly, R. Ferras et R. Scariati (2018, première édition 1997)². Cela sous-entend, en tout cas dans notre conception de la recherche, de ne pas s'arc-bouter sur des chapelles, de rester ouvert et accepter l'idée d'intégrer les mécanismes de la connaissance humaine et la subjectivité des pratiques spatiales. Autrement dit, l'incertitude, le hasard sont aussi à prendre en compte dans toute démarche, ce qui conduit à quelques précautions face aux règles dites immuables.

Comme beaucoup de « couples » en géographie, le choix entre idiographie ou nomothétie, tel que présenté, peut prêter le flanc à d'âpres discussions. Aussi souhaitons-nous rester à l'aise avec cela en intégrant, quand cela semble le plus approprié, des montées en généralités. En effet, ces dernières se justifient par le fait que la géographie aime à être stimulante, à devenir force de proposition et qu'elle aspire en parallèle à un désir de mise en ordre scientifique du monde (ou tout au moins à une mise en exergue de « repères » identifiants). Dans les pages suivantes, nous nous appuyerons sur des exercices de conceptualisation ou de classification mettant en perspective les objets d'étude travaillés durant les années récentes. Si particularismes ou objets inclassables il y a, nous l'indiquerons simplement.

L'une des richesses de l'exercice d'HDR est précisément de prendre du recul sur sa recherche, de chercher les connexions entre divers espaces traités, de discerner le fil rouge qui unit parfois les logiques et stratégies à l'œuvre. Subséquemment, il s'agit de corrélérer les sujets afin de voir s'il est possible d'en dégager ou non des repères significatifs. Toutefois, cette montée en généralité doit à son tour et corrélativement pouvoir être débattue, critiquée, nuancée voire infirmée – et parfois simplement validée –, notamment en convoquant des terrains et exemples autres (en vue d'une recherche de conformités et d'anomalies). À plus forte raison lorsque la comparaison se justifie par de fortes similitudes contextuelles. C'est pourquoi, dans l'optique d'un redéploiement spatial (présenté dans la dernière partie : « Perspectives »), nous envisageons d'apposer, plus tard, notre grille d'étude sur différents espaces d'un grand océan Indien et y mettre en confrontation les repères dégagés ici.

L'ADHESION A UNE DEMARCHE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE

Agissant par petites touches, faite de subtiles approches et de savantes remises en question, d'une articulation entre les matériaux bruts et la réflexion ordonnée, cette méthode éprouvée nous paraît appropriée pour mener une recherche géographique. Il faut combiner là encore la thématique et les espaces traités en cet opus. Pour rappel, la démarche hypothético-déductive voit s'alterner plusieurs temps :

1. Une démarche initiale inductive, fondée sur une première rencontre avec le terrain et l'observation de quelques éléments empiriques (ou « scientifico-intuitive ») issue d'un « filtre » initial de lectures, mais aussi et plus simplement des premiers contacts ou échanges verbaux/épistolaires sur l'espace-sujet en question... ; elle mène ensuite à :
2. Une formulation d'hypothèses (appuyées parfois par des postulats de recherche) et d'un rapprochement théorique potentiel à une ou plusieurs idées (lois) générales ; celle-ci conduit par la suite :

² On peut les rappeler rapidement, à titre indicatif : évidence/subjectivité ; réductionnisme/complexité ; causalisme/probabilisme ; exhaustivité/pluralisme idéologique des approches.

3. Au travail de terrain à proprement parlé (entretiens, exploration...) en vue d'un exercice de validation et de mise à l'épreuve ; ce qui débouche finalement sur :
4. L'approbation, l'infirmité ou encore la mise en nuance des schèmes de pensée liminaires, avant si besoin un retour définitif/ultime au terrain pour une confrontation et validation finale et éventuellement la recherche d'un cadre explicatif à l'aire étudiée.

Induction et déduction sont par conséquent en rapport dialectique constant. C'est bien la démarche que nous essaierons d'appliquer en ce travail. Dans l'un des chapitres suivants (« Apports de la recherche », p. 98), nous rebondirons sur certains des travaux conceptuels les plus connus dans la littérature, afin d'observer leur application sur les terrains étudiés. Cela mènera non pas à leur critique et encore moins à leur réfutation, mais bien à un regard alerte et ouvert, autorisant la considération de singularités propres qui vont consécutivement venir les renforcer. Seront également et systématiquement exposés, en des encarts et pour chacun des points de restitution proposés, les hypothèses initiales auxquelles répondront, juste après et en miroir, les résultats affinés. Ces hypothèses s'en trouveront ainsi confortées ou relativisées au terme de l'indispensable travail de terrain.

Modalités des sources premières et secondaires : une approche pragmatique

Comme déjà évoqué, le parti pris adopté s'inscrit prioritairement autour des sources qualitatives primaires (Maxwell, 1999), avec un appui prudent du quantitatif (Lemerrier, Ollivier, Zalc, 2017). Des pratiques significatives le jalonnent (Figure 5). Dans le détail, nous pouvons les répertorier comme suit :

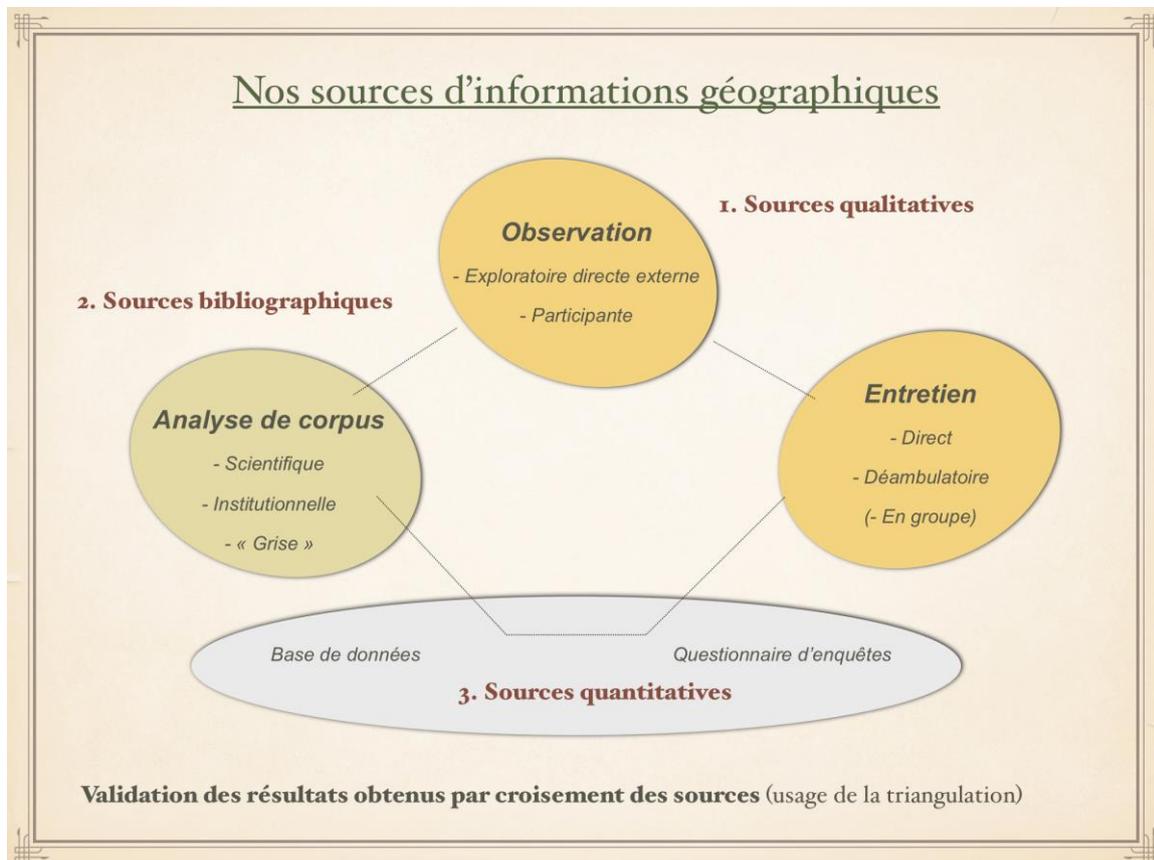


Figure 5 : nos sources d'informations géographiques

L'OBSERVATION EXPLORATOIRE DIRECTE EXTERNE : SCRUTER

On l'appelle aussi observation flottante, selon l'expression consacrée par C. Pétonnet (1982). Il est coutumier de dire que l'observation (du lieu abordé) est un moment clé, attendu et privilégié des chercheurs en géographie. La découverte du terrain est un passage presque sacralisé où l'environnement immédiat est minutieusement inspecté pour ne pas dire littéralement « absorbé » (en tout cas selon l'image que l'on s'en fait...). En effet, la totalité des sens y est en émoi. Travailler sur des terrains étrangers africains s'avère qui plus est un stimulus incontestable, face à la charge d'altérité éprouvée, très souvent gage d'inattendus et d'imprévisibilités.

Une pratique que nous affectionnons particulièrement, en lien avec la thématique du tourisme et du patrimoine culturel, est l'observation des visiteurs/acteurs présents en un lieu donné. Elle donne énormément à voir sur l'appréhension tierce d'un espace. En l'espèce, l'on apprend beaucoup du déroulement, par exemple des visites guidées, le regard, tout en pointillé, se faisant à ce moment tangent.

L'observation s'effectue le plus souvent avec support visuel (photographies) et carnet de terrain (ou à tout le moins via une prise de notes rapide au terme de la visite de terrain), où elle prend le caractère « diffus » qu'affectionne les anthropologues. Nous userons d'un corpus photographique dans les pages de cet essai pour témoigner des subtilités de ce terrain, tenter de donner vie à des objets-lieux par des instantanés. De même, des descriptions agrémenteront le travail. Ce sont des notes « à chaud » qui ont été rédigées dans la foulée des visites de terrain, afin de témoigner d'un ressenti. Elles ont plus tard été reprises mais nous avons tenté d'en garder l'esprit.

Notons de surcroît que l'observation directe ne peut se comprendre uniquement en vue au sol. Elle peut aussi embrasser un panorama (par exemple aérien dans une phase d'approche d'une grande ville, ou maritime avant accostage sur un littoral donné...). Les perspectives sont amenées à changer légèrement. De sorte que les prises de photographies, par leurs angles différents et sur un même sujet, peuvent faire apparaître des phénomènes distincts. Si le géographe aime le jeu d'échelle, il apprécie également les effets de perspectives, de profondeur et de champ-contrechamp. Dans le même temps, leur comparaison avec des images d'archives (ou des clichés anciens) est extrêmement parlante, afin de cerner ici l'aspect diachronique.

L'OBSERVATION PARTICIPANTE : PRENDRE PART

De nature ethnographique, l'observation participante apporte grandement à la recherche sur l'environnement patrimonial. Concrètement, elle vise à étudier, à titre d'exemple un groupe de visiteurs, en en faisant cette fois partie. Cela consiste à prendre part aux tours organisés en compagnie d'autres personnes. Le chercheur partage alors leur espace-temps en se faisant « accepter » tacitement par des membres. Il participe de la sorte aux pérégrinations, activités et discussions du groupe. Ce faisant, il se fait lui-même sujet dans une belle mise en abyme.

Cette démarche permet une lecture des « ambiances », la part de sensibilité étant à fleur de peau, l'aspect sensoriel augmenté. Par un subtil jeu d'emboîtement, le

chercheur devient une des composantes d'un tout. Il dispose alors d'une position privilégiée, que l'on qualifiera de « totale », car à l'enfourchure de trois acteurs :

- le guide ou accompagnateur faisant office de médiateur culturel et d'interlocuteur inéluctable ; celui-ci incarne une autorité respectée et respectable située quelque peu en surplomb ;
- les visiteurs, en attente d'une « expérience » et qui portent leur curiosité (et leurs questions hétéroclites) en bandoulière ;
- enfin la population locale (quand celle-ci est présente, mais il peut aussi s'agir d'employés présents sur le site...) assistant plus ou moins indifféremment à ce qui se déroule, mais dont le positionnement dans la scène et le simple regard (ou expression) ne sont jamais inintéressants, pouvant même en dire long.

Que ce soit pour l'observation exploratoire directe externe ou l'observation participante, il faut préciser que la visite des musées, mémoriaux et centres d'interprétation attachés à une histoire sensible, à une mémoire douloureuse, est toujours un moment particulier. Comme l'a très bien détaillée D. Chevalier dans son travail d'HDR (2013), le chercheur se situe dans un espace-temps singulier (le « ici » muséal et le « là-bas » historique, soit les deux visages d'une même réalité), où le registre du tragique et donc de l'émotion devient presque en apesanteur. Il peut certes tenter de s'en affranchir afin de garder sa pleine neutralité scientifique. Mais cela s'avèrera délicat dans le cadre des observations participantes, où il peut très vite être entraîné par un « affect du partage » de cette mémoire. Tout autour de lui, en effet, les visiteurs – on se remémore à cet effet nos terrains à l'Apartheid museum, au KwaMuhle museum ou encore au Constitution Hill – semblent saisis pour ne pas dire pétrifiés. Ils deviennent « spec-acteurs », en suivant un sens précis (défini par la scénographie du lieu), opérant les gestes et comportements aiguillonnés par la narration muséale. Une certaine lenteur, une économie de l'interaction verbale voire même des stratégies d'évitement (des regards, des mots) deviennent palpables. L'espace muséal, pour reprendre la formulation de Michel Foucault (1967) est une hétérotopie, lieu à l'intérieur d'une société obéissant à des règles qui sont autres ; il constitue « un lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps ». Quant aux visites des quartiers pauvres « touristifiés », autre hétérotopie cette fois bruyante, expressive, elles ne sont pas exemptes d'une certaine gêne face à leur approche parfois orientée « zoo humain » (véhicule climatisé constituant une bulle de protection, débarquement de visiteurs munis d'appareils technologiques nomades, déambulations quelque peu hors sol et éphémères). Encore qu'il faille relativiser ce poncif en ce que nombre de tours – du moins dans les townships moins connus, Soweto donc mis à part – se déroulent souvent avec le guide seul, dans un déroulé plus simple et « imprégné ».

L'ENTRETIEN DIRECT : ÉCHANGER

Cette source d'informations s'effectue auprès de personnes-ressources préalablement identifiées et contactées. C'est une étape clé de la recherche de terrain. L'acteur, spécialiste dans son domaine, devient la caution morale ou scientifique qui viendra nourrir, éclairer, contredire les hypothèses de départ.

Toutefois entre les aspirations et la réalité il y a un pas manifeste. Ainsi, tout au long de ces années, nous ne dénombrons pas le nombre de rendez-vous avortés –

personnes absentes ou annulant au dernier moment et ce dans diverses institutions... – ou encore les entretiens succincts ou non féconds aboutissant sur un sentiment diffus de frustration. En parallèle, ils s'additionnent aux contacts nourris qui finissent très vite par se nouer puis sombrent dans une évanescence épistolaire, dès lors que l'important renouvellement des effectifs conduit ces personnes ressources à voguer vers d'autres cieux. Il en va ainsi de la recherche comme d'un univers mouvant, rempli d'inattendus et sur lequel on n'a pas toujours prise. L'accepter tout en réagissant sereinement, trouver des échappatoires et des biais de contournement deviennent assez rapidement un *modus operandi* quasiment normal.

À l'inverse, les bonnes (voire très bonnes) surprises sont, en parallèle, tout aussi inopinées et excessivement revigorantes. Car en dépit de tout, ces imprévus, dont on finit presque à présent par s'en amuser, les comprenant parfois, les relativisant souvent, ne remplacent aucunement les heures ou demi-journées d'échanges que nous avons pu disposer, quelquefois même avec des interlocuteurs assez insoupçonnés. La profondeur des discussions semblait alors y sublimer le canevas de questions initiales³. Les « décors » se succédant pouvant être tour à tour un petit bureau sombre, une table à une terrasse ombragée, un taxi-minibus bondé ou des venelles bruyantes et louvoyantes...

L'ENTRETIEN DEAMBULATOIRE ET L'ENTRETIEN DE GROUPE : DISCOURIR

Le premier tend à recouper certaines phases énoncées précédemment et à s'alterner avec l'observation participante. Plus rarement pratiqué, l'entretien de groupe a lui été mené en certaines zones reculées, notamment au Mozambique au sein par exemple des aires coutumières.

Ces deux dernières pratiques (et tout particulièrement l'entretien déambulatoire ou « en marche ») sont d'usages fréquents sur nos terrains d'étude, du fait des thématiques abordées. La discussion se noue sur le lieu même, le chercheur devant jongler entre sa trame de questions plus ou moins mémorisées – afin de n'ôter aucune spontanéité – et les traits saillants du décor ainsi que les péripéties du moment. Ceci amène le propos à naviguer d'un point à l'autre, commencer puis s'interrompre. En des chemins divers, le chercheur tente alors de ne pas perdre le fil. Sur ses questionnements, se superpose une couche d'instantanés, réorientant constamment la parole.

Pour être tout à fait complet, précisons que nous adhérons de surcroît aux approches anthropologiques (Cousin et Réau, 2009) de l'évaluation de l'expérience⁴. Elles nous paraissent importantes pour marier les perspectives. Il est ainsi possible

³ Il nous est impossible de tous les citer concernant les années de recherche récentes. Aussi nous renvoyons le lecteur aux articles publiés (Tomes 1 et 2 de cette HDR) et à la méthodologie explicitée : il y retrouvera les personnes-ressources qui ont eu l'amabilité de répondre à nos questions. Dans le cadre du présent travail, nous tenons néanmoins à citer un certain nombre d'individus interrogés dans le cadre de la mission de recherche tenue en 2019 à Maputo, à Dar-es-Salaam et à Johannesburg : Herminio Milando du *Balcao de Informacao Turistica* (BIT), Antonio Macanja, guide-expert au *Matola Raid Memorial*, ainsi que God Nassary, du *Tourist Information* à Bagamoyo (Tanzanie). Par ailleurs, dans le cadre d'une ouverture aux environnements patrimoniaux de la zone, des discussions passionnantes se sont plus tard tenues avec Corinne Forest du *Heritage Trust fund Aapravasi Ghat* (Maurice), ainsi qu'avec Séverine Cachat, experte auprès du Comité pour le patrimoine ethnologique et immatériel, Facilitateur UNESCO.

⁴ Nous n'avons guère utilisé les cartes mentales et les techniques projectives visuelles, même si cela pourrait représenter à l'avenir autant de démarches à explorer.

d'associer aux enquêtes menées auprès des touristes et visiteurs (Guérin et Bédard, 2006), la recherche sociologique exploratoire menée auprès des habitants (Fijalkow, Jalaudin, Lalanne, 2015), et ce pour une considération de l'ensemble des regards possibles. Nous nous rappelons d'une étude de terrain au Mozambique (à Maputo sur la Costa do Sol pour être précis), où au terme des entretiens menés auprès des résidents d'une *gated communities* (les *Condominios* localement), des échanges ont dans la foulée pu s'effectuer dans les bidonvilles adjacents, sur leurs ressentis/interactions avec ces enclaves d'exclusivité situées en vis-à-vis. Ce double faisceau fut des plus saisissants pour appréhender le registre des perceptions. Aussi, converser, à la fois sur un mode plus intimiste et « hors » du tour, avec un guide ou un performeur d'un village culturel, s'enquérir de manière inattendue sur le quotidien d'un employé d'un grand musée, peut embarquer le chercheur vers des territoires de connaissances insoupçonnés.

DE L'USAGE DES BASES DE DONNEES : ÉVALUER PLUTOT QUE RECENSER

À un plan étatique, celles-ci sont de deux ordres. Tout d'abord, les données statistiques obtenues auprès des organismes officiels nationaux : *StatSA* (*Statistics South Africa*) pour l'Afrique du Sud, l'*INE* (*Instituto Nacional de Estatística*) pour le Mozambique. Un écueil notable s'avère que le détail des données n'est pas le même entre les deux pays. Mises à jour régulièrement en terre sud-africaine, avec des variables fines, elles demeurent plus difficiles d'accès et parcellaires au Mozambique. Devant cette difficulté, nous nous sommes tourné vers d'autres acteurs exogènes : notamment les données constituées par le Conseil Mondial du Voyage et du Tourisme (WTTC, *World Travel and Tourism Council*) ou encore la Banque Africaine de Développement. Cela a pu au final « lisser » quelque peu le niveau d'informations entre les deux pays, mais au prix de soustractions et de données non homogènes (indicateurs proches quoique sensiblement différents), qui plus est non identiques quant aux dates. Il est donc préférable d'accueillir ces données avec une certaine retenue, bien qu'elles expriment des tendances indéniables sur la réalité touristique des pays étudiés.

Il en va de même pour les chiffres à grande échelle, portant cette fois sur les sites retenus. La lecture des documents institutionnels disponibles, pour évidemment cruciale qu'elle soit, n'offre pas toujours un tableau complet et rend malaisée une analyse globale et comparative des forces en présence. Cela oblige à emprunter des chemins de traverse pour pouvoir, cahin caha, progresser méticuleusement.

Encart 3

Approche statistique de la fréquentation/notoriété des objets-lieux étudiés

Nous avons souhaité nous faire une première idée de la fréquentation des objets-lieux abordés en cet essai. Nous avons rapidement fait face à un double écueil. En premier lieu, le manque de données inhérent aux recensements disponibles (pour chacun des sites, au sein de deux pays différents), dans le fil de ce qui précède. En deuxième lieu et comme évoqué, de par leur nature même, car certains des lieux étudiés sont payants, contrôlés et régulés quand d'autres sont pleinement ouverts et ne disposent d'aucun site internet ou de registre. Après une étude de prospection en ligne, quelques tendances nous parviennent. Mais les sources sont différentes, les dates ne correspondent pas et les informations sont fragmentaires (bien plus complètes pour l'Afrique du Sud). Ainsi en ce dernier pays, il est avancé que le site de Soweto demeurerait le plus fréquenté (plus de 250 000 visiteurs par an), au sein duquel le Hector

Pieterse Museum & Mémorial attire lui 140 000 visiteurs/an (van der Merwe, 2014). Le Constitution Hill à Johannesburg accueillerait pour sa part 143 657 visiteurs (*Gauteng Growth and Development Agency*, 2015-16), devançant en cela le Voortrekker Monument à Pretoria et ses 111 910 visiteurs/an (exactement 57 929 locaux et 53 891 étrangers, selon les données de *SA – Venue*, 2021). Suivent le Freedom Park de nouveau à Pretoria (98 844 visiteurs par an, *Freedom Park Annual Report*, 2020) et le Liliesleaf Farm à Jo’burg (15 000 visiteurs/année, Ho, 2021). Le cas de l’Apartheid museum semble poser question : ainsi, il est indiqué un peu plus de 50 000 visiteurs à l’année (*City of Johannesburg*). Toutefois, ces données nous paraissent quelque peu sous-estimées concernant le prestigieux musée de Johannesburg. Son directeur n’affirme-t-il pas, qu’avant la pandémie, la structure recevait environ 800 à 1 000 personnes par jour (C. Till, 2021), qu’il mettait lui-même en regard avec le site prestigieux (classé à l’UNESCO) de Robben Island au Cap (qui accueille pour sa part 1 500 personnes/jour), sans doute le site patrimonial culturel le plus visité d’Afrique du Sud avec un total de 350 000 visiteurs/an ? Il nous est par conséquent assez compliqué d’opérer une lecture comparative un tant soit peu homogène pour ne pas dire équitable entre les sujets du présent travail. Et on le mesure d’autant plus au travers des lieux patrimoniaux manquant purement et simplement à l’appel.

Dans cet esprit, nous avons envisagé un second exercice : celui de tenir compte de la notoriété des sujets, en nous fondant sur les avis émis en ligne (Figure 6). Pour ce faire, nous avons opté pour le site *Tripadvisor* et sa rubrique *Travellers favorite* (meilleures attractions – « Les incontournables ») en recensant le nombre d’avis émis pour chaque lieu retenu dans l’étude, mais aussi leur position à l’échelle du pays respectif (intégrant, au sein de l’algorithme, la quantité d’avis, sa qualité et la note émise). Il faut savoir que *Tripadvisor Media Network* compte plus de 32 millions de visiteurs uniques chaque mois et 23 millions de critiques et d’opinions. Il est devenu un outil de suivi de la qualité (Mathieu, 2009) non dénué de toute pertinence. Il faut toutefois rester très prudent sur le fait que les commentaires traduisent souvent des avis expressifs et ils peuvent être imprégnés de points de vue orientés quand il s’agit de messages publicitaires ou d’influenceurs. Après avoir épluché 1 950 attractions pour l’Afrique du Sud (sur un total de 8 497 attractions à la date du 23/04/2021) et 150 pour le Mozambique (sur un total de 223) et ce jusqu’à recensement complet de la totalité de nos objets-lieux, il en ressort quelques constats. D’abord, le très fort différentiel Afrique du Sud/Mozambique : le premier site mozambicain, le Fortaleza n’apparaît ainsi qu’en treizième position. En outre, on voit que les sites des hautes terres sud-africaines accaparent les premières pages en matière de notoriété. Il existe un écart non négligeable entre le tout premier (l’Apartheid museum – plus de 6 000 avis, 2^{ème} attraction du pays tout confondu, derrière la montagne de la table au Cap) et les 6 suivants : dans l’ordre : le Voortrekker, le Constitution Hill, Soweto ainsi que le musée mémorial Pieterse, le N. Mandela capture site et la Mandela House. On cerne ensuite un décrochage avec des objets-lieux qui sont dotés d’une notoriété que l’on va qualifier de médiane : le pays zoulou et le sud du Mozambique font ici leur apparition. À la toute fin, on observe des sites à la notoriété très affinitaire, nonobstant leur nom parfois prestigieux, la mémoire abordée ou encore leur mise en valeur patrimoniale. À l’exception de l’Apartheid museum et de Soweto (si l’on fait l’addition du township et du musée Mémorial Pieterse placés en son sein), les attractions les plus fameuses des deux pays restent plutôt attachées à un patrimoine naturel⁵, ce qui tend à relativiser le poids des matériaux culturels dans la motivation première (mais pas les pratiques) des visiteurs au

⁵ Les autres activités sud-africaines phares classées sont, après la Montagne de la Table et le Musée de l’apartheid, *Chapman’s Peak drive* et *Victoria & Alfred Waterfront* au Cap, *U Shaka Marine World* à Durban, avant un certain nombre de réserves animalières et de vignobles prestigieux. Au Mozambique, l’île d’Inhaca arrive en tête, devant le FEIMA (*Feira de Artesanato, Flores e Gastronomia*), la gare centrale de Maputo, la paroisse Santo Antonio, puis les plages (telle que Tofu) ou îles (telle que Portuguese island) sans oublier la *Casa de Ferro* (maison de fer), bâtiment incongru sur lequel plane l’ombre de G. Eiffel. Si l’on s’en tient uniquement au nombre d’avis, parmi les 10 premiers sites sud-africains, le Musée de l’apartheid est 8^{ème}, derrière la *Table Mountain*, le *Victoria & Alfred Waterfront*, *Kirstenbosch* et la *Cape Point Nature Reserve*. À noter que Robben island se place 5^{ème}. Au Mozambique, le Fortaleza arrive assez loin derrière la gare centrale, le FEIMA, Inhaca puis Tofu (et ses tours privés autour de la plongée).

niveau national. Bien souvent ces prestations sont complémentaires. Elles s'ajoutent et agrémentent le séjour, agissent en tant qu'appoint aux déplacements/visites.

Notoriété des objets-lieux étudiés en ligne

Source : *travelers favorite - Trip advisor*, le 23/04/2021
(dénombrement « Les Immanquables »)

	Nombre d'avis	Pays	Région	Ville	Rang attraction pays
Apartheid museum	6284	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	2
Voortrekker Monument	1848	Afrique du Sud	Hautes terres	Pretoria	29
Constitution Hill	1566	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	212
Soweto (+ Vilakazi st/W.Sisulu sq/Regina Mundi)	1396	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	251 (Vilakazi)
Hector Pieterse Museum & Memorial	873	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	99 (Museum)
Nelson Mandela Capture site	683	Afrique du Sud	Pays zoulou	Howick (PMB)	200
Mandela House	680	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	62
Lesedi Cultural Village	429	Afrique du Sud	Hautes terres	Rural Jo'burg	220
Phezulu Park	309	Afrique du Sud	Pays zoulou	Rural Durban	178
Liliesleaf Farm	286	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	937
Statue of N. Mandela (Union Building)	200	Afrique du Sud	Hautes terres	Pretoria	164
Freedom Park	194	Afrique du Sud	Hautes terres	Pretoria	176
Fortaleza de Maputo	190	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	16
Church square	165	Afrique du Sud	Hautes terres	Pretoria	490
Mafalala Walking tour	112	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	77
Independance square	88	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	29
Vila Algarve	57	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	43
Kwa Muhle Museum	45	Afrique du Sud	Pays zoulou	Durban	1393
National Money Museum (Moeda)	29	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	28
U Msunduzi Museum	29	Afrique du Sud	Pays zoulou	Pietermaritzburg	1379
Museum of the revolution	16	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	51
Louis Tregardt Memorial Garden	16	Mozambique	Creuset méridional	Maputo	39
Johannesburg Holocaust & Genocide centre	15	Afrique du Sud	Hautes terres	Johannesburg	1869
Pietermaritzburg railway station (Gandhi)	14	Afrique du Sud	Pays zoulou	Pietermaritzburg	1108
The old prison (Project Gateway)	10	Afrique du Sud	Pays zoulou	Pietermaritzburg	1395
1860 Heritage museum & Phoenix settlement	6	Afrique du Sud	Pays zoulou	Durban	1605 (Museum)
Matola Raid	4	Mozambique	Creuset méridional	Matola	50

Figure 6 : notoriété des objets-lieux étudiés en ligne

Pour affiner ces données brutes, il est également fait usage de données quantitatives ponctuelles, issues des questionnaires d'enquêtes menées en des terrains précis. Nous pensons particulièrement aux travaux de thèse et de Master conduits ou non sous notre direction à l'Université de La Réunion, mais aussi aux Mémoires d'étudiants sud-africains ou mozambicains obtenus au sein des fonds documentaires des différentes universités étrangères parcourues : University of KwaZulu-Natal (incluant Durban Westville et le campus de Pietermaritzburg), University of Johannesburg, UNISA à Pretoria, University Eduardo Mondlane à Maputo.... Constitués sur des échantillons de plus faible ampleur, ils offrent une indubitable matière féconde à ne pas négliger de notre point de vue, surtout en ce qui concerne les enquêtes portant sur les motivations des visiteurs mais aussi sur leurs avis/appréciations.

Au final, l'ensemble de ces données et corpus offrent quelques clés pour évaluer les réalités en place, avant l'étude de terrain qui permet d'aller plus loin.

Le bagage du géographe : une pluralité d'outils mobilisés

À la confluence des sciences sociales et des sciences exactes (Étongué Mayer, 2012), la construction du raisonnement géographique fait apparaître toute une gamme

d'outils dont il a besoin pour s'établir et s'épanouir. Nous concernant, l'accent a été placé sur une assez large panoplie, pas uniquement parce que la thématique abordée et ses objets-lieux se prêtent à une diversité de formes – un simple cliché photographique esquissera les contours d'un paysage, d'un édifice, d'une inscription –, mais aussi parce que nous sommes convaincu que la force d'un message se transmet par l'illustration. Celle-ci restitue efficacement ; elle fournit un matériau sensible à l'imaginaire et propose une sorte de modèle réduit du monde. Jouer sur la modulation de ces supports, outils et images, rompt qui plus est la monotonie et consent à une agilité du regard voire même à une certaine gymnastique de l'esprit (Figure 7).

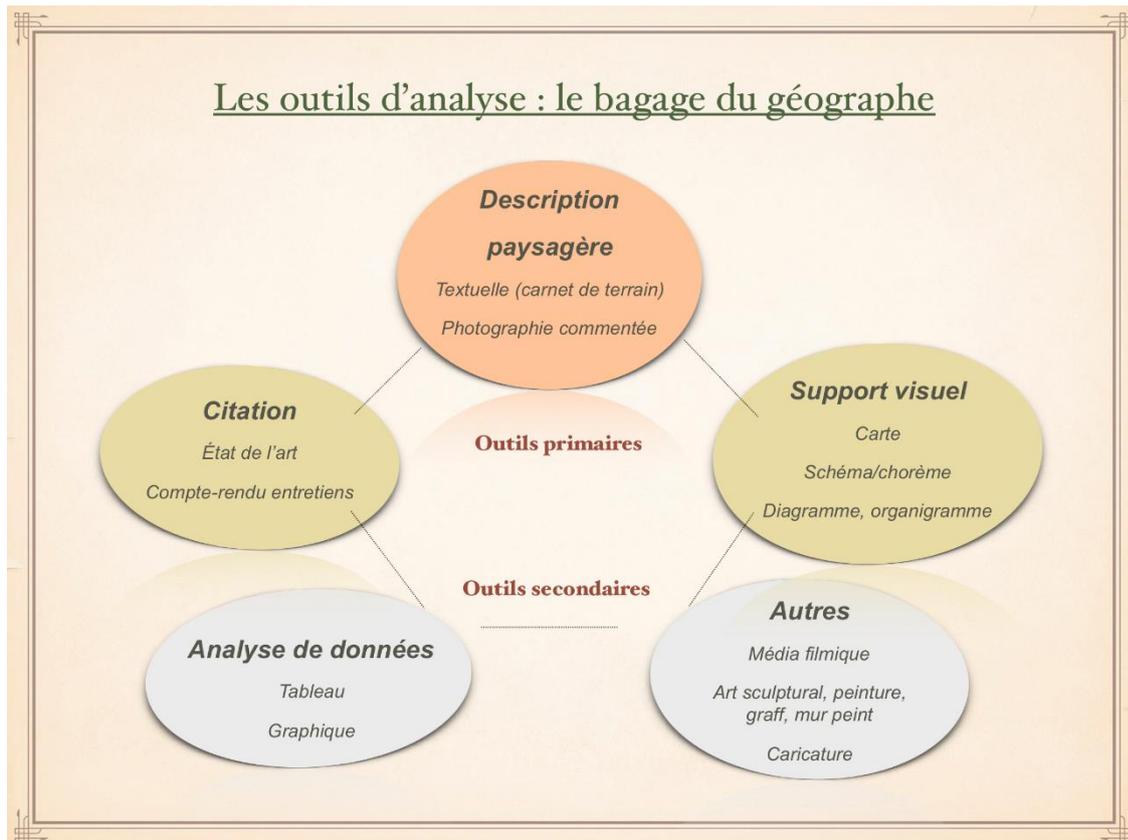


Figure 7 : les outils d'analyse - le bagage du géographe

Nous l'avions évoqué, le terrain est d'abord fondamental. Nous souscrivons aux propos de Girard et Daum (2010), quand ceux-ci disent que « comprendre des lieux consiste à avoir été sur place et à avoir fait corps avec son objet d'étude ». Quelle est la psyché du chercheur *in situ* ? Sur le qui-vive, nanti d'une certaine réserve en *terra incognita*, il va prestement entrer en transcendance et s'essayer de cerner ce qu'il y a « d'écrit » sur la terre. L'environnement qui s'offre à lui est en effet partagé entre permanences héritées et dynamiques spatiales. Encore faut-il ensuite en retranscrire les contours avec fidélité. Le terrain est un livre vivant qui se parcourt, mais aussi des « tranches de vie » à travers rencontres et souvenirs. De ses pérégrinations, une image furtive, un mot, un geste vont parfois rester. Des anecdotes en feront tout le sel ; même si elles ne seront pas forcément assimilées sur le moment, elles vont finir par s'ancrer dans un coin du cerveau et seront remémorées bien plus tard, portées par un vague sourire...

Au demeurant, une fois parvenu sur place au sein de ces espaces africains, on relèvera ce tryptique d'approches et de regards, si communément pratiqué durant ces

années de Maputo à Johannesburg, de Pretoria à Durban en passant par Dar es-Salaam ou Zanzibar. De manière palpable, on peut les ramener aux mots (et pratiques) élémentaires suivants : rouler tout d'abord, à cause des distances nécessairement parcourues pour accéder à un point précis, c'est à dire parvenir sur site... ; marcher ensuite, une fois arrivé sur la zone, afin de véritablement « éprouver », expérimenter le terrain... ; s'élever enfin, une fois le terrain assimilé, en cherchant un/des point(s) de vue en hauteur, dans le but de bénéficier d'un champ de vision plus large et en cerner les perspectives. Soit, si l'on veut résumer, « se diriger vers », « explorer » et « se hisser ». Longueur, profondeur et hauteur de vue s'entremêlent de la sorte, pour une appréhension géométrique pleine de l'espace.

Les photographies et carnets de terrain, déjà mentionnés, servent de support. Leur usage se justifie par l'envie de transmettre la lecture du monde par l'arrêt sur image. « Le commentaire d'une photographie ou d'un dossier de photographies constitue finalement l'exercice géographique par excellence qui permet de révéler le vrai géographe » (E. Girard, T. Daum, 2010). On a bien conscience, concernant les clichés usités, que ce qui peut *a priori* se voir comme un geste ou une action devenue somme toute banale en un endroit, finit par devenir, par cette inscription même (puis sa diffusion), l'image symbole ou étendard du lieu en question. D'où le choix cornélien non pas seulement des modalités de la prise de vue, mais ensuite de la sélection de l'image par le chercheur. Si ce matériau peut paraître abondant en ce travail, on invite à mesurer ce qu'il a fallu de déchirement pour se garder d'intégrer un corpus plus riche.

Quant aux carnets de terrain, il s'agit d'un rapport fondamental du chercheur au lieu. Ils n'ont pas vocation à l'exhaustivité, tendent ça et là vers une certaine subjectivité d'approche. Ils se veulent des points d'éclairage pour ce qui est ensuite étendu au domaine de l'analyse et de la recontextualisation. Prenons l'exemple du *Moeda museum* à Maputo, un musée dont le thème est *a priori* éloigné de ce travail.

Carnet de terrain 1 : Museu da Moeda (musée de la monnaie)

Charmant bâtiment de couleur jaune ocre décoré avec goût et situé dans la baixa (zone basse du centre de Maputo), la casa Amarela est probablement l'un des plus anciens édifices de Maputo (érigé autour des années 1860). Il s'agit de l'ex-résidence du gouverneur, proclamé Monument national en 1964. Avec ses pièces étroites et son patio intérieur, il abrite à présent le musée de la Monnaie, à ce jour géré par l'Université Eduardo Mondlane. C'est une des vitrines muséales de la ville. La structure s'est ouverte le 15 juin 1981. Un total de 4 300 pièces et artefacts y est recensé dans une ambiance très monastique, coupée de la chaleur et des bruits de la ville.

La visite assez courte suit un fil chronologique. On y apprend notamment, au terme des contacts entre premiers peuples marchands dans la zone, à quel point l'apparition de pièces et objets d'échanges fut liée aux incessantes et vigoureuses activités du sud-ouest de l'océan Indien. Le long épisode de la traite orientale (où est aussi énoncée la connivence avec les chefs locaux) est notamment resitué par le biais d'esquisses. Durant toute cette période, cohabitaient une pluralité de transactions, en relation aussi avec la grande diversité des acteurs en mouvement, ce qui rendait compliqué le négoce. Ce contexte va précisément et progressivement mener à faciliter les opérations marchandes par l'usage de monnaies.

Les différentes périodes historiques (durant les vagues bantoues et le royaume du Monomotapa avec les cauris, les compagnies concessionnaires et la livre de Beira, la colonisation

portugaise et sa monnaie et enfin l'indépendance du pays...) sont par la suite passées en revue dans un démarche muséale linéaire, assez classique, mais non dénuée d'exhaustivité et d'intérêt.



Photographie 1 : vue intérieure du Moeda Museum (cliché : auteur)

Deux temporalités intéressantes ressortent concernant la période contemporaine : il est expliqué comment, durant le combat révolutionnaire et face à l'instabilité chronique installée dans l'intérieur des terres, les échanges en nature ou troc avaient un temps été établis (surtout dans la partie nord d'un pays très allongé), ce qui permettait à toute une population de continuer à vivre et de rester liée. Le message émis est celui d'un peuple solidaire. En outre, l'établissement d'une monnaie commune à la période de l'indépendance (le Méticais) se comprend assez aisément par la volonté d'assise du nouveau pouvoir central (le parti de la révolution FRELIMO) et d'un idéal d'unification nationale. Le message proposé est cette fois celui d'une nation se constituant.

La visite se conclut avec des spécimens de diverses pièces et billets des régions du globe, en qualité d'ouverture au monde (dans un passage de la grande à la petite échelle).

Derrière ses faux-airs de musée très pointu sur la numismatique, la structure narre en fait, en le déroulant minutieusement, le fil de l'histoire du Mozambique et de sa région. On y décèle ses pages glorieuses mais aussi plus sombres. Puis, derrière le discours, on voit poindre une « ligne » institutionnelle. Le lieu retient l'attention car, en toile de fond du sujet, les enjeux régionaux de la traite sont par exemple abordés, ainsi que plus tard la lente (à la fois fragile et effective) unification d'un pays par l'actuel parti au pouvoir, autant d'aspects pour nous intéressants à garder à l'esprit.

Pour revenir à notre bagage géographique, les schémas, cartes et autres visuels, interviendront assez fortement dans ce travail. Pas uniquement en appui mais bien comme outils analytiques et synthétiques. Ils vont effectivement être mobilisés dans le but de représenter et de comprendre les traductions et organisations spatiales (et tâcher par ailleurs de donner un « cadre » aux méandres de notre pensée...), dans un souci de clarté didactique et discursive. Avec la nuance que la carte décrit, les schémas – comme les chorèmes d'ailleurs (Folio, 2004a) – expliquent (selon une démarche hypothético-déductive vue précédemment)⁶.

⁶ Concernant les logiciels de dessin, nous avons parfois opté pour le logiciel *Illustrator*, aidé en cela par les contenus numériques disponibles en ligne. Les fonds de carte ont été obtenus auprès du recueil de l'académie d'Aix Marseille, sur le site des Nations Unies ou encore sur *Map Library*. Les exercices de

De manière générale, nous privilégions le maniement d'une iconographie assez généreuse, en partie établie – outre les supports déjà énoncés, il est possible de citer les tableaux concernant l'analyse d'inventaire – mais également plus iconoclaste. À ce niveau, on peut nommer la caricature, l'art sculptural, les peintures, graffs et autres murs peints, ainsi que les passages-extraits issus du milieu du cinéma (Folio, 2012) ou de la littérature... S'ils sont une représentation de la réalité (Giolitto, 1992), ce sont tous des modes d'expression d'une sensibilité à l'espace (E. Girard, T. Daum, 2010).

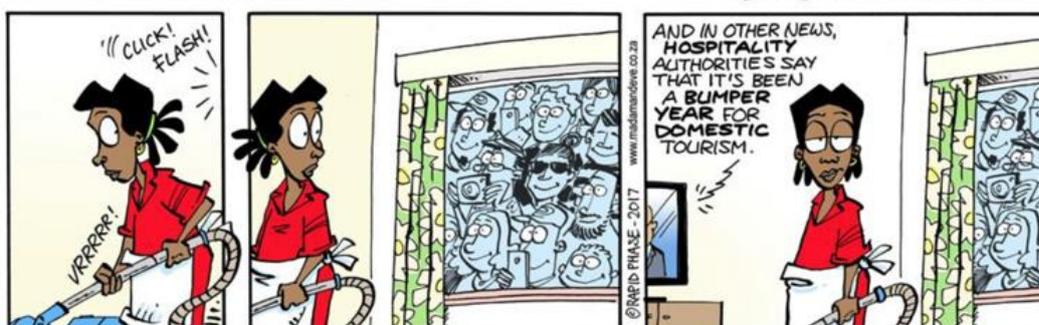


Photographie 2 : murs peints à Johannesburg et à Maputo (clichés : auteur) - à gauche, on distingue les paroles célèbres et apaisées de N. Mandela et l'affichage d'un discours à teneur progressiste ; à droite, on avise la grande frise de la place des Héros non loin de l'aéroport, et son visuel révolutionnaire exprimant une marche en avant.

À titre d'exemple, les murs peints d'Afrique du Sud (Photo 2) explicités par E. Deliry-Antheaume (2010), ou l'écrit informel dans l'espace public à Maputo (travaillé par C. F. Cumbe, 2008) en disent long sur la réalité de la rue, tout autant que les caricatures de F. Zapiro ou les planches mordantes de *Madam & Eve* publiées dans les grands journaux sud-africains (des auteurs S. Francis, R. Schacherl et H. Dugmore). Faut-il les prendre avec toute la mesure et le recul nécessaire, qu'ils dévoilent une part de vrai dans l'inconscient collectif, une forme de fixation, gravée et rêche, d'une immédiateté.

MADAM & EVE

by Stephen Francis & Rico



conceptualisation, pour leur part, se sont le plus souvent effectués via les fonctions graphiques sous *KeyNote*. Les données statistiques, comme précisé, sont issues des instituts nationaux, parfois des mémoires/thèses de recherches, de différents bureaux d'études ou des plateformes collaboratives.

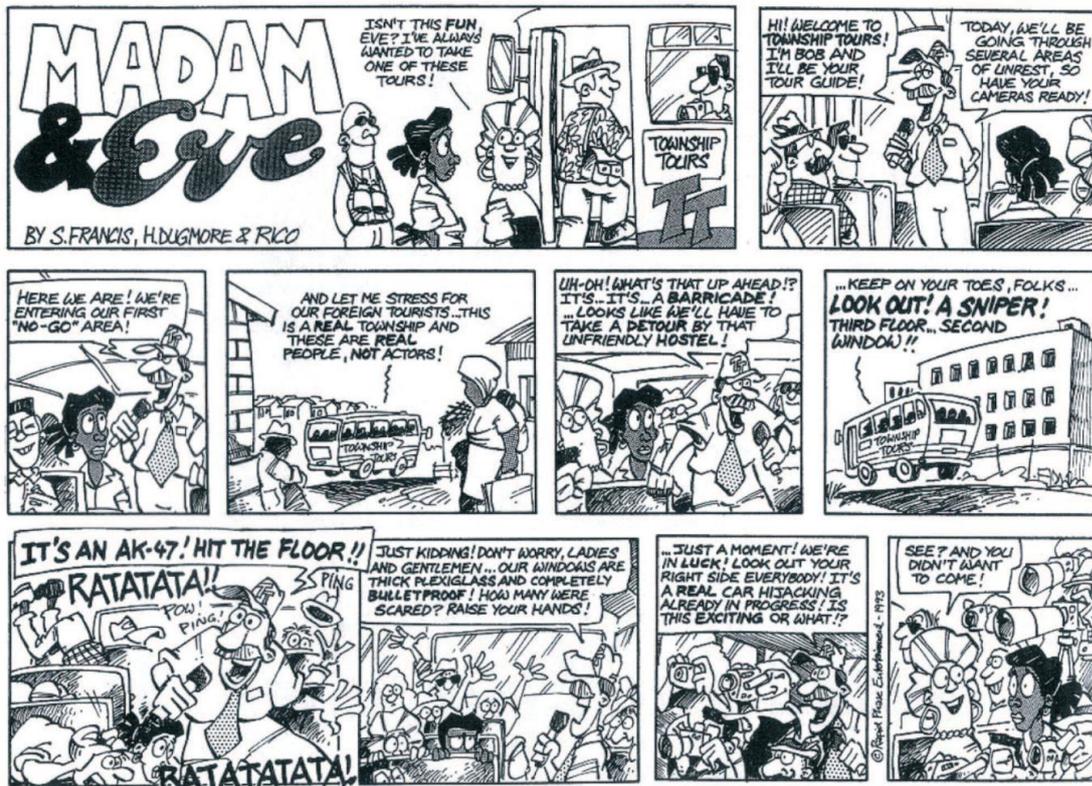


Figure 8 : caricatures de *Madam & Eve*, expression d'une (parcelle) de vérité - cette planche avait reçu l'aimable autorisation des auteurs-dessinateurs pour être publiée dans un article en 2005, ceux-ci ayant été contactés via les réseaux sociaux professionnels.

Conclusion de chapitre

Se diriger vers, explorer et se hisser composent un tiercé de pratiques expérimenté depuis plusieurs années sur les espaces respectivement travaillés, en Afrique du Sud comme au Mozambique. Ils se mettent au service d'une démarche hypothético-déductive qui accorde l'avantage aux sources d'informations qualitatives, organisées autour de plusieurs types d'observations et d'entretiens, à un état de l'art bigarré et à un usage pragmatique des données statistiques.

De tout cela, il en a émané un certain nombre de productions scientifiques reflétant notre positionnement actuel (Figure 9 infra). Elles seront mobilisées, à toutes fins utiles, dans le présent travail. Pour la figure ci-dessous, nous avons constitué une représentation sémantique et visuelle des mots-clés jalonnant la sélection d'articles scientifiques présentée dans le tome 1 (p. 29). Ces dernières sont parcourues par les termes et notions que nous (ré)utiliserons dans les parties suivantes, mais desquels on peut déjà faire émerger l'expression des jeux d'acteurs, des interventions spatiales, des héritages historiques et plus généralement du champ des humanités.

Le tout prend part sur des terrains spécifiques émergeant à un univers historique et mémoriel relativement dense, ainsi qu'à des lieux populaires associant occasionnellement contre-culture et économie souterraine (à forte réputation). Du point de vue de l'approche du chercheur, ils induisent une démarche prévenante et assez

singulière mêlant, en théorie, neutralité scientifique et totale ouverture d'esprit, empathie et écoute, prudence et discernement. En pratique, on le concède toutefois, le défi n'a sans doute pas toujours été relevé avec le succès que nous escomptions et nous assumons cette part d'écueil et parfois d'errements. Nous avons cependant tenté de rester le plus fidèle possible à cette « discipline » enjointe.

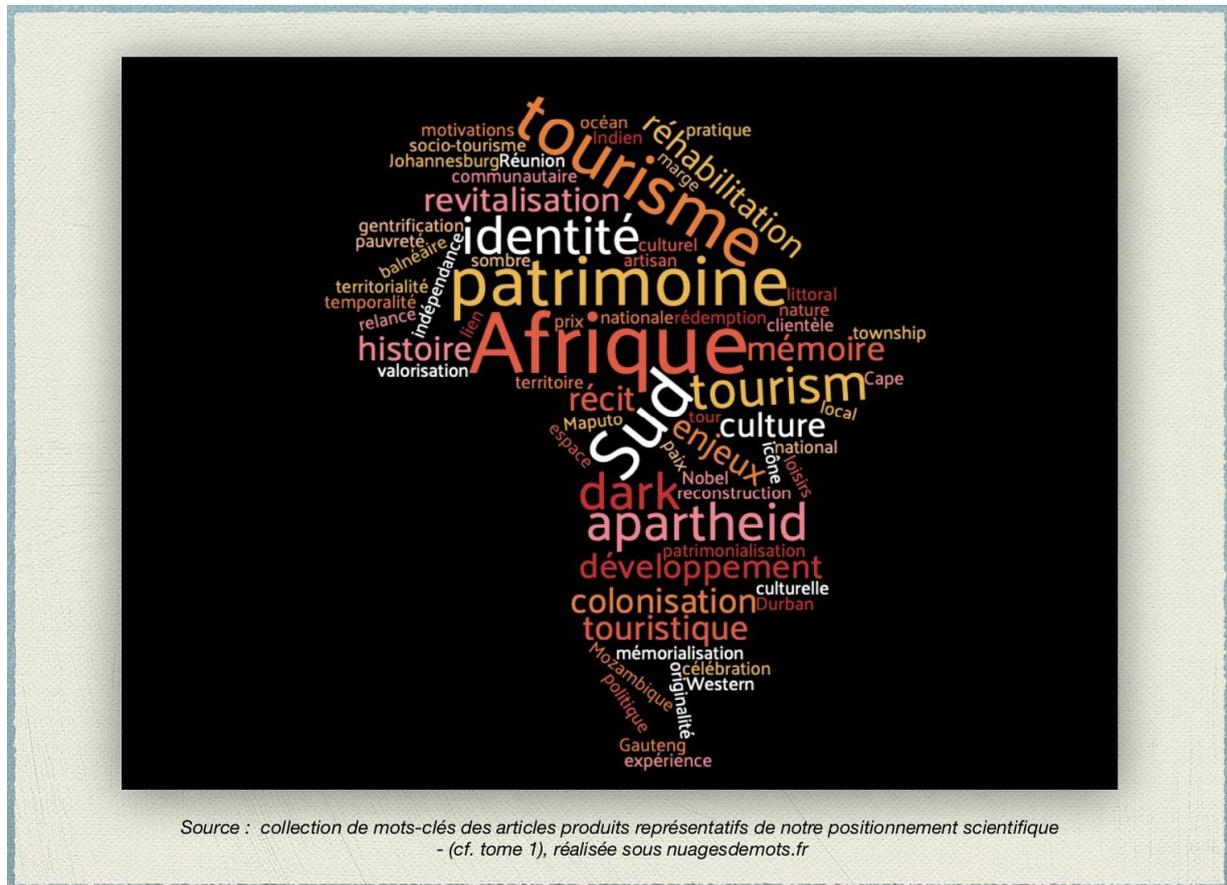


Figure 9 : collection de mots-clés d'une sélection de nos articles représentatifs du positionnement scientifique

Le géographe que nous sommes usera d'un recours à un outillage diversifié afin d'exprimer, du mieux possible, ce qui tient de la part du scientifique et d'une approche nomothétique, et ce qui tient de la part du sensible et du vécu sur la base d'un intérêt pour la restitution des ambiances. Quant à la phase rédactionnelle, elle s'essaye à être évidemment rigoureuse, mais son but est avant tout de stimuler, susciter la curiosité et le débat d'idées. Celle avec un arrière-plan immersif, descriptif, ainsi que, et nous l'espérons, vulgarisant, a plutôt notre faveur.

Au final, nous adhérons à une multiplicité de recours à l'image et à l'imaginaire. Notre cadre méthodologique se veut transdisciplinaire (Nicolescu, 1996) sur un axe temporel long. Car la géographie se targue de son hybridité, à de multiples dimensions.

« Une géographie responsable et engagée, accepte son incomplétude, pour aller chercher dans une zone proximale d'évolution (Vygotsky, 1978) des vecteurs à la production d'une science humaniste (Bailly, Scariati, 1990) ancrée dans la réalité ».

(Y. Brun-Picard, 2012)

BAIN PATRIMONIAL, TOURISME DES FRANGES, AFRIQUE DU RECIT

- OBJETS DE RECHERCHE ET CONTEXTUALISATION -

- Le passé est comme un fleuve, Nico. On ne se souvient pas de toute l'eau qui a coulé. C'est pourquoi, quand on y pense, on se rappelle d'abord les épaves, les détritiques que les tempêtes et les inondations ont laissés sur les bords.
- Je ne comprends pas ce que tu veux dire, ai-je répondu, agacé

Deon Meyer, L'année du lion

Quelques années durant, nous avons goûté la Paix, pensant qu'elle durerait toujours. Mais la paix est une ombre sur un sol de misère : il suffit que le Temps advienne pour qu'elle disparaisse.

Mia Couto, Les sables de l'empereur

La patrimonialisation touristique : éléments de contextualisation

En cette partie, l'objectif n'est pas de passer en revue toute la littérature, assurément des plus foisonnantes, portant sur l'approche géographique du patrimoine puis du tourisme culturel. Il est plutôt de nous « situer » dans un état de l'art, en mettant en exergue les écrits qui ont été personnellement déterminants, influençant et alimentant une réflexion tournée vers des terrains originaux.

Il s'agira par conséquent et en les alternant – ce sera l'objet des deux sous-parties « Jeu patrimonial » puis « (Après)-tourisme » – de rappeler les notions établies, les termes forts et les inflexions majeures présents au sein même des deux thématiques, lesquels ont stimulé notre recherche durant les années récentes.

JEU PATRIMONIAL : BESOIN – PROCESSUS – MARQUEUR

Cette sous-partie se destine à mettre en exergue un positionnement scientifique sur le domaine patrimonial, autour de quelques marqueurs. Pour le saisir, il peut être intéressant de restituer, à coup d'esquisses, une approche chronologique du renouvellement épistémologique du « nuancier patrimonial » à l'intérieur de la discipline géographique (Figure 10). Le but est d'insister sur quelques-unes de ses inclinaisons, en particulier les plus récentes, auxquelles nous adhérons.



Figure 10 : renouvellement de la notion de patrimoine en géographie

- *Le tout patrimonial : une crise des identités et un besoin de société*

Dès l'année 2006, P. Claval avait énoncé l'idée selon laquelle :

« Avec la conjoncture actuelle de la mondialisation, on tend à normaliser les sociétés et ainsi effacer les spécificités culturelles. (...) La confrontation entre son milieu d'origine, ce qu'il nous transmet et toutes informations extérieures que l'on reçoit, participe à une actuelle crise des identités ».

L'identité incertaine serait-elle devenue le vecteur de l'ébullition patrimoniale contemporaine ? Le patrimoine revêt-il l'apparat de ce qui fait jonction entre passé et futur, de ce qui lie finement la géographie à l'histoire, le temps au lieu ? Il est vrai que si l'on considère, selon les mots de L. Febvre que « l'histoire, c'est cela : un moyen de comprendre et, par là même d'agir sur le cours des événements », le patrimoine abrite pour sa part la perspective d'une projection dans le futur (G. Di Méo, 2007). Derrière l'idée d'une conservation d'objets reçus par héritage, il faut insister sur la transmission à venir et par conséquent le temps long : « la possibilité d'un futur qui accroît son caractère d'enjeu à la fois social, culturel, économique et symbolique ».

Notion non figée (Deschepper, 2021), ancrée dans un dialogisme permanent entre le passé, le présent et l'avenir, le patrimoine n'est au demeurant que nullement utilitariste (c'est à dire axé sur les seuls biens personnels ou communs à valeur économique). Il est bien plus. Il mêle aussi et avant tout l'affectif et, partant, le symbolique, s'ancrant ce faisant dans l'intemporel (G. Di Méo, 2005). Pour Fabre (2013), c'est « un processus pragmatique et sensible pour définir ce qui nous attache ».

Quels sont réellement ces objets « attachants » ? Existe-t-il des caractéristiques de ces traces transmissibles laissées par l'homme ? Comme l'énonce M. Jadé (2015), elles s'inscrivent dans l'environnement « de la façon la plus tangible à la plus évanescence » ; aussi on inventoriera et manipulera allègrement, en ces pages, des monuments et statues, des discours et des traditions, des quartiers entiers et des artefacts parmi les plus petits et dignes d'intérêt. Bortolotto (2011) insiste lui aussi sur le fait que tout objet patrimonial est éclectique, protéiforme et concerne des éléments et avoirs, aussi bien matériels qu'immatériels. De l'avis de P. Nora (2007), les fameux lieux de mémoire, en lien avec la nature des faits qui se sont déroulés en un endroit donné, peuvent être tangibles ou intangibles. La mention d'objet-lieu nous apparaît suffisamment ample et malléable pour exprimer cette réalité, d'autant qu'elle renvoie au temps et à l'espace.

Le patrimoine et le territoire – en tant qu'espace approprié – en sont venus à être estimés comme intimement liés. G. Di Méo ne dit-il pas lui-même que « les objets et les lieux patrimoniaux contribuent à forger des territoires en fournissant quelques symboles clés aux schèmes structuraux qui les sous-tendent et les charpentent » (2007) ? Le patrimoine incarne de la sorte le potentiel identifiable d'un territoire (Hirczak, Moalla, Mollard et al., 2008), pouvant générer des formes de développement local. Dans cet esprit, l'expression « ressources territoriales » a été avancée par E. Fagnoni (2013). Outre la question économique, c'est la dimension socioculturelle qui gagne à être considérée avec une vive attention (François, Hirczak, Senil, 2006). La ressource patrimoniale est effectivement loin d'être anodine : « le patrimoine, parce qu'il se réfère aux héritages, crée la personnalité du territoire » selon la formule de J.-P. Guerin (2001). Si territoire et patrimoine « offrent d'étonnantes correspondances » (G. Di Méo, 1994), ils participent l'un et l'autre, simultanément, d'une double nature matérielle et idéale. Ils détiennent une fonction mnémonique, en ce qu'ils deviennent

fédérateurs et identitaires pour les individus et les sociétés. Ils inscrivent les groupes sociaux dans une continuité historique qui va s'en trouver séquencée, scénarisée. Temps et mémoires deviennent identifiés, sélectionnés, associés à des spatialités qui sont rarement neutres. À Pietermaritzburg au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud), la mémoire de la communauté indienne (arrivée en tant que migrants engagés au 19^{ème} siècle) se perpétue à travers la statue de Gandhi (Photo 3, p. 41) qui se dresse en face des bâtiments coloniaux de Church Street. Le Mahatma a passé 21 ans en Afrique du Sud, où il a entre autres forgé le *satyagraha* (la résistance passive). Arrivé de Grande Bretagne pour une mission temporaire en tant qu'avocat, il fut éjecté du train à cette gare en 1893 (du fait d'être un homme de couleur, assis en première classe...). La statue commémore le centenaire de cette expulsion forcée. Le monument (patrimoine) arrime la mémoire indienne à cette terre du nord-est (territoire). Ironiquement, la statue de bronze le représente dans sa *dhoti* traditionnelle, bâton à la main, autre main dressée vers la paix en une vision romantique, loin du jeune homme en costume occidental qu'il était alors.

Depuis quelques années, les chercheurs ont interpellé sur l'engouement contemporain pour le patrimoine. Il s'agit d'une appétence qui, de leur propre aveu, est sans précédent et des plus révélatrices. Les termes « d'inflation patrimoniale » ont été évoqués (Harrison, 2013), ceux de « tout patrimonial » également, que l'on date généralement aux années 80. La logique du *totum* (Navarro, 2015) a succédé à celle de l'*unicum* ou du *typicum* (Heinich, 2009). L'historien H. Rousso a pour sa part évoqué « l'inflation mémorielle globale », propre selon lui au tournant du 21^{ème} siècle, parlant même d'une uniformisation des régimes d'historicité, entendus au sens donné par F. Hartog du rapport complexe que ces sociétés entretiennent avec leur passé (Hartog, 2003). Les écrits de G. Di Méo ont été particulièrement éclairants au sujet de cette expansion patrimoniale. Ils ont exprimé ce quintuple glissement sémantique qu'il nous paraît important de rappeler : le passage à la sphère publique et collective ; la valeur aux objets les plus ordinaires, banals et quotidiens (pour P. Nora également, on est passé d'une production monumentale par le haut, en référence à l'identité nationale, aux élites, à une construction patrimoniale par le bas, avec des références identitaires multiples, 1992) ; la consécration d'un patrimoine constitué de réalités idéelles et abstraites ; une extension spatiale des valeurs patrimoniales à des espaces toujours plus grands et étendus ; enfin, l'annexion d'objets appartenant à l'ordre de la nature. Se faisant élastique, voire même nébuleux, le patrimoine est ainsi devenu « une source précieuse pour la compréhension des sociétés contemporaines » (Deschepper, 2021).

Outil de réaffirmation d'un passé commun, partagé par une composante humaine, une hypothèse avancée est que cet emballement illustre l'émergence d'un (nouveau) besoin des sociétés. On l'impute à une crise globale de la modernité, un retour au local qui s'efforce de contrebalancer la globalisation, où plusieurs phénomènes non exclusifs éclairent une urgence de la conservation des traces lointaines. Parmi eux, on peut citer la crise d'identité avec un « investissement de retour » (Di Méo, 2007) au temps passé, vu comme une sorte de paradis perdu ; et plus largement la remise en cause d'un monde hyper-ouvert et connecté qui fournit des refuges identitaires au creux des territoires. De sorte que le patrimoine « instaure une mystique de l'unique et de l'authentique ». Il devient une « reconstruction du passé [...] [qui] adopte l'image des faits anciens aux croyances et aux besoins spirituels du présent » (Halbwachs, 1941).

Comme le rappelle M. Jadé (2015), la dynamique patrimoniale ne peut se comprendre sans saisir les phénomènes de rupture, en l'occurrence « la disparition ou l'affaiblissement de la vitalité d'une réalité ». Dans cet esprit, un parallèle peut être établi avec le « choc de la mondialisation » contemporain et ses mécanismes protectionnistes, de repli sur soi, en forme de valeurs refuges. G. Di Méo (2007), paraphrasant Nietzsche, fait également un lien entre cette production patrimoniale et les grandes crises qui affectent les sociétés modernes. Selon lui :

« La patrimonialisation constituerait (...), dans le déchaînement dionysiaque qui frappe périodiquement les sociétés et accompagne parfois le traumatisme des successions générationnelles, des moments, des espaces et des objets privilégiés de calme apollinien, d'éternité retrouvée ».

Des mots qui résonnent avec ceux de G. Lipovetsky (2004) sur l'émergence de l'hypermodernité durant les années 1990 (succédant à la postmodernité), où une insécurité l'emporte face à un avenir incertain, à l'intérieur d'une universalisation qui ignore les individus. « L'esprit du temps à dominante frivole a été relayé par le temps du risque ». Il suscite, par ricochet, un désir de retrouver du sens.

En somme, le patrimoine étant source d'identité, de singularités, de repères, créateur de lieux et de territoires, il fixe et rassure dans un monde mouvant et mobile, aux mécanismes unificateurs et homogénéisants. C'est là assurément, en toile de fond, ce qui apporte un premier éclairage à la scène qui se joue autour de sa frénésie actuelle. À ce moment, il importe de cerner ces enjeux au sein de nos territoires du « Sud » (en développement et/ou émergent), dans le sillon creusé par les *études critiques du patrimoine*. Ces dernières demandent de décentrer les regards et les approches. Les spécificités des contextes obligent ainsi à considérer la lecture postcoloniale et la (re)construction du récit. En effet, plusieurs points ont pu être avancés concernant le terrain africain. Si comme l'écrivent M. Gravari-Barbas et S. Jacquot (2014), « l'Afrique semblait ainsi échapper à la « folie patrimoniale » (Jeudy, 1990) qui a caractérisé le monde occidental dans la deuxième moitié du 20^e siècle (Choay, 1992), en dépit de politiques patrimoniales menées dans le contexte des empires coloniaux », il a aussi longtemps été indiqué un contexte de déficit d'institutionnalisation du patrimoine et surtout de singularités des patrimoines africains, moins en prise avec la monumentalité et davantage marqués par leur côté vivant et évolutif (Gravari-Barbas & Guichard-Anguis, 2003 ; Maurel, 2012). Toutefois, ces aspects ne laissent pas du tout entendre une moindre présence, valorisation et exposition, y compris d'un patrimoine physique historique. À l'évidence, la zone étudiée s'illustre par une forte emprise visuelle de matériaux tangibles, au regard d'un panorama éclectique que l'on dévoilera : ainsi, une forte monumentalité coloniale ou d'apartheid a existé, à laquelle a répondu une nouvelle monumentalité moderne bien visible, résolue même, dans des registres et des temporalités il est vrai différents. Nous nous proposons de les inventorier et de les déchiffrer. Elle émerge même, en Afrique du Sud, à une « patrimonialisation » effrénée.

- *La patrimonialisation : un processus social aux multiples fonctions*

Parce qu'il identifie, symbolise, un endroit donné, le patrimoine fait lieu (Graham et al., 2000 ; Gravari-Barbas et Violier, 2003 ; Gravari-Barbas, 2005). Si pour V. Veschambre, les « traces » peuvent se voir comme des indices du passé, c'est bien leur réappropriation contemporaine qui fait sens. Celle-ci exprime un construit social et en

fait des « marques » qui renvoient dès lors à une intentionnalité (S. Jacquot, 2008). Le marquage est donc l'opération qui fait exprimer ce passage de l'espace au lieu (S. Jacquot, 2008 sur ouvrage de V. Veschambre). La préméditation en est la clé.

Pour A. Chenevez (2015), afin d'éviter que l'oubli ne l'emporte, un travail politique de désignation mais aussi d'appropriation est requis : « le passé est certes structurant, mais c'est bien du présent que nous inventons un legs et sa signification » (Davallon, 2000). Comme le précisent François et al. (2006) « l'élection d'un objet au statut de patrimoine est donc davantage liée au processus qui se met en place qu'au statut intrinsèque de l'objet ». Pris dans un rapport social de communication (Raffestin, 1980) et spécifiant que tout objet peut potentiellement acquérir le statut de patrimoine, ils rappellent fort à propos que tous ne le deviennent pas, un aspect sur lequel nous reviendrons dans les chapitres suivants. La nature et l'intensité du processus important, le récit l'environnant tout autant ; pour autant, il ne faut pas oublier, dans le même mouvement, ce qui manque ou ce qui est occulté : l'absence en dit parfois long ! Pour ne prendre qu'un exemple, existe-t-il à Maputo, un grand Mémorial remémorant les violences survenues durant les 16 années d'une guerre civile débutée une année seulement après la fin de l'indépendance et la vieille aventure coloniale portugaise⁷ ?

In fine, une nouvelle aventure territoriale se noue et différentes étapes constitutives vont venir jaloner ce grand mouvement. Elles expriment « la révélation patrimoniale » autour de plusieurs phases (nous y reviendrons plus en détail) : celles qui s'articulent sur la « trouvaille » et la justification ; celles qui insistent sur la préservation-conservation ; celles enfin d'ouverture et d'exposition aux publics, pouvant être vues comme un aboutissement (François, Hirczak, Senil, 2006). Si tout vestige représente un possible patrimonial, la signature qu'incarne le marquage social insiste par conséquent sur le rôle réfléchi d'un acteur donné. L'accord social implicite (qui est souvent territorialisé et institutionnalisé, Di Méo, 2006) rend compte d'une identité partagée. Pour l'auteur, le patrimoine nécessite un processus (« social au sens complet du terme ») de « patrimonialisation », « soit la transformation d'un objet, d'une idée, d'une valeur en son double symbolique et distingué, raréfié, conservé et frappé d'une certaine intemporalité (...), soigneusement sélectionné... ».

L'intentionnalité et le processus sont le fait d'acteurs divers : élus, associations, professionnels, passionnés... À ce niveau, on peut subséquemment convoquer V. Veschambre (empruntant à la typologie des ressources de P. Bourdieu que les individus ou groupes mobilisent) pour qui le patrimoine et sa mise en valeur représentent une forme de capital économique (B. Graham, 2002), de capital culturel, de capital symbolique et enfin de capital social. Les cloisons ne sont pas étanches entre ces différents capitaux. Au contraire, il se constitue une circulation : reprenant M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (2005), il indique que « l'économique devient culturel, la culture est relation (sociale) et le tout engendre du symbolique ».

⁷ Encore qu'il faille nuancer cet aspect par le fait qu'au Centre Franco-Mozambicain de Maputo (le *Franco*), des œuvres d'art essayées dans le jardin intérieur, créées notamment par le sculpteur Gonçalo Mabunda, témoignent des opérations de reconversion des armes et, en creux, de la campagne de démilitarisation entérinée. C'est à l'initiative de l'évêque Dom Dinis Sengulane, qui joua un rôle déterminant dans les accords de paix, que le Conseil chrétien du Mozambique, une association caritative internationale, a lancé en 1995 le projet *Transformação de armas em enxadas* (TAE) : « Transformer des armes en outils ».

Le terme patrimonialisation a ainsi été introduit pour nommer cette distinction symbolique qu'est le marquage. Et celle-ci s'accélère, au sens où elle porte tant sur les objets que sur des lieux ou des événements. Du reste, patrimonialiser c'est d'après E. Auclair et A. Hertzog (2015) participer à la catégorisation du monde (dans le cadre des musées), définir des limites (au niveau des quartiers sauvegardés), mais aussi (se)positionner par rapport à un ailleurs ou à un autre. On se situe bien dans l'idée d'un rapport au temps et à l'espace. Patrimoine et patrimonialisation forment conséquemment un écosystème (Morisset, 2009). Au reste, les géographes se sont fortement emparés de la dynamique – la patrimonialisation en tant qu'action – davantage que de l'objet patrimoine lui-même, longtemps resté l'apanage des autres Sciences humaines. Dès lors, notre intérêt se fixe, à l'instar de ce qu'avance D. Chevalier (2013), sur les connexions entre échelles spatiales, temporelles et mémorielles.

Artefact « cher » créé de toutes pièces (Heinich, 2009), on ne peut en outre nier que les ressorts identitaires et économiques mis à part, le patrimoine et son émergence contemporaine en viennent à être rapprochés aux stratégies de requalification territoriale (Di Méo, 2006). L'aménagement des territoires doit en effet être vu comme un puissant moteur, les régions ou localités cherchant à se munir de nouvelles externalités favorables à leur souci de reconnaissance et à leur politique développement. Les métropoles sud-africaines de Johannesburg ou Durban en font un usage incessant. L'événementiel, tout particulièrement, est devenu un outil de légitimation de projets urbains (Gravari-Barbas, Jacquot, 2007) dans les objectifs de singularisation des villes. Le 24 septembre était connu au KwaZulu-Natal (nord-est de l'Afrique du Sud) comme le *Shaka Day*, commémorant la mort présumée du célèbre roi zoulou. En 1995, suivant les préceptes d'une « nationalisation unificatrice », il est devenu le *Heritage Day*, validant la diversité culturelle propre à la *Rainbow Nation*. Aussi appelé *Braai Day*, il se voit chaque année célébré par quantité d'événementiels (concert et festival, défilé militaire, compétition sportive...), donnant lieu à une belle émulation dans la totalité du pays.

Au final, M. Gravari-Barbas (1996) résume bien la somme de ces multiples fonctions autour des termes « identitaire », « valorisant » et « légitimant ». Ces fonctions, selon elle, renvoient à différents domaines d'activité et doivent se réfléchir dans une dimension spatiale. Le lien social, la distinction que permet l'appropriation collective du patrimoine fixe la fonction identitaire. Quant aux retombées économiques (par le tourisme notamment – cf. les écrits stimulants de O. Lazzarotti, 2011) et au renchérissement foncier (et donc potentiellement les logiques de réemboisement), ils définissent la fonction valorisante. Enfin, les capacités d'intervention des acteurs, les réorientations et les aménagements spatiaux par la puissance publique ou privée, sur fond d'image de territoire et de prestige associé, ancrent une fonction légitimante. Comme on le verra plus avant au sein des espaces sud-africains comme mozambicains, il est permis, dans ce processus de patrimonialisation, d'associer aux critères économiques, identitaires et inhérents à l'aménagement du territoire, cet ultime ressort tout aussi important et que nous considérons bien distinctement : celui du politique.

- *D'une mémoire sélective à un vecteur d'idéologie ?*

Pour synthétiser, dans l'approche géographique qui est la nôtre, le patrimoine s'appréhende en qualité d'objet (afin de mesurer sa part idéale) et de lieu (pour en cerner l'ancrage spatial), les deux offrant cette combinaison « d'objet-lieu ». La

patrimonialisation renvoie, quant à elle, au processus social décisif, détenant des fonctions définies. N'est-il pas utile de se pencher, à présent, sur le cadre contextuel qui mène à son éclosion, mais aussi sur les limites auxquelles celle-ci s'expose ?

Comme évoqué précédemment, dans la chaîne des différentes étapes existantes, on trouve à ses fondements la sélection. Le patrimoine doit en premier lieu être trouvé et validé parmi le « réservoir » existant. D'après A. Chenevez (2015) « Le patrimoine est toujours un processus de tri et de qualification du présent de ce qui doit perdurer et/ou être mis en avant pour séparer l'important du futile, l'insignifiant de ce qui compte ». Pour G. Di Méo (2006), cette sélection recouvre de véritables choix de société. En voie de conséquence, elle retranscrit « l'idéologie, parfois le rang et les intérêts sociaux des acteurs patrimoniaux », ceux qui, au fait des vicissitudes de l'histoire, ont fini par tirer leur épingle du jeu et s'imposer sur la grande scène patrimoniale. O. Lazzarotti (2012) stipule lui aussi qu'un processus de tri dans le passé est nécessairement effectué par une société à un moment donné, afin de générer une mémoire, forcément sélective.

V. Veschambre enrichit cette réflexion sur la production d'inégalités spatiales que peut conséquemment alimenter l'affirmation patrimoniale, un point sur lequel nous ne manquerons pas de revenir. Dans l'ouvrage *Traces et mémoires urbaines*, il convoque les thèses bourdieusiennes pour dire les « enjeux de distinction, de marquage et d'appropriation de l'espace par certains groupes, certains pouvoirs ». Les « mémoires-monde » avancées par O. Lazzarotti (2012) insistent, d'ailleurs, sur une mise en ordre des lieux qui se fait apparente via l'entreprise de patrimonialisation ; en l'occurrence, des lieux associant étroitement économie privée capitaliste et un certain conservatisme politique, où se pose la question fondamentale de l'inégalité de leur accès. Dans le quartier huppé de Sandton à Johannesburg, se trouve le *Mandela square*. Ce temple de la société de consommation (inter)national accueille l'un de ces centres « décentrés » des métropoles (*edge-city*), loin de l'usure du temps et de l'animation populeuse et décousue du centre-ville historique. En ce *hub* tertiaire opulent, une grande statue de six mètres de N. Mandela, esquissant un habile pas de danse, attire les foules de badauds (Photo 3). Constituée en 2004 (afin de célébrer les 10 ans d'une démocratie adolescente), elle fut critiquée par l'aile radicale de l'ANC, en raison d'une ambiguïté entre le combat pour le peuple de Madiba, et cette instrumentalisation « libérale » qui en est faite de nos jours.



Photographie 3 : anachronisme historique et ambivalences spatiales, Pietermaritzburg et Johannesburg (clichés : auteur) - à gauche, représentation traditionnelle en *dhoti* du Mahatma Gandhi, arrivé ici en jeune avocat diplômé ; à droite, hyper-localisation de Madiba à Sandton, temple de la consommation sud-africaine.

La dimension idéologique est, de ce fait, incontestable dans l'affirmation patrimoniale. La patrimonialisation s'inscrit toujours dans un principe narratif ; la patrimonialisation sémantise. Derrière les enjeux, a priori très consensuels, des tensions de légitimation d'un ordre social sont à l'œuvre (Jacquot, 2008). Pour V. Veschambre, le patrimoine permet d'inscrire les références identitaires dans l'espace et donc dans la durée. La patrimonialisation revêt ainsi « un des attributs de la position sociale des individus et des groupes et l'un des paramètres des inégalités sociales ». Dans le « conservatoire de l'espace » se joue l'affirmation, la légitimation des groupes sociaux selon les mots de M. Verret (1995). Ces propos rejoignent ceux de G. Di Méo, convoqué une nouvelle fois pour clore cette réflexion. En effet pour l'auteur :

« Un tel genre narratif participe activement à la construction sociale ; ceci dans toutes ses dimensions : culturelle et idéologique, politique, économique, territoriale. Il se prête également à merveille à d'innombrables manipulations. C'est un vecteur important d'idéologies ».

Il nous reviendra, de la sorte, de rester alerte sur l'usage et le discours patrimonial qui sont exprimés. Non pas de manière désinvolte et adossée à une critique facile, mais bien dans le but de tenter de cerner la part de ce qui est (potentiellement) intéressé et sous-jacent à l'intérieur de ce qui se joue localement. Penchons-nous sur un fait d'actualité récent ayant beaucoup fait parler et ayant à voir (dans sa genèse, ses enjeux, ses solutions ?) avec nos terrains d'étude : le grand mouvement contemporain des tensions et conflits autour des statues et de ce qu'elles charrient comme « sens ».

Hybridation et scénarii d'évolutions statuaires

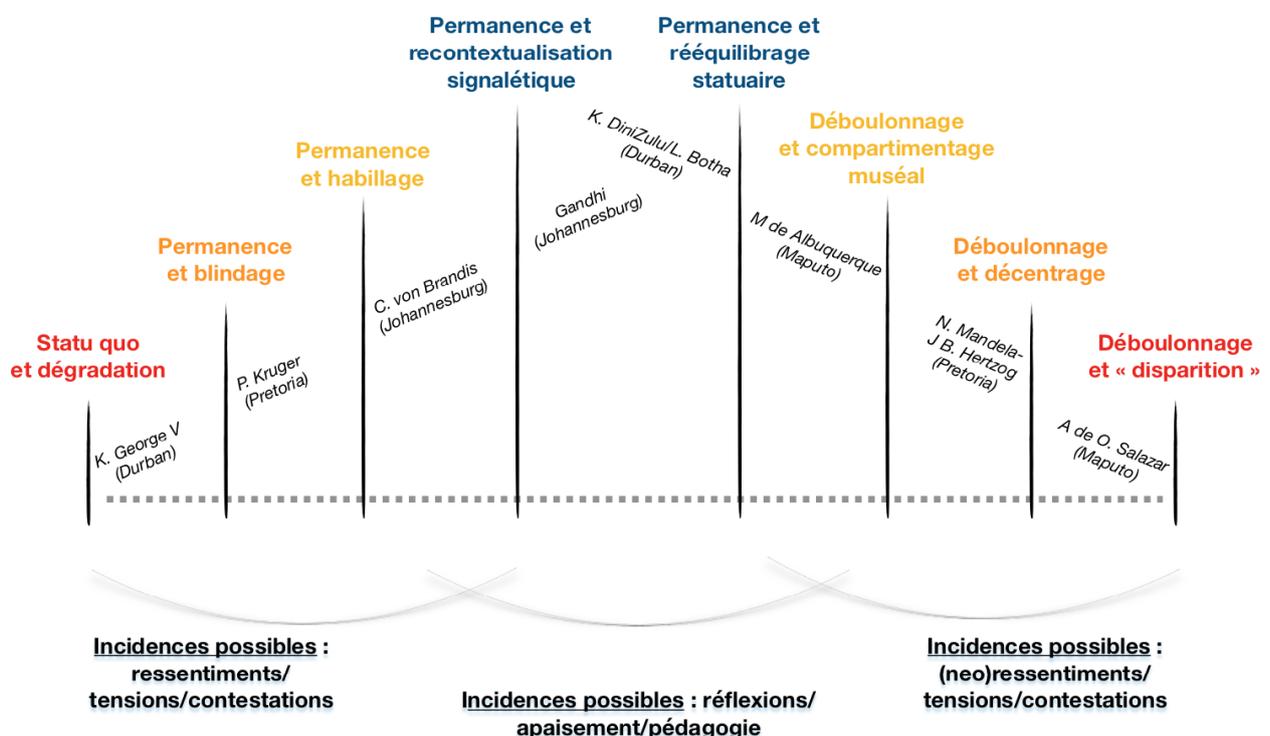


Figure 11 : hybridation et scénarii d'évolutions statuaires - Afrique du Sud et Mozambique

Encart 4**Enjeux et contestations monumentales en Afrique du Sud et au Mozambique**

Un focus peut être effectué sur les enjeux contemporains autour de la question des statues, qu'il porte sur leur visibilité, la contestation à leur rencontre et la possible action de dégradation/déboulonnage (en divers endroits de la planète), dans le sillage de l'effervescence de l'année 2020, suite au décès de Georges Floyd aux Etats-Unis. Cet exemple illustre ce qui a été avancé : d'abord un matériau patrimonial (ici des statues souvent en bronze, sur piédestal) constitué à une période précise, ayant inscrit des référents identitaires et dans l'espace public et dans la durée. Ensuite, des objets qui ont revêtu autant de marqueurs symboliques des acteurs dominants, ceux en charge à un moment. Enfin, un patrimoine monumental physique aujourd'hui contesté par une frange de la population, ce qui montre bien son rôle absolument non neutre, estimé en quelques points du globe comme un vecteur d'idéologie. Cette « dé-commémoration », selon A. Hertzog (2020), assoit l'importance de symboles qui « semblent avoir acquis une hyper-visibilité nouvelle et insoutenable dans l'espace du quotidien ».

Il est à noter que ces crispations existent tout particulièrement en Afrique du Sud. Elles sont même antérieures à la vague de 2020. En 1999, lors de l'intronisation du second président de l'ère démocratique, T. Mbeki, à l'Union Building de Pretoria, la statue de J.B. Hertzog, général boer, promoteur de l'afrikaans, fondateur du parti national et premier ministre de l'Union de l'Afrique du Sud (1924-1939), a été recouverte d'une bâche l'invisibilisant aux yeux du public et des caméras. Elle a depuis été enlevée et excentrée à droite du parc (remplacée par celle de N. Mandela). En 2015, celle de l'ancien dirigeant afrikaner P. Kruger, qui trône en plein centre-ville de Pretoria, a été maculée de peinture (celle de George V à Durban, roi du Royaume-Uni et des dominions, a subi le même sort). Elle est depuis encadrée par un grillage protecteur. Il faut savoir que le mouvement de protestation de la jeunesse, *Rhodes must fall* (demandant le retrait de la statue commémorant Cécil Rhodes, homme d'affaires et politique britannique), a débuté le 9 mars 2015 à l'Université du Cap et s'est ensuite étendu sur d'autres campus du pays. Il est appuyé par le parti radical les Combattants pour la liberté économique (EFF)⁸. En 2015, c'est la statue de Gandhi qui fut vandalisée à Johannesburg (notons qu'elle fut même retirée au Ghana...). À Maputo, au sortir de l'indépendance, les statues associées au passé colonial ont purement été retirées de l'espace public et rangées en des lieux plus ou moins accessibles : si celle de l'officier de cavalerie, Mouzinho de Albuquerque git dans le *Fortaleza*, celle de Salazar, homme d'État portugais, se retrouve « punie », face à un mur de la bibliothèque Nationale⁹.

⁸ Les forces politiques en présence dans les deux pays sont, pour l'Afrique du Sud, l'ANC, dont le poids historique majoritaire est aujourd'hui contesté par l'Alliance Démocratique (DA), opposition libérale qui tente de se départir de son étiquette communautaire pro-blanc, mais aussi par le parti radical des Combattants pour la liberté économique (EFF), très populaire auprès de la jeunesse des townships notamment. Au Mozambique, on trouve, après le Frelimo bien en tête, le parti d'opposition et vieil ennemi, la Renamo, toujours très ancrée dans le centre du pays et, loin derrière, le Mouvement démocratique du Mozambique (MDM, né en 2009 d'une scission de la Renamo). Au niveau de nos trois régions, les partis au pouvoir gèrent les provinces respectives. Toutefois il faut mentionner le fait que le parti Inkhata, extrêmement minoritaire aujourd'hui dans le pays, garde une implantation dans le « pays Zoulou ».

⁹ Qu'en est-il ailleurs en Afrique ? Si l'émotion fut réelle, la polarisation sur ces questions semble moins forte qu'en Afrique du Sud. Les priorités, au vu des questions de développement, sont aussi autres. Quelques similitudes existent : un débat s'est ainsi engagé au Sénégal concernant la statue de L. Faidherbe, l'ancien administrateur colonial du pays ; celle-ci trône depuis plus de cent ans sur une place de la ville de Saint-Louis et une partie de la société civile souhaite la déboulonner. À Kinshasa, capitale de la RDC, le mouvement de déboulonnage de 2020 a été suivi de manière contrastée, en dépit de la présence, à l'abri des grilles, de la statue de l'ancien roi belge Léopold II. Une part de la population a plus à faire avec les violences dans l'est du pays et la corruption de la classe politique. Notons que le Maréchal Mobutu avait, à la fin des années 60, engagé ici une politique de « nativisme » passant par le déboulonnement (des statues et nominal). Toutefois, sur l'autre rive du fleuve Congo, à Brazzaville, on a conservé la mémoire de

Quel est le positionnement du chercheur face à ces convulsions récentes, débordant parfois sur des actes de vandalisme et de violence ? Non pas de juger et de prendre parti, mais d'acter que ces matériaux incarnent, qu'on le veuille ou pas, une part de l'histoire. Les soustraire au regard social ne ferait que dissimuler ce qui relève d'un malaise et mal-être contemporain, qu'il convient aussi d'entendre. Une position certes aisée mais qui commande un certain détachement apaisé. Et cela n'empêche nullement une réflexion d'ensemble sur les perceptions en présence afin de proposer, ensuite, des pistes de cohabitation harmonieuse.



Photographie 4 : rapport au patrimoine dissonant en Afrique du Sud et au Mozambique (clichés : auteur) - de la gauche vers la droite et du haut vers le bas, un assortiment statuaire, des stratégies différentes, une exposition bigarrée : Hertzog « excentré » ; Kruger « en grillagé » ; Albuquerque « confiné » ; Salazar « humilié »...

Pour ce faire, nous avons recensé un certain nombre de statues emblématiques présentes dans les deux pays étudiés (quelques-unes récentes, d'autres en lien avec les périodes coloniales ou d'apartheid). Nous avons ensuite observé leur « état » et surtout leur rapport au pouvoir en place et à la population locale : souillage, démolition...? Mais encore : indifférence, acceptation ou occultation...? Ainsi à Johannesburg, la statue de C. Von Brandis, œuvre emblématique de l'art de l'apartheid (Guinard, 2011) a été rénovée via un auvent-écran, destiné à la montrer pour mieux la cacher. Fort de ce constat empirique, nous avons constitué des scénarii d'évolution statuaire, prenant en considération les différentes réactions à leur présence dans l'espace public. Au final, celles-ci sont en réalité traversées par un spectre partagé entre ressentiment/tension et apaisement/pédagogie (Figure 10). Des exemples précis agrémentent les configurations qui sont au nombre de huit. Permanence et déboulonnage s'accompagnent ici

l'explorateur P. Savorgnan de Brazza, ayant ouvert la voie à la colonisation française de l'Afrique centrale. En 2006, un mausolée tout de verre et de marbre de Carrare a même été érigé, où trônent ses restes.

d'actions connexes qui modifient l'impact visuel, ainsi que le degré d'acceptation et de valorisation. Elles se décomposent, pour un aspect du spectre, par le blindage, l'habillage, la recontextualisation signalétique et le rééquilibrage statuaire (pour ces deux derniers, on citera la personnalité complexe de Gandhi resituée textuellement au Constitution Hill, et le King DiniZulu Park et ses statues-doublons, du général boer face au roi zulu, à Durban) ; pour l'autre, par le compartimentage muséal, le décentrage et la « disparition » (qui est davantage une discrétion). Finalement, tous incarnent une facette des enjeux patrimoniaux en vigueur. Ils sont autrement plus variés et complexes qu'on ne pourrait le croire. De fait, ils incorporent la réalité têtue de contextes nationaux mais aussi locaux dissemblables, à évaluer au cas par cas.

Notons ici une ultime singularité. Elle témoigne de statues liées à un passé révolu, pouvant rester en place dans un mouvement d'appropriation par la population locale : c'est le cas du Monument pour la première guerre mondiale, situé au-devant de la gare centrale à Maputo (place des travailleurs), plus connu sous le nom de *Senhora da Cobra*. Constitué en 1935, on le considère comme l'une des seules structures représentant décemment le peuple mozambicain. La statue érigée par le sculpteur R. R. Gameiro, en collaboration avec l'architecte V. Reis, rend hommage aux soldats européens et africains (dans cet ordre) morts pendant le conflit, avec des références aux batailles ayant eu lieu localement. Il comporte aussi des éléments (papyrus en pierre) qui insistent clairement sur les découvertes portugaises et une idée impériale de la colonie. Toutefois, cette statue est restée en l'état à l'indépendance, au sein d'un environnement aujourd'hui dégradé. De l'avis de V. de Sousa (2019), elle a été « recyclée » et appropriée par la population par rapport à la légende locale qui y est attachée : elle raconte le courage de la femme représentée pour avoir capturé et éliminé un serpent (visible à ses pieds sur la statue) qui du haut d'un arbre terrorisait la communauté, grâce à une marmite contenant de la bouillie. La statue fait part aujourd'hui d'un imaginaire accordant plus de valeur à la femme-sauveur, qu'à ceux ayant laissé leur vie durant la grande guerre.

En faisant un retour à notre schéma chronologique de renouvellement de la discipline patrimoine, nous pouvons en conclure que l'approche sociale et culturelle (travaillée notamment par G. Di Méo ou M. Gravari-Barbas) se trouve au centre de nos travaux. Nous accordons qui plus est une attention particulière aux approches plus intéressées et conflictuelles (abordées entre autres par V. Veschambre) et aux interrelations avec les enjeux du tourisme et des loisirs (au cœur des travaux d'O. Lazzarotti). Enfin, plus récemment, dans le cadre d'une interaction poussée avec les sciences sociales (pionnières sur la question), d'autres traits ont émergé et affinent notre pensée, en particulier la question de la ressource territoriale (E. Fagnoni). Le tout s'insère dans les études critiques du patrimoine et son tropisme décentré et critique.

(APRES)TOURISME : ÉMOTION – AUTHENTICITE – IDENTITE

Cette sous-partie se destine à mettre en exergue notre positionnement scientifique sur la thématique touristique, là encore autour de quelques marqueurs choisis. De nouveau, le cheminement gagne à être confronté à l'approche chronologique du renouvellement épistémologique de ce champ d'étude au sein de la discipline géographique (Figure 12). Par souci de symétrie avec la partie précédente, l'idée est d'insister sur quelques-unes des inclinaisons récentes auxquelles nous adhérons.

À ce titre, plusieurs auteurs se sont exprimés sur l'importance du « tournant culturel » dans le champ des études touristiques (Bianchi, 2009 ; Cousin, 2008 ; Milne et Ateljevic, 2001). À ce propos, C. Marie dit Chirot (2017) énonce que :

« Comme une réaction à l'économisme des premières études sur le tourisme, puis à une vision marxiste engagée, la recherche touristique a semblé, dans les années 1990, adopter l'attitude opposée, consistant à placer au centre de ses objets l'analyse des pratiques et des imaginaires touristiques, les jeux d'acteurs ainsi que les revalorisations des identités au plan local ».

Le recentrement sur les dimensions culturelles s'est fait de concert avec une reconsidération des paradigmes décrits auparavant, au sein desquels le fait de tenir compte des inégalités socio-économiques inhérentes au monde du tourisme avait fini par aboutir à des clivages – notamment entre dominants et dominés – dans l'étude des rapports entre protagonistes. À ce titre, les années 1990 et 2000 ont revêtu un moment charnière pour la recherche touristique. « Tournant épistémologique » dans le contexte français (Roux, 2009) ou « tournant critique » dans le monde anglophone (Ateljevic et al, 2007) sont les expressions attestant de cette inflexion. Rappelons aussi la publication du célèbre ouvrage de John Urry (1990) *The tourist Gaze*, dans lequel ce dernier place au centre de l'analyse le touriste et son « regard », « transposant à l'étude du tourisme un certain nombre d'emprunts théoriques aux travaux de M. Foucault » (Marie dit Chirot, 2017). En France, on retient bien sûr les travaux de R. Amirou (1995) en sociologie ; en géographie, l'incarnation se fera dans les non moins éprouvées recherches de l'équipe MIT (Mobilités, Itinéraires, Territoires) qui revendiquent l'influence du tournant culturel, soit un « retour du sujet » selon B. Réau et F. Poupeau (2007). Il s'agit, en clair, d'une rupture avec les conceptions totalisantes du pouvoir (le fameux clivage « visiteurs »/« visités ») en vigueur précédemment, ce qui suppose une déconstruction des catégories conceptuelles.

Force est toutefois de constater que l'on verra poindre dans une littérature scientifique une critique des interprétations antérieures, au prix parfois de nouvelles absences préjudiciables à la compréhension du phénomène. Ainsi, d'après M. Dumoulin et D. Demanget (2010), la remise en cause des schémas réducteurs contenus dans la vieille interprétation structuralo-marxiste du tourisme aura tendance à migrer dans le sens opposé. On passe alors de « l'archétype du tout passivité menant à la destruction culturelle, au tout résistance et au tout stratégie, négligeant alors les contraintes structurelles inégalitaires » ; il sera par exemple mis en avant la position de « la » communauté au sein des écrits sur les PED (comme en Afrique du Sud chez des groupes humains riverains des espaces naturels protégés...), en tant que « tout » homogène.

L'hypothèse d'un ultime changement de régime touristique a depuis cheminé. Elle a notamment fait l'objet d'un appel à communication en 2013 sur les « Fronts et frontières du tourisme » (François, Bourdeau, Perrin-Bensahel, 2013). Il faut noter que dès 1985, Feifer avait énoncé l'idée d'un « post-tourisme », afin de prendre la mesure des changements majeurs intéressant le domaine. Il désignait de son point de vue tant l'hybridation croissante des pratiques (touristiques au sens classique du terme et ordinaires), que la coproduction de produits touristiques par les touristes mêmes. D'autres catégorisations président à cette ultime étape d'invention touristique, au point de questionner sa pertinence même : citons celles « d'après-tourisme », « d'hyper-tourisme », de « tourisme post-fordiste » (Urry, 1990) et/ou néo-fordiste (Torres, 2002),

de « contre-tourisme » (Christin, 2008 ; Smith, 2012) ainsi que « d'alter-tourisme » (Corneloup, 2014), terme qui retient notre intérêt. Là encore, elles peuvent être examinées à l'aune des théories de la société post-moderne (culte du présent et individualisme hédoniste pour résumer) et hypermoderne (en renvoyant de nouveau aux écrits plus pointus de G. Lipovetsky, 2006, sur le désir contemporain de « valeur refuge »). Plusieurs marqueurs les définissent, sur lesquels on souhaite s'attarder.

D'abord, une des étapes des inventions touristiques porte sur la diffusion du phénomène dans les franges (nous userons pour notre part du terme plus ouvert de « marges ») des destinations, notamment métropolitaines. Elle s'accompagne d'une valorisation touristique de « l'ordinaire », mais aussi d'une inversion du stigmate territorial (pour citer le sociologue E. Goffman, 1963). À ce titre, l'Afrique du Sud est un exemple en la matière. L'équipe MIT (en 2005) a explicité la consécration touristique des lieux dits ordinaires, tordant le cou à l'unique invention de lieux extraordinaires et réorientant le regard des hauts-lieux vers des écarts, entre autres les périphéries urbaines (ou bidonvilles) et les aires rurales (ou coutumières). Dans le pays de Mandela, un séjour touristique ne se départit plus de la visite d'un ex quartier périurbain lié à la ségrégation raciale, ni d'une incursion dans un « village tribal » associé aux lointains *homeland* (ex-réserves « ethniques »). Dans cette mouvance, on a vu apparaître des expressions – parfois en qualité de niches – : le « tourisme hors des sentiers battus » (Maitland, Newmann, 2004 ; Gravari-Barbas, Delaplace, 2016), le « tourisme alternatif » (Williams, 2004), le « tourisme participatif » (Sallet-Lavorel, 2003) ou le « tourisme de banlieue » (Jacquot, Gravari-Barbas, Fagnoni, 2013), pour ne citer que celles-là.

Ensuite, dans une société de la mobilité généralisée, l'après-tourisme remet en question l'idée et l'usage de la catégorie de tourisme comme sphère distincte (Urry et Rojek, 1996). Où commence et où s'arrête-t-il ? Les débats vont parfois être vifs sur la place que l'on accorde par exemple au champ des « loisirs » (mais aussi au monde des affaires, de la santé ou de la religion, sans oublier l'événementiel...) par rapport à celui du tourisme : peut-on encore les distinguer ou s'entremêlent-ils au point que cela en devienne stérile ? Ce sera l'objet des joutes entre les membres du MIT et J-M. Dewailly en France. Dans les faits, pratiques touristiques et pratiques ordinaires s'hybrident. Elles le font au sein d'un environnement typique, une « urbanité ludique », ce qui est précisément un des fondamentaux de cette société du post-tourisme (Stock, Lucas, 2012). L'exemple réunionnais nous paraît emblématique. En effet, il est travaillé par une multitude de publics coexistant et/ou se mélangeant. Qu'est-ce qui, localement, est concrètement du domaine du tourisme « pur » et du champ de la récréation ?¹⁰ Face à cette quasi-impasse, des auteurs proposeront un continuum entre familiarité et altérité, deux extrêmes d'un même spectre qui, en termes de rapport aux lieux, reviendraient à nuancer loisirs et tourisme (P. Violier notamment). En terre arc-en-ciel, l'ex-prison politique et ancien fort de la guerre anglo-boer, le *Constitution Hill* à Johannesburg, est un cas d'espèce éminemment complexe du rapport des visiteurs au lieu patrimonial revalorisé. Il dépasse même selon nous cette seule dualité tourisme/loisir.

¹⁰ Touristes d'agrément, touristes affinitaires, population touristique locale s'adonnent à des pratiques sportives ou récréatives (le fameux pique-nique dominical...). Il est ardu de parvenir à distinguer ces publics, dans des lieux aussi divers que sur les sentiers du volcan, à l'Ermitage, à Ilet à Cordes, au musée Stella ou à Villèle, dans un hôtel populaire de l'ouest ou dans une maison d'hôte de l'Entre-Deux.

Enfin, d'autres mots de l'après-tourisme sont à mentionner : l'expérience et la culture. Une certaine fuite en avant est visible dans la quête sensorielle et ne fait que traduire une quête d'« expérience émotionnelle forte ». Cette appétence pour l'expérience s'intensifie précisément dans le contexte d'évolution accélérée de la modernité à l'hypermodernité, perçue comme le 3^{ième} âge de la modernité (celui d'une consommation plus expérientielle ou émotionnelle que statuaire)¹¹. Dans ce contexte, la culture occupe une place de choix. Selon les mots de M. Gravari-Barbas (2013), « La culture et le tourisme sont de plus en plus perçus comme un stimulant économique (Gravari-Barbas, 2013). E. Fagnoni (2014) rajoute pour sa part que cette instrumentalisation de la culture dans les politiques urbaines contribue à l'élaboration de nouvelles stratégies de développement urbain. Prenons un exemple. Établi depuis 2001 dans la périphérie sud de Johannesburg, le renommé Musée de l'apartheid doit son existence aux frères Krok. Entrepreneurs souhaitant tirer profit du changement législatif sur l'établissement des casinos dans le pays, ces derniers voulaient constituer un grand parc d'attraction et de jeu, centré sur l'univers de la mine : *Gold Reef City*, de nos jours une attraction ludique populaire. Pour obtenir leur agrément, les deux frères, qui avaient fait fortune sous l'apartheid dans la cosmétique, ont dû faire face à l'exigence de la *City of Johannesburg* d'intégration d'un « projet de développement social ». Aussi, un musée privé, axé sur l'histoire de l'apartheid, s'est-il imposé comme le plus à même de susciter un développement économique, par l'attraction du tourisme international et la création d'emplois inhérente. La mitoyenneté d'un musée « grave », aujourd'hui notoire, et d'un parc « frivole » est la résultante de rapports de force économiques et politiques.

- *L'exotisation assumée, fantasme d'un Sud/r-déterminé*

Qu'en est-il à présent de la maïeutique touristique culturelle dans les sociétés du Sud et, par là, au sein des espaces abordés en ce travail ? Petit rappel : les années 1980 ont été marquées par la médiatisation des théories postcolonialistes appelées aussi *Post-colonial studies* : elles invitaient sous l'impulsion d'Edward Saïd (à travers son texte fondateur *L'Orientalisme* en 1978) à déconstruire les représentations sociales telles que les imaginaires touristiques, à identifier ce que ces derniers doivent à la colonisation et plus largement à pointer du doigt les logiques de pouvoir sur lesquelles ils reposent. La politique touristique avait incarné, selon les mots d'I. Peyvel (2011), un souhait de matérialiser la puissance des empires coloniaux caractérisée par « une expérience touristique moderne de consommation d'une altérité radicale ». En a découlé un usage – toujours abondant – des imaginaires exotisés que ce soit dans la promotion des destinations, dans la matérialité des lieux ou dans les pratiques mêmes des touristes.

Les travaux intéressants du géographe J-F. Staszak (2008) sont ici à convoquer. Ce dernier a pu démontrer que les représentations coloniales de l'Autre et de l'Ailleurs imprégnaient certains imaginaires touristiques contemporains¹². L'exotisme serait une forme de nostalgie, avec une image produite conforme aux attentes. Selon J. Carpentier (2016), la vision idéalisée, par exemple du mythe du « bon sauvage », est encore de nos jours présente. Elle est entretenue par une idéologie occidentale marquée par la remise

¹¹ Où, pour préciser, l'on consomme aussi tout autant voire davantage pour soi (santé, détente, sensations), qu'en vue de la connaissance de l'autre (Lipovetsky, 2004).

¹² Il propose d'ailleurs d'interpréter l'« exotisation » comme un processus de construction de l'altérité consubstantiel à l'Occident colonial (assignant l'Autre au rang d'objet de spectacle et de marchandise), le maintenant en situation de domination.

en question du modernisme et rattachée à des principes philosophiques romantiques. Dans cet esprit, des politiques patrimoniales contribuent à produire une « culture indigène » essentialisée, mise en scène et spectacularisée pour le regard externe, à commencer par le regard touristique ; ne serait-ce pas l'idée de « spectacle » indigène qui se décline allègrement dans les célèbres *Cultural villages* d'une Afrique du Sud (post)moderne (Photo 5) ? Le souci du vrai, de l'authenticité y est souvent mis en avant par les opérateurs touristiques. Mais en réalité, il faut parler davantage d'un usage d'une « authenticité mise en scène » (d'après MacCannell, 1973 ; Desroches, 2011), concept qui suppose la fabrication plus ou moins conférée d'une identité de vitrine adaptée à la rencontre touristique (Parent, 2015). Il suppose aussi un double espace, l'avant et l'arrière scène, avec la difficulté d'un accès réel au *backstage* (qui peut alors s'avérer frustrant pour le visiteur, Chabloz, 2007).

En 1954, Allport avait fait référence à la théorie du contact pour évoquer le fait que la rencontre entre membres de groupes différents pouvait réduire les préjugés ; or, de l'avis de nombreux auteurs, le développement du tourisme (*a fortiori* de son versant culturel) amènerait plutôt à des formes plutôt convenues de rencontres (Cousin et Réau, 2009), où les ordres sociaux établis seraient, dans l'ensemble, perpétués.

Encart 5

Tourisme et mythe en Afrique du Sud et au Mozambique

De puissants mythes sont implicitement mobilisés en Afrique du Sud et au Mozambique au sein des prestations touristiques les plus réputées. Ils s'ancrent aux schémas de pensée des pays développés, dits du « Nord » – en partie occidentaux car on parle à présent davantage « d'hyper-occident », expression d'un individualisme, d'une consommation de masse et d'une modernité (Allemand, Dagorn, et Vilaça, 2005) – constituant une large partie de l'accueil.



Photographie 5 : déambulation tribale et imaginaires à Lesedi (cliché : auteur)

Nous pouvons évidemment convoquer l'essentialisme ethnique, un « tribalisme » en vogue dans les villages culturels de Lesedi à Johannesburg ou de PheZulu à Durban (sans oublier aussi Shakaland) : y sont présentées des peuplades bardées de particularités spécifiques – soit un atavisme affleurant... – figées dans le temps, qui est celui d'un âge romantique (pré)colonial (Folio, 2015). Y figurent, entre autres, des « guerriers » zoulous ou des « artistes » Ndebele, plongés dans un environnement reconstitué (le « parc-village » de Shakaland est ainsi le plateau

de tournage de la série-tv *Shaka Zulu...*). Dans une mise en scène haute en couleur, d'une imagerie poétisée, la tradition et l'authenticité y sont érigées en valeur cardinale, dont on a peine à ne pas discerner l'argument marketing. D'autant plus que ces parcs appartiennent généralement à des groupes hôteliers ou à des chaînes de casino et offrent, à côté, hébergement et restauration quatre étoiles ; l'on déambule ainsi dans un quotidien de façade, entrecoupé de performances scéniques : danses et chants, *muthi* ou médecine traditionnelle. Ces tours n'en demeurent pas moins des incontournables du tourisme sud-africain contemporain. Ils illustrent le « simulacre », mis en avant notamment par Graburn, Gravari-Barbas et Staszak (2019), sorte de copies d'imaginaire (sans original) réunis et combinant dépaysement, accoutumance et mise en conformité (délimitant à ce moment une « fausseté authentique », AlSayyad, 2001).

La question du mythe réapproprié et ré-enchanté a également été soulevé au sein d'espaces écotouristiques sis en Afrique du Sud et au Mozambique. Au premier chef, les arguments imparables du développement durable et de la protection de la biodiversité, bien dans l'air du temps, y sont exposés (alors qu'il s'agit avant tout, par exemple dans le cas de Bazaruto au Mozambique, d'un tourisme balnéaire de « confins », des plus électifs).

Du côté des réserves fauniques (sud)-africaines, nos enquêtes à Hluhluwe-Umfolozi Park (HIP), ont montré que la découverte de la « Wilderness », la quête des grands espaces sauvages ou safari moderne en des lieux délimités, demeure plébiscitée. Or les discontinuités que sont barrières et grillages, distinguent foncièrement homme et nature en une vision compartimentée *a priori* évidente. Celle-ci exprime l'idée d'une domestication. Elle est en réalité une projection européo-centrée, que le visiteur ne conçoit plus vraiment lors de son arrivée à l'entrée du parc (au terme d'un parcours qui s'apparente à un « effet tunnel écologique »). La politique récente sur le tourisme durable et l'écotourisme viennent valider, sous couvert d'un discours admis et consensuel, cet état de fait. Elle permet toutefois des opérations ponctuelles de réconciliation (face au *green apartheid* et son cortège d'expulsions foncières passées) et d'actions éparées d'association/participation communautaire, à l'endroit des terres coutumières riveraines.

En ce qui concerne l'archipel de Bazaruto au Mozambique, on peut davantage évoquer l'expression de « Robinsonade » (qui a été relevée dans l'étude de certaines îles tropicales) : il s'agit à ce moment d'une surinsularité ou d'une véritable mise en abyme de l'insularité (d'après Blondy, Gay et Pébarthe-Désiré, 2017), d'autant plus incongrue que des communautés de pêcheurs vivent à l'arrière, à l'abri des regards des touristes présents. Ces derniers occupent leurs *lodges*, reliés par un réseau de *boardwalk* (pontons), prolongés de portions de plage « privatisées » de fait. Ils ne sont d'ailleurs pas vraiment incités à aller voir l'envers (ou *backstage*) du décor. Pour autant, des politiques de redistribution via une taxe communautaire établie par les hôtels et encouragée sur place par le WWF – *World Wild Fund* –, parfois aussi via de simples donations ponctuelles de visiteurs aisés, viennent instiller des « doses » de redistribution Nord/Sud. Ces dernières sont moins perceptibles pour ce qui est de l'emploi, les salariés étant surtout formés et diplômés des écoles d'hôtellerie situées sur le continent.

Des exemples précédents, il ressort presque une injonction, celle d'une surdétermination du « Sud » qui s'apparente à une « folklorisation » du local. Le risque est alors de réifier espaces et hommes et l'image des lieux selon les termes de M. Delaplace et de G. Simon (2017). Un point de réflexion nous semble toutefois intéressant à soulever. Du côté des visiteurs, ce tourisme ne se caractérise-t-il pas par une quête d'authenticité fantasmée (Maitland, 2010) et une consommation assumée de « performances », par-delà toute question d'authenticité (Cohen, 1988, 2007) ? Folklorisation ne rime pas forcément avec instrumentalisation, mais aussi acceptation et validation tacite. Fainstein et Gladstone (1997) ont rappelé que le touriste ne devrait pas être perçu comme un consommateur dupe, un individu aliéné, mais comme un co-acteur

de la production touristique¹³. Convoquant R. Amirou (2008), il est fait état d'un « monde de l'illusion », qui serait même nécessaire à l'espace touristique. Il nous reviendra de voir, en particulier dans l'univers muséal culturel « grave » étudié, si l'offre assoit un regard exotisant ou conserve au contraire un côté formel, mais aussi si les visiteurs sont dupes de la narration émise et des éventuelles distorsions avec la réalité.

Quoi qu'il en soit, l'usage progressif des études postcoloniales dans les *Tourism Studies* a permis l'analyse de phénomènes jusque-là ignorés parce que longtemps disqualifiés. Outre la construction exotisante de ressources évoquée, on trouve aussi le tourisme domestique (Peyvel, 2017). Dans les cas d'études énoncées ci-avant, cela a par exemple permis de souligner que des touristes mozambicains s'invitaient de nos jours, dans le cadre d'excursions diurnes sur les îles paradisiaques de Bazaruto. De même, en Afrique du Sud, les réserves animalières ainsi que les stations littorales de l'océan Indien, sont prises d'assaut par les flux de vacanciers internes (des hautes terres notamment, en particulier du Gauteng) durant les fêtes et les congés... Perdre de vue ces aspects serait méconnaître une large part de l'activité touristique interne à ces pays. Là encore, il sera pertinent de cerner la réalité de cette fréquentation interne dans les lieux attachés à la mémoire (musées, quartiers pauvres régénérés), fut-elle douloureuse.

À côté de ces *postcolonial studies*, un autre champ théorique – qui a pu l'inspirer – est à souligner : celui des *Subaltern studies* (émergeant d'abord en Inde, puis gagnant le monde anglo-saxon et la France). Il se place dans la lignée des textes de G. Spivak (2009 – 1988) et en particulier d'historiens indiens tels que R. Guha. Les études subalternes invitent à cerner, parmi les acteurs mêmes des sociétés d'accueil, les jeux d'acteurs et de pouvoir et les éléments de différenciation locale et leur traduction spatiale. Les anthropologues puis les géographes des années 70 et 80 (Turner et Ash, 1975, Cazes, 1989) avaient pris l'habitude de pointer du doigt la subversion, la standardisation et la folklorisation des pratiques et objets culturels, mais aussi le processus d'acculturation (absorption progressive par la société locale des traits des visiteurs) et l'aliénation des systèmes de valeurs traditionnels. Ce « paradigme des impacts » a fait l'objet de critiques (Doquet, 2010). Les productions suivantes ont invité à apporter de la considération aux identités revendiquées par les sociétés d'accueil et à étudier leur façon de réutiliser les imaginaires touristiques hérités de la période coloniale. Cela amène par exemple à réfléchir sur le fait que l'image stéréotypée décrite précédemment (le mythe du « Bon sauvage » : on renvoie au Zulu tribal ou au pêcheur Thonga traditionnel...) ne relève pas uniquement d'un artifice : elle peut trouver un écho au sein du groupe, lequel cherche à s'appropriier les traits positifs garants d'une image valorisante (génératrice de fierté), tout en rejetant les stéréotypes négatifs (barbares, incultes, dominés...). Dès lors, l'on ne peut être que curieux de deviner ce qu'il en est par exemple dans les périphéries liées à l'apartheid ou à l'ère coloniale portugaise et aujourd'hui « touristifiées ».

- *L'Inversion du stigmate et la place d'une identité-projet*

Tentons de livrer des éléments de réponse en nous posant une question simple. Qu'est-il affiché dans les prestations dites culturelles et mémorielles en Afrique du Sud et au Mozambique, où sont réhabilités des pages d'histoire longtemps dissimulées, des

¹³ M-C Parent (2015) a montré, pour les Seychelles, qu'en présence d'un patrimoine devenu objet touristique, ce n'est plus sa véracité qui importe mais l'effet d'authenticité produit sur le visiteur lors de sa rencontre avec l'Autre.

lieux parfois déconsidérés ? Fidélité, authenticité, tradition...? N'oublions pas que la tradition, de l'aveu de J. Pouillon (1975), est une interprétation du passé « conduite en fonction de critères rigoureusement contemporains ». Selon J. Bouju (2002), une mémoire vivante opère une sorte de tri « dans lequel on négocie son passé pour élaborer son devenir ». L'authenticité est par conséquent une notion non-stabilisée (Cravatte, 2009) et les cultures recèlent des ouvertures et des fermetures variées, souvent choisies et sélectives : celles-ci se transforment lors de la transmission et de la réinterprétation que l'on en fait (Claval, 2003). Doquet (2010) rappelle que des critiques invitent à considérer le tourisme non plus comme un élément exogène et subi, mais comme faisant partie prenante des sociétés d'accueil, pour qui il représente une opportunité à exploiter dans le cadre de « stratégies propres, économiques mais aussi identitaires »¹⁴.

Au sein d'une étude menée au Maroc sur les marges sociales dans des espaces et pour des groupes sociaux stigmatisés, M. Oiry-Varacca (2016) a montré que le tourisme est même perçu comme un moyen d'inverser le stigmat, « de passer du dénigrement à la légitimité ». N'est-ce pas cela qui est en jeu dans les tours touristiques des quartiers pauvres, symboles de l'apartheid, dans l'Afrique du Sud arc-en-ciel ? Le grand nombre d'associations locales présentes en ce pays et qui s'échinent à faire connaître un héritage associé à un fait tragique passé et/ou un personnage légendaire arrimé à cette histoire, ne sont-elles pas autant de matérialisations de cette légitimité recouvrée, d'un processus de reconquête identitaire ? Car les regards touristiques sont fondamentaux. « Ils engagent chez toute population observée une présentation de soi et donc une mise en scène » selon A. Doquet (2002). Ces propos rejoignent ceux de J-L Amselle (2001) pour qui « c'est en se pensant ou se réfléchissant dans les autres que l'on conforte le mieux sa propre identité ». D'après S. Hall (2007), « les identités sont les noms que nous donnons aux diverses façons d'être situés par les récits du passé et de nous y situer ». Le tourisme permet de contribuer à la construction identitaire (Parent, 2015). Ni fixe, ni stable, elle va s'enrichir dès lors que de nouvelles expériences s'additionnent à son actif. Sans être du simulacre, M. Picard (1992) rappelle que l'identité se bâtirait en lien avec l'expérience touristique, dans un contexte qui frôle parfois l'illusion ou la simulation. J. Bouju (2002) distingue pour sa part une « ethnicité revendiquée » (celle qu'on présente aux autres) d'une « ethnicité reconnue » (celle qui est renvoyée par autrui). Un rapport dialectique se noue de la sorte dans la rencontre touristique, le processus dialogique débouchant sur compromis et négociations (Doquet, 2002 ; Picard, 1992).

Cette identité construite, refaçonée et mise en scène dans le cadre de l'activité touristique prend les contours d'une « identité projet » (Castells, 1999). M-C Parent (2015) insiste encore : « Contrairement à ce que pensent les obsédés de la pureté des origines, la médiation est le plus court chemin vers l'authenticité. La mise en tourisme consiste en une médiation de l'identité ». Le terme d'identité collective a lui été avancé par plusieurs chercheurs (Allcock, Bruner, Lanfant, 1995 ; Debarbieux, 2012 ; Harkin, 1995). Il parle du tourisme comme d'un instrument utilisé par les acteurs locaux pour consolider leur sentiment d'appartenance et d'affichage (à différencier des « identités sociales », catégories non choisies et revendiquées mais imposées par l'extérieur par des institutions sociales et politiques, Oiry-Varacca, 2016).

¹⁴ J-C. Gay (2013) a souligné, dans le cas hawaïen et polynésien, que le tourisme, loin d'avoir « détruit » les cultures dites « traditionnelles », a au contraire constitué une source de revitalisation et de transformation des sociétés coutumières, ces dernières n'ayant d'ailleurs pas vocation à rester figées.

On peut par ailleurs mobiliser l'expression de G. Spivak, celle d' « essentialisme stratégique », au fondement des intentions des sociétés d'accueil. Dans l'exemple amazighes, il démontre que celles-ci entendent mieux négocier leur légitimité en la justifiant par l'ancienneté de leur présence, soulevant l'enjeu de stratégies politiques locales à l'attention d'autres acteurs (au niveau national ou international). En 2010, à l'aéroport *King Shaka* de Durban, une statue du célèbre roi Zulu composée par le réputé sculpteur Andries Botha a été retirée sur pression du roi Goodwill Zwelithini, parce que celui-ci était représenté non armé, entouré de bétail et pas en chef de guerre, « image » précisément prêtée... aux Zoulous. Jugée non conforme à une « martialité » intégrée (Folio 2011), la statue a déplu ! On se situe là dans la mythification de personnages avec une hyper-réalité qui est à l'œuvre (soit l'impression d'un passé encore plus réel, sublimé, que la réalité même). S. Pouessel (2010) considère les identités non pas comme des substances qui existeraient en soi, « mais comme des processus sociaux, des constructions d'acteurs, soit des discours proférés par des acteurs dans le cadre de stratégies particulières ». C'est semble-t-il la troisième voie des travaux du champ des *tourism studies*. Après l'approche destructive du tourisme sur les sociétés d'accueil folklorisées, après celle des revalorisations des identités locales et de la qualification (matérielle, symbolique) des territoires, cette voie entend montrer que le tourisme peut stratégiquement être mobilisé par des groupes à partir duquel ils s'auto-définissent dans le cadre de tactiques politiques de lutte pour la reconnaissance (Debarbieux, 2012) : les « sans-parts » (Rancière, 1995) cherchant à accéder à un régime de visibilité. Cette mobilisation ne se répercute pas de façon égale en interne, un point aussi à retenir.

Sociétés d'accueil et touristes semblent finalement se rencontrer sur l'autel du grand pragmatisme culturel : la notion d'authenticité est instrumentalisée et mise en scène, pour permettre de justifier l'activité aux yeux du touriste qui en a assimilé en partie l'idée (Carpentier, 2015). Authenticité et mise en scène ne sont donc pas antagonistes vu qu'ils procèdent d'une instrumentalisation consciente et délibérée. Au final, l'espace du tourisme gagne à être perçu comme un « refuge incubateur » de formes de pratiques culturelles nouvelles et syncrétiques (Coëffé, Pébarthes et Violier, 2007).

En opérant un retour à notre schéma chronologique de renouvellement de la discipline touristique, la synthèse qui se dégage est que nous adhérons aux approches du tournant critique ou culturel abordées par des chercheurs (S. Cousin, J. Urry, R. Knafou, Ph. Violier, I. Sacareau), lesquels placent au centre des enjeux, l'analyse des pratiques et des imaginaires touristiques, les revalorisations identitaires au plan local et les jeux d'acteurs. Nous accordons également une attention à la valorisation touristique de « l'ordinaire », aux réflexions sur l'inversion touristique du stigmat territorial, à la diversification des publics et lieux touristiques et enfin à la quête expérientielle et sensorielle de ces derniers, domaines caractéristiques du post et de l'après-tourisme.

Tourisme et patrimoine culturel sud-africain/mozambicain : une cristallisation autour d'un récit national

En ces deux pays d'Afrique australe s'épanouit une patrimonialisation qu'on peut qualifier d'à la fois culturelle et mémorielle. Cette dernière baigne davantage dans un environnement touristique en Afrique du Sud où, il n'y a pas d'apparente antinomie mais une forte parenté entre le tourisme, instrument qui produit des souvenirs, et la

mémoire. Toutefois dans les deux cas, un agenda politique défini (et édicté) sert de fil directeur, conduisant à un potentiel de sérendipité augmenté de la ville (Knafou, 2017).

De fait, un pan sacralisé de l'histoire nationale est mobilisé et se met au service d'un objectif ambitieux, suivant une visée de cohésion. À cette fin, des matériaux anciennement refoulés se retrouvent réappropriés et valorisés, associés à un récit de nature relativement opportuniste. On peut à ce moment émettre l'idée d'une instrumentalisation d'un passé évènementiel sensible « transcendant », faisant autorité. Elle tend à dessiner une ligne officielle et s'appuie, qui plus est, sur certaines icônes réhabilitées et exposées (soit une exaltation de personnages historiques).

AFRIQUE DU SUD ET MOZAMBIQUE : TERMES ET DONNEES

D'emblée nous pouvons poser une question terminologique. La mise en valeur patrimoniale culturelle en Afrique du Sud et au Mozambique s'apparente-t-elle exclusivement à une forme de « tourisme culturel » ou de « tourisme patrimonial » ?

Dans un article célèbre publié en 2000, O. Lazzarotti a insisté sur le fait que tourisme et patrimoine étaient intimement liés et se retrouvaient dans une logique d'ordonnement ou de mise en ordre du monde. Le couple tourisme-patrimoine s'apparente, qui plus est, à une relation dialogique. Les deux se complètent, s'aident, s'alimentent mais peuvent également se heurter et s'opposer. Mettant en avant les enjeux autour du patrimoine mondial et le tourisme international, l'auteur montre qu'ils se révèlent tous deux, à l'échelle locale, contradictoires. De son propre aveu, l'Unesco y a répondu (opportunément ?) par l'idéologie du « tourisme durable ». Dès lors, avance-t-il, l'« écotourisme » pour les sites naturels et le « tourisme culturel », son pendant humain, peuvent permettre d'incarner les vitrines vouées à concilier « l'ouverture des sites et la préservation de leur authenticité ou de leur intégrité ». Nous avons nous même avancé l'expression de « socio-tourisme », dans un article de 2010 sur les Township tours en Afrique du Sud, pour évoquer, il est vrai avec un brin d'ironie, ce « double » écotouristique, au vu des caractéristiques de ces tours : participation en petits groupes, discours de respect et de sensibilisation, vœu de redistribution locale... ; le tout basé non plus sur le vert et la biodiversité mais sur l'ethnos et la trame historique du lieu.

Se penchant sur la pertinence de la qualification de tourisme culturel, S. Cousin en 2007 a indiqué que cette terminologie relevait surtout d'une « niche marketing », avant tout tournée vers le monde professionnel, politique et institutionnel. Concluant sur ce qui ressemble à un nouveau cadre de légitimation, l'auteure a disserté sur une rencontre, alliant tourisme et patrimoine (au domaine considérablement étendu), qui doit « favoriser la 'diversité culturelle' et les 'identités vivantes', à condition 'd'atténuer les conséquences du tourisme de masse' ». Ce faisant, le tourisme culturel deviendrait un « bon » tourisme pour les territoires, une forme « indolore, distinguée et soucieuse des sites et des populations », permettant de lier essor économique et visites patrimoniales.

La désignation de tourisme culturel sera retenue assez prudemment en ce travail. D'une part car tous nos objets-lieux, loin s'en faut, ne sont pas touristifiés (ce qui ne veut pas dire fréquentés) et ils n'émargent pas intégralement à la sphère marchande. D'autre part, en partie par la prudence affichée face à ces expressions en vogue, dans le fil de ce qui précède. *Quid* de l'usage de « tourisme patrimonial » ? Le problème renvoyant à la

sphère économique reste le même. Une petite analyse bibliométrique sur *Google scholar* et *Isidore* affiche certains résultats, mais montre les limites de l'exercice.

Encart 6

La visibilité scientifique des termes usités sous les moteurs de recherche

La recherche bibliométrique menée sous Google Scholar montre que ces expressions (« tourisme culturel » et « tourisme patrimonial ») sont finalement peu représentatives pour évoquer nos espaces d'étude. Cela l'est encore moins pour la mention patrimoniale. Celle convoquant l'aspect « culturel » renvoie surtout à des travaux sur Ilha de Moçambique ou sur les communautés de pêcheurs traditionnels des archipels de Bazaruto/Quirimbas au Mozambique (142 occurrences contre 24 pour la mention patrimoniale à la date du 30/05/2021) ; ou sur les Township tours, mais également l'art rupestre du Drakensberg en Afrique du Sud (468 apparences contre 67 pour le tourisme patrimonial). Soit le constat d'un double différentiel : Afrique du Sud/Mozambique d'abord, tourisme culturel/patrimonial ensuite. En affinant la recherche par l'ajout de la mention « articles » et/ou « thèses de géographie », le bouquet se réduit encore, tout en gardant les proportions analogues. Encore faut-il se méfier des nombreux doublons et des occurrences hors-sujet, faussant assez sensiblement les résultats.

Sous Isidore, l'assistant de recherche en SHS, nous avons souhaité élargir la recherche. 5 630 résultats apparaissent pour la mention « tourisme » ET « culture » ET « Afrique du Sud » ; au Mozambique, le décompte passe à 1 972 résultats. Par affinage, en faisant apparaître les mémoires, thèses et HDR, 2 939 occurrences apparaissent pour l'Afrique du Sud, 1 016 pour le Mozambique. En apposant le filtre disciplinaire, les chiffres se réduisent encore, toutefois les doublons et « erreurs » géographiques perdurent bel et bien. Ils obligent par conséquent à un regard au cas par cas. Ce niveau de filtre permet tout de même de repérer certaines productions qui attirent notre intérêt, notamment au Mozambique : citons les thèses de B. Claquin, « Approche culturelle des communautés de pêcheurs traditionnels et mise en tourisme des îles du Mozambique » (2008) et de S. Cachat « Un héritage ambigu : l'île de Mozambique, la construction du patrimoine et ses enjeux (2009) ». Les productions s'attachent, d'une manière générale, à des lieux de confins. Toutefois, les espaces abordés dans le présent travail restent eux très peu visibles. En Afrique du Sud, le constat apparent est que nombre de productions portent sur des ressources et richesses environnementales (soit une primatie du patrimoine naturel).

Lorsque l'on s'essaye à « Tourisme » ET « Culture » ET « Patrimoine » ET « Lieux de mémoire », afin de tenter de préciser la dimension historique de lieux dits sensibles (avec mention géographique), il faut toujours aller dans le détail des travaux pour démêler les termes et identifier ceux qui nous semblent proches. Toutefois, l'horizon se précise un peu. Deux H.D.R. attirent particulièrement notre attention, parce qu'elles manient les notions abordées en ce travail et qu'elles touchent aussi, en partie, aux contrées traitées : celle de M. Houssay-Holzschuch (2010), « Crossing boundaries t. 3 : Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid » et celle de D. Chevalier (2012), « Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah : mémoires douloureuses et ancrages géographiques. Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles, Montréal, New York, Paris, Washington » (le musée de l'Holocauste de Cape Town y est effectivement évoqué). Dans la zone indianocéanique, citons aussi la thèse récente de C. Hurnath (2019), « Appropriation et territorialisation du patrimoine : quels enjeux pour quelles ambitions ? Cas d'étude de l'île Maurice ». On le voit, la thématique touristique n'est pas forcément au cœur du titre ou du travail mentionné. Mais une analyse critique et passionnante de la mémoire vive ou dissonante, de sa valorisation et de sa visibilité, de l'accès aux visiteurs, du jeu communautaire et politique, demeure bien présente.

Sur place, en Afrique du Sud, fidèle à une structure académique où l'on raisonne en champ et non en discipline, les travaux sur le *Cultural and Heritage tourism* sont remarquables, pensons à l'expertise en ce domaine du Pr. S. Marschall de l'Université du KwaZulu-Natal¹⁵. Ne se bornant pas au domaine spécifique du tourisme (en tant que secteur économique), ils questionnent plus largement le tissu géopolitique local ainsi que national, à travers les éléments de langage et les actions politiques et institutionnelles validant un double agenda : les vellétés de développement local et la réconciliation nationale. Nous nous inscrivons dans cette voie¹⁶. Au Mozambique par contre, peu de mentions sont présentes dans la littérature hormis quelques travaux locaux épars (on peut relever ceux intéressants sur Inhambane à titre d'exemple)¹⁷.

Au total, pour notre sujet, nous parlerons plutôt de valorisation patrimoniale. Ou, pour être plus précis encore, de marges patrimonialisées et d'objets-lieux de mémoire, « ouverts/accessibles aux visiteurs » (parmi lesquels d'éventuelles populations touristiques). Une approche holistique et pragmatique doit s'instaurer car nos sujets sont fréquentés par différents publics : ils voient déambuler certes des touristes (continentaux et/ou ultramarins), mais aussi une population nationale/locale multiforme aux motivations éclectiques (agissant à la manière d'un mille-feuille). Nous pouvons, à cet égard, nous référer au travail de I. Sacareau, B. Taunay et E. Peyvel (2015) dans *La Mondialisation du tourisme : les nouvelles frontières d'une pratique*, au sujet des logiques contemporaines internes du tourisme des « Suds » (plus complexes qu'elles n'y paraissent), décloisonnant un certain nombre de considérations ethno/occidentalo-centrées. Finalement, nous ne réfutons nullement l'approche touristique mais inscrivons nos pas dans ses mutations. C'est dans cet esprit que nous nous reconnaissons dans les discussions indiquant une évolution contemporaine vers un post-tourisme, marqué par le décloisonnement de l'ici et de l'ailleurs, du temps ordinaire et extraordinaire, et vers un « hyper-tourisme » ponctué lui par la transversalité des phénomènes touristiques.

Qu'en disent les chiffres à ce sujet ? Plus prosaïquement, quel est le diagnostic touristique (interne, en plus d'externe) que l'on peut poser sur l'Afrique du Sud et le Mozambique ? Les valeurs statistiques sont hétérogènes entre les deux pays, comme précisé dans le chapitre « Méthodologie ». Très complètes pour la terre arc-en-ciel, elles obligent à élargir – et ainsi amoindrir l'analyse en termes de pertinence comparative – l'identité des sources pour le Mozambique, en prospectant du côté des données

¹⁵ Nous pouvons également relever les productions des géographes C. D. van der Merwe de l'Université de Pretoria, de C. Rogerson de l'Université de Johannesburg, de L. Witz du *Centre for Popular Memory* à l'University du Western Cape à Cape Town et de G. Visser de l'Université de Stellenbosch.

¹⁶ En Afrique du Sud, les ressources patrimoniales sont du ressort du *South African Heritage Resources Agency* (SAHRA) qui est « une organisation statuaire établie en vertu de la loi sur les ressources patrimoniales nationales, n° 25 de 1999 ». Il s'agit de l'organe administratif national responsable de la protection du patrimoine culturel de l'Afrique du Sud. Il est précisé que les autorités locales et provinciales gèrent ensuite les ressources patrimoniales dans le cadre de leur processus de planification. Au Mozambique, en vertu de la « loi de patrimoine cultural n°10/88 de 22 de dezembro », le Ministère de la Culture, en charge, a effectué un inventaire des biens culturels, en vue essentiellement de leur identification et protection. Il se dégage que le versant valorisation-exposition est bien plus avancé en Afrique du Sud, que ce soit dans le cadre de partenariats Public-Privé, mais aussi dans la mobilisation d'associations et de la société civile (cf. supra). L'ouverture des sites, est néanmoins une réalité dans certains sites de Maputo, au travers notamment de l'important travail de l'Université Eduardo Mondlane.

¹⁷ Or sur le terrain, des initiatives/offres existent bel et bien autour, par exemple, de parcours guidés à Maputo (portant sur l'architecture ou le vécu des *caniços* périphériques). Mais il semble surtout s'agir de prestations très ciblées, non insérées dans des schémas et enjeux plus larges et dès lors moins étudiées.

internationales. En croisant les indicateurs disponibles, il est possible de s'entendre sur une base à peu près commune (au plan national). Quelques points saillants ressortent.

Au demeurant, les deux pays sont très inégaux : l'Afrique du Sud a accueilli plus de 10,2 millions de visiteurs internationaux en 2019 (*Stats SA Tourism & Migration data*, 2020), le Mozambique 2,03 millions (*World Travel and Tourism Council*, 2019). Les zones de provenance distinguent communément deux composantes : le segment international africain et celui secondaire ultramarin. En Afrique du Sud, le marché africain, dominant, (il accapare 7,6 millions du total) est tiré par les clientèles des pays proches : Zimbabwe, Lesotho, Mozambique, Swaziland et Botswana ; le marché ultramarin (environ 2,6 millions de personnes) est quant à lui tiré par la Grande Bretagne, les États-Unis, l'Allemagne et la France. Au Mozambique, les arrivées se décomposent de la manière suivante : l'Afrique du Sud et le Zimbabwe arrivent en tête, suivis des États-Unis, du Portugal et du Royaume-Uni. Les motivations exprimées sont, en Afrique du Sud, de l'ordre de l'affinitaire (41,4%) et du *shopping* (22,9%, surtout relevées chez le public africain), de l'agrément (20,9% davantage observées chez les ultramarins) et enfin des affaires (6,4%). Au Mozambique, nous ne disposons pas de l'indicateur équivalent, mais il est révélé que 57% des recettes touristiques sont l'apanage du seul tourisme d'affaires (qui tient une place substantielle dans l'assise touristique nationale), contre 43% pour l'agrément. Qu'en est-il du tourisme domestique ? Il est notable. Pour le pays de Mandela, un tableau assez complet existe : 2,9 milliards de dollars de recettes en 2019 (à mettre en perspective avec les 24,2 milliards de recettes extérieures – 7% du PIB) et surtout 265 millions de séjours internes (diurnes ou avec nuitée). Pour le pays de Machel, seuls les subsides issus du tourisme international sont mentionnés (244,9 millions de dollars, soit 6,6% de contribution à la richesse nationale), bien qu'une mention importante soit stipulée : les recettes domestiques représenteraient une part non négligeable des recettes touristiques totales (*Oxford Economics, INE, OMT*, 2019).

D'une manière générale, les deux pays ont émergé assez récemment sur la scène mondiale. Cependant on observe une réalité un peu décalée dans le temps entre eux deux. L'Afrique du Sud est devenue l'une des premières puissances touristiques du continent. Si l'ambition affichée s'est faite jour au sortir de l'apartheid (dans un pays qui détient une vieille tradition touristique interne et régionale...), l'essor du Mozambique est lui plus tardif, dans le sillage de la croissance économique des années 2000, l'afflux d'investisseurs étrangers... et le retour des Sud-Africains. Au départ, le seul prisme du tourisme étranger fut retenu dans les deux territoires. Mais depuis un moment maintenant une réelle prise en considération des traits internes existe en Afrique du Sud. Elle est antérieure à la crise sanitaire de 2019, bien que cette dernière ait encore accentué cette tendance (afin de palier à l'effondrement de l'activité internationale). En revanche, au Mozambique, il existe toujours une moindre considération de cet état de fait, en dépit d'observations qualifiantes de notre part (un domaine donc à approfondir).

POSTCOLONIAL ET POSTAPARTHEID : CONSTRUCTION D'UN RECIT INTEGRATEUR

En ces deux pays, la valorisation d'un patrimoine culturel – en partie touristique – s'appuie sur un matériau historique riche, depuis plusieurs années désigné et valorisé. Ce corpus patrimonial insiste particulièrement sur deux éléments interreliés : la construction d'un récit national intégrateur (de la part des acteurs au pouvoir), ainsi que

la mobilisation de « faits » historiques notoires, rivés à des personnages illustres et érigés en véritables totems ; ces derniers deviennent figurants de la mise en discours.

Rappelons en préambule qu'Edwards (2007) a insisté sur les travaux qui, à partir d'une généalogie patrimoniale, dévoilent le rôle de la politique coloniale dans la conservation et la restauration du patrimoine des territoires colonisés, incarnant le « patrimoine de l'Empire ». Du reste, ce dernier a historiquement été étroitement lié à l'édification et à la circulation des idéologies politiques. Le patrimoine a, ce faisant, contribué à leur triple fonction d'intégration sociale, de légitimation et de domination selon les termes de P. Ricoeur (1986). Dans l'espace public, des statues monumentales, à la gloire des héros coloniaux ou plus tard des chantres de l'apartheid, vont ainsi se voir ériger « dans un style grandiloquent voire néofasciste dans les lieux clefs du pays » (Houssay-Holzschuch, 2010). Les colonisations en vigueur ne sont pas anodines : double colonie de peuplement (s'opposant vivement par ailleurs...) en Afrique du Sud, où les autorités britanniques vont farouchement inscrire dans le marbre leur présence, alors que le Parti National Afrikaner va lui aussi monumentaliser « son » Afrique du Sud ; ère Salazar et régime corporatiste autoritaire de l'*estado novo* au Mozambique, ponctués par une forte immigration afin d'intégrer pleinement le Mozambique à la métropole, ainsi que par un marquage physique ostensible. Pour Zytnicki et Kazdaghli (2009), le tourisme s'avèrera également un outil de propagande majeur de l'idéologie coloniale, forgée par les puissances européennes à partir de la deuxième moitié du 19^{ième} siècle. L'Afrique du Sud, tout particulièrement, n'échappe pas à cette donne.

Mais qu'en est-il, par la suite, dans un contexte post-indépendant ? Que faire de l'histoire patrimoniale – parfois persistante et ostensible dans le paysage – de ce « passé surmonté » ? Comment re-sémantiser ? Dans le cadre des *Tourism studies* et des *Critical heritage studies*, nombreuses ont été les études portant sur les patrimonialisations et les muséifications à l'œuvre dans les anciennes colonies. Il s'avère que des processus de sélectivités générées par ce grand récit colonial de la modernité sont à l'œuvre et que ceux-ci jouent un rôle dans les constructions nationales postindépendances (Gaugue, 1997). S'accaparer du socle ancien dit « sensible », du moins de toute l'ossature liée à l'opposition à son égard ainsi que des modalités, personnages ou instruments de cette lutte, et en faire une histoire neuve (érigée en historiographie), peut devenir un mobile fédérateur. Il va en émaner un « nouveau » patrimoine (nouvelle statue, nouveau musée, monument/mémorial inédit...) qui se prévaut de supplanter ou d'équilibrer l'ancien.

Pour bien saisir cet aspect (particulièrement dans le cas mozambicain), il convient de saisir la volonté d'un idéal national qui est mis en place, à marche forcée, au détour des années 60-70, sur les cendres de régimes coloniaux à forte emprise. La construction nationale devient alors le moyen d'unifier des peuples, ethnies diverses, pour certaines situées sur des zones de confins et éloignées des centres de pouvoir, pour d'autres ayant ardemment combattu le système colonial et pour d'autres enfin, ayant simplement cohabité (voire même été complices) de celui-ci. C'est réellement le cas en ce pays où la lutte armée pour la libération a avant tout été menée depuis les lisières nord, avec un appui sudiste. Face à cette myriade de peuplades, quel meilleur moyen, pour le nouveau pouvoir post-indépendant, en l'occurrence ici le FRELIMO ou Front de Libération du Mozambique, que de « faire nation » en inscrivant, comme discours intégrateur, l'endurance et l'abnégation commune opposées à l'oppression passée ?



Photographie 6 : le musée de la révolution à Maputo (clichés : auteur) - les éléments signifiants du musée sautent aux yeux : la figure de S. Machel ; la lutte pour la libération ; l'influence du communisme ; l'idée du peuple.

Cette tentation plonge dans une pensée héritée qui est que la nation (importée) est un groupe de population uni par la langue, les pratiques culturelles, ayant conscience de leur union (George, 1984). Et qu'il n'y a pas de nation sans la même lecture de l'histoire commune (Urfer, 2010). De l'avis de Levy et Lussault (2013), la nation est « la communauté à principe étatique ». L'État devient dans cet esprit le « créateur de l'appartenance communautaire la plus puissante et la plus radicale, celle pour laquelle le plus d'individus ont donné volontairement leur vie ». L'activité patrimoniale et touristique peut par la suite devenir un des dispositifs de cette instrumentalisation nationale, d'autant plus puissant quand il interpelle et associe sites et faits historiques¹⁸.

De nombreux chercheurs ont décrypté les stratégies des élites dirigeantes des États nouvellement indépendants, afin de faire du tourisme une nouvelle vitrine du jeune État-Nation ; un moyen pour imposer l'intégration nationale, nourrie précisément par un contexte postcolonial. À cette fin, le patrimoine culturel, en particulier la muséographie, a souvent été mobilisé (Gaugue, 1997). La fonction assignée aux musées dans la réinvention d'un imaginaire national (Anderson, 1991) et dans la construction d'une mémoire collective, reprise à des buts politiques, a été largement étudiée en Europe (Nora, 1986 ; Lavabre, 2000). En Afrique, C. Josse-Durand (2015) indique, dans l'exemple éthiopien, la nécessité de considérer une analyse sur le temps long. Quoi qu'il en soit, la culture et les musées peuvent contribuer à délivrer un message à l'interne et améliorer l'image de marque des territoires¹⁹. Le Mozambique s'inscrit parfaitement dans cette lignée, à travers la mise en place du Musée de la révolution en 1978 à Maputo

¹⁸ J. Devine (2016) a par exemple souligné (dans l'exemple guatémaltèque) la nécessité de repenser le rôle contemporain du tourisme dans la production d'une identité nationale. Se basant sur des travaux construits sur le rôle du tourisme dans le nationalisme post conflit (Babb, 2010), elle énonce l'idée de « terrain » de production du récit national et de projection à l'international du National. Hercbergs et Noy (2015) ont pour leur part insisté sur le fait que le tourisme se voit comme un espace matériel et symbolique, « où se façonnent des interprétations du passé et l'invention de futurs », induisant (dans le cas israélien le concernant) les réécritures de mythe nationaux.

¹⁹ Précisons ici, d'après F. Rolland, le concept d'image ; il revêt deux dimensions complémentaires (Gueit, 2005) qui sont les suivantes :

- L'image interne ; parce que vécue de l'intérieur, celle-ci va être ressentie par la société locale. Elle détient un puissant rôle symbolique par les ressorts qu'elle détient sur la perception du local ;
- L'image externe ; cette dernière va être ressentie de l'extérieur, elle procède d'une construction voulue qui va être projetée et qui potentiellement impulse le critère d'attractivité.

(Photo 6). Il s'adosse à une monumentalité iconique, visible en plusieurs lieux de la ville. Renversant l'empreinte du passé en réutilisant les mêmes codes, des nouvelles statues des libérateurs, en particulier du premier président Samora Machel, seront façonnées. Notons que les liens avec l'héritage socialiste postindépendance perdureront, quand on sait que ces statues vont être dessinées et construites à Pyongyang en Corée du Nord, à l'initiative du *Mansudae Overseas Projects*, une filiale de *Mansudae Art Studio*²⁰.

Quant à l'Afrique du Sud, l'apartheid ayant succédé à la double colonisation européenne, cette dernière page – et plus précisément la lame de fond qui la fera définitivement se tourner – s'imposera comme le nouveau tableau de la grande narration nationale. L'Apartheid museum (Photo 7) ou le Liliesleaf Farm (cf. supra) à Johannesburg en sont d'excellents étalons. La volonté des autorités est d'entrer en résonance avec un pays qui entend réécrire son histoire commune et revaloriser son patrimoine dans une optique économique (place grandissante du tourisme d'obédience culturelle et patrimoniale, Fainstein, Glastone, 2005), mais aussi identitaire (novlangue de la nation inclusive arc-en-ciel de D. Tutu). Des nouvelles statues, associées aux figures anti-apartheid, vont façonner une néo-imagerie en des lieux symboliques. Une politique muséale exacerbée est également établie, s'inspirant de modèles internationaux : il est décidé que les musées se verraient dorénavant investir du rôle consistant à véhiculer la fierté et la connaissance de l'histoire nationale, devant contribuer au respect mutuel, au partage et à une réaffirmation identitaire de la jeune nation démocratique. La *South African Museum Association* est reconstituée avec ce cahier des charges précis (Witz, 2006). Devenus de hauts-lieux patrimoniaux, les musées postapartheid entendent se comporter en tant qu'espaces symboliques d'une histoire optimiste.



Photographie 7 : le musée de l'apartheid à Johannesburg (clichés : auteur) - à ce niveau, le message exprimé se cristallise dans la temporalité : des grilles sinistres et oppressantes, on se meut vers la clarté et la liberté arrachée.

Évidemment, les villes capitales deviennent les récipiendaires de ces stratégies. Dans un pays centralisé comme le Mozambique, Maputo s'illustre très clairement. En Afrique du Sud, porté par un polycentrisme, diverses métropoles vont endurer cette

²⁰ Basée à Jongphyeong-dong dans le district de Phyongchon, cette section internationale de la compagnie-mère est déjà à l'origine de statues caractéristiques en bronze (« réalisme socialiste ») érigées à moindre frais un peu partout, tout particulièrement dans les zones Afrique et Asie. Au nombre de ses réalisations les plus célèbres, on compte notamment les statues de L-D. Kabila et de P. Lumumba en République Démocratique du Congo et surtout l'auguste et controversé *African Renaissance Monument* au Sénégal.

influence, surtout que les villes sud-africaines vont elles-mêmes se livrer à une concurrence interurbaine pour s'approprier ces emblèmes identifiables (Jacobs, 1996).

Portons un regard sur quelques-unes des structures qui attirent du public en ces deux pays, afin de prendre la température de ce qui est en jeu localement et aussi de ce qui est (re)mis en scène. Les exemples 1 et 2 sont issus de la ville de Johannesburg en Afrique du Sud. Les exemples 3 et 4 sont eux tirés du terrain mozambicain à Maputo.

Carnet de terrain 2 : Constitution Hill (Johannesburg)

« Ex-prison » muséifiée, sorte d'alter ego de Robben island sur les hautes terres centrales, le Constitution Hill se situe dans le quartier central de Braamfontein à Johannesburg. Ouverte au public en 2004, elle abrite aujourd'hui la Cour Constitutionnelle d'Afrique du Sud. Durant notre dernière visite en 2019, nous avons en outre pu relever la tenue de plusieurs exhibitions temporaires : citons tout particulièrement le vernissage d'une jolie exposition autour des figures de Mandela/Biko/Thembo, aux portraits haut en couleurs ocres et aux esquisses abstraites.

Plusieurs sections composent le musée. L'incontournable section Number 4/5 met en avant les sombres cachots et les salles réservées anciennement aux populations de couleur. Ces dernières sont représentées de manière allusive à l'aide de couvertures posées à même le sol, entassées comme des « sardines ». Au centre, s'établissent les parties communes à l'air libre réservées aux ablutions et aux repas des prisonniers. À proximité, une autre salle associe le tragique et le ludique : en son sein, un petit jeu consiste à faire deviner, via de grandes photographies aux visages non expressifs (comme une forme de détournement du délit de faciès) qui, parmi ces ex-pensionnaires ont été ou meurtriers, ou délinquants, ou simplement... prisonniers politiques.



Photographie 8 : les héros jumelés au Constitution Hill (clichés : auteur) – Mandela et Gandhi, même « combat » ?

En vis-à-vis, dans la cour intérieure, la figure de Gandhi (relevée par un buste majestueux) est ostensiblement visible, pour rappeler son temps passé entre ces murs. Dans l'aile le concernant, alors que l'on avise de nombreuses photographies, documents textuels et plaques sur le Mahatma, il est invoqué son évolution idéologique et comportementale en terre sud-africaine – se lisant sur le plan des idées et plus prosaïquement sur l'apparat, via l'évolution de sa tenue vestimentaire... –. Il est par ailleurs fait état de ses certitudes initiales : est ainsi narré son étonnement à avoir été enfermé ici avec les Noirs et donc une certaine conception de la hiérarchisation raciale (entre Indiens/Africains particulièrement) inscrite en lui au moment de son arrestation et incarcération, nonobstant l'inclination globale vers la lutte non-violente. Son discours évoluera par la suite mais on peut mettre au crédit du musée le fait d'évoquer ce point de façon assez honnête et de manière quelque peu discordante (par rapport à une telle icône). Assurément, cela reste inattendu.

Une exhibition pérenne Mandela/Gandhi (inaugurée par le 1^{er} ministre Indien en 2016) est présente non loin, dans un bâtiment annexe. Riche d'enseignements, elle est totalement en phase avec le roman national exhibant des héros résilients et humanistes. L'exhibition met l'accent sur les points communs entre les deux figures (un peu comme une filiation naturelle), et ce en dépit de leur différence de parcours et des méthodes de lutte usitées. Bien que captivant, le résultat demeure romanesque, en référence au rapport élémentaire de ces personnalités à la non-violence (rappelons que leurs modalités d'actions furent dissemblables) ; de façon assez étonnante, Mandela a obtenu le prix Nobel de la paix en 1993, à l'inverse de Gandhi plusieurs fois nommé, jamais promu.

Dans le bâtiment adjacent, le Woman Jail, la scénographie met l'accent – comme pour le Number 4/5 – sur les arrestations arbitraires concernant cette fois la gent féminine, laquelle fut très active sur le front de la lutte anti-apartheid. Deux personnages « totémiques » émergent : Albertina Sisulu (militante anti-apartheid, femme de son compatriote militant Walter Sisulu) et Fatima Meer (activiste et militante contre l'apartheid, membre du congrès indien et de la conscience noire). De grandes biographies/photographies se juchent en face des cellules où elles furent captives. La figure de Winnie Mandela, mentionnée par ailleurs, semble quelque peu en retrait dans la scénographie, peut-être par ce que l'icône se fait aussi moins consensuelle.

Pour finir, un peu à l'écart, non loin de la partie de la prison réservée aux Blancs, on déniche une salle originale où Madiba est à l'honneur : ponctuée de photographies, textes et objets divers, rehaussée par des documents audio et vidéo, il est ici rappelé que le plus célèbre des Sud-africains y a été enfermé à deux reprises, notamment en attente du procès de Rivonia (d'où l'on craignait une tentative d'évasion de sa part, expliquant cette réclusion dans la partie dite « blanche »). La visite se termine par le vieux fort opalin, toujours impressionnant, et son long chemin de ronde. Ex-prison emblématique de la guerre anglo-boer, l'épisode narré, plus ancien, semble légèrement en retrait.

Carnet de terrain 3 : Liliesleaf Farm (Johannesburg)

Ancien repère d'activistes antiapartheid durant les années 1960 (et ex-quartier général du South African Communist Party), la ferme Liliesleaf de Rivonia est aujourd'hui un musée et un site patrimonial géré par le Liliesleaf trust, situé au nord de la ville de Johannesburg.

Le lieu est surtout connu pour avoir enduré l'assaut de 1963 par la police d'apartheid, menant à l'arrestation de 19 activistes (dont il a plus tard été retenu la charge de préparation d'acte de sabotage contre le régime en place). L'épisode est au cœur de la narration du musée, ouvert au public en 2009. Il est replacé dans un contexte national politique (et géopolitique) plus large : celui d'une période critique, d'un point de bascule effectif et idéologique dans la lutte contre l'apartheid. On est passé en effet, depuis 1961, de la lutte usant principalement de la désobéissance civile à des moyens d'actions plus radicaux (via en particulier les « fers de lance de la Nation » ou Umkhonto we Sizwe – MK, soit la branche militarisée du Congrès national africain).

Un autre aspect intéressant du musée (quoique a priori plus secondaire) est la section consacrée au passage et séjour en ce site – donc antérieur à l'assaut même – de N. Mandela. Au moment de l'assaut, lui-même purgeait une peine de 5 ans de prison pour avoir quitté le pays sans passeport. Les outils de médiation suggèrent plutôt qu'il s'agit sans doute des tout derniers jours où l'on pouvait deviner une certaine proximité entre lui et sa compagne W. Mandela. Les signalétiques semblent en tout cas l'insuffler, sans que cela ne soit formulé expressément. Pour rappel, suivront en effet chronologiquement : son séjour en Afrique ; son arrestation à Howick (dans la province du KwaZulu-Natal) en 1962 ; le procès de Rivonia ; son emprisonnement, notamment à Robben island ; sa libération, après 26 années, et enfin les tensions – puis le divorce – avec Winnie.

Un focus est également opéré sur une figure blanche importante : Braam Fischer (avocat afrikaner communiste d'Afrique du Sud, activiste anti-apartheid et défenseur de Nelson Mandela au procès de Rivonia), ainsi que sur Albert Luthuli (premier président de l'ANC et premier prix Nobel de la paix sud-africain en 1955). On finit notamment par apprendre – contrairement à la lecture binaire qui a fini par se propager et l'opposant à N. Mandela – que ce dernier a fini par cautionner la violence (légitime), afin de faire avancer la cause. La bascule ne serait donc pas le fait d'individus (Mandela versus Luthuli), mais davantage de moments charnières : le massacre de Sharpeville en 1960, le raid à Liliesleaf farm le 11 juillet 1963 et enfin le procès de Rivonia entre octobre 1963 et juin 1964 ont, de fait, considérablement durci les positions et la lutte.

Carnet de terrain 4 : Fortaleza (Fortress of Maputo), Maputo

Le fort de Maputo (ou Fortaleza de Nossa Senhora da Conceição), ex-site de défense des colons portugais, maintes fois détruit et reconstruit à l'identique dans les années 40, fut déclaré musée historico-militaire, sous administration de l'Université Eduardo Mondlane, à l'indépendance en 1975. Il se situe aujourd'hui dans la partie basse du centre-ville de la capitale, non loin de la baie. Le Fort a dorénavant vue (depuis 2018) sur les imposantes piles du pont de Catembe. Le marché aux poissons informel alentours a lui par contre disparu. La fréquentation touristique y demeure assez modeste, pour un site qui reste, par ailleurs, digne d'intérêt et bien entretenu.

Avec son plan quadrangulaire, sa couleur rouge pierre immédiatement identifiable et son chemin de ronde truffé de canons, le lieu imprime le paysage. En son sein, la collection s'est progressivement étoffée : à l'année 2019, outre des expositions temporaires (et notamment l'une, portant sur le vécu d'ex-Mozambicains assimilés, vus à travers des photographies accompagnées de biographies détaillées), l'exposition historique de sculptures en bois – datant de 2003 et montée avec l'appui du Centre Culturel Franco-Mozambicain – s'y trouve, située dans l'aile ouest. Le bois des sculptures, présentées sous forme de maquettes, a certes un peu vieilli, mais celles-ci sont toujours des plus instructives. Finement travaillées, au visuel habilement choisi, elles sont placées derrière des vitrines et s'accompagnent désormais de textes fouillés (en anglais et en portugais).

Au sujet de cette collection, on peut relever que le cadre de la narration sur le temps long et une linéarité de l'histoire nationale ont été adoptés. Aux côtés d'événements géopolitiques majeurs, scandant l'histoire de la formation du pays, s'intercalent des instantanés sur la vie sociale, sociétale ou culturelle (de même que sportive) du Mozambique. Notons, parmi les problèmes sociaux contemporains, ceux sanitaires (VIH-sida, malaria...) qui tiennent une place notable. Il ressort assez clairement que priment les séquences sur l'histoire coloniale et postcoloniale, alors que la guerre civile postindépendance (1976-1992), mais aussi les tensions politiques plus récentes (dans le centre du pays notamment), sont moins abordées voire quelques peu minimisées. Le parti pris explicite semble celui d'une nation unie se bâtissant peu à peu dans l'adversité (en dépit de sa pluralité culturelle), rejoignant en cela la vision politique du roman national.

Qui plus est, un rééquilibrage mémoriel semble mis en représentation dans le reste du musée : une grande salle est dorénavant consacrée à Ngungunyane, le roi de Gaza (région centre) qui s'était opposé à la colonisation portugaise en 1895. Ses cendres, explique-t-on, auraient été rapatriées des Açores (où il fut exilé après son arrestation par les portugais) en 1985. Pourtant, le fort, aujourd'hui monument historique national, s'était fixé pour objectif, à l'avènement du Frelimo de rassembler tous les objets patrimoniaux et reliques associés à la colonisation portugaise (statues, bustes, stèles...) présents dans le paysage urbain, à l'instar de ce qui a pu se faire dans des pays à héritage soviétique. C'est ainsi que trône en son sein une gigantesque statue du gouverneur portugais Mouzinho de Albuquerque, juché sur son cheval. Initialement, elle se perchait au-devant de l'hôtel de ville (remplacée depuis par celle de Samora Machel, le père de l'indépendance). De même, on y trouve le buste de l'administrateur colonial Antonio Enes, de larges gravures narrant l'arrestation de Ngungunyane par Albuquerque et une grande croix catholique. À une entreprise de

« confinement » des objets patrimoniaux postindépendance, semble donc se substituer progressivement une amorce de « réécriture » patrimoniale interne, à travers la revalorisation de personnages africains tels que le roi de Gaza. Incarné en nouvelle figure tutélaire de la résistance africaine bantoue à la colonisation européenne, le discours présenté fait cependant fi des inimitiés et des violences internes aux peuples de l'époque (selon leur allégeance ou non au monarque).



Photographie 9 : le rééquilibrage mémoriel au Fortaleza (clichés : auteur) – Le roi de Gaza s’est fait une place parmi les matériaux présents, alors que le musée abritait historiquement le legs colonial portugais.

Carnet de terrain 5 : Museu da Revolução (Maputo)

Le musée de la révolution est une structure située sur l’Avenida 24 de Julho, inaugurée en 1978. À la date de mars 2019, il était fermé pour rénovation. Toutefois, nous avons pu y avoir accès de manière confidentielle. Les travaux ne sont pas totalement achevés mais l’ensemble des pièces s’y trouvent toujours et retrouvent leur place. D’autres sont encore placées un peu de côté, sous scellés et conservées ; parfois empilées, elles sont protégées par des bâches.



Photographie 10 : les héros unis au musée de la révolution (cliché : auteur)

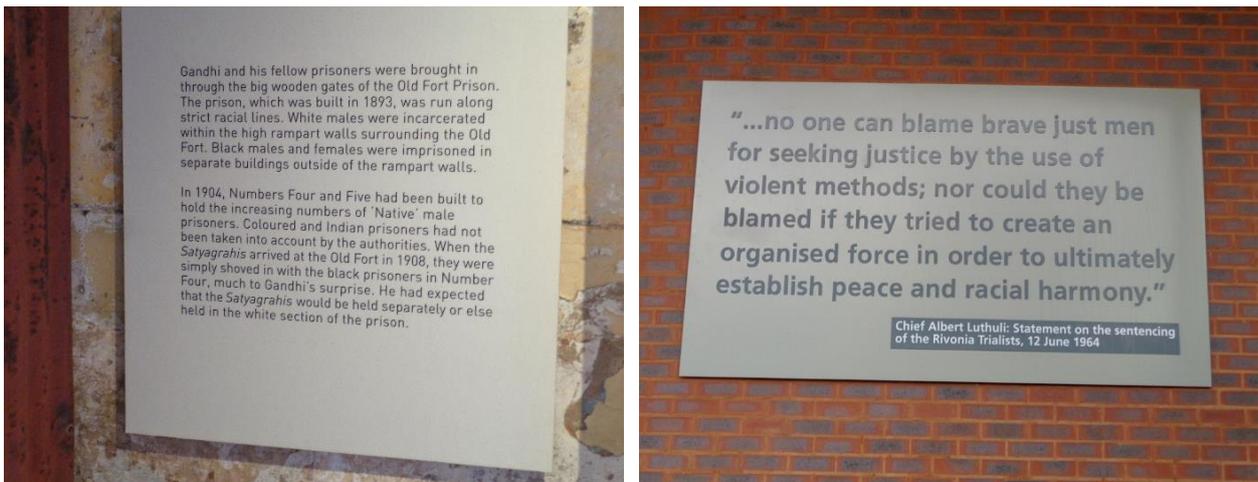
Le contenu demeure varié et exprime avant tout une nature « matérielle » ou tangible. Le support multimédia, comme en Afrique du Sud, n'est ici guère exploité : nous ne relevons pas d'enceintes audio ou d'emplacement pour des écrans par exemple etc. À la place, s'étalent plutôt, et ce sur trois niveaux, un assortiment d'armes de guerre de l'époque révolutionnaire, des photographies en noir en blanc, des vieilles cartes, des documents d'archive et surtout des peintures, parfois gigantesques, constituant le clou de la collection.

Deux « icônes » sont particulièrement mises en exergue, que ce soit sur des toiles ou sur pellicules : Samora Machel, premier président de la République populaire du Mozambique indépendant (au premier plan sur la photographie 10) et Eduardo Mondlane, premier président du FRELIMO. Ce sont les deux héros de la nation. Poings levés, haranguant les foules ou les troupes de combattants conquis, leur représentation en tribuns rejoint celle de guides du peuple.

Le parti Frelimo, qui a fait l'acquisition du musée, écrase ainsi de son poids la lutte révolutionnaire. Autre singularité, au sous-sol, on dénicher des pièces plus inattendues : aux côtés d'une chaise à porteur coloniale et d'une carte détaillée (fort passionnante) des modalités et des étapes de la lutte révolutionnaire, on y aperçoit notamment la voiture de S. Machel. Par ailleurs, les liens avec le « monde » et les États de la mouvance communiste sont clairement établis : il est par exemple explicitement fait mention de l'origine d'un panel d'armes des plus éclectiques (canons, missiles sol-air, fusils mitrailleurs...). L'URSS ou encore la Chine tiennent ici le haut du pavé. Le message général est limpide : il convie à l'unification du pays. C'est un appel aux peuples le constituant, pour une nation à l'identité acquise dans l'adversité, rivée dans un temps fixe qui fut aussi celui d'une logique de blocs durant la guerre froide, face à l'opresseur colonial portugais.

À travers ces exemples et comme évoqué précédemment, on peut souligner une politique patrimoniale axée sur la projection d'un récit, dans un souci de construction nationale. Elle prend les oripeaux de la réconciliation et de la reconstruction nationale postapartheid panafricaine en Afrique du Sud, ceux de la construction de la nation révolutionnaire marxiste dans un cadre postcolonial au Mozambique. Dans les deux cas, une ambition inclusive est consacrée. Celle-ci inscrit ses pas au sein d'une mémoire restauratrice en Afrique du Sud, dans le prolongement de la Commission vérité et Réconciliation (TRC), unificatrice au Mozambique, dans le sillage des accords de Lusaka et de l'indépendance du pays en 1975. On remarque d'ailleurs, si l'on osait un parallèle entre le musée de l'apartheid et le musée de la révolution, que le premier mentionne la période honnie, pour mieux la dépasser (dans la scénographie) ; tandis que le second mentionne non pas la colonisation, mais le mouvement qui en est venu à bout, dans un esprit hardi. Les partis politiques de la libération, au pouvoir depuis l'indépendance, l'ANC et le Frelimo, s'arrogent les premiers rôles. La diversité ethnique et les luttes intestines sont vouées à passer au second plan.

Est également observée dans ce schéma, la mobilisation de personnages héroïques qui jouent un rôle à la fois identifié (en qualité de marqueurs) et identifiant (en tant que figures inspirantes), et ce au sein de chacun des pays : Nelson Mandela bien évidemment en Afrique du Sud, mais aussi Gandhi, Oliver Thambo, sans oublier Albertina Sisulu ou Winnie Mandela. À noter que l'approche inclusive et positive (Witz, 2010) du discours se retrouve dans des mises en contexte assumées (Photos 11) : ainsi en est-il d'une contextualisation de l'usage de la violence par l'opposition radicale à l'apartheid (de la part de J. Luthuli au Liliesleaf Farm) ou de l'évolution du discours imprégné de stéréotypes raciaux de Gandhi, exposé au Constitution Hill.



Photographie 11 : un discours exposé empreint de franchise ? (clichés : auteur) - Gandhi face à ses présupposés au Constitution Hill et Luthuli, prix Nobel de la paix, argumentant sur l’usage de la violence au Liliesleaf Farm.



Figure 13 : le patrimoine culturel de Maputo à travers ses icônes

Au Mozambique (Figure 13), ces figures sont essentiellement Samora Machel et Eduardo Mondlane au premier regard. Mais en y regardant de plus près, entrent aussi en scène le peintre sculpteur engagé Malangatana Ngwenya (Malangatana) au niveau du Musée d’Histoire naturelle (via sa fresque restaurée), le roi Ngungunhane au Fortaleza et même, de manière éthérée, le célèbre footballeur portugais Eusébio à Mafalala.

Quelques remarques supplémentaires complètent ce regard initial et ouvrent des perspectives. En guise de dernier exemple, opérons une petite visite du Centre d'interprétation de Matola, proche de la capitale Maputo et de la frontière sud-africaine.

Carnet de terrain 6 : Matola Raid and Interpretive Centre (Matola)

*Le centre d'interprétation de Matola impressionne visuellement dans cette petite ville périphérique qu'est Matola, située dans le prolongement sud de Maputo. Au sein d'un cadre bâti défraîchi, écrasé par le soleil et uniquement revigoré par des brises soulevant des giclées de sable, surgit cet auguste et récent musée. Tant la structure muséale elle-même que ses abords, notamment le mémorial adjacent (implanté directement sur le rond-point), ne laissent pas **indifférent**. Aux alentours, les maisons mozambicaines assoupies paraissent d'un autre temps.*



Photographie 12 : muséalité et disparités paysagères au Matola Raid Interpretive Centre (clichés : auteur)

La structure, flambant neuve, a été ouverte en 2015 en présence des présidents des deux pays respectifs de l'Afrique du Sud et du Mozambique, dans le cadre d'une diplomatie mémorielle. La fréquentation du site, au moment où nous y étions début 2019, était toutefois basse, le musée demeurait désert ; le centre d'interprétation n'était pas (encore ?) relié au patrimoine historique de Maputo (nous avons appris par hasard son existence lors d'une discussion avec un chauffeur de taxi). Il conviendra donc de jauger les effets, sur sa notoriété – et, pendant, sa fréquentation –, du désenclavement du Sud du Mozambique avec la mise en place du pont (payant) de Catembe.

Au niveau architectural, on est attiré immédiatement par une association de fer, de bois et de béton, travaillée dans une forme arrondie. Le financement est dû aux deux Nations mais nous remarquons immédiatement le mode opératoire et, par là, l'influence du géant arc-en-ciel. Cela est en effet apparent dans les teintes architecturales comme dans le contenu bigarré intérieur, à la fois très moderne et hérité : couleurs ocres et chaudes, mélange de posters haut en taille, de photographies d'époque, de textes percutants assortis de documentaires projetés, le tout rehaussé d'une touche artistique (via des peintures murales aux couleurs vives, dans le corridor d'entrée).

Le musée commémore l'attaque des forces de sécurité sud-africaines sur l'ANC en exil le 30 janvier 1981, tuant 13 activistes (plus trois membres des forces et un civil). La symbolique dans la manière de présenter et d'emboîter les faits est clairement assumée. Elle saute parfois littéralement aux yeux, à d'autres moments elle se fait plus discrète, jouant quelque peu avec le visiteur. À titre d'exemple, on peut citer au niveau du Memorial même :

- l'alignement des monuments en pierre dans l'axe des maisons bombardées durant le raid (maisons qui ne sont pas visibles sur site, mais le guide vous donnera cette information...) ;

- la sculpture représentant une carte « liée » de l'Afrique du Sud et du Mozambique, s'inversant avec l'ombre du soleil afin d'insister sur une autre filiation : celle entre l'ANC et le Frelimo ;
- l'absence – il s'agit plus ici d'un « message » politique – du Malawi en tant que pays (ou du moins de la stèle censée le représenter), dont il est souligné qu'il a eu un rôle assez ambigu dans son opposition à l'apartheid (parmi les États africains proches ou limitrophes de l'Afrique du Sud) ;
- enfin les trous apparents sur la façade du musée même, afin de signifier les impacts de balle émanant de l'assaut conduit par les forces du régime d'apartheid.

Deux personnages illustres émergent là encore : Samora Machel et Oliver Tambo (militant de la cause anti-apartheid, président du Congrès National Africain, connu pour son combat en exil), main dans la main. Ils sont accompagnés secondairement par Robert Mugabe et Kenneth Kaunda, autres pères de l'indépendance en Afrique australe (au sein des ex-Rhodésies). Les ombres de Nelson Mandela ou de Hector Pieteron (cf. supra) ne sont également jamais très loin, perceptibles sur des photographies distinctes. Il nous est ainsi exposé une connivence entre la bataille pour l'indépendance en Afrique australe, la lutte contre l'apartheid et la symbiose entre plusieurs acteurs régionaux, ce qui relève bien du message d'un panafricanisme.

À l'analyse de cet exemple, il nous semble possible d'émettre quelques hypothèses sur des réalités patrimoniales, esthétiques et symboliques, plongeant dans la géopolitique régionale. Du point de vue de la signature paysagère, on remarque tout d'abord la présence d'un *design* architectural assez caractéristique, celui répandu d'une « marque de fabrique » sud-africaine. Or, nous sommes ici au Mozambique, dans une structure muséale constituée par les deux pays, dans le cadre de la commémoration d'un événement qui les lie et qui agit comme un moment fondateur. Il faut donc convenir de l'existence d'une amorce de partage patrimonial régional en Afrique australe : elle n'est pas toujours uniquement nationale et peut dessiner une approche interétatique.

Une deuxième remarque en découle. Il semble bien qu'une certaine « diplomatie patrimoniale » de la seule Afrique du Sud ait cours et ait tendance à primer localement (Photo 13). Cette dernière peut s'apprécier dans les codes architecturaux utilisés, mais également du point de vue du discours mis en avant – appréciable à ce niveau par les signalétiques présentes, mais aussi le propos des guides locaux –. Le récit, réconciliateur, dessine un primat du regard arc-en-ciel sur la région, autour il est vrai d'une narration assez lissée, quelque part homogénéisée, pour ne pas dire consensuelle.

Ce qui nous amène à notre troisième et dernière remarque. Alors même que les contextes et temporalités étaient quelque peu différents entre les deux pays, quelques messages interpellent. Ainsi, il est fait un lien direct et exclusif entre les exactions des soldats de la Renamo et son appui par le régime d'apartheid (évacuant, ce faisant, les motifs d'insatisfaction les ayant nourri localement, associés tout particulièrement à la politique autoritaire et centralisée du Frelimo postindépendance). De même, outre la guerre civile au Mozambique, les heurts entre mouvements politiques dits noirs durant les dernières années de la politique de développement séparé en Afrique du Sud (entre l'Inkhata pro-zoulou et l'ANC par exemple, dans un schéma opposant « ethnicisme » à « panafricanisme ») ne sont que peu évoqués et encore moins explicités. Quand ils le sont (du bout des mots ou des lèvres...), ils en viennent à être associés à une période générale de troubles et de déstabilisation inhérente à la vaste lutte qui se tenait.



Photographie 13 : ANC/Frelimo ; Afrique du Sud/Mozambique ; Tambo/Machel - filiations et partages au Matola Raid Centre. Les deux partis postindépendants ne font qu'un avec le pays actuel dans une vision régionale.

Conclusion de chapitre

En cette partie, la discussion s'est articulée autour des deux thématiques retenues en ce travail, celle du « patrimoine culturel » et celle de la « valorisation touristique », en mettant en évidence les apports réflexifs et conceptuels/notionnels présents au sein de la littérature. Ils composent le substrat de cette étude. S'agissant de la question du patrimoine culturel, nous avons tout d'abord souligné l'importance de la question patrimonial(isante) au niveau global, le passage progressif à l'hypermodernité, le « choc de la mondialisation » (et son retour de balancier actuel) et pour finir le besoin contemporain de racines reconnues et rassurantes. Il a été rappelé que le patrimoine détenait des fonctions multiples et agissait comme une catégorisation du monde. En tant que processus social, le phénomène de patrimonialisation participe, lui, d'un regard et d'un tri d'objets par des acteurs ayant des intérêts propres et un positionnement à faire valoir. Sur la question de la valorisation touristique, notre réflexion s'est orientée vers quelques marqueurs : tout d'abord, la logique de reconnaissance par l'ouverture au public, à l'Autre, via l'activité touristique et les enjeux contemporains autour de l'hybridation (ce qui renvoie au *critical turn* et au post et hyper tourisme contemporain). Nous avons ensuite discuté sur les sujets de l'exotisation, de la mise en scène et de l'authenticité travaillée, dans la mesure où ils tiennent une place notable en ce travail. Pour finir, on a réfléchi sur la construction identitaire à l'intérieur des sociétés postcoloniales (avec les notions d'identité collective et d'identité projet).

Notre recherche s'essaye à confronter ces apports conceptuels à des espaces africains en profonde mutation, à les mettre en relation avec ces territoires décentrés. Il faut tenir compte de la singularité post-ségrégative/coloniale. Mais d'ores et déjà, on peut arguer d'une résonance, au regard du réservoir patrimonial présent, c'est à dire celui hérité et celui contemporain lui répondant. La mise en commun de ces deux

thématiques aboutirait logiquement à parler de tourisme patrimonial et culturel en Afrique du Sud comme au Mozambique. Or, du fait des spécificités de nos matériaux (en relation avec leur localisation, leur nature, leur fréquentation « ouverte »), nous aurons plutôt tendance à privilégier le terme de valorisation patrimoniale *en partie* touristique. Les objets-lieux (de mémoire) retenus accueillent un large spectre de publics ou de visiteurs ; les termes se veulent plus ouverts que celui de touristes, dont nous ne dénigrons absolument pas le mot, mais qui reste un élément d'un tout.

Dans les deux pays, la valorisation du patrimoine culturel est devenue un processus décisif d'édification d'un esprit unitaire et intégrateur, à cause de traumatismes historiques. Ces derniers ont été réappropriés et instrumentalisés par les partis politiques arrivés au pouvoir. Rappelons que ceux-ci sont aussi les partis de l'indépendance (et donc les acteurs garants d'une démocratisation arrachée de haute lutte). S'ils jouissent d'une aura certaine, ils sont également aujourd'hui, et il faut bien souligner cet aspect, des partis contestés, car confrontés à de vives récriminations internes de par leurs pratiques corruptrices/clientélistes (au sein des deux pays), voire autoritaires (au Mozambique particulièrement). Une sélection de faits relevés dans l'actualité récente permet de s'en rendre compte²¹. Dans ce contexte, on peut supposer que ces initiatives patrimoniales mémorielles opiniâtres sont aussi tournées à l'interne, dans le but de graver un récit et forger un esprit de corps.

Les lieux célébrés ont été choisis, non pas uniquement en raison de leurs attributs fonctionnels, mais pour leurs qualités incidentes (soit la mémoire que l'on veut cultiver). Cela se double, pour l'Afrique du Sud, de l'enjeu économique. Au sortir de l'apartheid, le patrimoine se devait d'être un véhicule de la construction d'une nation gagnante et de l'érection d'une identité (à l'instar du Mozambique au sortir de l'indépendance). Mais vont s'ajouter à cela une forte marchandisation et exploitation touristique, tournées vers le monde extérieur : à savoir les touristes (étrangers) regardant et cautionnant cette nouvelle Afrique du Sud et validant à leur tour sa redéfinition. Dans ce cadre, des personnalités historiques majeures se voient réhabilitées pour « servir » la narration. Elles ont depuis muté en des icônes sur-mobilisées, identifiées et identifiantes de la mise en patrimoine, au prix aussi et parfois de quelques raccourcis.

²¹ Nous pouvons évidemment citer, pour l'Afrique du Sud, le scandale politico-financier rattaché à l'ex-président, en prison depuis 2021, Jacob Zuma (ou « affaire Zuma »), relevant d'un trafic d'influence et de pots-de-vin perçus à l'occasion de contrats d'armement. Il a mis en évidence les failles béantes au sein du parti majoritaire ANC et conforté l'image dégradée du Parti de Mandela (jugée pour certains comme une trahison des nobles idéaux historiques). Son incarcération a débouché sur de vives violences dans le nord et nord-est du pays (plus de 300 morts, émeutes et nombreux pillages). Pour le Mozambique, deux évènements peuvent être rappelés : d'abord le « cas Cardoso » (Bertrand, 2003). Ce journaliste a été assassiné en 2000 en pleine rue à Maputo et provoqué un vif émoi dans le pays. Le Directeur du journal *Metical*, luttait activement contre l'infiltration de la corruption et l'accumulation de biens de responsables politiques dans tous les rouages de la société, jusqu'aux proches du président en place. Ensuite le scandale des « dettes cachées ». En 2016, a été rendue public une dette faramineuse dans le pays de 2,2 milliards, contractée entre 2013 et 2014 par trois entreprises publiques mozambicaines, afin de financer des projets de surveillance maritime, de pêche et de chantiers navals. Sa découverte a conduit à la suspension de l'aide internationale, plongeant le pays d'Afrique australe dans une grave crise financière. De ces évènements, ANC et Frelimo n'en sont pas sortis grandis.

LA MARGE PATRIMONIALE EN SES CONTOURS : UNE QUALIFICATION ET UNE NARRATION (RE)TISSEE

- PROBLEMATISATION ET ANCRAGE SPATIAL ET IDEEL -

- Non, ça m'intéresse, assura Persy. Vraiment. Je me demande juste pourquoi ça intéresse un jeune Blanc de la classe moyenne, c'est tout.
- Je suis fasciné par les pans inexplorés de l'histoire sociale, répondit Will avec un haussement d'épaules. Et notre pays en regorge.

Michèle Rowe, Une heure de ténèbres

Attribuer un nom est un acte de pouvoir, l'occupation initiale et la plus définitive d'un territoire étranger. Mon père, qui protestait tant contre l'empire des autres, a réendossé le statut d'un petit empereur.

Mia Couto, Les sables de l'empereur

Précisons à présent les termes et les interrogations qui forment le substrat de ce travail. L'exercice suppose un examen personnel pour révéler d'abord ce qui, dans notre cheminement, nous a amené à progressivement nous intéresser aux écarts et aux lieux du refoulement. Dans un souci de conceptualisation, nous allons ensuite introduire le terme de « marge » (rattaché en partie au spectre centre-périphérie mais aussi à l'image de territoire) et le confronter à la thématique patrimoniale. Par une valorisation potentielle de celle-ci, affleure la thématique touristique et des loisirs à travers l'ouverture aux publics, laquelle va venir consacrer le processus.

Contextualisation scientifique : un attrait pour la dynamique des marges

COMPARAISON ET ÉCHELLES

En préambule, nous souhaitons très rapidement dérouler le fil du parcours scientifique, afin d'appréhender les origines du positionnement et des actuels objets de recherche (Figure 14). Le constat liminaire en est une appétence assez lointaine pour l'exercice de la comparaison, de la taxinomie et de la hiérarchisation. La concrétisation en a été le travail de thèse : à la suite d'une étude monographique réalisée en Maîtrise (dont le sujet fut la cité industrialo-portuaire de Richard's Bay), la recherche doctorale fut conduite à l'échelle intra et interurbaine, au sein de la province du KwaZulu-Natal en Afrique du Sud (Folio, Guyot, 2004). Au cœur de la réflexion se trouvaient la notion d'armature urbaine d'une cinquantaine de localités provinciales, croisée avec un exercice typologique aboutissant à la structuration modélisante des villes postapartheid (avec à la clé une présentation de 5 sous-modèles théoriques dynamiques, Folio, 2004b).

Ce goût pour l'approche contrastive s'est poursuivi par étape, au moment où de nouveaux terrains étaient approchés : tout d'abord les hautes terres sud-africaines, en tant que second espace phare étudié (Johannesburg et Pretoria - 1) ; puis des métropoles plus lointaines (Le Cap, Port Elizabeth - 2), dans le cadre d'un regard surtout comparatif/informatif ; ensuite un étranger proche, le Mozambique, à travers sa région sud autour de Maputo (nouveau terrain clé - 3) ; enfin, et pour être tout à fait complet, des espaces actuels investis plus au nord, en Tanzanie (Dar es Salaam et Zanzibar - 4).

Cette démarche originelle, autour des « observations recoupées » et de cette dialectique entre singulier et général, demeure en partie dans cet exercice d'HDR.

En effet, dans le présent essai, on pourra toujours constater la présence d'une double approche comparative, d'abord entre deux pays d'Afrique australe (la République d'Afrique du Sud et la République du Mozambique), ensuite à l'intérieur même de ces deux États (par exemple entre certaines Régions/Villes et l'Etat central) et, pour finir, entre les objets-lieux retenus, sur lesquels un travail à grande échelle a été entériné depuis plusieurs années. Par conséquent, l'approche se veut multiscalaire, pour ne pas dire transcalaire, dans une optique de va-et-vient entre la grande et la petite échelle. La finalité en est une perpétuelle (re)mise en perspective.

Toutefois, avec la prise de recul nécessaire, on est venu à la conclusion que ce premier constat, pour stimulant qu'il soit, restait finalement inabouti et quelque peu incomplet afin d'appréhender finement les contours des travaux actuels. Une distance réflexive a dû se réopérer pour tenter de saisir, avec davantage de liant, ce qui a fini par

progressivement s'imposer et devenir au centre de nos réflexions. Et ce qui demeure, aujourd'hui encore, une source constante de curiosité et d'émulation intellectuelle.

Afrique du Sud - Mozambique - Tanzanie
Aire géographique appréhendée et trajectoire

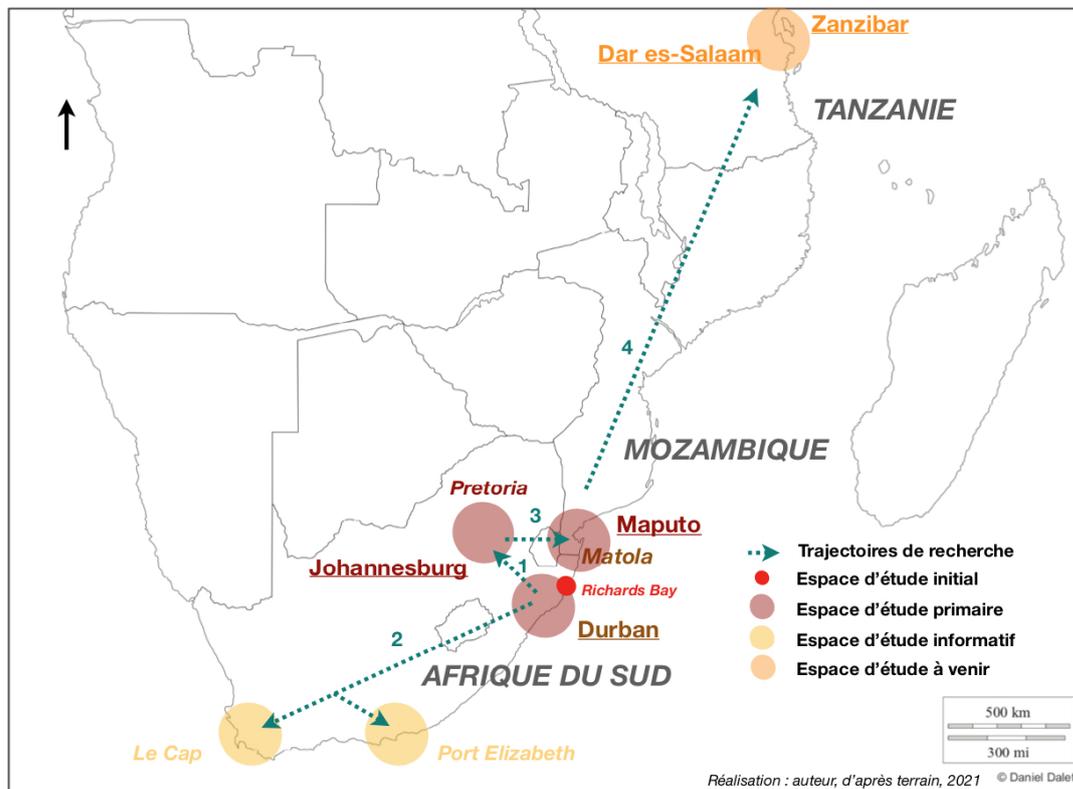


Figure 14 : Afrique du Sud - Mozambique - Tanzanie, aire géographique appréhendée et trajectoires personnelles

DYNAMIQUES DES SUDS... DANS LE SUD

Aux termes de cette phase plus poussée de recontextualisation de l'approche scientifique, il ressort que la recherche a fini peu à peu par graviter et se fixer autour de quelques grands axes :

- Les politiques de réaménagement et de réinvestissement du « Sud », pris dans un sens générique et global ; ce qui conduit assez rapidement à une évidence sur :
- La Diversité des « Suds » (dans la définition de la géographie du développement et des réflexions sur le Sud global ou mondialisé notamment...)

Dans le prolongement de ce postulat, il en ressort :

- En premier lieu, un intérêt qui s'est peu à peu renforcé pour les caractéristiques et la définition des espaces précaires que l'on qualifiera de « marge », ceux des « oubliés », lestés parfois d'une image de territoire prononcée (et pas toujours très positive), en déshérence ou retirés géographiquement (en considérant là encore les niveaux d'échelle : ce sont donc « des Suds des pays du Sud »...).

- En second lieu, les dynamiques et évolutions de ces marges, les amenant à reprendre/revendiquer/se voir confier un rôle nouveau, c'est à dire acquérir une « valeur » autre ; leurs places ou images peuvent s'en trouver réhabilitées (c'est la question du renouvellement) et à terme changer le regard (Urry, 1990) et tendre vers l'invention du lieu (Knafo, 1991, 2018). À cette fin, l'outillage patrimonial deviendra un champ de recherche que l'on investira progressivement.

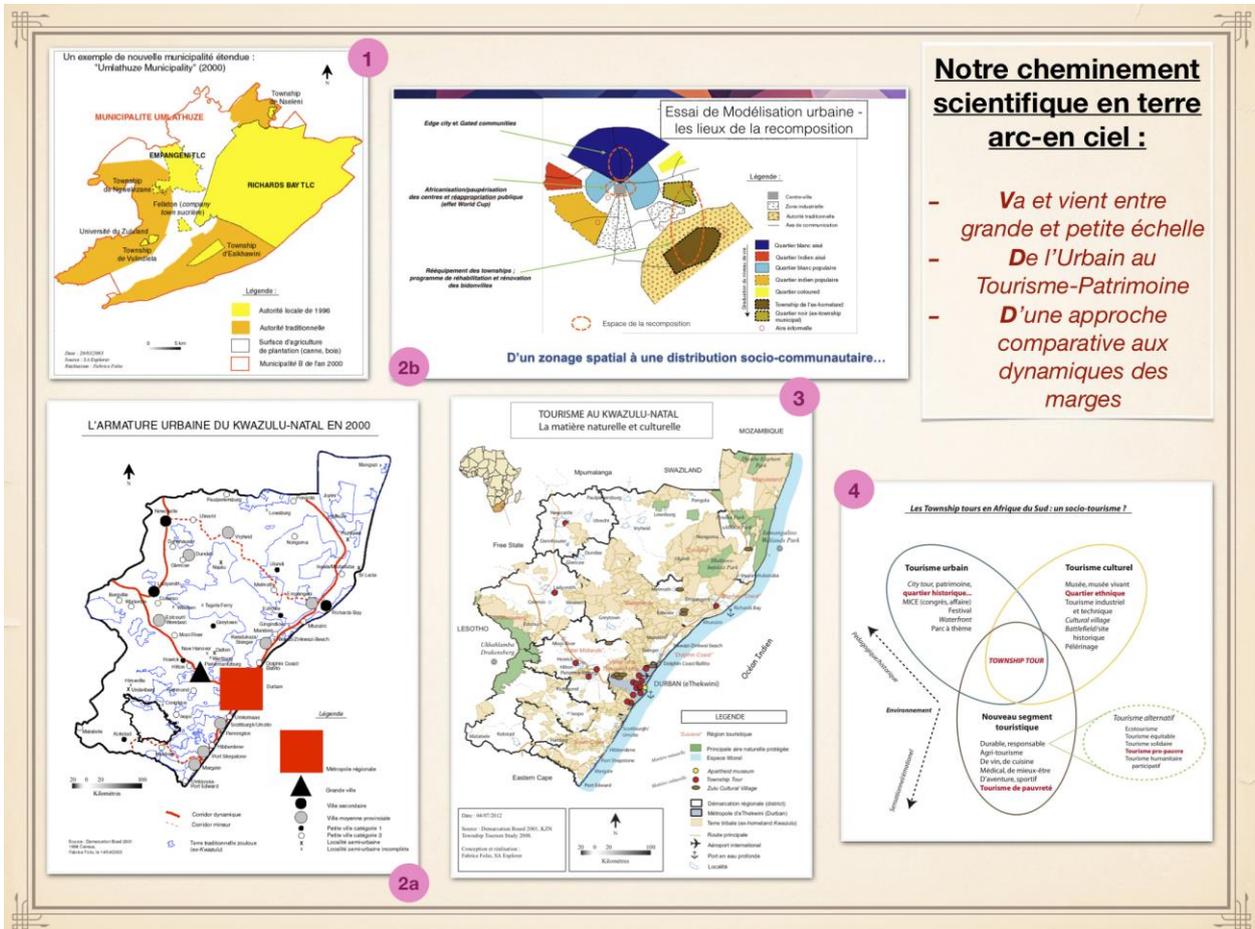


Figure 15 : notre cheminement scientifique en terre arc-en-ciel (sélection de cartes et visuels issus de productions scientifiques)

De l'urbain, notre regard s'est par conséquent peu à peu orienté vers les matériaux touristiques et patrimoniaux. Nul doute que l'étude des visites guidées au sein des townships et autres aires informelles des villes d'Afrique du Sud ont permis cette jonction entre géographie urbaine, lieux des écarts, valeur mémorielle, tourisme et enfin efforts de reconnexion (Figure 15). En substance, celle-ci associe synchronie – état situé à un moment donné – et diachronie – socle historique et jalonnement des faits –.

En somme, nous nous sommes confronté à la problématique de la (ou des) mutations(s) des Suds dans le Sud, par les ressorts de la valorisation patrimoniale et touristique. Une dynamique des marges a ainsi succédé à une approche comparative. Le diagnostic devient à ce moment plus précis. Les questionnements s'affirment :

Comment certains lieux géographiques (ici en Afrique australe), pouvant être qualifiés de « marges », sont-ils réappropriés, recentrés, recodés, via la valorisation patrimoniale, pour en changer le sens et la valeur géographique ?

Ce qui sous-entend très vite des interrogations secondaires : qu'entendons-nous exactement par « valorisation » du patrimoine ? Est-elle forcément touristique ? Ce processus n'est-il pas soumis à des enjeux différents, par exemple économiques tout autant que politiques, identitaires voire territoriaux ? Qu'est-ce que le « recodage » ? Et quelles en sont les traductions, les conséquences *in situ*, entre résilience territoriale, changement d'image (Férerol, 2017), voire néo-phénomènes d'exclusivité spatiale ?

L'ensemble de ces interrogations nous incitent à présent à définir les limites de la notion de « Marge patrimoniale » et des dynamiques inhérentes susceptibles de l'intéresser. Pour ce faire, il faut puiser dans le corpus géographique existant.

Qu'est qu'une « Marge patrimoniale » ?

MARGES, PATRIMOINE, TOURISME : UNE ARTICULATION ENTRE MEMOIRE ET CENTRALITE

Expliquer ce qui relève de la marge patrimoniale implique, en premier lieu, de revenir aux fondements de l'objet même. Nous évoquerons l'origine du terme et l'usage que l'on en fait concomitamment. Nous appuierons l'idée qu'aucune marge n'est fixe et se prête au contraire au jeu des évolutions. Replacée dans un contexte patrimonial, il sera insisté sur les vellétés de reconnaissance et de mise en valeur contemporaine des mémoires et des lieux douloureux. La marge patrimoniale se dévoilera autour des marqueurs de l'excentration, de la réputation et de son potentiel en tant que ressource.

- *Marge et périphéricité ; marge relative : essai de précision*

Appréhender la marge implique tout d'abord de mobiliser un des couples les plus célèbres de la discipline géographique, celui de « centre-périphérie ». En effet, l'objet marge s'interprète dans un continuum de périphéricité, lui-même défini par rapport à une zone d'attraction centrale.

Rappelons, en vertu des mots de J. Levy, que le modèle centre-périphérie relève en géographie d'un rapport hiérarchique entre deux espaces, basé sur des interactions dissymétriques : « un système spatial fondé sur la relation inégale entre deux types de lieux : ceux qui dominant ce système et en bénéficient, les centres, et ceux qui le subissent, en position périphérique » (Levy et Lussault, 2013).

Au reste, on ne peut comprendre précisément ce qui relève de la marge, mais aussi des confins ou des périphéries, si l'on ne considère pas au premier chef l'objet centre qui rayonne et influence d'une manière ou d'une autre. A. Reynaud (1981) rappelait que les centres sont des lieux de concentration de populations, de richesses, d'information, de capacité d'innovation et de pouvoirs de décisions. G. Dematteis, (toujours dans le dictionnaire de J. Levy et M. Lussault, 2013) complète le propos sur le fait qu'il intègre aussi une capacité de polarisation et d'attractivité d'un espace.

Pour C. Grataloup (2004), ce modèle notoire, centre-périphérie, est doté « d'une robuste capacité heuristique, à condition de ne pas le banaliser à l'excès ». Pour l'auteur, il faut donc en conserver l'usage à la conceptualisation de tout système fondé sur des relations d'inégalités. C'est là le point fondamental. Centres et périphéries ne se projettent pas en tant qu'état descriptif de différenciation ou même de gradient spatial.

Par conséquent, toute définition de l'objet « marge » nécessite de prendre en considération une lecture interactionniste et inégalitaire des relations entre territoires (Bernard, Blondy, Duhamel, 2017), selon la convergence plus ou moins marquée des facteurs suivants :

- Le désenclavement ou non – ou très partiel – de l'espace en question ;
- La capacité (ou non ou lacunaire) des acteurs à se mobiliser localement pour établir de nouvelles ressources ;
- La non-ingérence d'acteurs portant un projet inédit/radical perpétuant, de ce fait, la dépendance.

Étant entendu qu'il n'y a pas un état donné, la marge, plus que de se rattacher simplement au concept de périphérie, plus encore que d'être associée aux périphéries, doit davantage se comprendre par rapport à des « degrés de périphéricité ». En somme, la périphéricité implique une lecture continue et la marge en est une de ses composantes (Figure 16).

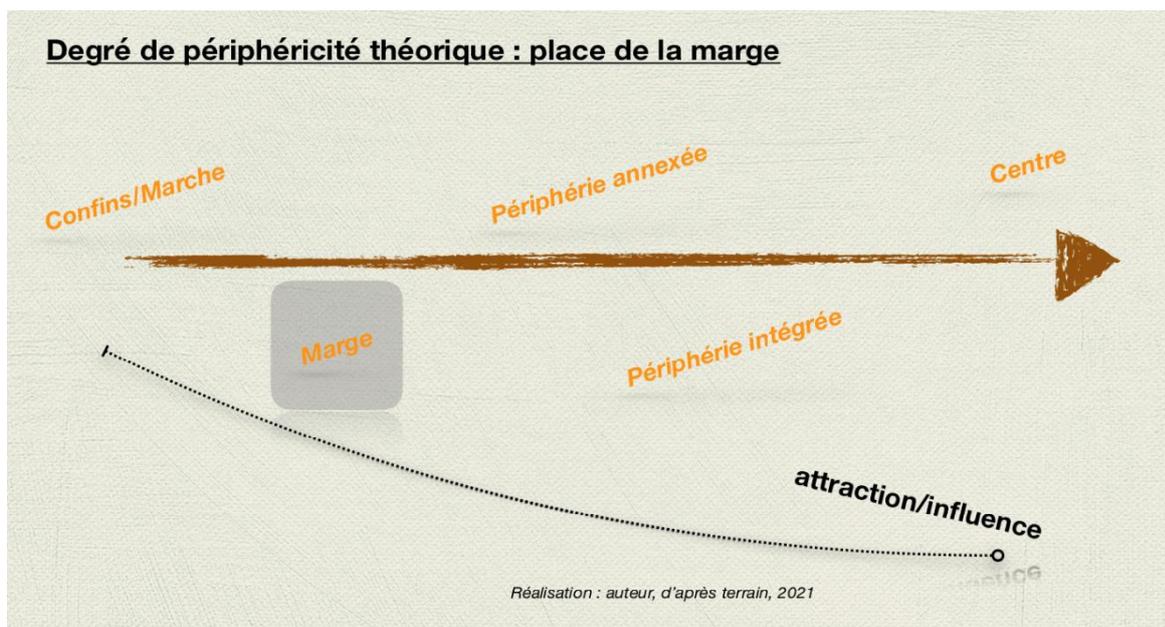


Figure 16 : degré de périphéricité théorique - place de la marge

Peut à ce moment émerger un nuancier, où se succèdent « marche » (ce sont des portions d'espace aux autorités vacillantes ou embryonnaires – on peut aussi à ce niveau mobiliser le terme de « frontière » ou de confins) ; « marge », où se nouent les caractéristiques de l'éloignement et/ou de la mise à distance (une marge n'étant pas forcément géographiquement lointaine mais l'espace, lui, peut être craint ou évité...) ; et

enfin « périphérie » (au sens classique du terme), qui regroupe les ressorts précédents, mais aux relations – sous influence – plus fortes avec le centre²².

L'assertion voulant qu'il « n'y a de vie que dans les marges » comme le disait l'écrivain Honoré de Balzac, témoigne bien d'une seconde réalité à considérer : la marge n'est pas immuable. Elle tend à se modifier ou à être modifiée, changeant son état, lui-même produit d'un processus. Si la marge peut s'observer à un instant donné, elle doit être assimilée à une réalité mouvante et provisoire. L'évolution de la marge s'appréhende de par son état considéré à un moment précis. Les dynamiques existent et peuvent modifier cette donnée. En effet, elles peuvent évoluer sur le temps long (une périphérie ou une marge peut ainsi gagner en centralité, voire s'intégrer à cette dernière), ou au contraire s'affirmer davantage, en accentuant à ce moment les discontinuités avec le centre (la périphéricité ou la marge se creusant plus encore).

En somme, nous partons de l'idée que :

« Tout espace, tout élément de l'organisation d'un système peut, à tout moment, devenir une marge ou cesser de l'être... La marge n'est qu'un élément transitoire dans la perception et l'organisation que les hommes attribuent au territoire qu'ils se constituent », d'après les propos de Prost (2004).

D'autres subtilités sont à considérer, sur lesquels nous reviendrons dans la partie « Résultats et apports de la recherche ». *In situ* les réalités ne sont pas intrinsèquement homogènes : aussi peuvent-elles présenter des doses ou des degrés de centralité contrastés sur un temps très court, qui est celui de l'alternance (c'est le cas de la logique diurne/nocturne, des pics de fréquentation horaire avant désertion relative d'un lieu quelconque...) ; au surplus, elles fluctuent aussi selon l'échelle retenue : c'est le cas d'une portion de quartier, d'une place, d'une rue, d'un musée même se distinguant, par exemple, de l'espace environnant, lui-même autrement plus vaste.

En somme, il nous revient d'insister sur l'ensemble des porosités entre catégories ou états donnés, dans le prolongement des études sur le post-tourisme (Feifer, 1985, Urry, 1990). Les innombrables entredeux vont effectivement venir altérer les frontières en instillant des continuités, des glissements, des croisements, là où on ne pourrait voir que ruptures, discontinuités, fragmentations (Martin et al., 2012). À ce sujet, comme le disent M. Delaplace, G. Simon (2017), on sait que les Sciences Sociales font un grand usage des couples d'opposés. Ceux-ci permettent de « fixer » l'information, de situer et de distinguer différents groupes ou catégories en deux pôles. Les auteurs convoquent Weber (1992) en arguant que ces catégories (par exemple : Autre/Même ; Altérité/Familiarité ; Etranger/Autochtone) fonctionnent globalement sur le mode idéal-typique, c'est à dire utopique, pour obtenir un « tableau de la pensée homogène ». Toutefois, on sait pareillement que les Sciences Sociales ont de plus en plus le souci des formes médianes, des formes hybrides (Bhabha, 2007) ou encore dissonantes (Lahire, 2004), que l'on peut rapprocher à des informations résiduelles non catégorisables. C'est ce que nous tenterons d'examiner concernant nos objets-lieux.

²² Notons, quant à une petite précision de vocabulaire, que le concept « d'arrière-pays » touristique est pour sa part plutôt mobilisé dans le cadre plus spécifique d'un centre d'activité littoral (Suchet, 2017).

Au final, dans la mesure où l'on part du postulat qu'existe une dynamique de la marge, que l'on définira en ces termes : « espace de transition [...] en continuité avec son territoire, dépendant de lui et en même temps marqué par une modification progressive de ses éléments et de ses caractères » (Prost, 2004), on peut attester très logiquement qu'il n'y a pas de marge absolue (Gumuchian, 1997).

La marge étant relative, on la désacralisera enfin en rappelant, dans le sillage de R. Rochefort dans les années 1980, combien finalement cette notion est floue et que « le plus grand risque serait qu'en enfourchant un mot à la mode, les géographes contribuent (...) à le sacraliser dans leur récupération hâtive, alors qu'il s'agit d'abord de le démystifier » (Rochefort, 1986). Plutôt que flou, nous privilégierons pour notre part le terme versatile ou mouvant. On aura d'ailleurs soin de noter que la marginalité n'est pas élevée au rang de concept dans les différents champs disciplinaires.

- *Réhabilitation des mémoires douloureuses et mise en patrimoine*

La marge, ses contours éthérés, ses possibilités infinies d'évolution étant à présent actés, il est possible à ce stade de soulever le point de l'appropriation patrimoniale culturelle contemporaine exprimée à son endroit. Tout aussi important sera de tenir compte, parallèlement à cela, de questionnements qui lui sont associés.

Il nous faut repartir de l'idée qu'au cours des années 1990, l'expression « devoir de mémoire » s'est imposée dans le discours politique, notamment français (Chevalier, 2016). La mémoire devient « régulièrement constituée en enjeu ou vertu » (Lavabre, 2000), en particulier dans des lieux à multiples finalités (tels que des musées), où des événements graves de l'histoire se sont déroulés (on pense à des sites de massacres). Rappelons que la notion de lieu de mémoire fut théorisée au sein de l'illustre ouvrage *Les lieux de mémoire : symboles, monuments, archives, objets, personnages et lieux emblématiques*, paru dans les années 1980 et 1990 et dirigé par l'historien Pierre Nora. De nos jours, les pratiques mémorielles se développent de manière infinie, la mémoire est à la mode a-t-on déjà pu lire ici et là. L'auteur insiste sur le fait que les sociétés occidentales sont entrées dans « l'ère de la commémoration ». Aux Etats-Unis, l'historien américain Jay Winter a avancé l'expression de « memory boom », pour parler de la propagation de produits médiatiques ou culturels consacrés à l'histoire.

Comment cerner précisément la dimension douloureuse d'une mémoire ? Pour D. Chevalier (2015), on peut dégager deux grandes caractéristiques. L'une concernerait le temps long tragique, l'autre le présentiel émotionnel. En premier lieu et à l'instar de ce qu'avance S. Citron (2002), elle est à inscrire au « Tableau noir de notre histoire ». En second lieu, elle continue de « faire mal » et se répercute sur le quotidien d'individus.

De sorte qu'a pris forme une patrimonialisation des vestiges des heures noires de la colonisation, dans un esprit de perpétuation du souvenir (des millions de victimes de l'esclavage et du racisme en particulier). Plusieurs exemples de hauts-lieux prestigieux au sein d'une zone « Afrique » étendue peuvent être cités, de l'île de Gorée au Sénégal, au Morne Brabant à Maurice, en passant par Stone Town à Zanzibar (Tanzanie), l'île James en Gambie, les forts et châteaux portugais de la côte du Ghana, Ilha de Moçambique ou encore Robben Island en Afrique du Sud. À la forte notoriété, ils ont tous en commun d'être classés au patrimoine mondial de l'UNESCO. Nous pouvons ajouter à cet

inventaire, et sans prétendre à l'exhaustivité, les Shimoni Slave Caves au Kenya, Ouidah et la Porte de Non-Retour au Bénin, Ribeira Grande de Santiago, Cidade Velha à Cabo Verde, le Museu Nacional da Escravatura à Luanda (Angola), le marché des esclaves de Badagry au Nigéria ou encore, pour La Réunion, le musée historique de Villèle²³, ainsi que le Réseau « Stèles, mémoire, esclavage » de l'océan Indien qui intègre, pour sa part, les lieux de Fort Dauphin (Madagascar), Saint-Paul (La Réunion) ou Mamoudzou à Mayotte (en plus de Ilha et du Morne). Nous retiendrons l'idée de trauma pour évoquer ces mémoires douloureuses. Notons qu'a été lancée en 1994 à Ouidah, Bénin, La Route de l'esclave sous patronage de l'UNESCO. Ces mémoires ne renvoient cependant pas systématiquement à l'esclavage ou à la traite : on connaît évidemment les Mémoriaux de Murambi, Bisesero et Gisozi au Rwanda (en lien avec le Génocide), tandis que l'Ethiopie se fend d'un Red Terror Martyrs Memorial Museum à Adis-Abeba, qui se centre sur la répression conduite par le « Derg » et le joug communiste entre 1977 et 1978.

Les heures douloureuses attachées à des périodes violentes, refoulées – et nous concernant au sein de cette étude, les deux bornes « officielles » que sont la colonisation et l'apartheid, d'autres pages étant moins exposées voire niées –, connaissent un regain d'intérêt depuis plusieurs années. Citons le « patrimoine dissonant » de Tunbridge et Ashworth (1996), ou encore celui « contesté » (Dann et Seaton, 2001). Les objets-lieux qui leur sont associés peuvent être rapprochés à des « stigmates de l'histoire », à très forte valeur émotionnelle, sur lesquels un regard radicalement neuf se porte, aux conséquences démultipliées (scientifiquement et symboliquement). Ils s'inscrivent dans des projets que l'on qualifiera volontiers d'alternatifs, tant :

« Les dynamiques initiées semblent en rupture avec celles que connaissent les lieux dans l'histoire, des dynamiques de marginalisation, et transgresseraient les normes sociales ou les fondements politiques à l'origine de ce processus de marginalisation » (Oiry-Varacca, 2016).

La localisation des sites (souvent en position reculée, dissimulée voire, pendant un temps, à la visibilité « déniée ») nourrit une charge d'altérité incontestable, ce qui est le cas de beaucoup de lieux retenus dans ce travail. Dans notre esprit, l'éloignement est un paramètre potentiel. Pour autant, il n'est pas le seul. L'évitement en est un autre, devant par exemple une image peu favorable. Cela peut aisément se concevoir face au passé difficile de l'endroit en question, cumulé aux phénomènes de réappropriation souterraine qui ont parfois depuis eu lieu – par des populations pauvres ou des marginaux –, ou l'apparition de trafics en tout genre voire de la criminalité. Il nous faudrait à cette fin retenir l'idée d'occultation de matériaux non anodins. Pour finir, une régénération du site, et par là, des mémoires passées, va potentiellement survenir et en réorienter le sens (ou du moins tenter de le faire).

À une échelle plus fine, les matériaux constituant cet alter-patrimoine sont très variés. Mobilisés ils peuvent devenir un capital – une ressource – indéniable. Par exemple en Guadeloupe, M. Dussauge (2015) a montré que l'histoire de l'esclavage est

²³ Qui a pris, depuis 2020 suite à un important projet de rénovation conduit par le Conseil départemental de La Réunion, l'appellation de « musée de Villèle, histoire de l'habitation et de l'esclavage », centré sur l'esclavage à Bourbon. La reformulation, pour ce qu'elle dit, est donc importante à souligner.

narrée à travers une différenciation très détaillée²⁴. Sans doute que cette approche sérielle, ce travail scrupuleux d'indexation des matériaux et de leurs particularités historiques, joue pour la crédibilité de l'ensemble. Ils dessinent un esprit de concorde, lequel va pencher en faveur de leur acceptation, étape importante pour la mise en valeur. Il n'en reste pas moins que le prisme de l'objectivité et de la rectitude historique, ainsi qu'une certaine prise de distance, ne parviennent pas toujours à rendre compte de l'indicible avec pleine justesse. D'après M. Jadé (2015), ce dernier demeure aussi de l'ordre de l'émotion, de l'affect. C'est là un trait de caractère tenace de ces objets-lieux. Aussi le rôle de « la médiation harmonieuse d'histoires sensibles, humaines, à fort impact émotif sur le visiteur » devient-il, à ce moment précis, crucial.

Une interrogation pouvant effectivement survenir est : comment articuler des mémoires difficiles ou éprouvantes avec des mises en patrimoine et des ouvertures au public (voire une marchandisation touristique) ? Pour D. Chevalier (2015), « conjuguer ensemble ces dimensions contient une certaine indécence ». Ces processus ne semblent a priori pas aller de soi. G. Clastres (2019) se demande comment, par exemple, opérer un partage d'espace entre visiteurs et par exemple descendants de victimes, les uns et les autres n'ayant aucunement les mêmes attentes, les mêmes états affectifs. Quelle devient la manière appropriée de gérer des « cohabitations souvent conflictuelles » ? Si l'on prend l'activité du tourisme, ce dernier détient ses propres exhortations ; il influe, par ses codes et normes, l'aménagement d'un territoire, entre besoin d'infrastructures de commodité (aire de stationnement) et désir d'équipements (restauration, librairie, boutique de souvenir). Face à cela, le passé ardu, la tragédie évoquée, avec ses valeurs mémorielles et introspectives, peut très vite rentrer en contradiction et exprimer, simplement visuellement, une discordance flagrante.

Selon M. Jadé (2015), « en devenant emblèmes, ces lieux prennent un sens social particulièrement appuyé et surtout politique ». L'auteure avance que plusieurs types de mémoire(s) s'y rattachent, sur lesquelles se greffent des réalités historiques et sociales : mémoires nostalgiques, apaisées, meurtries, revendicatrices, oubliées... Selon elle la prudence est par conséquent de mise dans toute opération de patrimonialisation de mémoires douloureuses. La déontologie doit être érigée en principe suprême. Les manipulations sont à évacuer grâce à la modération et au discernement. Tout compte fait, les lieux mémoriels nécessitent d'être réinventés pour ne pas sombrer dans l'oubli, ce qui peut permettre l'attractivité, le partage de connaissances. Conjointement, « la sensibilité de la mémoire des hommes » se doit d'être préservée. Elle conclut en affirmant que « la mise en tourisme est alors un épineux processus d'appropriation mémorielle collective, aboutissement d'un travail de deuil social ».

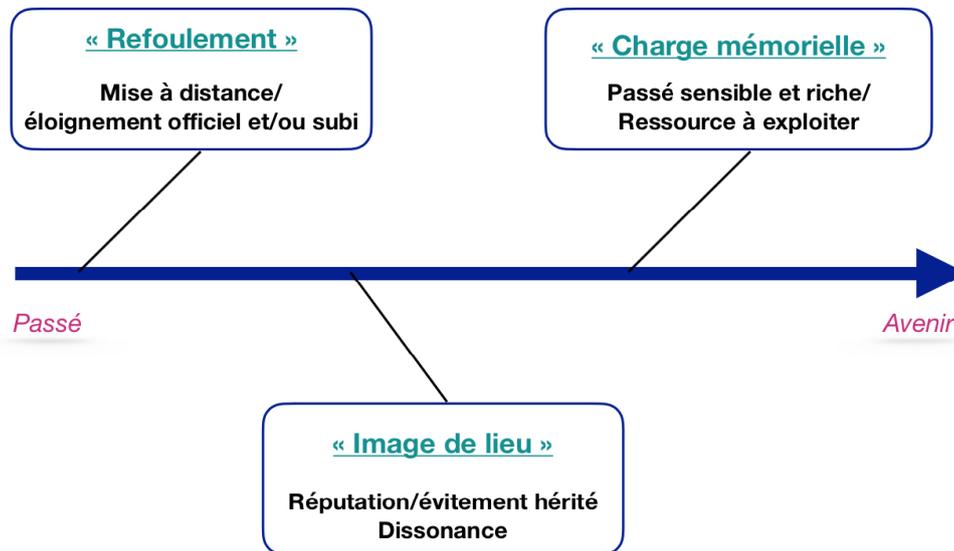
- *Pour une définition simple de la Marge patrimoniale*

Adossé à cette littérature, il s'agit à présent d'écrire et de décrire l'objet « Marge patrimoniale », selon la conception que l'on s'en fait. À ce niveau, la réflexion s'inscrit

²⁴ Elle inventorie les sites tangibles (sites de production « agro-industriels » comme les habitations-sucreries et caféières...), les autres sites liés au travail des esclaves (telles que les voies de communication), ceux liés à la résistance (comme les places fortes, les refuges naturels...), les lieux de commémoration (comme les monuments, les places dédiées à l'abolition) mais encore les sites d'histoire et de mémoire (tels que les musées, cimetières, quartiers, sites archéologiques...), sans oublier les formes immatérielles : danse, chant, conte, musique, pratique magico-religieuse...

dans une démarche interdisciplinaire en sciences humaines et sociales. L'objet corrèle plusieurs paramètres qu'il convient de regarder de manière non exclusive.

Marge patrimoniale : essai de définition



Réalisation : auteur, d'après terrain, 2021

Figure 17 : marge patrimoniale - essai de définition

En ce travail, la marge patrimoniale se définit de la sorte (Figure 17) :

- tout d'abord, par la notion d'éloignement (éventuel), accompagné d'un accès ardu et plus généralement d'une mise à distance historique ; dans cet esprit, il est possible de parler de « **refoulement** », en référence aux degrés de périphéricité qui permettent de positionner des objets-lieux de la marge dans le spectre allant des confins aux périphéries (intégrées/délaissées) ; nous pouvons citer les exemples des ex-quartiers ségrégués, marqueurs spatiaux de l'apartheid urbain en Afrique du Sud (ici les *townships* d'Umlazi pour Durban et de Soweto pour Johannesburg), et les aires de *caniço* (ville de « roseaux ») mozambicains (Xipamine/Mafalala à Maputo), qui abritaient, sous colonisation portugaise, la population noire vivant en dehors de la ville de ciment. Si les villages culturels, très touristiques, ont été pris en compte dans cette étude, c'est parce qu'ils sont positionnés dans l'hinterland des villes de l'ex-Afrique du Sud blanche, en bordure ou dans les anciens bantoustans (*homeland*), réserves destinées à la majorité noire (et qui avaient vocation à devenir de futurs États « ethniques »).
- ensuite, selon une logique de réputation et potentiellement d'évitement ; nos exemples précédents peuvent être cités de nouveau, mais le spectre s'élargit ici à des zones situées en position centrale ou péricentrale. Celles-là détiennent une valeur patrimoniale et peuvent subir des effets de contournement si la zone est (jugée) dégradée, dangereuse, non « contrôlée » (zone littorale de The Point à Durban, abords du Constitution Hill auprès de Hillbrow à Johannesburg). Une marge peut donc se situer tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'un centre (Capellà

Miternique, Marcotte, 2015). Qui plus est, nous accordons de l'intérêt au passé monumental intégrant des matériaux sensibles toujours apparents dans l'espace de la cité. Ils représentent une gageure pour le pouvoir en place en termes de gestion patrimoniale (du point de vue du discours et des actes à tenir). Dans ce registre, nous convoquons la notion de dissonance (Turnbrigde, Ashworth, 1996). Dans les deux cas, il est possible d'évoquer « **l'image de lieu** », en sous-entendant la réalité du craint, du répulsif et/ou du tabou, et *de facto* du sensible.

- enfin, de par la réalité d'un passé âpre, mais qui dans le même temps s'avère un matériau idéal, riche et mobilisable. Dorénavant connu et assumé, ce dernier s'apparente à une « **histoire chargée de sens** » autour d'un héritage ponctué d'un désir de (ré)appropriation. D'un point de vue spatial, le principe d'une **ressource de territoire** est clairement posé : car si la périphérie s'avère souvent trop près du centre et pas assez éloignée pour devenir un endroit « extra » ordinaire (au sens d'une altérité), ce n'est pas le cas de la marge. Un processus de patrimonialisation (au sens de reconnaissance et d'ouverture) devient effectif et lui accorde une nouvelle valeur. Au final, la valorisation peut prendre des atours touristiques grâce à sa singularité/exceptionnalité. Dans ce contexte, les domaines du *Dark tourism* (Lennon, Foley, 2000) ou du thanatourisme (Seaton, 2007) peuvent être investis, liés à la nature même des objets-lieux. L'offre prend à contrepied les thèmes fréquemment attachés au tourisme, à la légèreté, au relâchement, par les contours d'un pesant héritage.

Il nous apparaît que le premier aspect ne s'ajoute pas forcément au second mais peut le compléter. Le dernier est par contre toujours présent. Prenons le cas du secteur de Soweto qui s'est patrimonialisé autour du Musée Hector Pieterse et de *Vilakazi street*. Il symbolise bien la marge patrimoniale, en totalisant tous les traits évoqués.

Carnet de terrain 7 : Hector Pieterse Museum, Soweto (Johannesburg)

Avant de mentionner le musée à proprement parler, il convient de souligner la touristification à l'œuvre et la réhabilitation (voire les amorces de gentrification) entreprises dans l'artère Vilakazi Street et d'une partie alentours d'Orlando, au sein du township de Soweto (cf. photographie 14 supra). Depuis plusieurs années maintenant, s'observe une opération poussée de patrimonialisation à l'échelle d'une portion du quartier même. En attestent, les maisons boîtes-d'allumettes repeintes (dans une mise en conformité à l'idéal-type passé), les trottoirs refaits et surtout les nombreux nouveaux restaurants, échoppes et chapiteaux touristiques ayant dorénavant pignon sur rue. Cela, sans oublier les animations diverses (spectacle zoulou, danse de mineurs...) prenant vie en pleine rue, juste en face du Musée Mandela. Sur Vilakazi street, tous les 20-30 mètres, se retrouvent par ailleurs des signalétiques délicatement gravées. Elles racontent les moments jalons de cette journée très importante que fut le 16 juin 1976, connue sous « les émeutes de Soweto » (initialement des manifestations contre l'apprentissage obligatoire de l'afrikaans à l'école). Le tout est accompagné d'œuvres d'art (notamment des déconcertantes sculptures forgées), positionnées en pleine rue et exprimant une participation d'artistes locaux.

Le musée Hector Pieterse est lui établi au bout d'une grande esplanade ponctuée par un mémorial, où se juche entre autres une auguste photographie de Sam Nzima. Sur celle-ci, Hector Pieterse, l'une des premières victimes de cette funeste journée – où on a compté 300 victimes –, est porté par un camarade de classe, Mbuyisa Makhubo. Rappelons que la photographie, aux airs de trinité, a fait le tour du monde et a contribué à populariser la lutte anti-apartheid à l'international.

Elle est devenue l'artefact d'un lieu-symbole, attirant une foule de visiteurs se prêtant aujourd'hui gaillardement au jeu des photographies de groupe et autres autoportraits inéluctables.



Photographie 14 : la touristification culturelle de Vilakazi à Orlando, Soweto (clichés : auteur)

Le musée rappelle lui, par certains aspects, celui célèbre de l'apartheid situé à côté du parc d'attractions de Gold Reef City, dans une version plus modeste. Les dons ayant présidé à sa construction sont privés pour une grande part, exposés à l'entrée sur une large plaque (on y retrouve par exemple Standard Bank). La fréquentation, quant à elle, reste non négligeable, surtout de la part d'une clientèle extérieure, étrangère ultramarine. Il faut par ailleurs noter (à l'instar du musée de l'apartheid), l'impossibilité de prendre des photographies à l'intérieur du lieu, moins pour la sécurité des œuvres – le musée s'apparente davantage à un centre interprétatif – que pour limiter la diffusion d'images. La structure semble ainsi fidèle aux standards sud-africains, mais elle paraît de facture moins ostentatoire, avec de surcroît quelques avaries relevées çà et là : vidéos ne fonctionnant plus, bookshop et boutique de souvenirs fermées (en mars 2019).

En ce qui concerne la narration qui s'en dégage, les émeutes de Soweto sont bien décrites, replacées dans un contexte global : on passe en revue l'histoire du quartier de la « South Western Township » (et celui des townships des hautes terres sud-africaines), la politique d'apartheid établie au niveau national, ainsi que l'après 1976. Le message se centre sur l'explication, l'impact et les conséquences de cette journée décisive. Les récits exprimés donnent une touche émotionnelle. Il est intéressant de constater, en termes d'éléments plus discordants, la justification et la mise en contextualisation des tirs par la police d'apartheid même (avec un double commentaire exposé, celui policier et celui des manifestants, qui s'avère singulier) ; ou encore le rappel de la violence existante dans le township entre habitants des maisonnettes et des hostels (logements collectifs masculins) après 1976 particulièrement. On y relève par ailleurs une mention sur la « Conscience noire » et le personnage de Steve Biko (qui demeure moins présent dans d'autres musées liés à l'apartheid). De même, la personnalité qu'est Winnie Mandela (également peu consensuelle en Afrique du Sud) est représentée via un film projeté : est-ce là lié à l'emplacement de ce musée à Soweto, dans un township notoire, zone où ces différentes figures, à la fois exceptionnelles et controversées, ont pu être (et sont sans doute encore...) extrêmement populaires ?

Au total, le lieu (et ses abords), quelque peu retiré géographiquement dans le sud de Johannesburg, est accessible dans le cadre des singuliers « Township tours ». Pleinement réhabilité, il prend un caractère un peu figé, dans une sorte d'espace-temps immémorial. On a peine à imaginer qu'il a incarné, par le passé, le chaudron de la lutte anti-ségrégative, l'activisme politique, les incursions des casspirs (véhicules de transport de troupes), les violences et l'état d'urgence... D'un réputé no-go area, il est devenu un nouveau haut-lieu patrimonial et touristique.

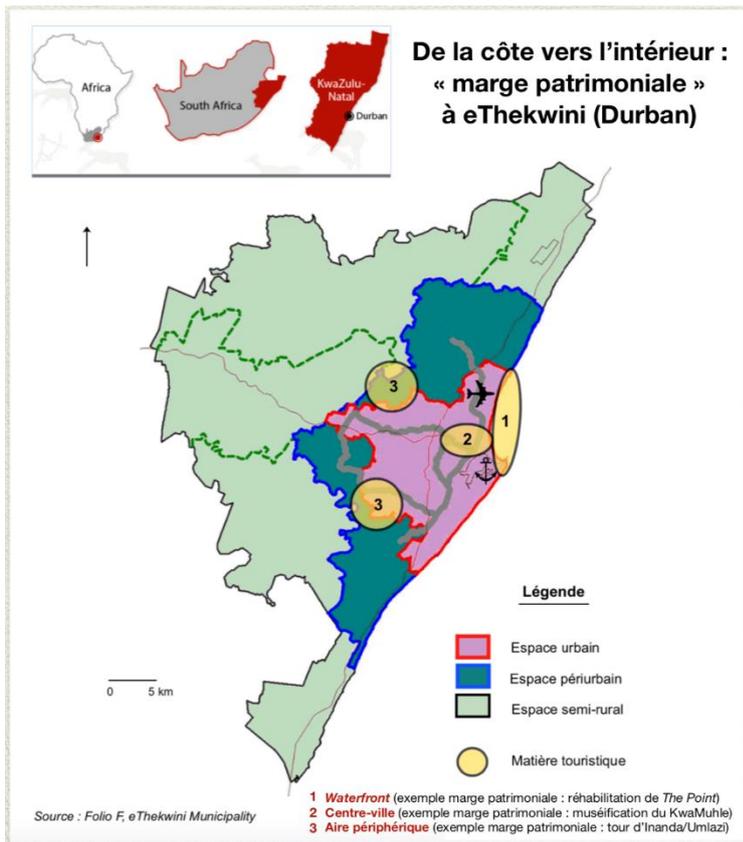


Figure 18 : de la côte vers l'intérieur, "marge patrimoniale" à Durban (carte remaniée, d'après Folio, 2013)

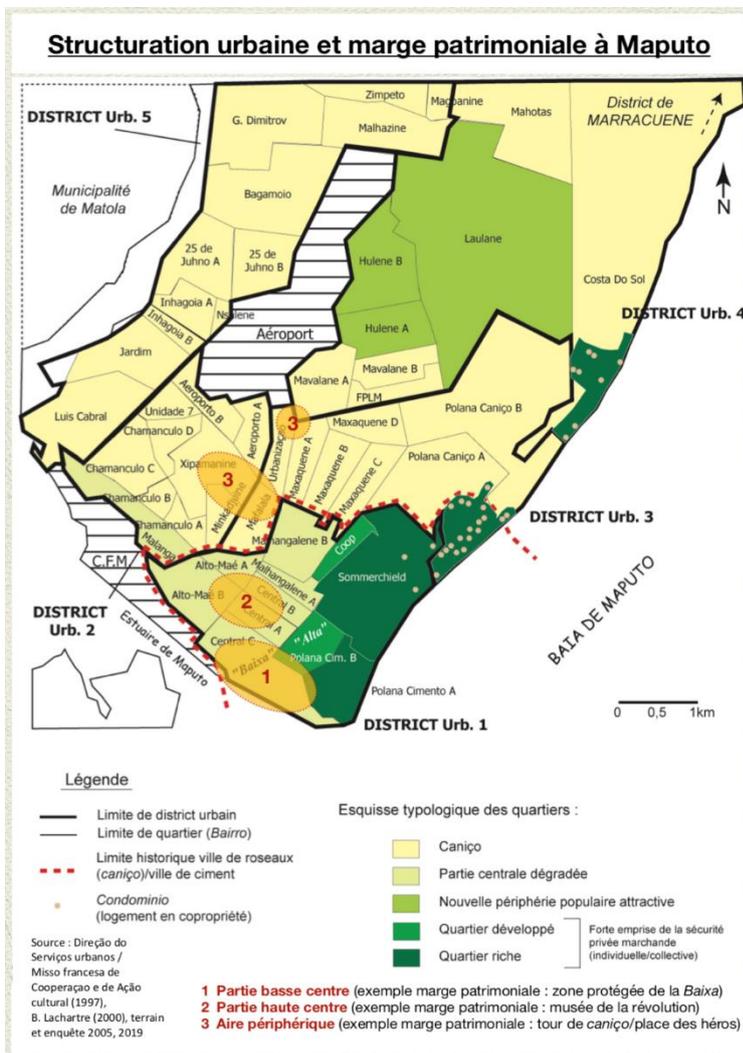


Figure 19 : structuration urbaine et "marges patrimoniales" à Maputo (carte remaniée, d'après Folio, 2007)

Sur le plan de la localisation spatiale, les objets-lieux étudiés peuvent se situer évidemment en zone périphérique (curseur éloignement), mais aussi et on le redit en zone péricentrale ou centrale (curseur évitement/réputation, hérité ou récent). C'est ce qu'indiquent les cartes des villes de Durban et de Maputo (Figures 18 et 19). À Durban, à travers les exemples avancés, on constate que les marges patrimoniales coïncident avec les trois aires métropolitaines ouvertes au tourisme (balnéaire, centrale et périphérique, dans ou au-delà des townships). À Maputo, sont observées des marges patrimoniales en zone basse puis haute du centre-ville (*baixa/alta*), de même qu'au sein des faubourgs populaires (*caniço*). Ces marges patrimoniales se déclinent ainsi dans des quartiers très différents du point de vue de leur niveau de développement, qui suit généralement une graduation centrifuge à l'intérieur des localités retenues en cette étude.

UN PROCESSUS DE « RECODAGE » DES MARGES PATRIMONIALES

En nous basant sur l'exemple développé précédemment, nous pouvons à présent tenter de mieux déterminer le phénomène, c'est à dire la manière dont une marge va se patrimonialiser. Cela nécessite de préciser le contexte et les instruments permettant l'action. Il est à ce moment permis d'opérer un rapprochement avec le tourisme, générateur de composants de centralité, d'urbanité et gage d'une image identifiante (même si la considération plus large « d'accès aux publics » sera on le redit privilégiée).

- *Centralité et image identifiante à travers la sphère du tourisme*

En 2017, N. Bernard, C. Blondy, C, et P. Duhamel ont indiqué que « le tourisme est une activité qui contribue à faire sortir les lieux de leur isolement, de leur position périphérique pour les amener, parfois, à devenir des lieux à la centralité temporaire, partielle mais également pleine et entière ». Cela signifie en creux et dans le prolongement des propos de P. Violier (2008), que le tourisme démontre une capacité à intégrer des espaces marginaux. Il peut même s'en satisfaire. S. Pickel-Chevalier et P. Violier (2017) n'affirmaient-ils pas que : « le tourisme est donc un vecteur ambigu du modèle centre-périphérie. Il se nourrit de la marge culturelle qu'il construit et entretient pour générer une attractivité pouvant engendrer une centralité nouvelle » ?

Rappelons, à l'instar de l'équipe MIT (2002), que « l'histoire de la mise en tourisme du monde est en grande partie celle de l'art et de la manière de donner de la valeur à des lieux qui n'en avaient pas ou guère (...). Les pieds des touristes changent le sable, la neige, les ruines ou les champs de betteraves en or ». On s'est longtemps interrogé sur le défaut de centralité (que l'on peut plus largement inscrire dans un défaut de considération) des lieux touristiques. W. Christaller (1933) lui-même, les avait assignés à des lieux périphériques dans sa définition de sa théorie des places centrales. De son propre aveu, ceux-ci étaient dépourvus d'aire régionale sous influence ou d'aire complémentaire à l'échelle régionale. L'argument visant à les restreindre à une aire complémentaire à une échelle régionale pour exprimer une centralité n'a pourtant que peu de pertinence. Par leur nature même, ces lieux attirent parfois des populations du monde entier, leur aura internationale les faisant *de facto* bénéficier d'une dose de centralité (à un niveau supra-national). Qui plus est, de par leur évolution, à mesure d'un enrichissement local imputable à l'économie présente et aux emplois induits, ils peuvent se diversifier économiquement (au prix d'un affaiblissement relatif du tourisme initial), concentrant encore plus d'urbanité et tendant vers le statut de ville.

L'urbanisme touristique produit une ville dissemblable de la ville fordiste (Kadri, Bondarenko, in Decroly, 2015). Comme l'énonce M. Stock, « il existe une qualité urbaine spécifique des lieux touristiques » (2012). L'auteur avance que, par rapport notamment à la mesure synthétique du nombre de population, un degré d'urbanité supérieur y est observable. On peut citer en exemple des niveaux d'aménités supérieurs à la moyenne, parfois des prestations uniques, y compris au sein d'espaces de petites tailles comme des stations. L'urbanisme touristique se caractérise donc par une spécialisation de territoires dédiés à la consommation, au simulacre et aux expériences (Page et Hall, 2003), ce qui en fait un objet à part. Il contribue à faire de ces territoires des lieux d'intégration réunissant les visiteurs et les résidents, associant local et (inter)national.

Il ressort donc que le tourisme impulse l'essor d'urbanité dans les lieux qu'il crée et cela peut prendre plusieurs formes, comme on a pu le voir à travers le cas de *Vilakazi street* à Soweto. La matérialité paysagère intéresse les quartiers, les rues viabilisées et protégées tout autour, au sein desquels se sont greffés une vie marchande et des services adaptés. À une autre échelle, le musée – espace de rencontre des visiteurs, touristes et autochtones – est un des lieux d'urbanité par excellence, questionnant (pour Layne, 2008) échanges, mixité et expériences communes. Quant à l'immatérialité paysagère, elle s'incarne en la tenue d'évènements (tel le *Soweto Heritage Festival* vers la fin septembre) de plus en plus pris en main par les autorités locales (Garat, 2005).

La culture et les loisirs sont devenus des matériaux valorisables pour capter les flux compétitifs (Zukin, 1995). Les nouvelles stratégies, qu'elles soient événementielles ou matérielles, sont ainsi à replacer dans les évolutions de l'économie urbaine basée sur des activités créatives (Florida, 2002). Elles prennent une tonalité fortement symbolique (Lash et Urry, 1994), soucieuse de distinction concurrentielle. La régénération culturelle (Photos 15) est devenue une des matrices des pouvoirs publics, replacée dans des stratégies de développement urbain, dans le but de retransformer, physiquement et socialement, des espaces déprimés (Bianchini et Parkinson, 1993). En effet, les enjeux s'articulent tout autant autour de la redynamisation que du marketing territorial (Ingallina, Park, 2005). Au demeurant, il est saisissant de constater que la régénération urbaine a subi des modifications profondes, passant d'opérations classiques de rénovation/ réhabilitation à une restructuration de la forme urbaine (Chaline, 1999), puis progressivement au renouvellement des fondamentaux économiques de la ville (réorientation, diversification) et de l'image qu'elle renvoie.

Les acteurs en charge veillent de la sorte à travailler une « image identifiante » (Augé, 1994), qui fait écho aux représentations que les collectivités souhaitent donner à voir de leur territoire (Pradel, 2015). La logique « relève d'un marketing urbain » : les flux de visiteurs (qu'ils prennent la forme de touristes ou d'excursionnistes) étant aussi mesurés à l'aune de leurs potentielles dépenses de consommation (qui sont donc autant de recettes locales), estimées comme un nouveau levier de développement local. En somme, l'ouverture au monde qu'autorise l'épanouissement touristique peut prendre plusieurs formes, logistique certes, par exemple au niveau du désenclavement, financière (pour impulser le développement local de secteurs spécifiques via l'aide à l'investissement), ainsi que – et il faut insister sur cet aspect – symbolique (renvoyant à l'image identifiante conceptualisée et projetée). Soweto est aujourd'hui désenclavé par la ronde des tours proposés par de multiples prestataires privés. De nouveaux services

(marchands et non marchands) et secteurs d'activités ont prospéré, via la patrimonialisation touristique. L'image du quartier s'est inversée, ancien infra-lieu de violence (légitime ?), nouveau *must see* de Johannesburg.



Photographie 15 : restauration et valorisation de lieux patrimoniaux en Afrique du Sud (clichés : auteur) - se dégage un subtil alliage entre réhabilitation/rénovation et médiation, porté par un réseau d'acteurs (cf. Chapitre 4).

Il en est ainsi des marges patrimoniales : le processus de patrimonialisation va leur permettre de regagner de la visibilité par un recentrement spatial et historique, de modifier leur image identifiante (de « lieux refoulés », on passe à des « lieux de mémoire »). L'activité touristique n'aura pas toujours la même intensité, la mise en valeur ne sera pas forcément la même qu'à Soweto. Toutefois, il faut en retenir la reconquête d'éléments de centralité par le changement de sens et la venue de visiteurs. Nous concernant, sera proposée l'expression de « recodage » pour traduire ce phénomène. C'est à notre avis ce qui va permettre de recentrer la marge patrimoniale, suivant le raisonnement de Bernier (2013) : « les marges spatiales ont pourtant un capital spatial avec lequel les acteurs sociaux parviennent dans certains cas à jouer, au point de réaliser parfois un retournement des polarités patrimoniales et touristiques ».

Pour résumer, le recodage traduit une (re)valorisation des objets-lieux par l'exposition et l'ouverture au(x) public(s), ce qui sous-tend aussi leur (inéga)le touristification. Si l'on veut être tout à fait précis, il découle d'une double articulation (Figure 20), montrant clairement la résultante d'un processus social :

- une stratégie de « **requalification** » ; cette dernière implique prioritairement le volet spatial : elle régénère le lieu en question, en le raccordant fonctionnellement et symboliquement à l'espace de la cité.
- une stratégie de « **re-narration** » ; celle-ci touche au discours émis : elle modifie la représentation du lieu, par un nouveau récit remanié et projeté, plus positif.

Dynamiques d'investissement des Marges patrimoniales

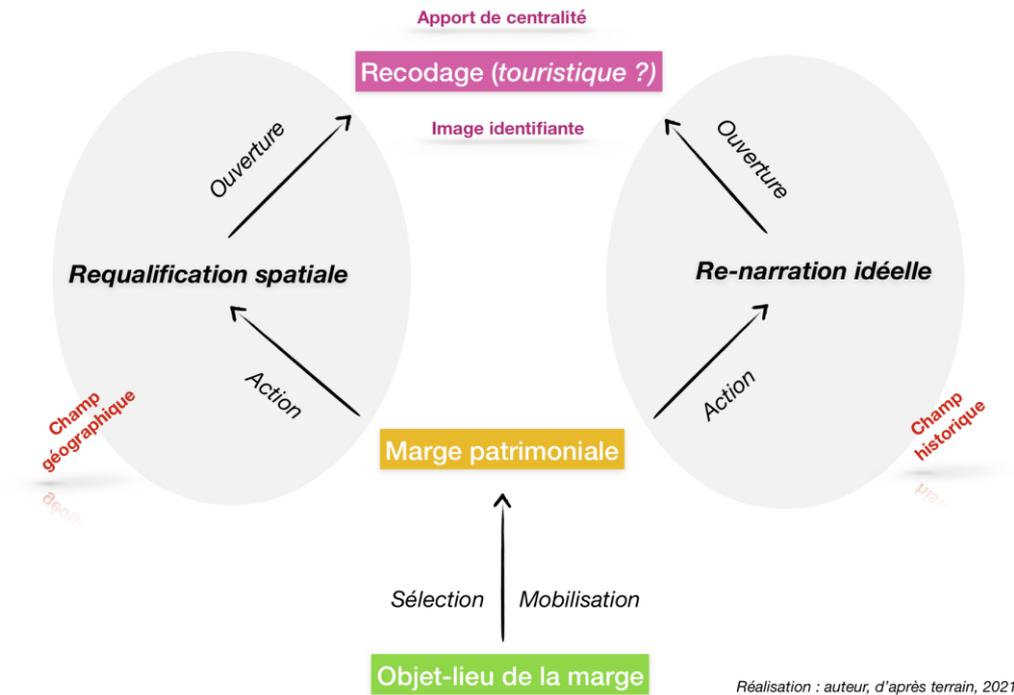


Figure 20 : dynamiques d'investissement des marges patrimoniales

Le cas de Liliesleaf Farm, décrit ci-dessous, permet d'illustrer notre propos. Surtout que le choix de cet exemple, à l'inverse du quartier de Soweto, permet d'insister sur les caractéristiques d'un lieu qui n'est pas/plus éloigné géographiquement de nos jours (au sein de l'espace métropolitain de Johannesburg). En outre, il ne se situe pas dans un environnement que l'on pourrait qualifier de pauvre ou de précaire.

Carnet de terrain 8 : Liliesleaf Farm (Johannesburg)

D'un site auparavant périphérique (au moment des faits, dans les années 60, nous nous situons ici dans les faubourgs chargés de ruralité à la lisière nord de la ville de Johannesburg), la ferme Liliesleaf a dorénavant acquis une « centralité ». Cet état de fait a été permis par un double mécanisme de progression de la tache urbaine de Johannesburg, mais aussi de l'arrivée d'une exclusivité fonctionnelle, apportée précisément par la valorisation patrimoniale et touristique.

En ce sens, la réaffectation est frappante. Il est fascinant de constater que cet espace refuge, recherché justement en des temps anciens pour son éloignement, son anonymat et finalement son côté très insignifiant (du point de vue des activistes de l'ANC), est inversement devenu un nouveau haut-lieu patrimonial, valorisé et recentré dans l'Afrique du Sud postapartheid (du même parti politique, aujourd'hui au pouvoir...). Le renversement, en matière d'espace-temps, est éloquent.

Cette remarque effectuée, on peut ensuite souligner la contemporanéité du musée sur un plan formel (typique d'une muséalité arc-en-ciel), à l'instar du Constitution Hill (Photo 15). Elle s'érige sur une base mélangeant supports anciens et bâtiments reconstruits voire modernes. En atteste la diversité des objets d'époque récupérés et exhibés. Toute la ferme, aujourd'hui muséifiée,

a été reconstituée à l'identique. Au total, il ressort un rapport fidèle à l'idée d'authenticité, maniant réhabilitation, rénovation et création. Un service de restauration est aussi présent à l'intérieur. La zone résidentielle alentour, plutôt cossue, est pour sa part bordée d'un parking.

En termes de contenus, le musée est très bien fourni et documenté : beaucoup de textes sont affichés, agrémentés de longs récits vidéo. À noter que l'on peut relever deux salles consacrées aux diplomates norvégienne et suédoise à la fin du parcours, hommage qui rappelle leur rôle très actif dans la lutte contre la politique de développement séparé. La présence de guides-médiateurs, associée à un visionnage d'un court film en préambule du tour, rappelle un peu le musée de l'apartheid. Autre aspect singulier retenant l'attention : le fait de laisser la parole, au sein de la « hutte » principale, au commissaire blanc ayant mené l'opération en 1963. Cette dernière fut considérée, sur un plan purement opérationnel, comme un franc succès, comme cela nous est bien rappelé. Le musée recontextualise l'épisode. Pour finir, une exhibition, placée en fin de parcours, prend du champ avec les événements locaux, en détaillant plus largement la lutte armée dans le pays et l'appui des bases militaires présentes un peu partout sur le continent. On relèvera l'anecdote savoureuse des safaris (Africa Camping safari) durant les années 80, lesquels acheminaient des armes dissimulées – à l'insu même des touristes occidentaux présents dans le véhicule – vers l'Afrique du Sud (via une traversée du continent selon une dorsale Nord/Sud).

La thématique phare exhumée en ce lieu s'énonce, nous l'avons dit, comme ceci : il y a un avant et un après l'assaut de 1963 contre les militants de l'ANC (bien que l'attaque de Sharpeville en 1960 eût déjà été un acte traumatisant). La période marque le passage d'une forme de lutte usant principalement de la désobéissance civile à des moyens d'actions plus radicaux et donc, si l'on simplifie, de la non-violence à des formes d'actions violentes (via les ligues de Nation – MK). L'évolution du parcours personnel de Nelson Mandela s'en trouve éclairée. La violence en tant que mode d'action ne s'en retrouve pas pour autant légitimée, elle est resituée et expliquée. Ce qui a pu être perçu comme un discours de promotion du terrorisme intérieur et de l'anarchie en d'autres temps (du côté du régime d'apartheid), se retrouve actuellement éclairé et partiellement réhabilité.

Le recodage exprimé en cet exemple a modifié à la fois l'aspect matériel et idéal de l'objet-lieu. À savoir une logique combinée de renouvellement géographique et de réinvestissement historique. Finalement, il s'est forgé un travail de reconnaissance mémorielle, mais aussi de transformation paysagère et de « raccordement » territorial. L'ex-marge s'est recentrée. Il nous faut encore débattre de ces deux leviers. La configuration des marges patrimoniales reste délicate et les ambitions affichées peuvent se heurter à certains défis et limites, dont il faut impérativement tenir compte.

- *Résilience de territoire et re-narration : quelle pertinence du discours ?*

La résilience d'un territoire, telle que proposée par M. E. Fererol (2017), consiste en la capacité de ce dernier à incarner un projet d'avenir, en dépit des déstabilisations passées provoquées par le statut de périphérie. Dans cette optique, le matériau patrimonial, nous l'avons répété, peut tout à fait apparaître comme un instrument décisif. Selon L. Boltanski et L. Thévenot (1991), le patrimoine s'avère être un travail interprétatif et argumentatif qui s'apparente à la fabrication d'une « cause ».

M. Augé rappelait que les sociétés post-modernes (occidentales dans son propos) détenaient et pouvaient impulser de vastes mécanismes de production artificielle d'identité (Augé, 1989). De sorte que, selon B. Galland (1993), les identités locales ont de plus en plus tendance à épouser les préceptes du marketing territorial, voyant des acteurs spécialisés, que l'auteur intitule des « faiseurs d'identité », avoir pour objectif de

les (re)façonner. Ces faiseurs tiennent autant du milieu politique que du monde de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme, de l'univers médiatique, comme du monde de la culture et du tourisme. Dans ce contexte, les lieux peuvent se voir offrir un nouveau sens et ambitionner de remettre en cause leur état. L. Denes (2012) rejoint cet avis, lorsqu'il est annoncé qu'utiliser le négatif pour créer du positif est même couramment usité chez les collectivités, la finalité étant de se recréer une image nouvelle, définie et attractive. Reste encore à s'interroger sur la sincérité du propos.

La patrimonialisation de territoires précaires, paupérisés, permettrait il est vrai à certains groupes sociaux de « se forger un patrimoine en propre, une visibilité, une légitimité », le patrimoine conférant « un droit de présence et une légitimité dans la ville » (Veschambre, 2008). Sa dimension idéologique prend à ce moment une acuité toute particulière, en particulier chez des sociétés longtemps dénigrées et mises à l'écart. La place des habitants, de la société civile, dans les processus de patrimonialisation des espaces périphériques est à observer de près. Elle l'avait déjà été par certains auteurs (Melé, 2005, Backouche, 2013), moins s'agissant des espaces de marges. Là, les populations cherchent à « articuler des lieux et des moments, des personnes et des artefacts » (cf. les travaux de S. Jacquot sur les banlieues parisiennes, 2015), renvoyant aux recherches de J. Rancière (2000) sur le « partage du sensible ».

Comment, dans ce contexte, mobiliser et reconstruire dans des espaces qui incarnent précisément un passé oppressif, des endroits de relégation ou de l'évitement et ce dans des territoires du Sud en mutation ? Plusieurs pistes peuvent se dégager.

Comme le rappellent M. Gravari-Barbas et S. Jacquot (2014), le contexte du continent africain ne peut se départir de celui postcolonial (Hall & Tucker, 2004) : « les projets patrimoniaux qui se mettent en place dans un contexte postcolonial ne sont pas exempts de nouveaux storytellings mobilisés pour (re)écrire l'histoire ». Les auteurs avancent que les « patrimoines des dominations » restent omniprésents (Boswell & O'Kane, 2011), renvoyant à des « mémoires traumatiques ». Pour M. Oiry-Varacca (2016), et en allusion aux travaux sur les *subaltern studies*, il faut garder à l'esprit que le positionnement des acteurs du tourisme patrimonial par rapport aux imaginaires touristiques hérités de la période coloniale demeure délicat. Vivant parmi ce patrimoine et ne pouvant occulter les imaginaires hérités de cette période, l'auteur montre que souvent les acteurs préfèrent réinvestir ceux-ci. La nécessaire réappropriation des patrimoines traumatiques par les populations locales est possible, « mais à condition que les nouveaux récits prennent en compte la diversité des messages patrimoniaux et de leurs destinataires, à la fois locaux et extérieurs » (Gravari-Barbas, Jacquot 2014). Au Mozambique, il est difficile, durant les visites guidées pédestres, de faire l'impasse sur l'architecture héritée européenne, bordée d'immenses flamboyants et acacias : la Casa de Ferro (ou maison de l'école Eiffel), la gare centrale, le théâtre Gil Vicente, le Clube Ferroviário ou le marché municipal constituent les fleurons de l'architecture *art deco* et coloniale de Lourenço Marques, sans oublier le style inimitable de Pancho Guedes comme sur l'Edifício Dragão. Ils vont être (ré)investis dans les parcours, aux côtés des statues révolutionnaires et des toponymes marxistes, à la manière d'un legs conquis, enchâssé dans une zone urbaine aujourd'hui protégée (Photo 16).



Photographie 16 : la zona protegida da baixa de Maputo en son legs exogène (cliché : auteur) - le Ministère de la culture est en charge de la préservation de principaux sites de la *baixa*, au très riche patrimoine portugais.

De plus, comme l'avance Auclair (2014), « ce ne sont plus les dimensions esthétiques, historiques ou architecturales qui sont mises en avant, mais 'ce qui compte pour les habitants', 'ce à quoi ils sont attachés' ». Ce faisant les acteurs patrimoniaux peuvent tendre vers une réfutation d'un ordre socio-spatial établi et de rapports de domination hérités. P. Melé (2013) a tout particulièrement abordé la reconnaissance de cadre de vie en qualité de valeur d'héritage au regard collectif et la capacité de certains acteurs « à universaliser des propriétés singulières et locales ».



Photographie 17 : les mutations du site muséal du KwaMuhle, Durban (clichés : auteur) - la maison indigène honnie est devenue un paisible musée local ; plus récemment, on y élit symboliquement des personnalités phares de la ville.

Au KwaMuhle museum à Durban, ce qui s'avérait être l'infâme Département de l'administration indigène – contrôlant strictement, par le passé, la main d'œuvre noire désireuse de travailler en ville – a pris les habits d'un élégant musée intime sur l'histoire ségrégative de la ville (et non sur l'apartheid même comme cela est précisé). Mais il s'est vu adjoindre, depuis peu, une aile annexe mettant en avant les figures locales ayant contribué, d'une manière ou d'une autre, à l'édification de la municipalité (Photos 17). Les visiteurs sont amenés à participer à l'élection de ces individus « bâtisseurs » via un scrutin (dans une démarche créative). Le changement de sens du musée, du négatif au positif, est palpable et celui-ci tient, qui plus est, à demeurer au plus près des citoyens.

Enfin, en partant de l'hypothèse que la valorisation patrimoniale des espaces de marge alimente une connaissance renouvelée de ces territoires « oubliés », on peut anticiper une meilleure reconnaissance et visibilité de la société locale par son intégration au « récit urbain » (Veschambre, 2007, 2008). C'est l'idée d'une re-narration des faits occultés/minorés/douloureux, replacés dans une alter ou contre histoire désormais affichée, portée aux nues et devenant emblématique d'un lieu. En Afrique du Sud, plutôt que l'apartheid même, ce sera le discours de la résistance à son égard, de l'abnégation venue d'en bas, de la quête farouche et inébranlable de liberté qui sera incarné. Au Mozambique, la lutte solidaire et populaire socialiste sera réaffirmée. Tournée de cette manière vers le devenir, on exhibe un message humaniste et universel. Dès lors, la re-narration trouve sa voie véritable entre garant d'un passé à vive sensibilité et déploiement d'un avenir : ce qui revient à penser la continuité.



Photographie 18 : récit et raccourcis - Bhambayi et ses « violences d'apartheid » ; le régime sud-africain et ses « agents » de la RENAMO (clichés : auteur) - peut-on suggérer ici une forme de « dépossession » de la vérité ? On n'insiste que peu sur les violences Noirs/Indiens lors du tour sur Gandhi à Durban. Au Matola Raid, les rebelles de la Renamo sont renvoyés à une unique instrumentalisation par le régime d'apartheid et à une déstabilisation étrangère.

Le risque, à ce moment, n'est-il pas de se complaire dans une histoire narrée imparfaite car « homogénéisante » ? N'y a-t-il pas un risque de faire l'impasse sur les

complexités locales et les dissensions de l'époque comme on peut le voir pour le Matola Raid au Mozambique ? L'opération de simplification d'une période trouble au musée de l'apartheid de Johannesburg a déjà été énoncée (Verbeeck, 2007, a même pu parler de dogmatisme...), visible par la moindre représentation des autres groupes (*Coloured, Indian, White* à travers notamment le combat politique d'Helen Suzman) et des violences entre Africains eux-mêmes (Fassin, 2007). À Durban en Afrique du Sud, le tour pédestre autour de la figure de Gandhi, nationalise et même universalise son combat, autour de la non-violence, le *satyagraha* ou force de la vérité. Pourtant, localement, des animosités entre Indiens et Africains ont marqué la vie du quartier d'Inanda et de *Phoenix settlement*. En ce dernier, était située la maison de Presse de son journal, *The Opinion* (publié entre 1904 et 1915), et les annexes d'ailleurs incendiées. Durant la visite, ces faits, non en osmose avec le discours usuel, sont moins audibles. Quand elles le sont, via une plaque (Photo 18), elles sont versées dans les « violences d'apartheid ».

- *Requalification spatiale et patrimonialisation touristique : quels effets ?*

En ce qui concerne à présent le versant spatial, on sait d'une manière générale que les projets touristiques sont mis en œuvre dans des perspectives d'aménagement du territoire (Caro, Dard, Daumas, 2002). G. Di Méo et alii (1993) ont fait remarquer que la patrimonialisation est devenue, pour les géographes, une grille de lecture fondamentale afin d'étudier les processus actuels de valorisation, d'appropriation et de transformation des espaces. Et comme le rappelle B. Prost, 2004, « si l'on veut bien connaître une organisation territoriale, il vaut mieux s'intéresser à sa dynamique qu'à son espace, le second étant la résultante de la première ».

Les termes de renouvellement, de régénération ou encore de requalification sont devenus notoires pour caractériser la réalité du renouveau des villes (ou de portions de ville) via une prise en main résolue, décidée par des acteurs. Et la culture sert désormais de levier à nombre de projets de requalification urbaine (Andres, Ambrosino, 2008). Parmi les outils les plus ambitieux de ces entreprises de renouveau, mêlant culture, tourisme et patrimoine, où se nouent des enjeux de développement et de nouvelle image de territoire, on trouve la mise en place de structures muséales. Ces dernières vont agir en tant qu'opportunités de conduite d'une transformation de la ville ou d'un territoire (Lusso, 2009 ; Boogaarts, van Aalst, 2002). Elles s'érigent à ce moment en des porte-drapeaux de « vastes programmes de création ou de régénération urbaines initiés par la puissance publique » (Navarrete, 2008).

En réalité, si des mutations contemporaines intéressent les objets muséaux, c'est sans doute parce que leurs missions deviennent démultipliées. P. Poncet et J-M Tobelem (2013), ont démontré que trois types de logiques éclairaient ces mutations. Face à la baisse des subventions publiques et les préoccupations de rentabilité, incitant à une transformation de plusieurs services (boutiques, restaurants, zone de réception pour les meetings...), on appose une logique économique. Face aux velléités de marketing territorial, dont l'objectif est de valoriser un territoire (à l'image souffreteuse ou défaillante), on note une logique territoriale ; enfin, dans le but de créer ou de consolider une destination touristique récipiendaire de subsides extérieurs, on trouve une logique touristique. De sorte que comme le dit M. Gravari-Barbas et E. Fagnoni (2015), « si le musée 'produit' du tourisme, il n'en est pas moins vrai que le tourisme 'produit' du musée ». Comme le rappelle Nijman (2000), Bilbao est devenu « l'exemple

paradigmatique parfait » de ces entreprises de renouvellement culturel et touristique (ici d'une ville industrielle) via le musée Guggenheim, lequel a sans doute été un des objets patrimoniaux les plus étudiés. Nombre de critiques ont d'ailleurs pointé les aspects normés qui se sont imposés à la suite, initiant de vastes mouvements de circulation par imitation : on peut entre autres citer les expressions de « MacDonaldisation » culturelle (McNeil, 2000) ou de MacGuggenheim (Zulaïka, 1997).

Dans ce contexte, il faut faire attention à la surdétermination de ce type de projet d'influence, dont il serait facile de croire qu'il peut partout où il s'implanterait connaître la même réussite. Selon B. Lusso (2009), l'ouverture d'un musée peut certes générer une dynamique territoriale, à replacer dans le domaine des programmes de régénération urbaine. Mais la culture et les musées détiennent en réalité une place parmi d'autres, les interventions touchant aux services, transports et espaces publics étant d'autres versants tout aussi prépondérants. L'ensemble doit s'inscrire dans une vision globale d'aménagement. Il avance que « la régénération urbaine par les seuls musées ou équipements culturels tient davantage du fantasme que de la réalité concrète ».

Il n'en reste pas moins, et nous rejoignons en cela les propos de A. Gospodini (2002), qu'une inversion de « la relation entre l'économie urbaine et la production culturelle ou architecturale » se donne à voir. Resituant la réflexion dans le cadre de l'hypermodernité et du crépuscule du capitalisme (ou « capitalisme tardif »), le cadre urbain et culturel apparaît dorénavant comme une condition préalable et non plus le résultat de l'essor économique des villes. Le retournement est notable. Les richesses obtenues ne s'inscrivent plus forcément dans les édifices et la production culturelle, ce sont ces derniers qui peuvent conditionner le développement urbain. Pour l'auteur, « l'architecture, la culture, les événements, le design urbain sont utilisés a priori comme un outil de développement économique local et de mise en tourisme des villes à advenir ». La patrimonialisation en vient à guider pratiques et politiques urbaines, elle se cristallise dans ce que M. Lussaut (2007) nomme une « idéologie spatiale ».

Au sein de nos espaces, nous retiendrons ce terme de requalification spatiale. Il nous paraît en effet pertinent pour évoquer des lieux « qualifiés » à présent d'estimables. En revanche, il est à souligner que ces opérations de requalification des marges se déroulent dans des zones spécifiques de pays en développement et/ou très inégalitaires. Elles opèrent en des secteurs circonscrits, souvent un édifice protégé comme le Fortaleza à Maputo, ou une place et ses environs immédiates, tels l'esplanade et le parc Louis Botha au-devant de l'Union building à Pretoria. Elles sont aussi éparpillées, à la considération de bornes/étapes bien distinctes ponctuant la visite des quartiers précaires comme celui d'Inanda à Durban. Il est donc très exagéré de compter sur une revitalisation complète de villes ou de parties de ville et il faut rester modeste sur les résultats attendus (bien que visuellement marquants). De même, nous préférons rappeler qu'elles opèrent ici dans des formes inégales de développement touristique (ou alter-tourisme). La mise en valeur et la fréquentation de Soweto, à la notoriété établie, n'est pas du tout la même que ceux d'Imbali, le petit township de Pietermaritzburg.

Quoi qu'il en soit, on assiste aujourd'hui, selon M. Delaplace et G. Simon (2017), à une amplification – que ce soit du côté des visiteurs comme des acteurs (décideurs et opérationnels) en charge – d'offres en direction des lieux hétérogènes (Maitland, 2008), des confins ou des marges (François et al., 2013 ; Gravari-Barbas et Delaplace, 2015),

c'est à dire des espaces anciennement ignorés, dévalorisés ou stigmatisés. Toutefois, et nous reviendrons sur ce point un peu plus tard : la patrimonialisation des marges ne mène-t-elle pas en parallèle à des néo-processus de creusement de disparités ? La valorisation, tant physique que symbolique, ne participe-t-elle pas aussi à une nouvelle « fabrique des inégalités » ? Le champ de la valorisation patrimoniale a pénétré celui des politiques d'aménagement (Thomas et al., 2004). Si la fabrique contemporaine des patrimoines peut détenir une inscription notable au plan socio-spatial, nous pouvons aller plus loin et nous demander si cette inscription spatiale ne s'avère pas plus profonde encore dans des lieux précisément reculés ou paupérisés. Elle risque d'induire des effets évidents de contrastes (différentiel) avec l'espace environnant.

Conclusion de chapitre

La marge patrimoniale est le sujet se rattachant à cette étude. Elle puise ses racines dans des terrains arpentés depuis plusieurs années, à l'intérieur de lieux « des Suds dans le Sud » (par effet transcalaire). Ces lieux voient en parallèle leur valeur se modifier par l'entreprise d'une valorisation patrimoniale culturelle.

Cette marge patrimoniale associe plusieurs critères. En premier lieu, on trouve l'éloignement (éventuel), la mise à distance historique et l'expression d'un refoulement. En second lieu, existent une logique de réputation, une image associée (et héritée) et potentiellement ce qui sous-tend la question de l'évitement et/ou de la dissonance. En dernier lieu, affleure un matériau mobilisable incarnant une ressource de territoire et un potentiel patrimonial, en vertu de sa charge idéale cumulée à un attribut spatial. Le dernier critère apparaît décisif en ce qu'il permet précisément le changement de sens.

L'aboutissement peut tendre (mais pas toujours) vers des formes de mise en tourisme. Précisons, à ce sujet, les expressions de tourisme sombre ou noir, dont il est beaucoup fait état dans la littérature. Elles renvoient plus au morbide mais recourent notre sujet. Ces expressions sont sujettes à débat. Concernant le *Dark tourism*, un célèbre article de Bowman et Pezullo (2010) « What's so 'dark' about 'dark tourism' ? » incitait déjà à sortir de la vision étriquée, controversée et finalement marchandisage de cette expression, au vu du spectre de motivations des visiteurs et plus simplement de la connotation négative de l'emploi du mot. Le terme reste en effet peu amène, alors même que sur le terrain, le message des opérateurs se veut plutôt optimiste : il vise l'insolite, l'exceptionnel, l'occulté et affiche souvent une vertu pédagogique (Folio, 2016). Plutôt que le « Dark tourism », ne pourrait-on pas arguer d'un « Hope tourism » pour évoquer Robben Island ou Soweto ? L'abnégation et la célébration y sont érigées en valeurs cardinales, non la souffrance et le misérabilisme... Aussi serait-il tentant d'user du terme de « tourisme de mémoire » qui, selon A. Hertzog (2012), « est avant tout « éducatif, censé répondre aux besoins de compréhension et d'interprétation » de faits et de lieux, « dont le sens échapperait aux générations contemporaines », avec en toile de fond un imaginaire du rapprochement entre les peuples et de la résilience. Le tourisme peut alors permettre un développement durable a-cyclique, (Bachimon, 2010), à l'abri des crises et errements précédents. Tout au plus, pourrait-on insister sur le « tourisme des mémoires » (Chaib, 2009 in Hertzog, 2017), afin de traduire la reconnaissance des minorités, des laissés-pour-compte. Nous n'évacuons toutefois pas le tourisme sombre. En effet, comme l'admet T. Baillargeon (2016), « malgré la difficulté de définir et de classer le tourisme noir, il ne fait aucun doute qu'il existe un tourisme entourant la

mort et la souffrance ». Si fragile que soit le genre, si générique que soit le terme, sa formulation a fini par imprimer et elle s'est aussi étendue à des espaces « vécus » des franges (quartiers précaires, *slums*, ghettos...).

La marge patrimonialisée procède ainsi d'une mobilisation et d'une intervention d'acteurs, en vue de son changement d'image et de valeur. L'intentionnalité, déjà relevée antérieurement, est décisive. Cette mobilisation exprime l'idée d'un « recodage » qui manie deux leviers : l'intervention spatiale et la mise en discours, en qualité de nouvel objet-lieu regardé et réévalué. Divers exemples ont été mobilisés pour attester de sa pertinence, ce qui soulève ensuite de nouvelles interrogations. En Afrique du Sud comme au Mozambique, la mémoire sélective et une certaine dimension idéologique, explicitées dans le chapitre « Contextualisation », sont incontestables. La re-narration historique exprime un esprit de résistance et de reconnaissance. Toutefois elle peut consécutivement induire un discours centralisant, d'obédience optimiste et par trop laudatif ; n'en devient-il pas réducteur ? Quant à la requalification spatiale, elle pourrait susciter de nouvelles constructions de disparités spatiales par un différentiel de marquage (à grande échelle), ce qui doit être scruté dans des pays fortement inégalitaires, jouant précisément la carte de l'inclusion. C'est ce que nous allons maintenant tenter de préciser au travers de la partie « Résultats et apports ».

LA RESTITUTION PAR L'ÉPREUVE : TYPOLOGIE, TEMPORALITÉ, ACTEUR, REPERCUSSION, STRATÉGIE

- RESULTATS PROPOSES ET APPORTS A LA GEOGRAPHIE ET AUX AUTRES DISCIPLINES -

*The highways jammed with broken heroes
on a last chance power drive
Everybody's out on the run tonight
but there's no place left to hide*
Bruce Springsteen - **BORN TO RUN**

*When she comes to greet me, she is mercy at my feet
When I see her bitter charm, she just
throws it back at me
Once I dug an early grave to find a better land
She just smiled and laughed at me and took her
blues back again*
Eddie Vedder – **HARD SUN**

*The ocean is a desert with it's life underground
And a perfect disguise above
Under the cities lies a heart made of ground
But the humans will give no love*
America - **A HORSE WITH NO NAME**

Différents exercices ont été conduits de nature à restituer quelques apports. Ils expriment la mise en confrontation des objets-lieux traités, et ce qui s'en dégage dans une démarche nomothétique. Certains de ces travaux sont toujours en cours. Aussi ne disposons-nous pas toujours d'une reproduction complète de l'ensemble des résultats.

Parmi ceux-ci, nous souhaitons tout d'abord ouvrir le propos avec une typologie des sujets traités, bien que cet exercice demeure, on l'a évoqué, pour le moins délicat. Quelques repères nous sont toutefois nécessaires pour y voir plus clair et une restitution d'un panel de lieux-type sera effectuée, envisagée dans un cadre systémique.

Par la suite, un double exercice portant sur les ressorts et les évolutions des objets-lieux sera proposé ; de même, un ensemble de pistes seront avancées sur les publics associés. Ces ébauches nécessitent d'être approfondies, mais elles sont déjà utiles pour spécifier les mots-clés que sont les enjeux, les dynamiques et les acteurs.

Enfin les répercussions sur le terrain (dans une optique d'aménagement du territoire et d'évocation du récit) seront présentées, la patrimonialisation des marges ne restant absolument pas sans effet, et ce dans un registre tant spatial qu'idéal.

Exercice typologique pour appréhender la diversité des Objets-Lieux

D'emblée, il faut insister sur le fait que l'on intègre à notre réflexion des objets (ou matériaux) multiples et multiscalaires, tangibles (stèle, musée...) comme intangibles ou immatériels (narration de faits historiques, valorisation d'essences identitaires, « récits » politiques...). En somme, nous passons allègrement « de la danse au quartier et des discours aux musées » ou, pour emprunter à l'expression de N. Heinich (2009), « de la cathédrale à la petite cuillère », avec ce que cela implique d'une diversité de contenus.

MOBILISATION DES CONCEPTUALISATIONS PRESENTES DANS LA LITTERATURE

Il est tout d'abord possible de livrer un examen critique sur les clivages dichotomiques ou échelles de graduation dressés dans la littérature scientifique. Quelles sont les grandes classifications/typologies existantes et quelle en est notre part d'adhésion (et notre recul critique) au terme de leur confrontation à nos espaces ?

- Emprunt théorique 1: en ce qui concerne **la nature de l'objet-lieu**, nous pouvons mobiliser les catégories usuelles prêtées aux patrimoines culturels, distinguant matériels/immatériels, matériaux tangibles/intangibles ou encore artefacts et mentefacts, d'après les définitions de l'UNESCO et de J. Dolak, 2010 (in A. Blanchet-Robitaille, 2012). *A priori*, elles paraissent s'opposer schématiquement de part et d'autre d'un axe, globalement entre ce qui peut être « touché », ce qui s'avère palpable, et ce qui ne peut l'être, ce qui s'avère abstrait.
- Remarque critique: est-il viable d'inévitablement opérer ces distinctions qui semblent « fixer » une dualité et exprimer un cloisonnement ? *Quid*, en particulier, des objets tangibles associés au patrimoine immatériel, ou de l'immatériel qui se « fond », s'incruste souvent dans le matériel ? Par exemple, dans les villages culturels, le visiteur assiste à des spectacles dansés et chantés,

voit les pratiques des *Sangoma* et *Inyanga*, sorcière et guérisseuse, et il se meut dans un dédale de huttes reconstituées et est invité à manipuler divers objets.

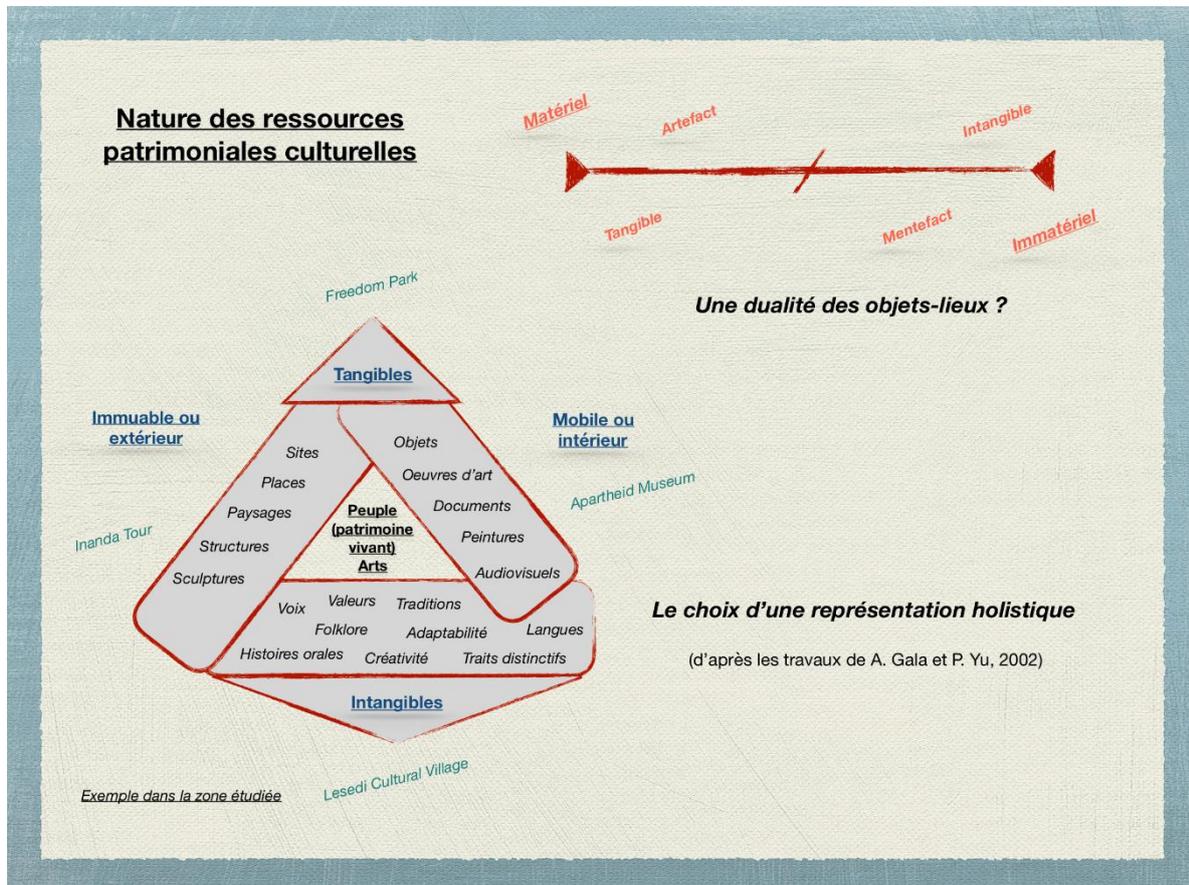


Figure 21 : nature des ressources patrimoniales culturelles

Dans ce contexte, nous privilégions plutôt une représentation holistique des ressources patrimoniales culturelles (Figure 21), dans le droit-fil des travaux de A. Gala et P. Yu (2002). Celle-ci insiste sur une dimension double de la taxonomie patrimoniale, exprimant tangibilité et intangibilité certes, mais aussi les caractéristiques d’immuabilité ou de mobilité du matériau (renvoyant souvent à une localisation extérieure/intérieure). Dès lors, on peut insister sur toute une gamme de combinaisons possibles. Il en émane une mosaïque patrimoniale : un objet-lieu pourra avoir tendance à se rattacher à une caractéristique signifiante (ainsi pour le tour de township d’Inanda : l’intangible extérieur ; pour l’Apartheid museum : l’intérieur tangible...), tout en incorporant au même moment d’autres facettes. À l’intérieur de ce prisme triangulaire (qui va succéder à l’axe), se retrouvent les hommes et le patrimoine vivant.

- Emprunt théorique 2 : en ce qui concerne **la localisation de l’objet-patrimoine**, nous pouvons faire appel aux travaux de V. Veschambre (2008) et de F. Ripoll (2006), autour des termes de traces/marques (et de l’acte de marquage, Figure 22). Pour rappel, il s’agit de ce qui peut apparaître, d’un côté comme des objets-lieux existants au stade d’empreintes (la « trace », tenant plutôt de l’héritage en un espace précis), de l’autre comme des matériaux qui vont soit se voir protégés et réhabilités (la trace-marquée), soit – et plus simplement – créés *ex-nihilo* (la

marque, érigée à partir de rien ou « hors sol », tel un musée déterritorialisé). Dans les deux cas, la signature entérine une appropriation, il s'agit de l'acte clé du marquage (l'objet devenant cette fois patrimoine en un lieu donné).

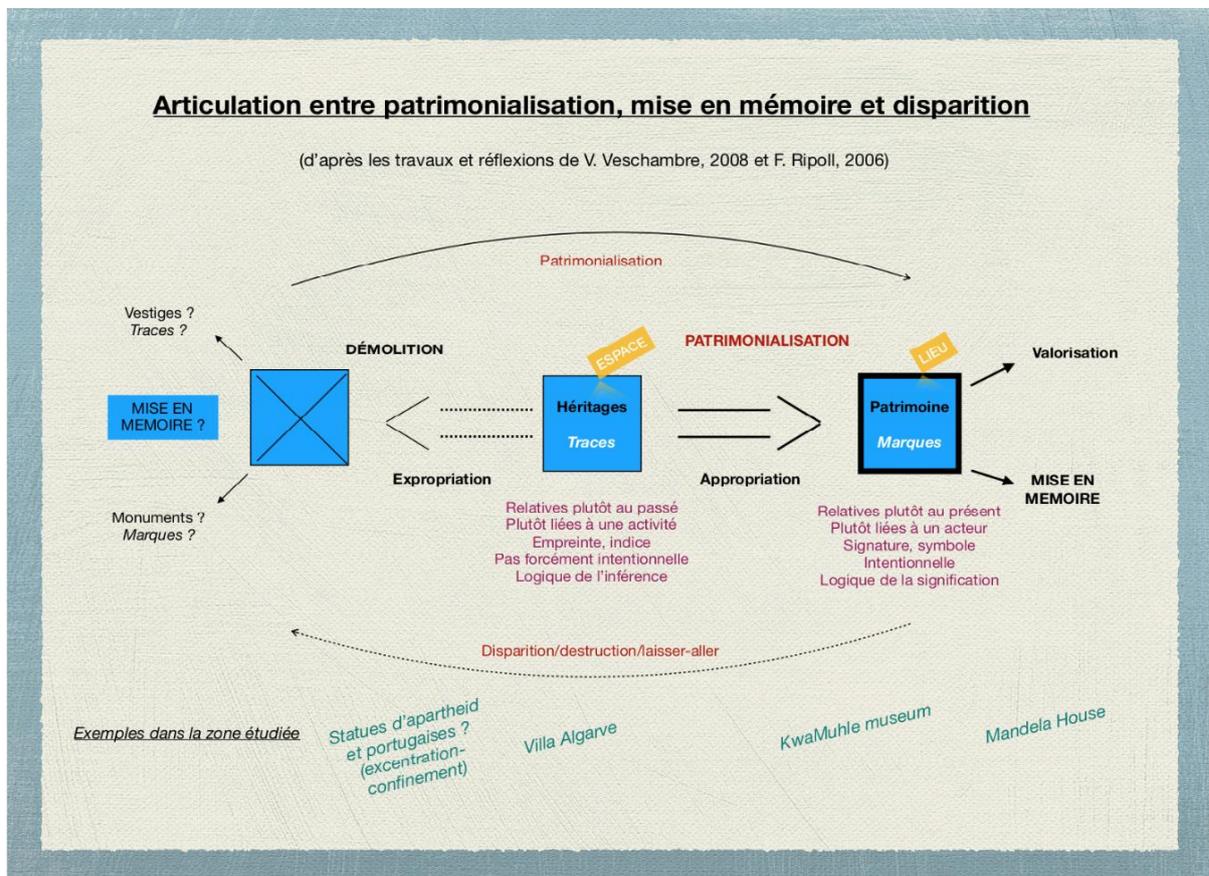


Figure 22 : articulation entre patrimonialisation, mise en mémoire et disparition



Photographie 19 : la gare de Pietermaritzburg, une trace marquée incomplètement (clichés : auteur)

- Remarque critique: ces travaux sont d'une robustesse à toute épreuve. Néanmoins, sur le terrain étudié, des complexités se font jour. Il s'avère par exemple que la trace peut très bien être marquée inégalement à l'intérieur d'un même site. Ainsi en est-il, à La Réunion, de la patrimonialisation différenciée du Lazaret – lieu de quarantaine pour les engagés – de la Grande Chaloupe ou N°1, situé sur la commune de La Possession, par rapport au N°2 situé à côté, à St-Denis : on peut alors parler de « marquage différencié ». À Pietermaritzburg, la

pièce avec son banc où Gandhi a passé la nuit après son expulsion (Photo. 19) a été muséifiée et « vitrifiée », le reste de la gare restant aujourd'hui opérationnelle.

Le marquage peut aussi se faire à proximité relative, en lien quelque peu distendu avec une trace (site originel). Par exemple, au Matola Raid, le musée n'est pas exactement implanté là où l'attaque de 1981 fut conduite, mais sur une place centrale située non loin des différentes maisons visées ; ou encore au Hector Pieterse Memorial, situé au bout de la rue Vilakazi, alors que l'épisode de 1976 le concernant dans Soweto (van der Merwe, 2014), s'est déroulé à quelques pâtés de maisons plus loin : il s'agit à ce moment d'un « marquage décentré ».

Le marquage peut également s'effectuer sur une trace qui a été détruite puis reconstruite à l'identique ; c'est une « trace artificielle marquée ». Par exemple le Fortaleza à Maputo, ayant subi maintes attaques et avaries durant l'épopée coloniale, a finalement été abandonné. En 1946, l'enceinte fut reconstituée, avant d'entamer sa marche vers la patrimonialisation des décennies plus tard.

Enfin, le marquage, et c'est là aussi très intéressant d'un point de vue scientifique, peut même afficher une contre-vérité sur un espace-trace. Ce faisant il renvoie à la fabrication du patrimoine de Lowenthal et Amirou (2000, dans Amirou, 2010), soit « l'art de mentir vrai » aragoneque... C'est le cas de l'Entrepôt d'esclaves au Old Slave Market de Stone Town à Zanzibar, Tanzanie, et des deux « chambres » ouvertes aux touristes. Pour ceux-ci, une littérature récente (Fouéré, 2020) insiste sur une réputation largement surfaite et une incertitude sur ce qui serait même une mystification à l'œuvre. L'ensemble s'accommode pourtant totalement d'une mise en tourisme et en discours : c'est un « marquage anhistorique ».

À plus d'un titre, le corpus conceptuel autour de la notion de marquage d'un lieu demeure utile. Il est crucial même à toute réflexion patrimoniale, nonobstant ces singularités (mais nous considérons qu'elles viennent au contraire l'enrichir). La carte des objets-lieux muséaux de la province du Gauteng (Figure 23) permet ainsi d'aviser une distinction explicite entre les traces marquées (structures anciennes reconverties ou « sur site » – c'est à dire là où s'est véritablement déroulé l'épisode historique – comme Liliesleaf farm et Constitution Hill) et les marques, structures plus récentes constituées « hors-site » (tel que l'Apartheid museum). Dans sa thèse, V. Leibowitz (2008) a aussi pu évoquer le terme de « traumascap » pour renvoyer aux lieux ayant enduré l'indicible, par rapport à ceux délibérément construits.

De surcroît, le schéma précédent insiste sur l'intentionnalité et la signification de toute marque. Dans une vision circulaire, il permet d'indiquer que si la trace peut être marquée, elle fait face également à un risque de disparition/démolition qui n'empêche pas (si décision il y a) une éventuelle phase de (re)mise en mémoire. Au sein de notre panel d'étude, nous n'observons guère de traces détruites. En revanche, certaines sont menacées de disparition (au vu de leur état « ruiniforme » apparent), à l'instar de quelques édifices de Maputo²⁵. En revanche, nous constatons des traces qui ont été

²⁵ Notons en ce sens que la trace peut tout à fait être partiellement détruite de manière non intentionnelle, justement par manque d'entretien. Parfois la mobilisation est trop tardive ou hasardeuse : le 25 décembre 2020, à Zanzibar une partie du *Beit-al-Ajaib* (ou « Maison des merveilles ») s'est effondrée. Construite en 1883 pour exalter la modernité d'un sultanat hostile aux Européens, témoin des hybridations culturelles à

invisibilisées, ou partiellement (c'est le cas de la statue du général afrikaner Hertzog, « excentrée » sur la droite du parc au-devant de l'Union Building à Pretoria) ou plus radicalement (la statue de Salazar remise dans un obscur parking à Maputo).

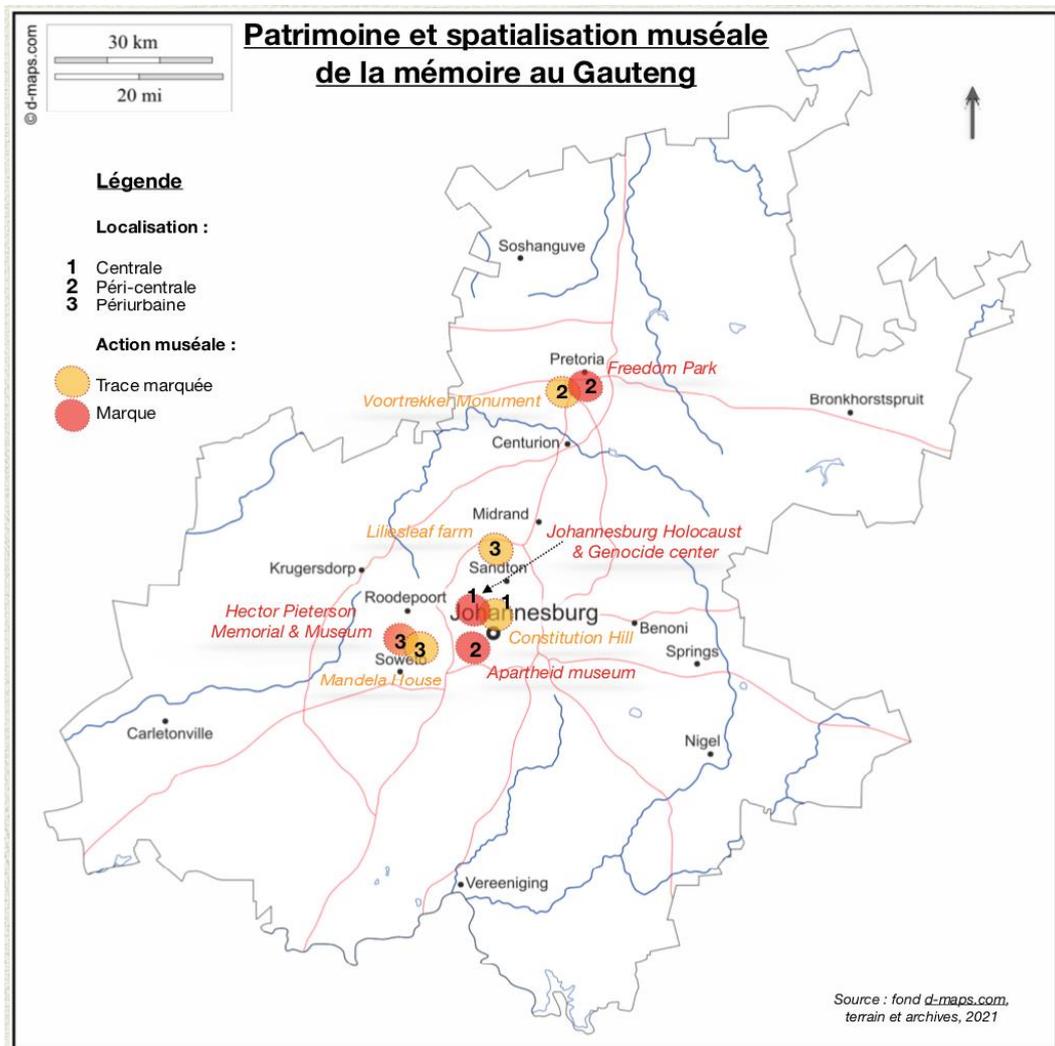


Figure 23 : patrimoine et spatialisation de la mémoire au Gauteng

- **Emprunt théorique 3**: en ce qui concerne les **modalités de la mise en patrimoine** d'un objet-lieu et de son positionnement dans les différentes étapes de la patrimonialisation, nous pouvons convoquer les travaux de H. François et al (2006)²⁶ et de G. Di Méo (2007). Les jalons de la patrimonialisation (Figure 24), enchaînés les uns aux autres et au nombre de 5, se décomposent en deux temps forts : d'abord le temps du discours (étapes de la sélection et de la justification), ensuite le temps de l'action (où se succèdent la conservation, l'exposition et une possible valorisation touristique). Ils procèdent d'un choix, se basant généralement sur la volonté, par les acteurs en place, d'une mise en valeur de tel

l'œuvre en Afrique de l'Est, elle était fermée au public en raison de travaux de restauration. Peu relayé dans les médias occidentaux, l'accident a coûté la vie à deux ouvriers et a été vécu localement comme un véritable drame.

²⁶ Inspirés des recherches de P-A. Landel, 2004, 2007 ; M. Faure, 2000 in Guérin, 2008 ; M. Laplante, 1992.

ou tel objet-ressource sis au sein d'un – de leur – territoire (ce qui s'accorde généralement avec ce dont on est fier, ce que l'on veut donner à voir).

- Remarque critique : au sein de notre espace, on peut factuellement mesurer les progressivités entre, par exemple, le Hector Pieteron Museum et le Liliesleaf farm qui déroulent l'ensemble du processus, et des zones moins valorisées et bien moins fréquentées comme la place des Héros à Maputo (tout en étant très bien préservées voire sacralisées). Cette dernière est ponctuée d'un mausolée, en forme d'étoile, et recueille les dépouilles des héros de la révolution. Sa fresque murale, accomplie avec la participation du peintre Malangatana, relate l'historique des luttes du Mozambique. Interdite d'accès, le public ne peut visiter la totalité du site que durant le *Mozambican Heroes' Day* (soit le 3 février).

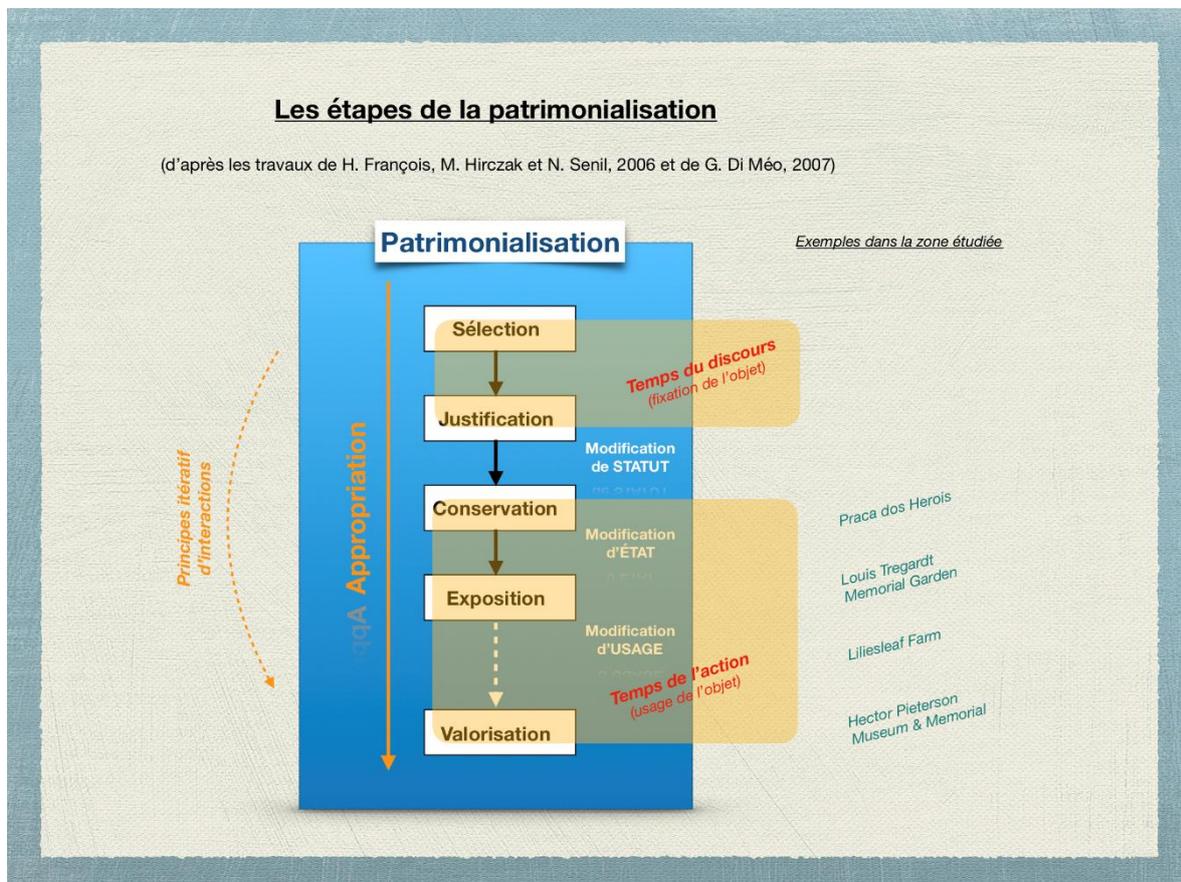


Figure 24 : les étapes de la patrimonialisation

Le processus itératif, pour éclairant qu'il soit, doit se garder d'une lecture linéaire. Il agit par (ré)ajustement. De même, la logique est à apprécier avec nuance selon que l'on part ou non d'une trace. La patrimonialisation s'inscrit toujours dans un principe narratif. Une idée avancée est qu'elle reflète les forces en présence (les acteurs en charge). Or, cela ne doit pas signifier une vision unidirectionnelle. En effet, l'étape de l'exposition ou « offre » peut s'épanouir sur des objets-lieux que l'on va qualifier de « néo-dissonants ». On peut définir ces derniers comme non en phase, a priori, avec le nouveau récit national post-trauma, nuançant de fait la portée justificative officielle (ce qui, par ailleurs, ne préjuge aucunement de leur fréquentation). Le Fortaleza à Maputo est un exemple déjà cité, mais décrivons, ci-dessous, deux autres cas assez distinctifs.

Carnet de terrain 9 : Voortrekker Monument (Pretoria)

Situé sur une colline à l'entrée sud du centre de Pretoria, le monument Voortrekker frappe par son côté massif, monumental et claustral. Construit en 1937, le bâtiment fut inauguré en 1949.

Cerclé par une colonne de 64 chars à bœufs – rappelant le laager ou chariots rangés en cercle des batailles boers (« paysans pionniers ») –, ses couleurs claires de granite sont dominantes. La pierre de taille appose une autorité certaine, rehaussée par les sculptures d'animaux qui sont là pour rappeler la vigueur et la dureté de la nature africaine. Au-devant, une sculpture géante représente une femme et un enfant afrikaner, comme pour se remémorer du rôle décisif de la gente féminine durant le trek (soit la grande migration du Cap vers l'intérieur des terres, de ces descendants de colons hollandais, allemands, français huguenots...), à l'ombre des agissements des hommes. Aux angles du monument, on discerne les statues figurant quatre héros du Trek, chacun ayant tracé des routes et donc initié des itinéraires : Piet Retief, Andries Pretorius, Hendrik Potgieter et le Voortrekker inconnu. Ils composent une garde d'honneur quadripartite.

À l'intérieur du site, la frise gigantesque, visible dès l'entrée dans la salle principale, reprend toute l'historiographie afrikaner en la romançant singulièrement, tant par l'accentuation des épisodes tragiques que par celle des facettes héroïques (Leibowitz, 2008). Les Afrikaners sont dépeints en peuple brave et stoïque face aux hordes zulu. Rappelons qu'il s'agit de la plus grande frise de marbre au monde. Au sous-sol, une vaste salle abrite différentes pièces (tapisseries, maquettes, drapeaux, objets divers), rassemblées autour d'un cénotaphe symbolisant le tombeau de Piet Retief (et qui rend hommage à tous les Voortrekkers morts). Au dernier étage inférieur, le musée met d'ailleurs à l'honneur la culture pionnière – dans le monde, puis en Afrique du Sud – et expose cartes et matériaux de manière éclectique (usant de dioramas). Tout en haut du monument, enfin, le chemin de ronde mène, via un ultime escalier, vers une étroite ouverture forgée dans le toit ; l'orifice laisse passer un rayon de soleil à la verticale tous les 16 décembre, une lumière naturelle qui symbolise la grâce que Dieu répandit sur le travail et les aspirations des trekkers.

Le Voortrekker Monument se meut ainsi en objet composite : il associe reliques, représentations et lieux. En matière de fréquentation, l'endroit reste un site culturel et historique majeur, l'un des plus visités et notoires d'Afrique du Sud (cf. partie « Méthodologie »). Pour notre part, il a été noté, sur un laps de temps d'une journée, une présence notable de visiteurs, qu'ils soient touristes asiatiques en groupe (chinois notamment), mais aussi clientèle interne noire, aux côtés des nombreux visiteurs appartenant, pour beaucoup, à la communauté blanche afrikaner.

Les abords extérieurs du Monument détiennent par ailleurs :

- Le Wall of remembrance, lequel commémore les membres du SA Defense Force (SADF) décédés durant leur service (notamment dans le cadre d'opérations militaires en Afrique, par exemple en Angola). Il comporte 2 489 noms relevés par des plaques dans un jardin très bien entretenu, agrémenté de diverses sculptures.*
- Le Heritage centre qui est une Section 21 company non profit organization narrant toute la culture afrikaner et l'histoire singulière de ce peuple. Il est digne d'intérêt car il permet de resituer et de re-narrer l'histoire de l'Afrique du Sud du point de vue des Afrikaners et notamment la délicate période d'apartheid (en plus du Grand Trek et des guerres anglo-boers...). On ne dénote pas de justification du régime passé, plutôt une mise en contexte un peu différente et une explication en léger décalage par rapport à la narration officielle contemporaine. Il est en particulier souligné la présence des difficultés socio-économiques des « petits blancs » depuis la fin de l'apartheid, les départs (émigration des Afrikaners) associés à la politique de l'Affirmative Action (discrimination positive) et, au final, la peur du déclasserement économique et de l'effacement culturel. En cela, elle rejoint des dynamiques mondiales contemporaines, présentes en d'autres pays.*



Photographie 20 : patrimoine néo-dissonant sud-africain - le Voortrekker Monument à Pretoria (clichés : auteur) - l'objet composite, de par sa monumentalité et la teneur de son propos, ne laisse guère indifférent dans l'Afrique du Sud réconciliatrice. Il s'associe à la nouvelle narration nationale mais n'a en aucune manière été réfuté.

Au sortir de l'apartheid, le nouveau pouvoir n'a pas été en position de se laisser tenter, esprit de communion oblige, par des envies de quelconques actions de fermeture ou de négation muséale du Voortrekker, et ce malgré son passé colonial et ses attaches avec le nationalisme Afrikaner (et donc l'apartheid). Ce dernier musée demeure en effet fréquenté (enjeu touristique) et populaire (enjeu identitaire). Le pays de Mandela s'adonne par contre avec force à un souci de réécriture patrimoniale par l'addition (visible à l'échelle des statues/musées-doublons). Il y associe le changement de sens : nous avons évoqué le 24 septembre, mais il faut rappeler que le *Day of the Vow* associé aux Afrikaners (c'est à dire le 16 décembre, en hommage à la bataille de la *Blood River* commémorée ici), est devenu le *Day of Reconciliation* en 1994... Le Voortrekker s'est ainsi mué en une ode à l'abnégation et à la conciliation pour *tous* les Sud-africains.

Carnet de terrain 10 : Louis Tregardt Memorial Garden (Maputo)

S'il n'est pas si difficile à repérer au sein du centre-ville de Maputo (car non éloigné de la place de l'indépendance et de l'hôtel de ville), le Mémorial Louis Tregardt demeure tout de même quelque peu décentré des grands sites institutionnels et des zones patrimoniales de la capitale.

Le mémorial est clos, « ramassé » serait-on tenté de dire, à l'abri des regards (et des zones les plus touristiques de la ville), situé au 110 de l'avenida Josi Machel. Il a été édifié en 1968 par le

ministre sud-africain de l'éducation Jan de Klerk, en hommage à Louis Tregardt (Trichardt) et à son épouse, enterrés en ce lieu, un des héros du Grand Trek sud-africain. Le site est souligné par un imposant liseré banc, faisant office de hauts murs l'encadrant. Il se découvre à la vue presque au dernier moment et étonne quelque peu dans le paysage urbain de Maputo. On peut le décrire comme un lieu mémorial bien délimité, « écrasé » littéralement par une rangée d'immeubles populaires et défraîchis situés sur ses à-côtés. L'entrée y est gratuite, le site bien entretenu.

Assez peu de pièces, au final, sont présentes. Mais cela n'enlève rien à l'intérêt historique et architectural qui émane de l'ensemble. Visibles sur les côtés et prolongeant une vaste allée à damier, on y relève des mosaïques représentant diverses héraldiques et, tout au fond, devancée par un court escalier, une grande gravure horizontale détaillant les chariots et les personnages de l'histoire afrikaner, accompagnée d'inscriptions explicatives. Pièce maitresse du lieu, une imposante carte en céramique (et en relief) de l'Afrique australe est apparente à même le sol, au-devant de la frise-gravure lactescente. Elle porte mention des itinéraires du Trek ou migration des Afrikaners : on peut en effet suivre géographiquement les itinéraires des pionniers et une toponymie d'époque.

Au final, le site rompt avec les autres monuments de la ville de Maputo. Effectivement, la capitale mozambicaine paye tribut et voue généralement un culte aux héros de l'histoire marxiste-léniniste, associés à la guerre d'indépendance. L'hommage est par conséquent assez inattendu ; il est rendu à ce général, Louis Tregardt, arrivé ici en 1838 après être parti de la région du Cap. L'accent est mis sur son arrivée à Lourenço Marques, son abnégation à mener courageusement son attelage en ces terres d'Afrique inconnues, son décès (dû à la Malaria), mais aussi sa relative bonne entente avec les autorités portugaises de même qu'avec les habitants.

Le jardin commémoratif est géré par la Heritage Foundation qui est une société à but non lucratif existant depuis 2002 en Afrique du Sud. Sur son site internet, il est indiqué qu'elle émerge à l'industrie du patrimoine culturel historique sud-africain, prenant en considération le sort des minorités et autres groupes marginalisés, pour qui la protection du patrimoine tangible est une expression de leur identité. Elle fonctionne sous le registre de dons. C'est cette association qui gère également le Voortrekker Monument de Pretoria (cf. encart précédent). À Maputo, elle administre le site pour le compte de l'association Louis Trichardt depuis le 1^{er} décembre 2008.

À travers ces deux exemples, on discerne le poids toujours réel, interne et transnational, de la communauté minoritaire afrikaner dans la politique patrimoniale de l'Afrique du Sud. Cela est visible, et à Maputo, par une forte appropriation (et un processus patrimonial maîtrisant pas moins de quatre étapes, jusqu'à la conservation/exposition), et à Pretoria, par la totalité des étapes exposées du régime de patrimonialisation. On se doit par conséquent de tenir compte de particularismes monumentaux au sein de pays ayant connu des régimes politiques très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui (mais dont les traces persistent néanmoins dans le paysage). Cela n'enraye aucunement le processus. Au final, la patrimonialisation peut être opérante sur des objets non en phase avec le discours dominant, ou parce que l'objet-lieu reste important d'un point de vue historique ainsi que chez une fraction de la population (enserré dans un discours national de concorde et de crainte aussi d'une émigration...), ou parce que l'objet atteint une valeur historique jugée très ancienne, esthétique et un peu « désamorcée » localement. Quoi qu'il en soit, les étapes de patrimonialisation s'avèrent un outil essentiel pour jauger de la modification du statut, de l'état et de l'usage d'un objet-lieu, chacun des moments supposant une intervention volontariste.

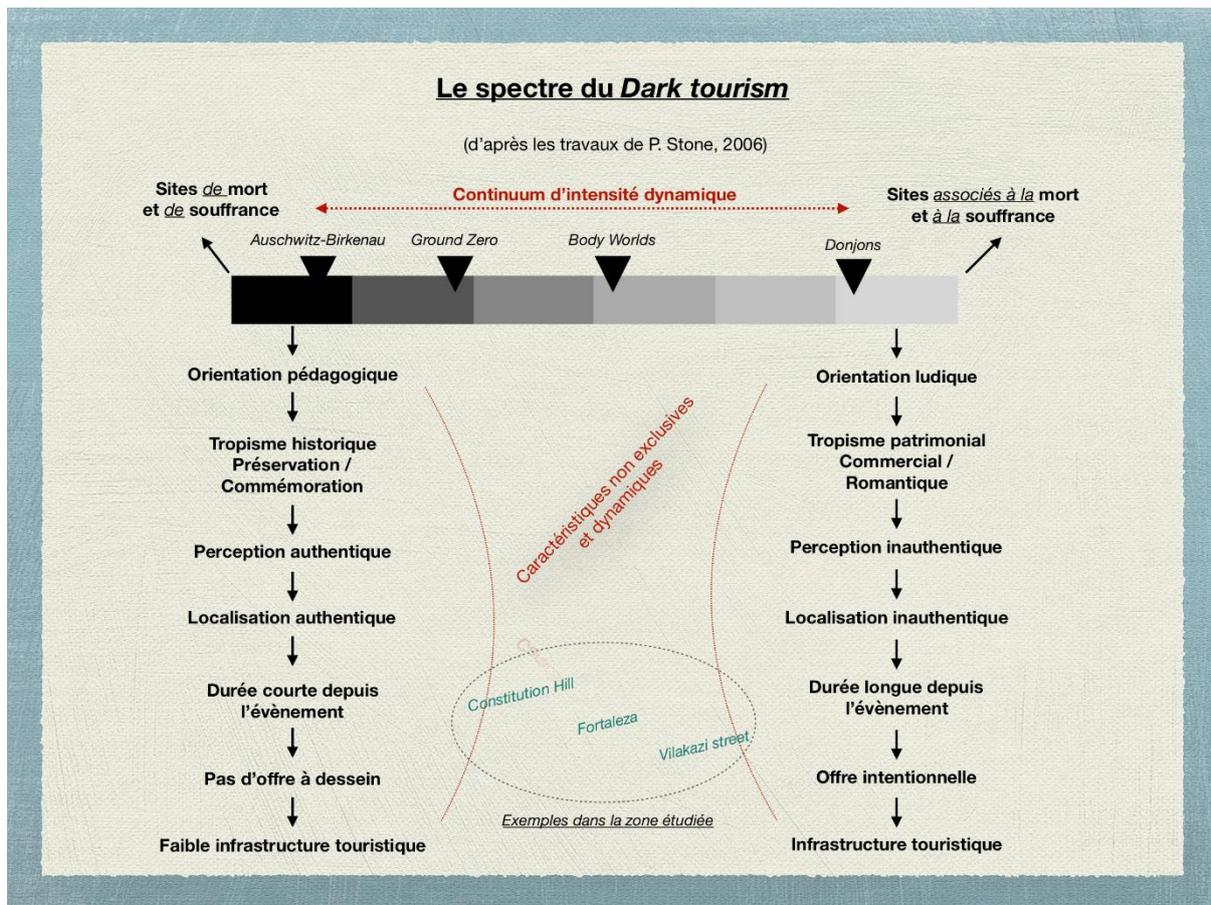


Figure 25 : le spectre du Dark tourism

- Emprunt théorique 4 : pour terminer ce panorama, portons un regard à présent sur la **nature de la valorisation touristique** (soit l'étape ultime de la patrimonialisation) des sujets retenus. Il est possible de s'appuyer sur la littérature féconde produite autour du *Dark tourism* ou du thanatourisme, en raison du caractère sensible et historiquement troublé de ces matériaux, comme expliqué précédemment. À cette fin, l'échelle de P. Stone (2006) distingue les sites *de* et *associé* à la souffrance, la mort ou à la violence et dessine un spectre allant du *Lightest* au *Darkest*. Il nous paraît opportun de la mobiliser (Figure 25).
- Remarque critique : à l'application de ce filtre d'analyse sur les lieux étudiés, nous sommes indécis. On peut se demander si les résultats observés, finalement disparates et parfois radicalement opposés d'un critère (item) à l'autre à l'intérieur d'un même objet-lieu, ne rendent pas vain tout positionnement sur l'échelle de graduation. En exemple, on peut citer l'Apartheid museum et le Constitution Hill à Johannesburg. Là, le caractère hautement sensible du propos installe une ambiance très austère, difficile, « déroutante » même. Il est scénarisé de façon rigoureuse, avec une réelle profondeur analytique et pédagogique. En parallèle, des aménités proches associent jovialement le ludique et le récréatif. Pour l'Apartheid museum (ouvert en 2001 par la compagnie *Akani-eGoli* et qui est un musée privé), on peut égrener restaurant, boutique, sans oublier le vaste parc d'attraction attenante (*Gold Reef City*), lequel appartient aux mêmes propriétaires ; et l'on ne doit pas oublier de mentionner la bien connue double-entrée Noir-Blanc, accompagnée du ticket individualisé qui dessine un début de

parcours différent... À la prison du Constitution Hill – ouvert au public en 1995 et qui émane d’une initiative à la fois locale, de la municipalité de Johannesburg, et régionale en tant que projet de développement économique du Gauteng –, de nombreuses manifestations s’y tiennent couramment comme des concerts et festivals ; on relève aussi la présence d’un restaurant et d’une salle de réception. L’Afrique du Sud est passée maître dans l’association, au sein d’un même lieu mémoriel, de prestations et d’équipements mêlant gravité et légèreté (le *teach by showing* ou encore *l’edutainment*), comme une sorte d’esprit frondeur, pour ne pas dire cathartique, sur un passé dorénavant assumé.

Au final, l’échelle décrite par P. Stone est intéressante, car elle pose la question du plus ou moins fort aménagement du site, ainsi que du primat exprimé : touristique et commercial ou bien alors pédagogique et authentique. Le risque, sur cette base de lecture, est de développer une vision trop schématique des choses pour ne pas dire manichéenne. L’heure est semble-il aux mélanges des genres. Il n’en demeure pas moins que l’outil reste pertinent si on retient le fait qu’il décrit un continuum d’intensité dynamique. Autrement dit, un même objet-lieu, peut évoluer dans une direction ou une autre selon les équipements mis en place localement et la nature du projet porté par les acteurs en charge. De même, chacune des caractéristiques exposées doit être évaluée séparément, leur combinaison pouvant (mais pas toujours) exprimer une tendance.

VERS QUELQUES ELEMENTS DE TYPOLOGIE PAR CROISEMENT DES SOURCES

S’agissant à ce stade d’une synthèse possible, dégageant les principaux traits des objet-lieux étudiés, nous avons adopté une démarche. Ce sera d’ailleurs la même que celle que nous déclinerons ensuite pour les autres points d’analyse. Nous partons d’une hypothèse de départ (énoncée ci-après). Après la phase d’analyse (entérinée via les quatre emprunts théoriques explicités auparavant), nous arrivons à un résultat que l’on qualifiera d’affiné. Il est empreint de prudence, pour ne pas dire d’une certaine réserve. Le parti pris définitif, décrit à la suite, demeure tout de même d’esquisser une typologie.

Hypothèse de départ : la somme des données et positionnements académiques recensée et présentée dans les lignes précédentes semble d’un intérêt indubitable pour aider à une classification des marges patrimoniales analysées. Elle va permettre, par croisement, d’offrir quelques repères essentiels en intégrant tout à la fois la nature même des objets-lieux, la profondeur de l’intervention anthropique, le registre des étapes de patrimonialisation ou encore la considération d’une certaine idée de l’authenticité (et du volet ludique).

Résultat affiné : si elles restent incontournables dans la littérature, ces classifications, articulations ou échelles de graduations, sont cependant à ce point prolifiques, qu’elles rendent épineuse sur le papier toute mise en ordre fixe, à tout le moins au sein de cet espace d’étude. Pour utiles qu’elles soient, elles contribuent à faire la lumière sur les contours des objets-lieux, mais via une entrée bien spécifique. Au contraire, par la mise en exergue de particularités, de contre-exemples (ou de « résidus d’informations »), elles conduisent à de nouveaux questionnements et induisent des remises en question.

En résultante, nous avons fait le choix de retenir leurs caractéristiques prioritaires, tout en opérant certains tris. Une subjectivité est donc de mise. Nous proposons, à cette fin, une typologie simplifiée des objets-lieux retenus en ce travail. Celle-ci détaille trois lieux-type déclinant eux-mêmes six modèles de prestations (Figure 26). Des exemples tirés de la zone d'étude sont cités juste en dessous.

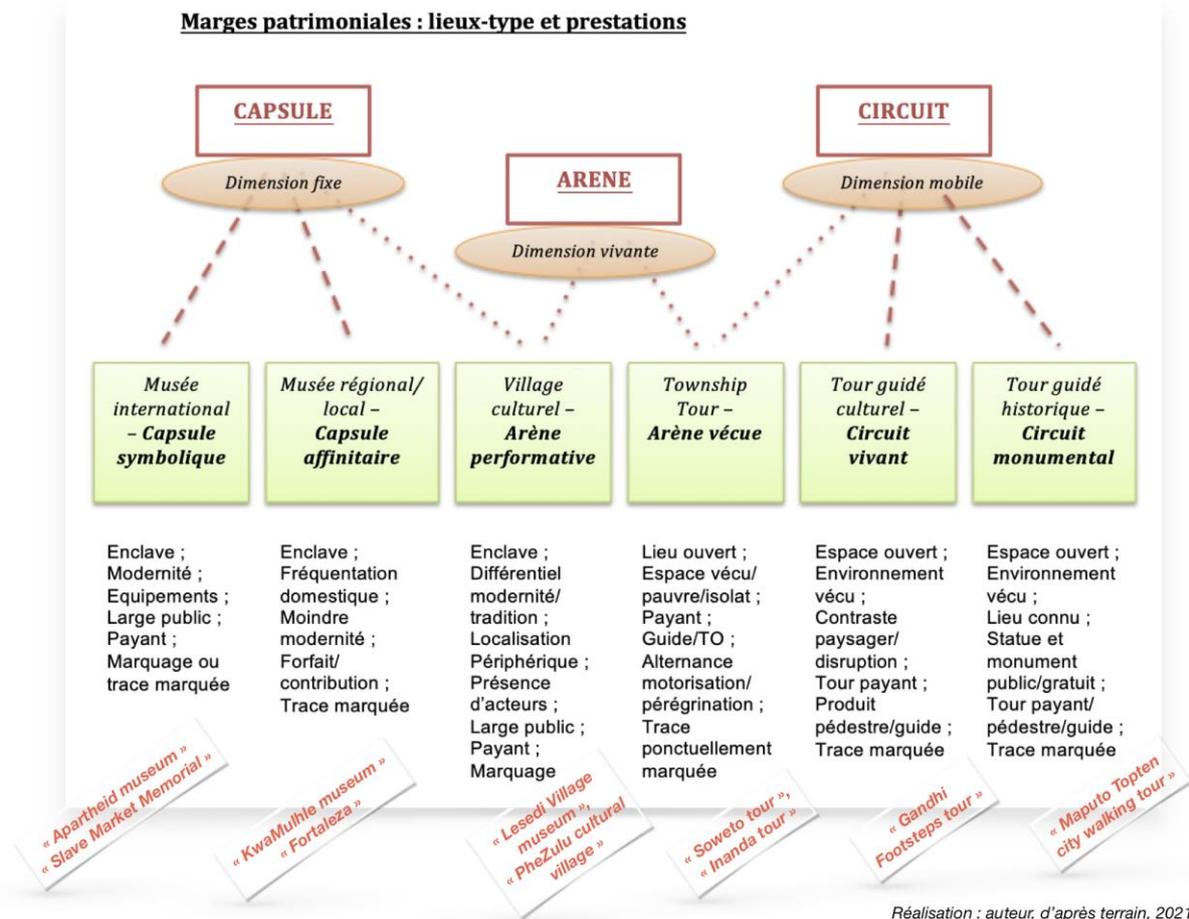


Figure 26 : marges patrimoniales - lieux-type et prestations

Trois configurations émergent autour d'une dimension fixe, vivante ou mobile. Ce sont les lieux-type « capsule », « arène » et « circuit ». Le premier renvoie plutôt aux musées. Le second aux prestations organisées dans un environnement où le patrimoine vivant est exalté. Quant au dernier, il s'apparente davantage à des pérégrinations en milieu urbain. Tous se divisent à chaque fois en deux sous-catégories : pour les capsules, entre lieux notoires et ceux plus intimes ; pour les arènes, entre les lieux « réels », vécus et ceux performatifs (spectacles) ; enfin, pour les circuits, entre ceux constitués en hommage à un personnage historique et ceux plutôt fondés sur les aspects architecturaux et urbanistiques de la cité. À chaque fois, nous explicitons, à la suite, ce qui détermine ces prestations en puisant dans les indicateurs vus précédemment.

Par ailleurs, nous souhaitons insister sur le fait que ces objets-lieux ne sont pas figés en des catégories disjointes. Ils s'associent bien souvent : un tour de township (arène vécue) débutera par la visite d'un musée sur l'histoire de l'apartheid (capsule

symbolique ou affinitaire). Il en va de même pour certains circuits. Pour bien expliciter ces croisements entre lieux-type, nous nous sommes livré à un second exercice complémentaire). Pour ce faire, on s'est appuyé sur quatre groupes d'institutions muséales de société²⁷ connues (en fonction de leurs principales caractéristiques), empruntant à la typologie de Gob et Drouget (2014) : les Musées, Musées en plein air, Centres d'interprétation et Mémoires. La composante émotionnelle prime selon nous chez les musées en plein air et les mémoriaux, alors que la dominante pédagogique domine au sein des musées. Les centres d'interprétation sont dans un état intermédiaire. Nous disposons systématiquement d'un exemple typique à l'échelle des terrains (Figure 27). Toutefois, s'insèrent dans les interstices des formes hybrides, associant parfois des traits distinctifs de deux d'entre eux. Passons-les en revue.

* Le Voortrekker Monument dans la capitale politique Pretoria n'est-il pas un mémorial alliant, au registre affectif, le volet compréhensif et pédagogique des centres d'interprétation (autour de l'identité et de la culture afrikaner) ?

* Le Fortaleza à Maputo n'est-il pas un centre-patrimonial « réceptacle » des matériaux coloniaux portugais, associant, au fort lui-même (dimension interprétative), une collection muséale « extraite » à la ville, entreposée à la discrétion des regards ?

Allons même plus loin : y compris une arène vécue (un tour de township par exemple), émanant de l'exercice typologique précédent, est à même de se retrouver dans ce grand métissage muséal.

* Ainsi, Vilakazi street à Soweto, et sa collection d'œuvres d'art relevée à même les trottoirs du quartier, n'incarne-t-il pas ce qui pourrait s'avérer un « Espace vécu-Muséal » ?

* Le tour culturel d>Inanda, établi en plein township de Durban – donc là aussi en milieu ouvert et vivant –, n'associe-t-il pas la découverte de bâtisses muséifiées (la maison de Gandhi) et de statues (celle de J. Dube, premier président de l'ANC, au devant du Ohlange Institute) ? Aussi n'est-ce pas là ce que l'on pourrait définir comme un « Tour muséal » ?

Remarquons enfin que certains circuits ne sont pas en reste quant à leur imprégnation muséale : par exemple, le *Gandhi walking tour*, proposé par l'office du tourisme de la municipalité de Pietermaritzburg, s'apparente à un circuit vivant qui intègre divers arrêts et notamment celui, véritable clou de la visite, devant la pièce muséifiée de la gare ferroviaire centrale (cf. photographie 19 infra). Dans cet esprit, vaudrait-il mieux considérer l'ensemble des objets-lieux sur la base d'arcs évolutifs et suggérer la notion « d'hybridation patrimoniale culturelle ».

²⁷ D'après la classification de G. H. Rivière (1989), on distingue communément les Musées des Sciences de l'homme des Musées d'Art, des Musées des Sciences de la nature et des Musées des Sciences et des techniques. La taxinomie, assez figée, est critiquée elle-même par l'auteur face à des formes composites, souvent locales, un peu touche-à-tout (Drouget, 2015). D'où une catégorie supplémentaire à ajouter : les « Musées multidisciplinaires et musées interdisciplinaires ». On va quant à nous parler de « Musée de Société » qui regroupe, sous ce terme, les Musées d'histoire, d'ethnographie et d'ethnologie, les Musées de la vie locale, ou encore les Musées de civilisation(s) (qui ont un primat universel et multiculturaliste). C'est ce qui est observé sur ces espaces : une approche souple, privilégiant les composantes de la vie sociale.

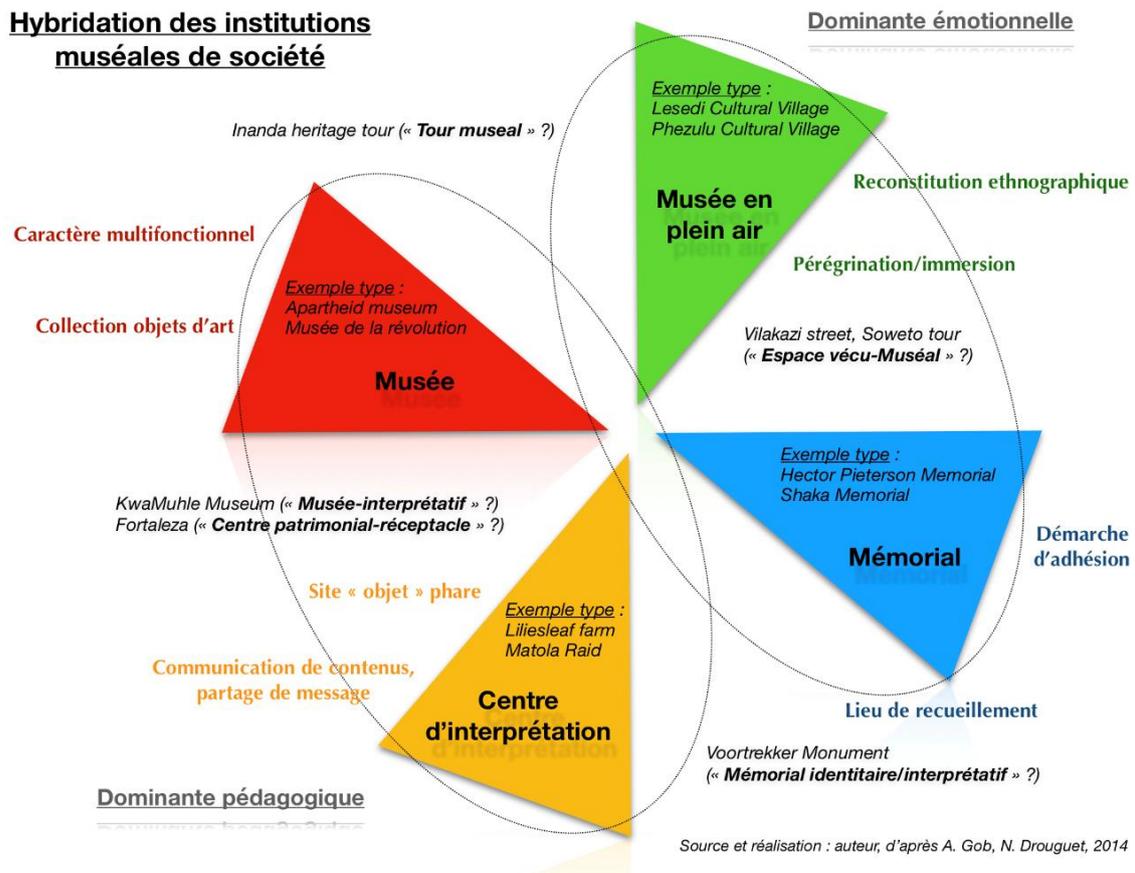


Figure 27 : hybridation des institutions muséales de société

Quelles expressions (et corrélations) des enjeux des Objets-Lieux ?

Un second point méritant analyse pousse à expliciter les enjeux qui sont à apprécier pour justifier cet engouement pour le « refoulé qui se recentre ». Ils sont de plusieurs sortes, tendent à se combiner et sont l'expression d'intérêts multiples.

QUATRE RESSORTS ET DE MULTIPLES INTERACTIONS

Le processus de patrimonialisation abrite, de notre point de vue, quatre ressorts maillés (Figure 28). Les objets-lieux du refoulé-recentré présentent en effet à la fois des enjeux socio-économiques (axés sur les champs du tourisme et des loisirs), identitaires (axés sur le sentiment de reconnaissance et de fierté affichée), politiques (axés sur le discours porté et le sens donné) et territoriaux (axés sur l'aménagement et le jeu d'échelle : soit la gestion d'un espace, parfois même dans une rivalité interurbaine).

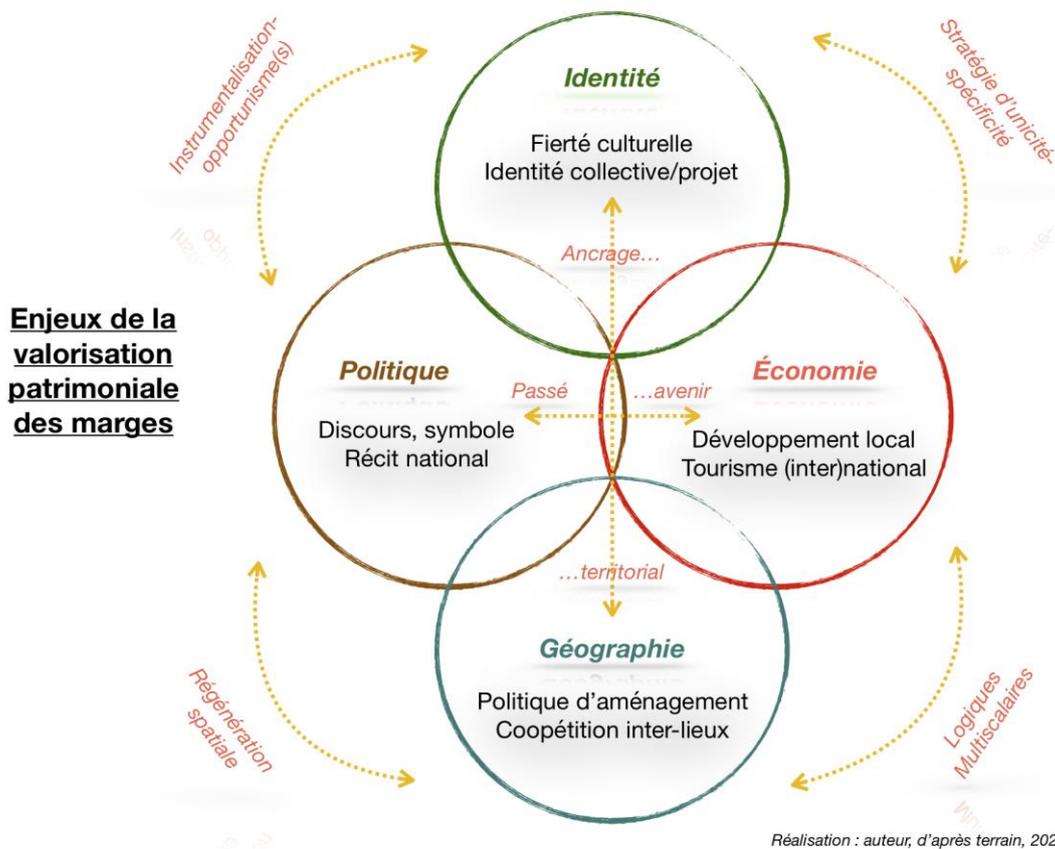


Figure 28 : enjeux de la valorisation patrimoniale

Nous partons de l'hypothèse que la discipline géographique, aux côtés des sociologues, anthropologues, historiens et économistes, détient une réelle expertise pour décortiquer ces enjeux, pris séparément puis ensemble, de part sa dimension « plastique » et résolument ouverte. Nous pouvons l'illustrer avec l'exemple ci-après :

Carnet de terrain 11 : Freedom Park et la route de la réconciliation (Pretoria)

Une petite route singulière relie dorénavant les deux musées que sont, celui très ancien du Voortrekker (cf. encart infra), et celui nouveau et postapartheid du Freedom Park. Créée en 2011, la route a été fermée puis rouverte en 2016, par une volonté présidentielle de remettre sur le devant de la scène un vœu de « liaison symbolique » entre les deux sites. Cette artère agit en effet comme une attache allégorique entre l'ancienne et la nouvelle Afrique du Sud : le message sibyllin est bien évidemment celui de la réconciliation, via le patrimoine, en symbiose avec le discours politique unificateur et rédempteur du pays (récit national). Aussi, par cette jonction physique et subliminale, il est encouragé de parcourir les deux musées dans une forme latente de – ou une tentative de ? – rééquilibrage mémoriel de l'Afrique du Sud arc-en-ciel.

Visuellement, le Freedom Park personnifie un musée/mémorial contemporain clinquant, d'aspect chamarré, comme une réponse se voulant impressionnante et restauratrice au plus ancien et tout aussi imposant (mais sans doute un peu plus monolithique) Voortrekker Museum. On aurait presque l'impression qu'il se donne pour ambition de lui donner le change, en qualité de partition moderne du roman national. L'architecture est audacieuse, les matériaux mêlant pierre et bois et les coloris d'aspect « chaud » (couleur rouge terre, marron et noir), sont privilégiés.

Depuis le sommet de la colline de Salvokop, la vue est imprenable sur les alentours et notamment sur l'Université of South Africa (UNISA). Cette section extérieure, placée du côté est de la colline, où de grands rochers disposés en cercle proviennent des neuf provinces d'Afrique du Sud, se nomme Isivivane : a place for 'cleansing and healing', (purification et guérison). Dans la section principale, toujours située en hauteur, S'khumbuto, on avise la flamme éternelle, un grand amphithéâtre et 200 hauts roseaux de métal : ces derniers sont visibles de toute part à Pretoria, sorte d'oriflammes qui symbolisent la renaissance de l'Afrique du Sud.



Photographie 21 : le Freedom Park, Pretoria, la renaissance africaine et l'artère de réconciliation (clichés : auteur) – l'ambitieux monument s'inscrit-il dans la réconciliation, le rééquilibrage ou avance-t-il un sens nouveau ?

Au sein du bâtiment // Hapo, dont l'entrée est davantage en contrebas, la mise en scène de l'exposition permanente se veut tout en clair-obscur, est tout autant entreprenante et travaillée. Elle témoigne d'un côté à la fois baroque (de par l'exposition de divers matériaux, alternant vides et pleins), quoique toujours bien ordonné : en ressort une progression linéaire, découpée en blocs temporels, et présentée sous forme de séquences historiques.

Le scientifique et l'historique s'associent ici au culturel et même à un soupçon de dimension spirituelle (Young, Vosloo, 2020). Effectivement, un message est martelé dès le préambule : nos racines sont africaines. Ce fil rouge est ensuite maintenu farouchement. Une grande salle présente d'ailleurs une sélection de figures politiques majeures du continent. Dans une singulière démarche qui va du particulier à l'universel, le musée n'est pas seulement ancré sur l'histoire stricto sensu du pays, il s'chine à raconter aussi les « guerres » que celui-ci a connues (en rendant hommage se faisant à ceux ayant laissé leur vie). Cela inclut l'apartheid donc, mais considéré comme un épisode parmi d'autres, aux côtés de la phase d'exploration du continent, de la colonisation, des guerres mondiales, de la guerre froide etc. À cet égard, un long mur de 697 mètres, recouvert des noms de ceux ayant péri au cours des conflits, ponctue la section S'khumbuto.

Le temps long semble par conséquent privilégié et s'avère clairement assumé. Porté à bout de bras par le politique (en l'occurrence par l'ex-président T. Mbeki), érigé en tant que fondation aux multiples architectes, réunis eux-mêmes au sein d'une joint-venture (associant des universitaires historiens, des poètes et même des guérisseurs traditionnels...), ce « jardin de la mémoire » s'avère au final un lieu qui se veut une ode à la résilience, à l'adaptation, au sens du sacrifice, de la dignité et des droits humains. Vaste programme donc : la portée est infiniment humaniste, celle d'une histoire globale, pour une structure muséale (non communautariste) étirée spatialement et qui a une dimension éthérée, assurément très/trop ? solennelle et théorique.

À travers cet exemple, on comprend que le Freedom Park à Pretoria insiste sur la puissance du jeu politique dans le rééquilibrage mémoriel de la nouvelle Afrique du Sud. Il trouve sa concrétisation dans la construction d'une forme de « musée miroir », positionné en face du temple de l'identité afrikaner qu'est le Voortrekker (les deux sont visibles de part et d'autre comme s'ils se toisaient). Cette partition mémorielle se trouve complétée par l'enjeu territorial, de par le choix du site du Freedom Park (à quelques encablures) et de la jonction routière, fragile fil de concorde à la fonction éminemment allusive. Le tout émerge à la nouvelle industrie patrimoniale (Hewison, 1987). Comme évoqué précédemment, on renoue bien, à ce niveau, avec les fonctions identitaire, valorisante et légitimante du patrimoine, sans oublier aussi celle décisionnelle.

Les divers enjeux exposés s'appréhendent de la sorte en tant qu'éléments structurants d'un tout patrimonial (c'est notre hypothèse de départ). Mais ne doivent-ils pas se considérer également de manière coordonnée ? En effectuant une analyse plus en détail des interactions entre les quatre enjeux visibles sur le terrain, on peut remarquer des combinaisons pour le moins intéressantes, lesquelles peuvent ça et là être surreprésentées ou dominantes (un peu à la manière de curseurs évolutifs).

Hypothèse de départ : au-delà des questions socio-économiques ou identitaires admises (notions de mise en tourisme et d'identité projet), la valorisation patrimoniale des marges met aussi en exergue deux autres versants particulièrement importants : le jeu d'acteurs à travers la motivation voire l'instrumentalisation du politique (force du discours, empreinte laissée, instrumentalisation éventuelle) et les logiques d'aménagement territorial (recodage spatial et image de territoire) que « lisent » tout particulièrement les géographes.

Résultat affiné : les quatre ressorts sont en réalité liés les uns aux autres. Ils forment un système. Effectivement, en les observant de plus près, ils se dégagent des boucles rétroactives, dont les couples affichent des combinaisons originales.

Quelles sont précisément ces associations particulières (cf. Figure 28 infra) ?

- la paire *identité-géographie* se comprend aisément par une revendication d'attachement territorial : à Soweto, la fierté culturelle des habitants du quartier, mondialement connu, assoit une identité collective enracinée.

- la prise en compte du temps long (passé-avenir) relie *politique* et *économie* : en puisant dans un patrimoine « élu », on forge une richesse que l'on annonce inscrire dans la durée et que l'on proclame intemporel. C'est l'exemple de l'Apartheid museum ou de

Lilisleaf Farm, nouveaux hauts-lieux patrimoniaux et vitrines quasi universelles de l'Afrique du Sud, autour des symboles de la résistance et de la liberté.

- la (re)connexion spatiale connecte le *politique* et le domaine de la *géographie*. C'est indubitablement le cas des Township tours et d'un cahier des charges respecté, comme dans la zone d'Inanda en périphérie de Durban par exemple ;

- la stratégie d'unicité-spécificité recherchée a trait au couple *économie/identité* : fidèle aux préceptes interculturels du tourisme patrimonial international et de la représentation, il est parfois exhibé une exemplarité à l'échelle des territoires, gage de rareté. Nous pouvons ici citer le cas du Monument aux esclaves de Zanzibar et de l'héritage spécifique swahili, présenté en toute fin de parcours muséal ;

- la réalité multiscalaire traduit le croisement entre *dimensions territoriales et jeux économiques*. Il s'agit en l'espèce des initiatives de type Constitution Hill ou The Point Waterfront à Durban, tournées à la fois vers l'international et les velléités locales de régénération urbaine ;

- enfin, les questions symboliques d'instrumentalisation du message et d'opportunisme(s) intéressent la paire *politique-identité*. C'est ce que l'on a vu pour le Freedom Park à Pretoria, mais il est aussi possible de citer le Musée de la révolution à Maputo où le parti Frelimo écrase de sa présence la narration ambiante.

En somme, les jeux d'acteurs et les enjeux arrimés à la patrimonialisation des marges s'organisent autour du phénomène d'unicité/rareté ; d'intemporalité exhibée du matériau ; d'attachement territorial ; d'orientation (ou instrumentalisation) du message ; de reconnexion spatiale ; et enfin de prise en compte d'une réalité pluriscalaire. Ces combinatoires peuvent s'associer en un même lieu patrimonial, même si certaines paraissent se détacher singulièrement au sein des exemples cités. Au demeurant, on peut considérer que l'exemple des Township tours en Afrique en Sud, et notamment ceux ayant pour décor les ex-quartiers dortsoirs parmi les plus illustres du pays (devenus des incontournables du tourisme), est éminemment représentatif.

LE CAS DES TOWNSHIP TOURS : MEMOIRE APPROPRIEE, DROIT A LA VILLE ET VECU

Pour préciser cet exemple, il faut d'abord rappeler le contexte en insistant bien, à l'instar de Fauvelle-Aymar (2006), que l'histoire de l'Afrique du Sud est une histoire de la dépossession perpétuelle, sur un socle de luttes incessantes pour l'appropriation du territoire. Ces dernières se lisent de la conquête (pré)coloniale à la période (post)apartheid. En monde urbain, les townships sont l'emblème même de l'ère ségrégative et, en partie, de cette dépossession et compartimentage spatial, en vertu du *Group Areas Act* de 1950. Ils sont restés célèbres car toujours existants (un legs vécu). Malgré une géographie coercitive et prescriptive, les townships sont aussi devenus « des espaces de vie, appropriés par leurs habitants » (Mainet-Valleix, 2002).

Dans ce contexte, les mémoires urbaines sont à présent mobilisées dans une soif de justice spatiale, en étant utilisées comme ressource ou comme référentiel. Comme l'indique S. Didier (2018), « l'échelle de production d'une mémoire nationale est donc encore de nos jours particulièrement prégnante en Afrique du Sud, et offre un grand intérêt pour un examen des coexistences de, voire des conflits entre, différentes échelles mémorielles ». D'autant que, comme le souligne M. Houssay-Holzschuch (in *Slate*, 2018) en parlant plus spécifiquement de la ville du Cap, il existe dans ce pays une

déracialisation des riches, mais les pauvres restent invariablement des Africains ou des « Coloured » (et donc majoritairement des habitants des townships).

La valorisation touristique se mue alors en instrument de cette justice spatiale. Le renversement est indubitable : d'un espace paria, zone de non-droit, les townships deviennent des étendards de l'Afrique du Sud contemporaine. De quartiers bouclés et étroitement surveillés (surtout durant l'état d'urgence à partir de 1986), ils se métamorphosent en des lieux balisés, parcourus par des visiteurs venant d'Amérique, d'Europe et d'Asie. Économie locale et tourisme international s'associent à une histoire propre et à une localisation spécifique, dans une belle entreprise de raccordement territorial. L'inversion du stigmat territorial, déjà évoquée, y devient limpide.

Dans cette continuité, S. Didier a inscrit une réflexion passionnante dans celle de « Droit à la ville », qu'elle voit comme une actualisation des travaux de H. Lefebvre (1968). Ceux-ci peuvent être considérés comme un outil privilégié dans la lutte contre les exclusions, les injustices et les inégalités induites par les effets du capitalisme tardif sur les sociétés particulièrement métropolitaines de par le monde (Harvey 2003). A ces effets, il faut additionner, pour l'Afrique du Sud, la « couche » historique (et les héritages spatiaux inhérents) découlant de la politique ségrégative urbaine. La patrimonialisation touristique de ces marges n'exprime-t-elle pas un nouveau droit à la ville ?

Les mémoires de ces quartiers sont de nos jours accaparées dans des nouvelles démarches stratégiques, des nouvelles « forces positives dans les processus de transformation de la ville », dans le sillage d'une éthique apaisante (*ethics of care* de Till, 2012), prônée au plus haut sommet de l'État. L'enjeu, à ce moment, outre de remettre sur la place publique une mémoire refoulée, n'est plus de voir le lieu (et son histoire attachée) uniquement sous l'angle de la souffrance et du refoulement passé, mais de le projeter dans l'avenir (soit une posture spatio-temporelle). Ce qui passe aussi par une considération des mémoires anodines ou ordinaires (Dlamini, 2009), celles authentiques ou du quotidien. À ce titre, durant les tours de townships, les aspects indigents de l'oppression ambiante ne sont plus guère exposés : les déviances du *slumming* (Staszak, 2015) sont, non pas soustraites mais détournées ; entre les lignes, on insistera plutôt sur la vive intensité (contre-)culturelle, les politiques de réhabilitation menées et les valeurs bâties autour de l'adaptation, d'une certaine ingéniosité et de la fraternité (l'*Ubuntu*). Le tour de Soweto ne débute-t-il pas par un passage auprès du *Soccer city* (avec sa forme de calebasse typique), n'inclut-il pas systématiquement un arrêt dans un *sheeben* formalisé (ex-bar clandestin) pour la convivialité et ne se termine-t-il pas systématiquement par un détour par le fameux théâtre, à l'architecture audacieuse, tourné vers l'avenir ?

Les tours de townships paraissent ainsi rassembler et raconter l'ensemble des enjeux patrimoniaux et touristiques et la totalité des combinaisons présentées. Ils permettent aussi de convoquer les notions d'appropriation mémorielle en des endroits distinctifs, de droit à la ville et de valorisation touristique dans un but projectif.

Quel public concerné par ces Objets-Lieux ?

Évoquons à présent les publics associés à la fréquentation de ces marges patrimoniales. Pour un certain nombre d'entre elles (on fait allusion aux lieux très touristiques de Johannesburg comme Soweto justement), il est aisé de se reposer

globalement sur une dualité centre/périphérie, associée à un public du Nord ou de l'hyper-occident visitant des endroits des Pays en développement/émergents chargés d'altérité (Sud). Mais précisément parce que notre panel d'objets-lieux est plus complexe que cela, cette vision peut sembler tronquée et sommaire. Dans ce contexte, la question de l'origine des publics (extérieurs/locaux) doit recouper celle de leurs motivations, instaurant des lignes de partage parmi les visiteurs domestiques mêmes.

UN TRYPHIQUE DE VISITEURS PAR DELA LA PAIRE PUBLIC LOCAL/CLIENTELE ETRANGERE

Beaucoup des lieux analysés en ce travail se positionnent sur la niche d'un tourisme patrimonial mémoriel et culturel, pour lequel il existe une attirance de la part d'une clientèle étrangère ultramarine : l'Apartheid museum ou Vilakazi street sont devenus des incontournables de la visite de Jo'burg, de même que le Voortrekker Monument à Pretoria (sans oublier le village culturel de Lesedi). Avec Robben Island au Cap, ce sont les principaux sites culturels visités en Afrique du Sud²⁸. Il en est de même, à un degré moindre, pour le Fortaleza à Maputo ou le musée KwaMuhle (et le village de Phezulu) à Durban. Un petit mot concernant le patrimoine néo-dissonant (on pense au Voortrekker à Pretoria) : S. Marschall (2009) a bien montré que son succès indéniable, nonobstant son passé « chargé », était à relier au fait que les visiteurs adoptaient un point de vue entier, politiquement équilibré, celui d'une représentation contextualisée du passé, qui les autorisent à assimiler toutes les réalités ayant façonné un pays.

Il faut préciser aussi que cette distinction entre public du Nord/lieu du Sud prête parfois le flanc, d'un point de vue théorique, aux débats critiques, que ce soit du côté de la théorie libérale du ruissellement – les clients du Nord aidant les habitants du Sud... – ou de la théorie marxiste de l'exploitation – les individus du Nord profitant des espaces du Sud... –. Pour notre part, on se place sur la ligne du pragmatisme-opportunisme, où des logiques d'intérêts convergentes existent (volonté d'altérité et demande expérientielle d'un côté, adaptabilité assumée en réponse de l'autre), comme cela a pu être dit précédemment. En général, les visiteurs coexistent ici avec les locaux, habitants, employés, au sein d'une même quotidienneté qui ne peut s'approcher de façon disjointe.

Il reste que l'essentiel est sans doute ailleurs. Les lieux patrimoniaux étudiés en ce travail sont surtout arpentés par un public autre (que ce soit de façon complémentaire ou parfois même quasi exclusivement). À ce titre, il convient de souligner la réalité des logiques de fréquentation locale qui s'y invitent en concomitance (Figure 29). Cela se comprend par le développement avéré du tourisme domestique et affinitaire ainsi que du champ des loisirs, mais aussi et surtout des sorties pédagogiques (visites scolaires) et secondairement professionnelles (tenues de conférences, *workshop*, séminaires d'entreprise etc. cf. photographie 22.) ; ce qui fait dès lors intervenir le champ des *Post-colonial* et *Subaltern Studies*, constitutives du *Southern turn* comme déjà invoqué précédemment (Connell, 2007 ; Comaroff & Comaroff, 2012).

²⁸ Pour un pays qui met davantage en avant, faut-il le rappeler, ses paysages et son patrimoine naturel, vignobles, réserves animalières et parcs fauniques en tête.



Photographie 22 : auditorium, lieu de conférence et séminaire au Liliesleaf Farm et au Freedom Park (clichés : auteur) - aménités et manifestations diverses s'associent à la trace marquée et/ou aux collections.

Les marges patrimonialisées : motifs de déplacement et public(s)

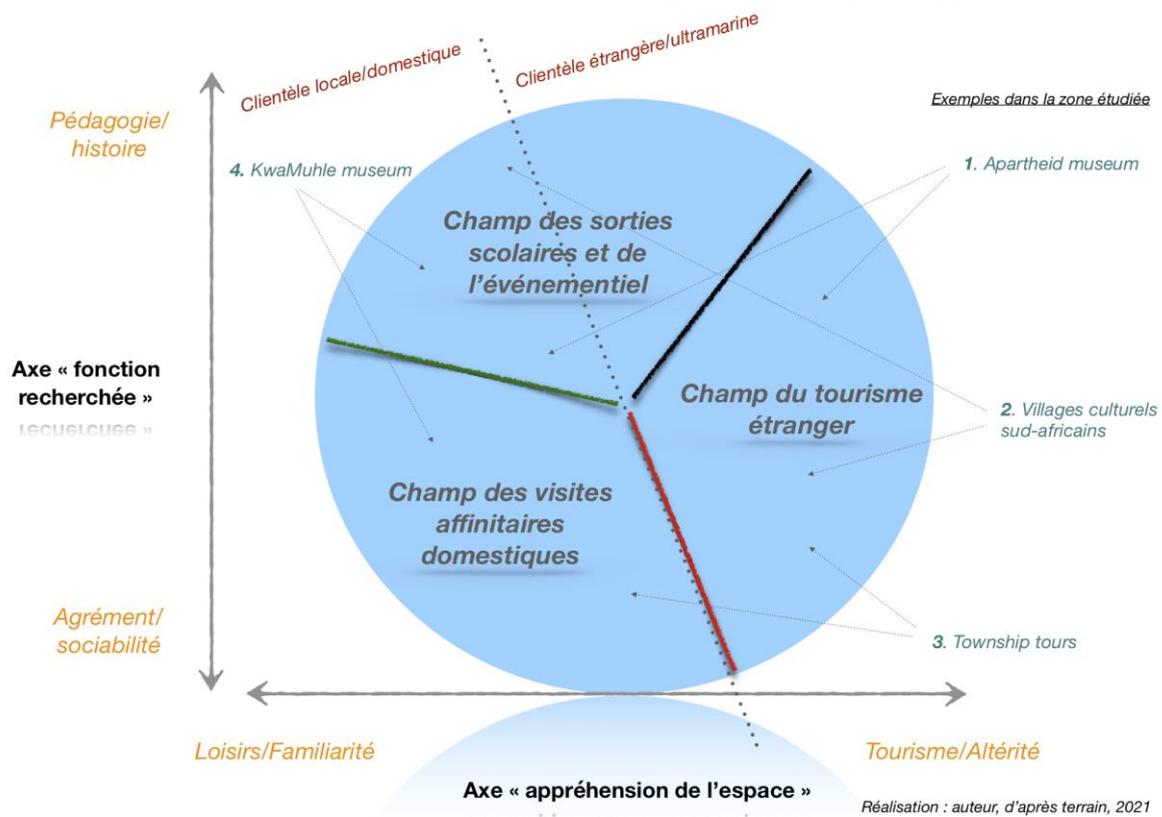


Figure 29 : les marges patrimonialisées, motifs de déplacement et type de public(s)

Pour être plus précis, si la notoriété joue dans le succès de ces lieux, tourisme local, affinitaire et loisirs s’y agrègent fréquemment... C’est le cas à Soweto où les enquêtes de Rogerson (2014, 2015) ont montré que l’essentiel de la fréquentation émanait en fait d’un public interne en déplacement affinitaire (visites à des amis ou à de la famille vivant localement). Sans parler du secteur des affaires (MICE) qui mobilise aussi un public averti, par exemple au Constitution Hill. De même, les visites scolaires y sont omniprésentes, associant cette fois pédagogie et non-libre arbitre. Au Fortaleza à Maputo, les déplacements et la venue d’écoliers s’effectuent avec nuitées incluses (Photo 23). L’Apartheid museum incarne, à ce jour, une sortie pédagogique majeure inscrite dans les programmes scolaires. Au Freedom Park, les enquêtes de Young & Vosloo (2020) ont établi que 44% des visiteurs pouvaient se rattacher à un public éducationnel (visites scolaires et groupes universitaires), avec 78% d’entre eux situés dans l’intervalle 10-30 ans. Au KwaMuhle museum, un entretien a été conduit avec une professionnelle en charge de l’accueil. Il nous a permis de quantifier, sur une année type, à environ 2/3 la venue d’un public local scolaire (avec des pics de fréquentation durant les journées spécifiques du patrimoine : le *Heritage day*, le 24 septembre, et le jour de liberté à savoir le *Freedom day*, le 27 avril). Ces fortes fréquentations sont aussi ponctuelles. En somme, on peut plutôt parler dans ce contexte d’ouverture(s) de ces lieux au(x) public(s), le pluriel étant de mise, ces derniers étant protéiformes.



Photographie 23 : groupes de scolaires en visite - Apartheid museum et Fortaleza (clichés : auteur)

Hypothèse de départ : La médiatisation des marges patrimoniales, du fait de leur charge de dépaysement qu’il convient aussi de replacer dans le segment du tourisme alternatif, serait avant tout le fait d’une population étrangère ultra-marine. En atteste, la communication empreinte d’altérité et d’imaginaires que l’on peut relever sur leurs prospectus (accessibles depuis les offices du tourisme municipaux), ou sur les principaux sites internet des prestataires. Celle-ci se fonde sur un exotisme de la terre lointaine. Soit un public du Nord visitant des endroits des Pays en développement chargés d’altérité (Sud).

Résultat affiné : en réalité, les objets-lieux patrimoniaux étudiés sont fréquentés par un public autrement disparate, qui ne plonge pas uniquement dans la sphère marchande ou même du libre arbitre (quant au choix de la destination/pratique). Au secteur du tourisme – qui entremêle visiteurs extérieurs mais aussi locaux, au sein d’un même espace-temps du

quotidien – s’ajoutent ceux des loisirs, de l’affinitaire ainsi que ceux des affaires et des sorties pédagogiques. On mesure d’autant plus leur rôle éminemment social et sociétal.

Allons plus loin avec l’exemple, il est vrai assez singulier, du Constitution Hill.

Carnet de terrain 12 : Constitution Hill (Johannesburg)

La Constitution Hill, de par sa localisation dans le cœur de Johannesburg, la vastitude du lieu et l’appui politique local et régional sous-jacent, peut se considérer comme un espace patrimonial palimpseste. À ce titre, il incarne un lieu-cadre privilégié de très nombreux évènementiels de la métropole économique du pays.

Parmi ceux-ci, on peut l’illustrer par le seul mois de mars 2019 : à ce moment, s’y tenaient simultanément le Human Right Festival et le Play Africa. Le premier, à dimension (inter)nationale, est un festival majeur autour de la question des Droits de l’Homme en Afrique du Sud. Sur une dizaine de jours, prises de parole et concerts se relayent en ce lieu symbolique, en particulier à proximité du Flame of Democracy ; pour rappel, cette dernière est une flamme perpétuelle sise dans l’ancien Awaiting trial box (ou lieu d’attente, avant jugement, des Noirs ayant contrevenu à la législation d’apartheid), destinée à rappeler aux Sud-africains leur existence actuelle libre de toute oppression et injustice. La seconde manifestation était à dimension plus nationale/locale : il s’agit d’un musée interactif destiné aux enfants (premier du genre dans le pays), intervenant, par le biais de nombreux ateliers, autour des valeurs d’équité, de dignité et de créativité.



Photographie 24 : exemples d’évènementiels populaires au Constitution Hill (clichés : auteur)

Par ailleurs, il est important de rappeler que le site détient un rôle fonctionnel permanent qui regarde cette fois du côté du Droit, soit assez loin de la légèreté apprêtée à l’univers touristique : le Constitution Hill, faut-il le rappeler, abrite en son sein la Cour constitutionnelle d’Afrique du Sud. L’institution fut établie ici volontairement dans un esprit conquérant de la nation arc-en-ciel (à l’encontre de l’arbitraire et des injustices des temps passés). On devine donc, qu’au-delà de son rôle muséal, le site détient pas moins de trois fonctions : pédagogique et mémorielle, ludique et évènementielle, enfin judiciaire. Soit une réaffectation parachevée.

En pratique, il s’en dégage une fréquentation ponctuelle notable (à la saisonnalité toutefois marquée), par des visiteurs ayant des attentes et des préoccupations distinctes, parfois même n’ayant absolument rien à voir entre elles. Or, typiquement, il s’agit toujours d’une ex-prison des

plus sinistres qui a été patrimonialisée. Finalement, entre les cachots lugubres et les rouleaux de barbelé bien visibles en hauteur, les restaurant et salle de réception qui accueillent en parallèle un public partagé entre solennité et gravité, lieu de travail (meeting et tourisme d'affaires), de recherche, de tourisme et de loisirs, le site n'incarne-t-il pas la version la plus ultime des formes et interactions spatiales du post-moderne, un hyper-lieu patrimonial (Lussault, 2017) aux intenses imbrications sociales, où les échelles, du mondial au local, se télescopent ?

À travers cet exemple, le tourisme comme sphère indistincte, mais aussi la consommation expérientielle constitutive de l'hyper-modernité, prennent tout leur sens.

ÉLÉMENTS DE REFLEXIONS SUR UNE APPROCHE SYSTEMIQUE DES PUBLICS ET ACTEURS

Avec un certain recul, plusieurs autres remarques peuvent être formulées au sujet des individus se rencontrant en ces lieux patrimoniaux, dans le prolongement du propos sur la déconstruction des catégories et motivations. Tout d'abord et concernant le public ultramarin étranger bel et bien présent, on ne peut faire l'impasse sur les travaux de distinction sociale et spatiale (Lapompe-Paironne in Decroly, 2015). Cela fait écho aux pratiques distinctives (Cohen, 1987) et donc à la nature des touristes alternatifs. Pour ces derniers, les marges patrimonialisées en des pays lointains (combinaison d'éloignement/exotisme et de pratiques rares/uniques) renvoient aux deux maximes : « aller où les autres ne vont pas » (c'est le sens de la distinction spatiale) et « faire ce que les autres ne font pas » (c'est le sens de celle sociale, déjà travaillée par Plog, 1974 in Cruz-Milan, 2017 ; Butler, 1980). Ces formes alternatives de tourisme convoquent, en cela, les éléments avancés par la réflexion bourdieusienne (Photos 25).

Qui plus est, la prise en considération de la présence d'un public local dans les études récentes sur le tourisme peut s'apprécier, cela a été rappelé, dans l'usage progressif (et apaisé) des *Post colonial Studies* au sein des *Tourism Studies*. Ces dernières mettent dorénavant l'accent sur des phénomènes longtemps minorés que sont le tourisme domestique et la dose de recul face à la construction exotisante de ressources (Peyvel, 2017). Mais outre la dimension affinitaire et de loisirs (donc voulue et choisie), un autre champ n'est pas à négliger : celui des implications scolaires.

Nombre de lieux ici traités s'apparentent en réalité à des structures muséales que sont les musées, les musées en plein air, les mémoriaux et les centres d'interprétation (sans oublier les formes hybrides suggérées précédemment). Rappelons que la mission de ces structures est avant tout éducative. Dans cette optique, elles investissent énormément, en guise de politiques affichées, en direction du jeune public. Les formes que cela peut prendre tendent vers les visites organisées (durant le temps scolaire), mais aussi les ateliers de sensibilisation à l'institution hors période scolaire. Il faut rappeler les enjeux. Ouvrir la jeunesse sur la (re)lecture difficile de son pays détient des vertus civiques et morales (de sensibilisation) et plus prosaïquement peut mener, par le développement de formes différentes de méthodes d'enseignement, à une réduction de l'échec scolaire. Toutefois, il ne faudrait pas considérer ce segment de public comme une catégorie à part. Les porosités existent vers un public local plus vaste que l'on pourrait rapprocher au champ des loisirs. Effectivement la visite de ces lieux, d'une part peut inciter à une plus forte fréquentation muséale tournée vers l'après (les jeunes constituant le public de demain...), d'autre part peut pousser parents et proches à (re)venir au musée. Par conséquent, elle « ouvre » à la question culturelle et mémorielle.

Du côté des populations locales (c'est à dire de la société civile), il y a aussi à dire et à préciser. Au demeurant, nous sommes ici (et tout particulièrement en Afrique du Sud) dans des sociétés qui demeurent structurées par l'appartenance communautaire, desquelles en découlent des niveaux sociaux mais aussi des modes de vie différents. Soit une juxtaposition de groupes ou entités socio-ethniques. Le fait de revaloriser des lieux longtemps marginalisés, autour de faits en partie occultés, a pour mérite de redonner de la visibilité et, de ce fait, de la reconnaissance à une partie du spectre (majoritaire) de la population : elle devient composante fondamentale et légitime de la société nationale. Il s'agit de « faire pays ». La mise en relief de pans d'histoire ancrés dans une spatialité permet à – au moins une part insérée de – cette composante d'accéder au statut d'acteurs à part entière. Cela permet *in fine* de rapprocher les groupes socio-culturels et renforce l'idée d'un destin commun (autour de la participation à la construction du « pays », Gay, 2015), permettant dès lors de démultiplier les légitimités.



Photographie 25 : groupes de visiteurs, touristes ou non, seuls ou avec guide en Afrique du Sud (clichés : auteur) - la complexité du public sud-africain n'atteste-t-il pas aussi d'une certaine « maturité » du pays ?

Au reste, la prise en compte de la population locale est bien à inscrire dans le « nouveau paradigme touristique » (Condevaux, Djament-Tran, Gravari-Barbas, 2016) qui a succédé au paradigme du tourisme de masse. Ce dernier brouille les repères entre lieux et pratiques « touristiques » et « ordinaires ». Le tout, ajoutons-le ici, dans des espaces de fortes circulations, d'un « cosmopolitisme ordinaire » (Fournet-Guérin, 2015, 2019). Le rôle accru de la société civile gagne à s'appréhender de plusieurs manières : au sein des possibilités d'emplois, en tant que prestataires locaux, guides ou médiateurs qui font découvrir leur propre territoire, mais aussi en tant qu'entrepreneurs nouveaux (par

exemple dans le cadre du *Black Economic Empowerment* en Afrique du Sud), par exemple dans le domaine des offres de restauration ou d'hébergement sur place. Ces derniers aspects rejoignent les travaux portant sur la dé-différenciation entre « habiter » et « visiter » (Girard, 2013). Ils incarnent un cadre interprétatif adéquat pour une analyse réactualisée des relations entre touristes et habitants (M. Delaplace, G. Simon, 2017), où il convient de se « défaire d'un étiquetage ou d'un enfermement mono-identitaire pour saisir la mixité ou la combinaison des modes d'habiter ». Les tours de townships, notamment dans les sections informelles, dites « à risque », de Soweto, de même que les pérégrinations urbaines autour de la personne de Gandhi à Durban et à Pietermaritzburg se font souvent avec des individus du cru (personnes associatives – Photo 26 – ou encore parfois des étudiants en stage ou durant leur congé). Ceux-ci mettent à profit leurs habitus et leurs réseaux locaux pour faire accepter et ainsi « valider » la présence de visiteurs extérieurs.



Photographie 26 : une guide "hyper-locale", personne associative, sous-prestataire de compagnies privées, intervenant sur la partie pédestre bidonvilisée **du tour de Soweto (cliché : auteur)**

Si de plus en plus les habitants endossent les habits d'opérateurs de la mise en tourisme de leur territoire (dans une désintermédiation), la palette de situations doit également s'appréhender via une présence plus diffuse et indirecte de la société civile. Cette dernière peut prendre la forme d'associations locales, en liens avec les élus, qui discutent par exemple de la définition du parcours touristique dans le cadre des Township tours et incitent à mesurer leur impact au plan local. Elle prendra aussi la forme d'emplois induits : à titre d'exemple, les commerces informels présents sur les itinéraires prédéfinis. En effet, en nombre d'endroits étudiés, la population « vit » localement, elle est donc environnante et partie prenante dans le cadre des prestations, que ce soit sur une base choisie dans les villages culturels (sur un mode très codifié et temporaire) ou « subie » dans les quartiers pauvres (sur un mode authentique et pérenne). Dans tous les cas, cette confirmation de la contribution des modes de vie et des pratiques habitantes dans les activités patrimoniales, de même que l'association (d'une petite partie) des habitants aux processus décisionnels en matière de politique touristique (Sallet-Lavorel, 2003), illustrent cette catégorisation du tourisme alternatif

(interactif pourrait-on même dire) dans la valorisation d'un patrimoine méconnu et qui fascine²⁹. Selon L. Boukhris et A. Chapuis (2016), l'activité patrimoniale touristique en ces lieux originaux peut s'appréhender comme un fait social total (et non comme un espace-temps déconnecté de la quotidienneté des individus), ce qui fait réfléchir sur la production des territoires et sur la formation des territorialités et des subjectivités.

Plusieurs publics *lato sensu* finissent par se croiser en ces sites patrimoniaux, en partie touristifiés. Ils deviennent des lieux ultimes de l'urbanité contemporaine. Par une certaine uniformisation dans leur mise en valeur, ils tendent en partie vers les non-lieux de M. Augé (1992). Toutefois, par leurs altérités se jugeant et se rencontrant (et donc par les phénomènes d'acculturation multiples potentiellement inhérents), ils se rapprochent, dans le même temps, des hyper-lieux de M. Lussault (2017). Sans conteste, nous nous situons dans un environnement mouvant, de la remise en question du lieu même, à travers l'irruption, dans un endroit donné, d'autres échelles s'y percutant.

Quelles dynamiques évolutives des Objets-Lieux ?

Deux grandes configurations peuvent se dégager à l'échelle des espaces étudiés : la mutation mais aussi la permanence. La première fait évidemment envisager l'idée d'une évolution de la marge vers davantage de centralité. Néanmoins les possibilités sont multiples. Quant à la dernière, il ne faut pas y voir uniquement une situation passive, c'est à dire de non-intervention des acteurs, mais aussi possiblement un souhait de conserver (du moins en partie) l'image favorable associée à la marginalité.

STATU QUO VOULU OU NON : LA MARGINALITE PATRIMONIALE EN QUESTION

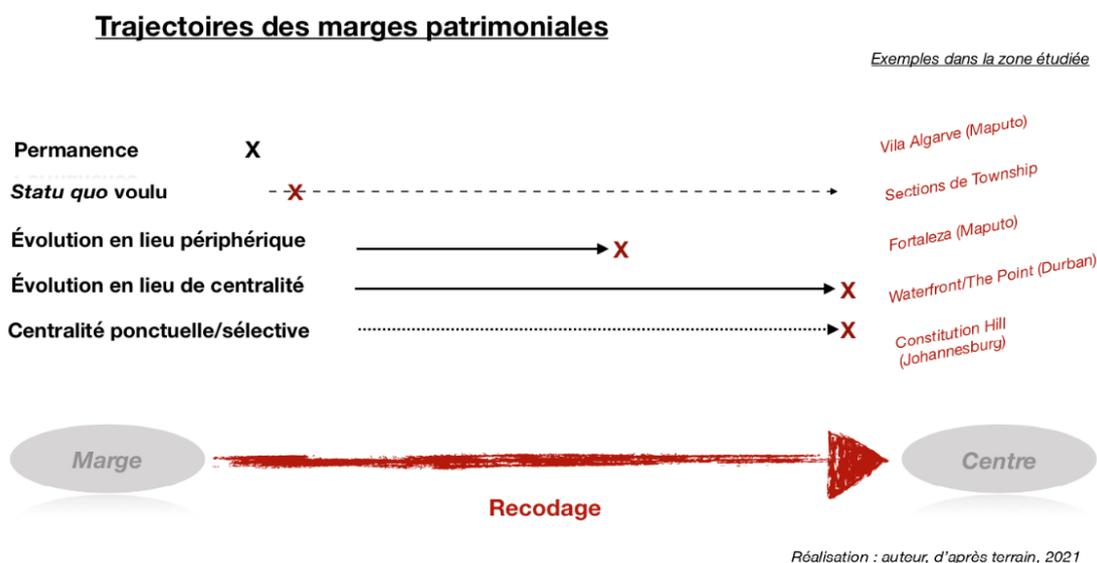


Figure 30 : trajectoires des marges patrimoniales

²⁹ Notons que la grande diversité des composantes humaines rassemblées, la pluralité des contextes et le besoin de considérer ensemble touristes et habitants, ont fait l'objet d'une attention soutenue ces dernières années (Ko et Stewart, 2002 ; Böröcz & Southworth, 1996). On peut resoumettre les propos avancés par M. Delaplace et G. Simon (2017) qui ont évoqué le progressif processus de « percolation touristique ». Celui-ci voit le tourisme se désencastrer partiellement de son carcan originel afin de se déployer « hors les murs » (vers des espaces hétérogènes, des patrimoines diffus, des habitants, etc.), associé à une dynamique habitante qui aspire à valoriser son territoire.

Parmi les sujets et lieux traités, on recense çà et là des situations qui n'ont guère changé. Est-il possible de parler, dans ce contexte, de permanences ou de « *statu quo* » de l'écart ou isolat ? Ils demeureraient en pratique dans un statut de marge par rapport à ceux qui ont pu évoluer. Au premier abord, on citera l'étendue majoritaire des townships, celle qui demeure dans l'ombre, à l'écart des « routes » et des passages des prestataires touristiques. On citera aussi des traces non marquées, comme à Maputo où divers bâtiments historiques attachés à une histoire sensible – telle que la Villa Algarve, construite en 1934 et qui a hébergé la police secrète portugaise, la PIDE – sont aujourd'hui quasiment en ruine et composent des friches patrimoniales.

La posture du *statu quo* demande cependant qu'on s'y arrête un moment. Il est possible de s'interroger sur le fait qu'elle soit potentiellement désirée et maintenue. En effet, un constat apparent est que, sur certains aspects (relatifs au plan du symbolique, notamment par rapport à l'image projetée, aux représentations, à l'image mentale générée...), le statut périphérique voire marginal peut au contraire être consolidé voire accentué – en tant que valeur ajoutée ou élément vendeur – : on renvoie ici à la notion de marketing territorial spécifié et au critère d'attractivité. Peut-on parler d'une « marginalité entretenue », pour reprendre les termes de Pickel-Chevalier et Violier (2017), qui s'intègre à une forme nouvelle de centralité ? C'est le cas selon nous des sections fréquentées des quartiers animés, périphériques et populeux, des villes de Maputo, Durban ou Johannesburg : la marginalité historique, physique et même socio-culturelle y est survenue (en termes d'exposition), elle en est même devenue un critère d'attractivité décisif. La fréquentation (valorisation) recentre ensuite paradoxalement quelque peu le lieu. Sur les brochures touristiques, visibles en ligne ou à travers les éléments de langage des prestataires touristiques émis en tout début de tour, on va nous parler « d'expérience ultime », de « *no-go area* », d'aller « voir ce qui n'est pas vu et su ».

Il s'agit bien d'un point clé de notre réflexion. Car avec du recul, on pourrait se dire qu'une marge patrimoniale est finalement un oxymore. Dès lors que l'objet-lieu accueille une signature et donc une valeur nouvelle, il n'est plus précisément une marge. Or nombre d'objets-lieux marqués, patrimonialisés, recodés, conservent *in fine* des propriétés de la marge, pas seulement parce que l'inversion par la mise en patrimoine et par la valorisation touristique ne peuvent pas tout à elles seules et ne peuvent induire un recentrement total, mais aussi parce que cela peut précisément être voulu, du moins jusque dans une certaine mesure. Les ingrédients de la marginalité (excentration, réputation, contre-culture, pages d'histoire minorées) peuvent devenir autant d'attributs de leur originalité et de leur attrait. Cette remarque vaut évidemment pour les objets-lieux dont le recentrement, tout du moins par l'accueil de visiteurs, l'accessibilité nouvelle et donc un raccordement à la ville, est réellement effectif.

LES MARGES EN ÉVOLUTION : ENTRE GRADUATION ET TEMPORALITE

Dès le moment où l'on aborde une posture plus résolue et par conséquent les objets/lieux connaissant un processus de re-narration/requalification notable – et donc des logiques d'intégration/association et d'extension potentielle de l'écoumène touristique et patrimonial –, il convient d'indiquer l'intensité de la dynamique (Figure 30). En détail, les marges patrimonialisées sont en mesure de se rattacher :

- soit aux lieux devenant simplement périphériques (dans le sens intégrés et sous influence du centre) ; c'est le cas du Fortaleza, situé en centre-ville de Maputo, mais tenu un peu à l'écart des artères vibrantes de la capitale (d'un point de vue de l'effervescence commerciale et du tertiaire non-marchand) ;
- soit et progressivement aux lieux associés à une véritable centralité, qu'elle soit intégrale ou alors incomplète ; c'est le cas, à ce niveau, du Point Waterfront à Durban ou du Constitution Hill à Braamfontein, Johannesburg.

Au demeurant, et c'est notre parti pris, il est préférable de cerner les mutations éventuelles sous l'angle du gradient, dans le prolongement de la « périphéricité » déjà mentionnée. À savoir que la marge en se patrimonialisant sort, à des degrés variables, de son abandon, de son anonymat et devient nouvelle périphérie voire nouveau centre.

En outre, il est un dernier point à mentionner. Les dynamiques d'intégration/association s'accordent aussi à être partielles et sont par conséquent à démêler. Il s'agit là d'un degré de lecture plus fin encore. Effectivement, des aspects parcellaires et spécifiques de la centralité, associés à la différenciation dans le temps, mais aussi à une stratégie locale d'incorporation de services exclusifs (selon un positionnement sur une niche précise), peuvent s'exprimer. Nommons à ce niveau les lieux muséaux (en particulier ceux payants) ainsi que les villages culturels, où les logiques diurne/nocturne, mais aussi la saisonnalité (corrélée souvent à des périodes articulées autour des journées du patrimoine ou commémoratives), sont à prendre en considération. La centralisation y est inégale. Un site comme le Constitution Hill, de par ses prestations uniques dans certains domaines uniquement (présence de la Cour Constitutionnelle d'Afrique du Sud, tenue d'événementiels majeurs³⁰) a gagné de nos jours ses galons de (haut)lieu à la centralité étésienne, c'est à dire ponctuelle.

Nos hypothèses s'en trouvent précisées :

Hypothèse de départ : la dynamique des objets-lieux semble s'ancrer autour d'un couple-constat binaire : *statu-quo*/changement. Dès lors que les ingrédients de centralité fusionnent, la marge n'est plus marge et s'arrime à la ville.

Résultat affiné : ce couple-constat est bien plus malléable qu'escompté. En plus de la notion de gradient qu'il convient d'intégrer, la permanence ou immuabilité – du moins d'une partie d'elle, attachée à l'image de (contre)-marque et au phénomène de réputation – questionne aussi le critère du choix. Qui plus est, les logiques d'intégration/évolution peuvent s'apprécier de façon fine et fragmentée (sur une échelle de temps ou de sélectivité). La place de l'évènementiel (manifestations, festivals) vient à ce niveau enrichir cet état de fait.

Quelles répercussions spatiales ? Une « fabrique » de la différenciation

³⁰ L'onglet *Signature event* est ce qui apparaît en premier sur le site internet de la structure muséale. Dans les années récentes, ont pu notamment s'y tenir l'Afro Punk et le Basha Uhuru Festival. Le Human Rights Festival fut lui fixé à décembre 2020. Notons qu'un espace très détaillé et intuitif, dédié à l'organisation de conférences (*venues*) et autres meetings privés, apparaît par ailleurs.

Finally, what impacts emerge on the ground? What are the translations *in situ* of this patrimonialization of margins? Two logics emerge from our point of view: a factory of spatial diversity (this will be the object of the two first sub-parts) and a factory of the plurality of discourse (addressed during the two following). They inscribe themselves in turn around markers of differentiation, necessitating to take into consideration the scale of the game (Figure 31).

Dynamiques des marges patrimonialisées : une fabrique de la différenciation ?

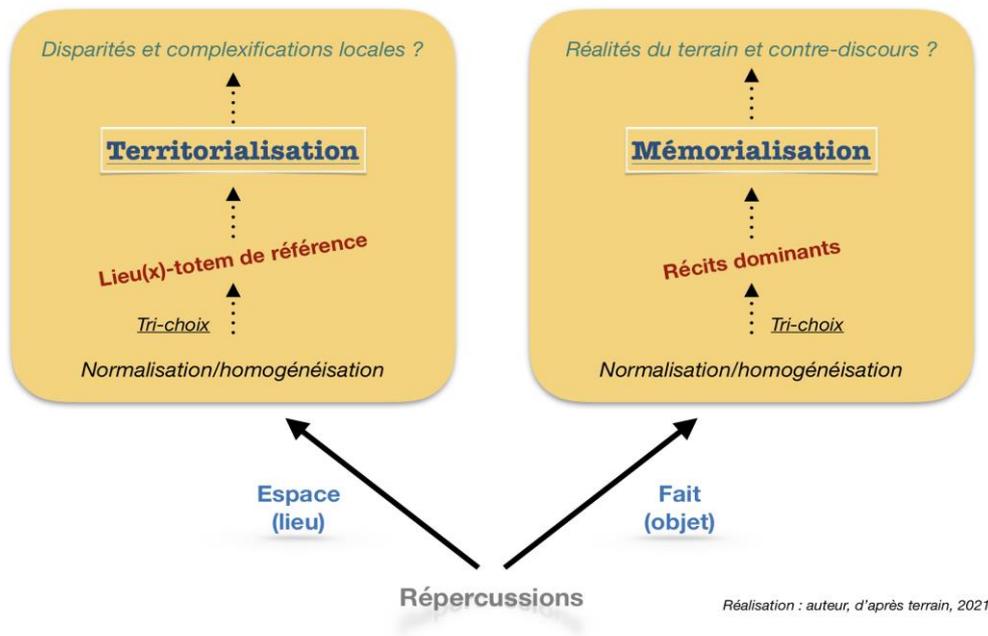


Figure 31 : dynamiques des marges patrimonialisées, une fabrique de la différenciation ?

INVERSION SPATIALES ET NOUVELLES DISPARITES TERRITORIALES

In terms of spatial repercussions, our field experiences have shown that new exclusivities end up appearing and lead to a cohabitation between infra and supra spaces. To understand this, it is necessary to apprehend the different scales and especially the effect of nesting.

At a small scale (macro or regional), it appears quite clearly that large cities or metropolises stand out. One does not, a priori, have or have little territorial inversion towards the margins of the country itself (be it the hinterland, rural areas etc.). Large museums, memorials or sites are well located in Johannesburg, Durban or Maputo which have amenities. For certain objects-places, less anchored in the metropolitan centrality – one thinks of Shaka's Kraal in the small town of Stanger in the north-central part of KwaZulu-Natal, at the Mandela Capture site in Howick in the center of this same province, or even at Matola's raid in Mozambique in the south of Maputo –, a marking is well visible, in the heart of localities that one would consider as a bit off-center (which is relative). However, what finally makes the difference (in

guise de valorisation et de repositionnement), nous semble être, en l'espèce, une trace à fort poids historique : pour Stanger, il s'agit du site du complexe militaire du célèbre roi zulu et aussi de son assassinat en 1828 (Folio, 2016) ; pour Howick, cela concerne le site – sur la R103 – de l'arrestation de « l'activiste » N. Mandela en août 1962 ; enfin pour le Matola's raid, il s'agit de l'assaut, par-delà les frontières, de la police sud-africaine le 30 janvier 1981, déjà évoqué. À cela, il faut ajouter un projet établi de la part des acteurs, locaux pour le premier (communauté zouloue et province), nationaux pour le second, binationaux pour le dernier. Et enfin une bonne desserte : en matière de désenclavement, les trois localités sont reliées à Durban, à Pietermaritzburg et à Maputo. Ce qui finit par aboutir à une « néo-patrimonialisation » d'écarts certes, mais où l'influence métropolitaine se fait sentir.

À échelle moyenne (méso ou urbaine), l'inversion est cette fois bien visible : les marges semblent clairement réappropriées. Les espaces patrimonialisés et recodés sont les périphéries éloignées de ces métropoles, et les ex-quartiers ou lieux relégués, au prix de prestations de découverte devenues, il est vrai, régulées et normées. Nos espaces emblématiques s'appellent Soweto et Inanda (Xipamine et Mafalala à degré moindre), en ce qui concerne les quartiers lointains et historiquement soumis. Des objets-lieux situés dans des faubourgs urbains (Lilisleaf Farm, Apartheid museum, Voortrekker museum et Freedom Park) sont pareillement (re)connectés à la centralité économique urbaine, par la qualité de leur marquage (bien souvent sur une trace historique). Lorsque des bâtiments ou secteurs centraux – au sens d'une localisation en centre-ville ou à ses abords – sont concernés, ces derniers avaient fini, ou par être entachés par un poids historique douloureux (c'est le cas du KwaMuhle museum à Durban et du Constitution Hill à Johannesburg), ou par être marginalisés dans des zones paupérisées du centre (c'est le cas de The Point à Durban ou du Fortaleza à Maputo). Ils sont aujourd'hui réinvestis et se retrouvent replacés dans l'espace de la ville.

Enfin à très grande échelle (micro ou locale), un trait distinctif attire notre attention. On peut cette fois souligner la survenue de nouveaux phénomènes d'exclusivité spatiale (voire de gentrification rampante ; cf. point suivant). C'est ce qui va, au bout du compte, amener à se garder de toute généralisation autour de la patrimonialisation des marges. Effectivement, il peut finir par se produire de la différenciation locale, précisément à cause du recodage qui de toute façon ne peut être total. Ce sont bien des rues et des secteurs/édifices très précis qui sont réappropriés et non la totalité du quartier, même si un effet d'entraînement, comme dans le projet Constitution Hill à Pretoria ou The Point à Durban, est espéré par les acteurs en charge.

Pour mieux illustrer notre propos et montrer l'articulation entre ces trois niveaux d'échelle, penchons-nous sur deux lieux emblématiques rattachés à la prestation des Township tours : la visite des quartiers de Soweto et d'Inanda (Figure 32).

1. À échelle macro, on pourra remarquer que ces deux « hyper-lieux des aires infra-urbaines » sont rattachés à deux grandes métropoles d'Afrique du Sud, déjà très fréquentées par les visiteurs (plutôt étrangers pour l'un, domestiques pour l'autre) : les villes de Johannesburg et de Durban ; ces deux municipalités étoffent leur offre touristique par une prestation culturelle et mémorielle remarquable.
2. À échelle méso, on remarquera que les prestations se situent en périphérie extrême des deux villes, au sein d'espaces refoulés (qu'ils soient « d'habitat

dirigé », via la construction du célèbre township historique pour Soweto ; ou « d'habitat spontané » par l'accueil de populations africaines issues de l'exode rural pour Inanda). Les deux secteurs ont longtemps été des espaces (mis) à part, (placés) à distance et subissant la ségrégation. Ils recouvrent aujourd'hui une distinction et une notoriété. On peut exprimer l'idée de réappropriation ou de réinvestissement des townships notamment.

3. Pour finir, à plus grande échelle (macro), l'organisation des tours, en accord avec les autorités locales et le tissu associatif, va finir par mettre en perspective certaines rues ou des secteurs spécifiques, que sillonneront la ronde des compagnies privées. Ce seront quasiment toujours les mêmes parmi les prestataires, d'un tour à l'autre. Pour résumer, ce sont ceux qui desservent des sites/objets jugés importants, parfois reconvertis en musées ou mémoriaux :

- Vilakazi street, la maison Mandela, le musée-mémorial Pieterseon, le square Sizulu (cf. supra), le bidonville de Kliptown, l'église Regina Mundi³¹ ... pour Soweto ;
- John Dube-Ohlange Institute³², Ekuphakameni, cœur de la Shembe Church³³, la zone de Bhambayi-Phoenix settlement lié à Gandhi... à Inanda.



Figure 32 : les tours d'Inanda et de Soweto : correspondances

³¹ Qui a servi d'abri lors des émeutes de 1976, par ailleurs lieu phare de divers *meetings* politiques.

³² Où vota N. Mandela en 1994, du fait de la portée de ce lieu éducatif, le premier dirigé par les Noirs et pour les Noirs.

³³ Ou Église de Nazareth, en hommage au fondateur de cet important mouvement religieux (un des plus grands du pays), Isaiah Shembe, qui marie dans un syncrétisme rites de la chrétienté et traditions locales (facilement identifiable par la présence de pierres blanches).

Au final, le tour donne cette impression, à défaut d'une véritable immersion dans la vie des écarts urbains, d'un parcours relativement formalisé et surtout constitué en trait d'union. Les visiteurs déambulent en « ces » endroits symboliques, selon un principe d'affoulement (la foule attire la foule, pour reprendre le néologisme de R. Amirou in Bataillou, 2010). Ces tours étant très dirigés et organisés en petit comité, on parlera plutôt pour notre part « d'agroupement ». La réappropriation spatiale devient en réalité localisée et donc territorialisée. Elle fabrique de la différence territoriale.

REMARQUES SUR LES DYNAMIQUES PLURIELLES DE GENTRIFICATION

Dans le prolongement de cette territorialisation inhérente à la patrimonialisation des marges, on peut se demander si des mécanismes de différenciation spatiale, associés communément au phénomène de gentrification, ne sont pas existants. En effet, des études ont démontré que l'apparition du patrimoine et sa désignation dans un espace augurent d'un processus de réemboisement. L'esthétisation et la valorisation foncière qui en dépendent mènent à une transformation sociologique et l'arrivée de nouvelles catégories sociales (Ter Minassian, 2013).

Le phénomène, on le sait, a abondamment été relayé à la suite des travaux sur les métropoles américaines de N. Smith (1979, 2002). Positionné dans une lecture marxiste, il s'inscrit dans le développement inégal propre au capitalisme, soit « la conséquence de la circulation du capital à la recherche du profit qui, au gré de cycles de valorisation dévalorisation revalorisation, alimente la différenciation spatiale ». Peut-on légitimement se demander si des formes de « gentrification agressive » (Blot, Spire, 2014) ne se déroulent pas localement, rejoignant en cela les logiques d'exclusion à l'échelle de la ville ? Il a été démontré par ces auteures que la requalification urbaine et l'embellissement de quartiers auparavant abandonnés et depuis devenus attrayants – la valorisation patrimoniale pouvant être un levier de cette réorientation – incarnent désormais un des principaux moteurs des déguerpissements contemporains. L'expression *market-driven eviction* est à ce sujet régulièrement utilisée. Justifier le déplacement dans les politiques de renouvellement urbain mobilise plusieurs prétextes possibles : protéger le patrimoine historique (Bridonneau, 2014) ; reconquérir des espaces publics (Bouquet, Kassi-Djodjo, 2014) ; ou adapter les infrastructures urbaines en vue, par exemple, de la tenue d'événements sportifs internationaux (Ninnin, 2014).

Précisons encore que, si plusieurs termes existent dans la littérature francophone pour évoquer les évictions au sein des villes du Sud, nous en privilégierons quelques-uns : le déguerpissement certes (souvent cloisonné aux seuls espaces africains), mais aussi la relégation en périphérie ou encore le (néo-)refoulement ; et nous n'occultons pour une expression plus extrême, celle « d'assainissement urbain ». Dans la littérature anglophone, les mentions *eviction* ou *forced removal* sont souvent usitées. Il est possible aussi d'invoquer la réinstallation (*resettlement*), moins associée à la brutalité et disant « l'après ». Elle est d'ailleurs très utilisée par les acteurs institutionnels internationaux, car elle met davantage l'accent sur le déplacement et l'arrimage à un lieu nouveau.

En nos espaces, les déguerpissements concernent en général des espaces du domaine public et ciblent des citoyens de « seconde zone ». Ceux-là sont catégorisés comme marginaux ou illégaux, à tout le moins sans droits ou sécurité foncière. Ils se retrouvent alors expulsés, purement et simplement rejetés aux lisières de la ville. Soit

une expulsion collective et contrainte d'individus ne possédant pas de droits reconnus sur l'espace qu'ils occupent. L'exemple célèbre et assez récent que l'on peut convoquer est celui des zones squattérisées à Johannesburg par des groupes illégaux et non solvables, « minoritaires » (car pour beaucoup étrangers, Faret & all, 2019), expulsés par les miliciens se proclamant des « fourmis rouges » durant l'organisation de la Coupe du monde de Football en 2010³⁴. Un phénomène d'éviction a lieu parallèlement au Mozambique à Maputo sur la Costa do Sol. Il est employé comme méthode pour nettoyer les villes du Sud de citadins vus comme « indésirables », en reléguant ces derniers aux confins de la cité de la « nouvelle ville promue » (Berry-Chikhaoui, 2007). En cela, il participe de la construction d'un espace-vitrine (comme à Johannesburg et à Durban), même si les aires concernées paraissent restreintes à l'échelle de la métropole. Dans le cas de Maputo, le terme de déguerpissement n'est d'ailleurs sans doute pas approprié, il conviendrait plutôt de privilégier celui de réinstallation (Folio, 2007)³⁵.

Pour en revenir à nos objets-lieux, il est aussi important de rappeler, en Afrique du Sud particulièrement, un passif intense à l'endroit des évictions, en lien avec l'apartheid urbain : faut-il rappeler les exemples historiques des quartiers mixtes péricentraux (avant la mise en place du *Group Areas Act* en 1950 et l'établissement officiel des townships), à savoir le District Six au Cap, Sophiatown à Johannesburg et Cato Manor à Durban ? Alors même que des processus de revitalisation les ont depuis concernés, ces quartiers, par leur substrat culturel, sont depuis l'objet d'une nostalgie engendrée en partie par la violence de la déterritorialisation (Spire et al., 2014). Et les lieux « d'accueil » de ces populations, que sont les townships, en sont venus eux-mêmes à être parallèlement concernés par la requalification. Pour Kurzac-Souali (2007), les dynamiques de mise en tourisme « participent pleinement de la production et de la reproduction de rentes en élargissant les espaces de consommation dans la ville et en faisant des espaces urbains des produits de consommation ». Dans ce registre, citons des sections situées en leur sein, brandies comme de nouveaux étendards : à Soweto, outre les rues *Moema* et *Vilakzi Street* à Orlando, la zone du *Walter Sisulu Square of Dedication* – où fut signée en 1955 la charte de la liberté, au terme d'un grand meeting – abrite désormais un hôtel de luxe. Au total, des imaginaires y sont sélectionnés (la mémoire de 1976, les référents Mandela et Pieterse), sur lesquels s'appuient la marchandisation culturelle (musées, restaurants, vente d'artisanat local) et l'esthétisation du secteur (œuvres d'art : sculptures, graffs). Y prévalent des routes refaites à neuf et des projets de réhabilitation d'infrastructures publiques. Les usages générateurs de nuisance et délégitimés (insalubrité, insécurité) y sont au possible évacués et les pratiques touristiques favorisées. Les guides vous diront ainsi de cheminer seul le long de Vilakazi, comme pour bien prouver que les townships ne sont plus dangereux ! Comme évoqué précédemment, la patrimonialisation des marges, non seulement est un facteur de contraste entre espace-lieu de la centralité (le township dorénavant « marqué » et touristifié) face à celui demeurant dans l'ombre (Veschambre, 2007) ; et en parallèle, elle fonctionne comme un « moteur de diversification voire de fractionnement urbain à l'échelle des périphéries elles-mêmes » (Gervais-Lambony, 2001, 2017).

³⁴ C'est aussi ce qui s'est passé à Rio de Janeiro en vue de l'accueil des grands événements sportifs (Coupe du Monde de football et Jeux Olympiques) tenus en 2014 et en 2016 (Ninnin, 2014).

³⁵ En effet, on ne doit pas ici minimiser les concertations (certes dans un rapport de force très inégal) entre promoteurs privés, municipalité et populations informelles (au sein d'un pays à fort héritage socialiste) et les indemnités octroyées aux citadins déplacés : lopins de terre, petites sommes d'argent. Dans les faits, on assiste à un départ fortement incitatif, que l'on pourrait nommer « déguerpissement concerté » (ce qui est d'ailleurs une recommandation de la Banque Mondiale, 2004)...

Qui plus est, les déguerpissements contemporains « réactivent des héritages ambigus avec les opérations passées » (Taliercio, 2008 ; Osmont, 1995), par le biais d'interventions subites destinées à « purifier » le tissu urbain. À ce niveau, nous pouvons citer la régénération du waterfront de Durban. Afin de redonner un coup de fouet à la métropole balnéaire (dans une logique de compétition interurbaine nationale), la zone a vu s'implanter un Centre de Conférence international (le ICC), un casino et un gigantesque parc marin (*Usaka Marine Park*), de part et d'autre d'une vaste esplanade littorale. Au niveau patrimonial, les façades edwardiennes des bâtisses situées dans le quartier excentré du *Point* ont été conservées et réhabilitées, la partie arrière de la structure étant entièrement reconstruite (Figure 33). De fait, elles évoquent des sémiophores, où compte la dimension du passé. L'opération est, là encore, à corréluer à l'organisation de la Coupe du Monde de Football en 2010, mais le but était surtout d'attirer de nouvelles populations solvables. Cependant, elle s'est accompagnée d'une marginalisation de populations (sans-abri, enfant des rues), en vue de la création d'un espace esthétiquement attrayant, idéologiquement correct (Gravari-Barbas, 1998). Cela a suscité pas mal d'émoi dans la presse et les milieux associatifs. Sur le front de mer, on a ainsi pu parler « d'expulsions temporaires » via des arrestations et des « départs » sporadiques de petites gens (en général vers les townships), surtout lorsque des événements importants se tiennent dans la cité littorale au sein du ICC (soit une logique « d'effacement temporaire »). De surcroît, à l'arrière de la zone de *The Point* nouvellement gentrifiée, une forte économie souterraine continue de subsister (réseau de prostitution, trafic de drogues...). Elle a simplement été reléguée, « poussée » et cantonnée aux rues périphériques (soit une logique de « refoulement de façade »).

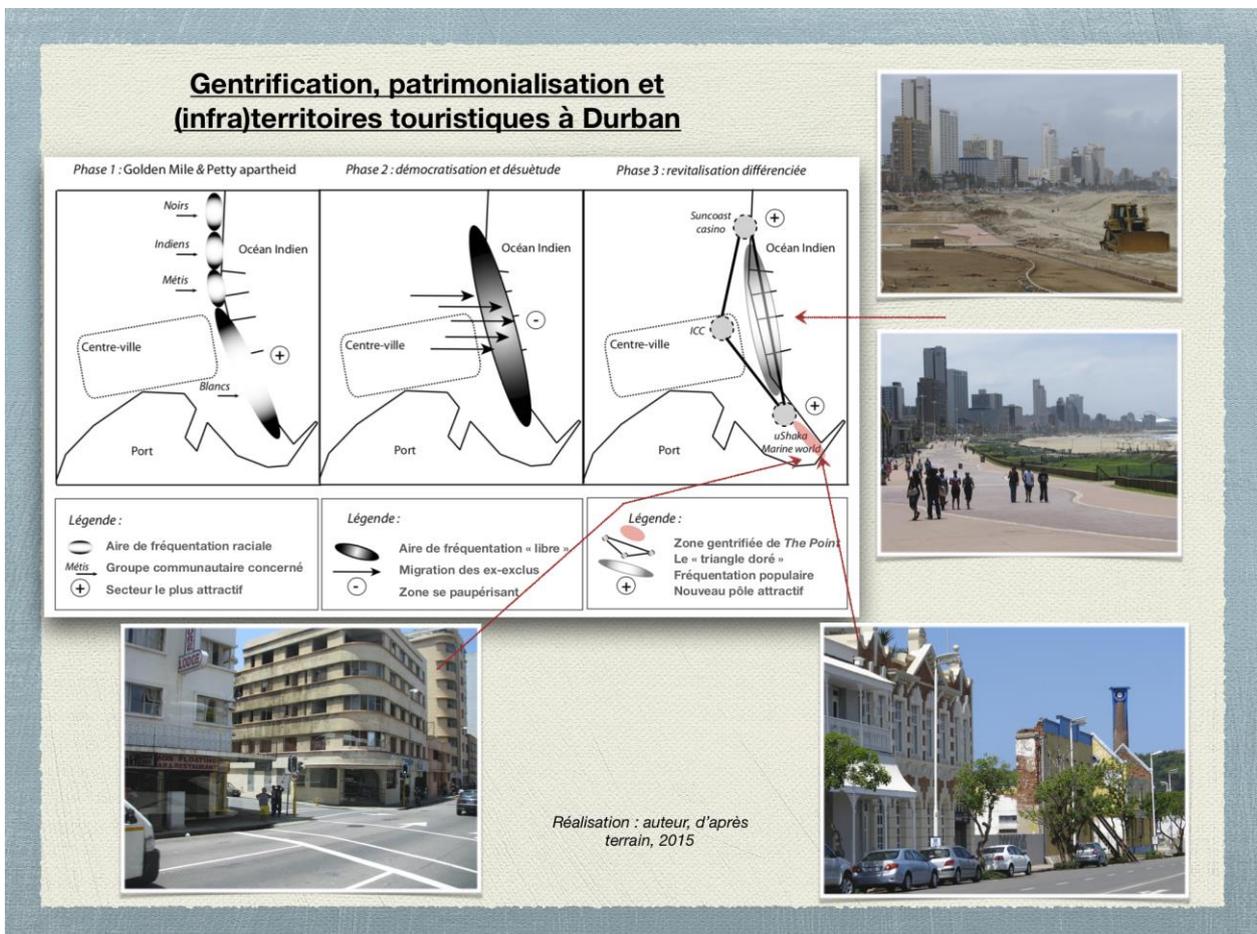


Figure 33 : gentrification, patrimonialisation et infra-territoire (carte réadaptée, d'après Folio, 2015)

En cet endroit précis, on pourrait donc véritablement parler de gentrification (au sens de nouvelles catégories sociales présentes), là où en d'autres initiatives (on pense au Constitution Hill à Johannesburg, près du quartier de Hillbrow), c'est davantage un processus de transformation paysagère très circonscrit qui est apparent. Il en va de même au Fortaleza à Maputo ou au Matola raid à Matola, où un différentiel paysager est notable entre la zone muséifiée et les environs plus populaires. Notons, pour finir, que des amorces de régulation et d'hygiénisation sont en cours, par exemple près du Fortaleza où le marché aux poissons informel animé a depuis fermé et été déplacé.

Pour résumer, trois cas de figure sont visibles à la lecture des processus de gentrification (en cours) au sein des espaces étudiés, suivant un sens centrifuge :

- Une patrimonialisation ambitieuse avec un objectif affiché de requalification d'un quartier/d'une zone centrale désaffectée : on se réfèrera à la zone de The Point à Durban (où, pour ce dernier, existent parallèlement des logiques de déguerpissement/refoulement) ; à un niveau plus faible, on citera le cas du Constitution Hill à Johannesburg, près du quartier à forte réputation de Hillbrow.
- Une dynamique de projet très localisé conduisant à un différentiel paysager avec l'espace proche : c'est le cas du Freedom Park à Pretoria ; du Fortaleza à Maputo (où des processus de régulation sont déjà à l'œuvre) ; à degré moindre du Matola Raid. Cette cohabitation mène à une interrogation sur l'évolution de la zone.
- Enfin, une patrimonialisation périphérique en des ex-lieux ségrégués, ayant pour certains connus les logiques de déguerpissement par le passé (en vertu des lois d'apartheid) ; sur le terrain, il faudrait plutôt parler d'amorce de gentrification limitée : en témoignent, les transformations paysagères, économiques et la régulation en cours, de sections strictes de Soweto ou d'Inanda.

INEGALITES DES MARQUEURS HISTORIQUES : SURDETERMINATION ET OUBLI/MINORATION ?

Abordons à présent la question de la fabrique de différenciation au sein des discours, du narratif. À ce niveau, il nous faut repartir de l'idée d'inversion du stigmatisme et camper sur les ressorts idéels, ceux du récit et des images de territoire.

Le stigmatisme neutralisé et modifié au sein des représentations opère, nous l'avons dit, au prix d'un discours officiel choisi. Ce dernier va puiser dans des bornes historiques assez consensuelles, garantes d'unité et portées par des personnages-totémiques distinctifs. Toutefois, il est agrémenté de quelques simplifications ou s'entoure parfois d'omissions, en évacuant des réalités contemporaines plus complexes et jugées moins politiquement porteuses ou compréhensibles. On ne parle guère, on l'a vu, du conflit civil Renamo-Frelimo dans la valorisation patrimoniale et mémorielle au Mozambique. En Afrique du Sud, si les violences entre populations noires vers la fin de la lutte antiapartheid sont modérément mentionnées, en revanche et à de rares exceptions (tel le Centre de l'Holocauste, cf. carnet 13 et Photos 27), les vives violences des années récentes à l'encontre des migrants étrangers africains (soit de graves phénomènes de xénophobie) sont occultées, sans doute parce qu'elles sont contemporaines et pas en phase avec le roman de la fraternité interrégionale forgée dans la lutte anti-ségrégative.

Carnet de terrain 13 : Centre de l'Holocauste et du Génocide (Johannesburg)

Implanté dans l'environnement aéré du paisible quartier résidentiel de Westcliff, ce centre dévoile un design moderne aux tons chauds. C'est ce qui frappe visuellement au premier abord, car il fait écho aux musées d'apartheid. Parmi les acteurs à l'initiative de cette structure, on trouve une fondation, la South African Holocaust & Genocide Foundation (SAHGF), qui existe depuis 2007. Cette dernière se comporte comme une agrégation des trois centres indépendants sur l'holocauste et le génocide, situés respectivement au Cap (CTHGC), à Durban (DHGC) et à Johannesburg (JHGC). Elle fonctionne sur le principe de donations – les nombreux sponsors, bien hiérarchisés, étant mis en avant à l'aide de grandes plaques apparentes, visibles dans le hall d'accueil –, ainsi que sur l'évènementiel ; à titre d'exemple : un Workshop avec des acteurs travaillant sur la Shoah se tenait lors de notre venue en avril 2019.

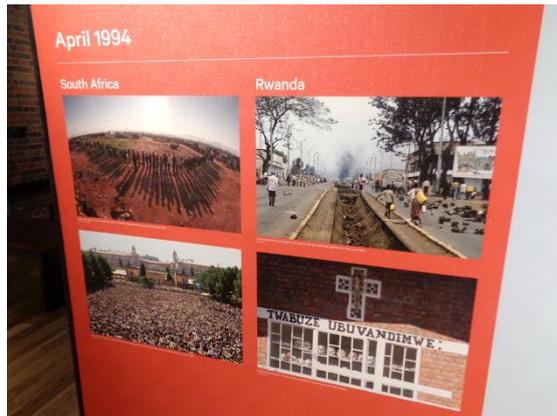
Le contenu du Centre est lui diversifié : en son sein, on recense quantité de projections de documentaires, de grandes photographies, une profusion iconographique, de documents d'archive et d'objets authentiques recouverts et exposés... Le tout, comme déjà précisé, est caractéristique du « modèle » sud-africain avec, de surcroît ici, comme point d'originalité, une mise en avant des témoignages et des récits de vie des survivants ou des proches de victimes (de différents génocides).

En partant d'une définition officielle de l'ONU et de quelques proto-exemples africains (le massacre des Hereros en ex-Namibie allemande notamment), on dénote la surreprésentation évidente de la Shoah (au total, 3 à 4 grandes salles lui sont entièrement consacrées) et secondairement du génocide Rwandais. Soit une impression, par cette double focale, de parler à la fois à l'universel et au continent africain, via des « hyper-faits », en y suggérant qui plus est des accointances avec le contexte sud-africain (dans un effet d'échelle emboîtée).

La mise en connexion avec l'histoire et le contexte national arc-en-ciel est ce qui interpelle particulièrement. D'une part, un parallèle est effectué avec l'apartheid, parallèle qui peut sans doute paraître à tout le moins excessif au vu de l'intitulé du Centre... D'autre part, il est souligné un lien Rwanda-Afrique du Sud de par la temporalité ; cela à travers une tentative de justification de la cécité de la communauté internationale face à la situation dans le pays des mille collines, dont l'attention était alors « captée » par la tenue des élections libres et démocratiques d'avril 1994 en terre sud-africaine (lesquelles imprimaient l'actualité internationale). À noter aussi et toujours pour le Rwanda, le peu d'explications finalement proposées sur les autres causes ayant mené à l'indicible : géopolitiques ou démographiques... Sont avant tout exhibés la fatalité humaine et l'irrationnel. On reste bien dans le registre de l'exceptionnel et de l'émotionnel.

Si l'on voulait résumer les leçons à retenir de la visite du JHGC, on dirait ceci : « pourquoi a-t-on laissé faire cela ? ». La question lancinante est elle-même très vite accompagnée d'un : « plus jamais ça » ; soit le credo de la sensibilisation par une mise en exergue de l'émoi, moins de l'explicatif analytique fouillé (cela est particulièrement flagrant à travers le cas rwandais).

Enfin et c'est là que cela devient particulièrement intéressant, le musée est l'une des seules structures sud-africaines, parmi les villes étudiées à notre connaissance, à mettre en avant, à la toute fin du parcours, les émeutes xénophobes de 2008 qui ont sévi et ont profondément choqué dans le pays ainsi qu'à l'étranger (via des photographies percutantes). Il s'agit d'un point à mettre à son actif car le message sous-tendu y est le suivant : ici également, le pire peut advenir (surtout que ces violences ont resurgi en 2013 et en 2019). Il nous est donc proposé de les saisir comme une mise en garde, la formulation très symbolique et grave d'une intimation : ne serait-ce pas là les germes d'un « génocide » à venir?... qu'il convient alors de replacer dans le contexte initial du musée (sur le fond, on pourra arguer que ce sont des migrants de plusieurs pays qui sont touchés...).



Photographie 27 : mise en abyme – et en garde – face aux violences xénophobes au Centre de l'Holocauste et du Génocide, Johannesburg (clichés : auteur) – une anecdote : durant notre visite, l'agent de sécurité à droite remarque notre intérêt pour ces faits tragiques. Il se met à nous les décrire et avoue avoir été présent durant les événements, car habitant lui-même dans le quartier touché. L'univers patrimonial s'entrechoque avec le monde réel.

Tant au Mozambique qu'en Afrique du Sud, au sein du triangle spatial étudié et à travers les deux pans d'histoire relatés (le combat anti-apartheid et la lutte révolutionnaire), le regard mérite d'être affiné. Certes des figures totémiques jaillissent. Toutefois on peut discerner sans l'ombre d'un doute des niveaux d'importance et ce, en vertu de leur affichage : on notera ainsi, pour l'Afrique du Sud, que N. Mandela précède Gandhi, quoique les deux détiennent une aura (inter)nationale ; puis on avisera J. Dube, A. Luthuli ou O. Thambo, ainsi que le roi Shaka, mais à un degré de notoriété moindre (national/régional). Pour ce dernier la narration est même rendue assez ardue de par son prisme ethnique et régional. Pour le Mozambique, on trouve prioritairement les deux hérauts : c'est bien S. Machel, premier Président du Mozambique indépendant, qui campe « la » figure centrale ; E. Mondlane, co-fondateur du FRELIMO, est pour sa part légèrement en retrait quant à sa visibilité patrimoniale (Photos 28). Plus loin encore, on distingue la figure, réhabilitée plus récemment il est vrai, du roi de Gaza Ngungunyane.

Notons que leur omniprésence dans la sollicitation mémorielle rajoute un nouveau « mythe » à la valorisation patrimoniale du pays (en guise de clin d'œil à l'encart de la Partie 2, p. 50) : après la « quête des espaces sauvages » pour le versant naturel, après « l'essentialisme ethnique » pour le volet ethnographique, ne pourrait-on pas adjoindre une « monumentalité des Braves », visant à ciseler le marqueur culturel historique des deux pays ? Finalement l'abrogation d'une ère ségrégative institutionnalisée est la ligne narrative en Afrique du Sud et les nouveaux monuments « physiques », payant tribu aux héros, cohabitent (en devenant prioritaires) avec ceux d'une époque ancienne (coloniale et un peu moins d'apartheid). Le tout se meut dans un cadre où l'architecture coloniale perdure, mais où les noms des rues et artères s'africanisent (Giraut, Guyot & Houssay-Holzschuch, 2008). Au Mozambique, la figuration des héros indépendantistes est écrasante, dans un environnement urbain où persiste un cachet européen relativement préservé, environné d'odonymes d'inspiration à la fois marxiste et africaine.



Photographie 28 : différentiel de localisation entre les deux figures totémiques mozambicaines (clichés : auteur) - S. Machel se dresse fièrement dans l'hyper-centre institutionnel de Maputo. E. Mondlane se dévoile lui un peu plus loin, dans une partie centrale plus dégradée et populeuse.

Pris globalement, on constate pourtant des zones d'ombre persistantes via un discours assez lissé, faisant fi des myriades de complexités des deux périodes. La lecture de l'histoire devient bornée et aseptisée ; les moments creux et les rebondissements évacués ; les différents interrelationnels entre acteurs semblent passés sous silence... Le narratif présenté est en fait pleinement en phase avec le pouvoir politique actuel, lequel appuie et encourage ce type d'initiatives (« panafricanisme englobant inséré dans la réconciliation » en Afrique du Sud ; « nation unique érigée dans le moule de la résistance socialiste » au Mozambique). La mise en discours devient mise en désir. Ne s'agit-il pas d'ériger une image mentale par stylisation et réduction sémiologique d'une réalité bien plus alambiquée ? Pour notre part, nous considérons cette histoire exaltée comme celle du courant dominant (ou histoire *mainstream*). Pour le dire simplement, elle enfonce quelques portes ouvertes, en forgeant un idéal national par une entreprise de simplification autour de faits aisés à retenir. Elle se met aussi en adéquation avec les attentes des visiteurs, au sens d'un processus d'entérinement de l'image de départ.

Évidemment, il est tentant de se demander si cela ne concourt pas, à ce moment, à une forme de normalisation ou « d'hygiénisation » dans la présentation des faits historiques. À l'appréciation des mêmes actes et épisodes historiques qui nous sont restitués, musée après musée, tours après tours, cela reste bien compréhensible³⁶. Pour l'Afrique du Sud, ils nous sont d'ailleurs racontés dans le florilège de grands romans et films sur l'histoire tumultueuse du pays. À l'instar de ce qu'avance Rojek (1997) sur le rôle décisif du facteur médiatique, les romans, documentaires, fictions cinématographiques, téléfilms et albums musicaux (de J. Clegg, M. Makeba ou P. Simon pour ne citer qu'eux) portant sur l'apartheid (et à plus forte raison sur la lutte anti-apartheid), tous engagés – et pour beaucoup frappés d'opprobre ce qui a précisément eu pour vertu de les populariser davantage –, ne sont pas étrangers à la cristallisation d'une

³⁶ À titre d'exemple, parmi ces « schèmes symboliques », citons pour la seule Afrique du Sud : les affres de l'apartheid mesquin soulignées dans le monde muséal par les nombreux panneaux publics *white/european people* ; les alignements de maisonnettes « boîtes d'allumette » (*matchbox houses*) durant la visite des townships ; la narration autour des actes de sabotage des « fers de la nation » ; le combat de Mandela, de Biko (et de Gandhi) au sein d'un univers souvent carcéral muséifié ; les émeutes de Soweto de 1976 (avec le martyr H. Pieterse) ; les élections démocratiques de 1994, comme acte de fin et de délivrance.

imagerie patrimoniale³⁷. Il ne faut pas du tout sous-estimer cet impact du *soft power* mémoriel, particulièrement dans un contexte de mondialisation culturelle installée.

À côté du phénomène de « territorialisation » déjà explicité précédemment, un autre phénomène semble dès lors émerger, celui de « mémorialisation ». Des faits précis et notoires sont retenus et exposés. Ils sont surdéterminés par rapport à d'autres faits (pouvant eux demeurer dans un certain anonymat). Une question survient : les visiteurs sont-ils dupes de cela ? Un élément de réponse nous est fourni par le renommée Apartheid museum. Là, l'ex-politique de discrimination raciale devient un évènement délimité, circonscrit à un temps révolu (avec un début et une fin identifiés, Leibowitz, 2008). La réalité étant ce qu'elle est, les lourdes conséquences de cette politique demeurent pourtant visibles dans le pays. De sorte que les enquêtes de Kirshenblatt-Gimblett (1998) ont montré que les visiteurs étrangers ressortaient plutôt satisfaits (et épuisés) de la visite du musée. En parallèle, chez les Sud-Africains Noirs, on relevait une tonalité mélodramatique quelque peu déconnectée du monde réel (Findley, 2005).

Au total, que ce soit pour certains lieux ou pour certains discours, prennent part des logiques de surreprésentations d'espaces-faits (par contraste avec des aires géographiques immédiates ou bien des réalités historiques connexes, dissimulées voire minimisées). Toutefois, comme pour la régulation et la normalisation des espaces-lieux vues antérieurement – produisant au final, mais à grande échelle et par effet de proximité, davantage de disparités locales –, ne se dégage-t-il pas, en parallèle, de la différenciation *dans et par* ce discours ? Et ce même si on peut y voir, à première vue, un processus de simplification et d'affadissement ? Plus précisément, la sélection de faits et d'anecdotes historiques, dans le long et sinueux cheminement du temps passé, fait surgir des bornes identifiantes. Or, celles-ci doivent ensuite se confronter à la réalité du terrain. Par confrontation avec le récit local, des ambiguïtés finissent par apparaître.

La sélection de faits historiques portés aux nues peut en effet se télescoper avec le « pays réel » d'un point de vue historique – et de la mémoire affichée – du quartier/site même. Cette articulation globale/locale est fondamentale pour saisir les hiatus entre mobilisation d'un récit et application au réel. Nous avons déjà mentionné le décalage entre la mémoire de Gandhi, survenue en Afrique du Sud, et une réalité locale plus nuancée, faite de ressentiments, de tensions et de violences entre Indiens et Noirs. Les mêmes interrogations surgissent lorsque, à la découverte du petit township d'Imbali à Pietermaritzburg (Photo 29) ou encore de Mpophomeni à Howick, il est fait état des vives violences passées Inkhata-ANC survenues dans ces quartiers, sous le vernis de la lutte uniforme anti-apartheid. Il nous revient bien sûr de reconnaître cet effort louable de visibilité et d'honnêteté à l'encontre d'un passé délicat. Par contre, ce qui devient intéressant de remarquer, est que ce type de propos est moins de mise dans les tours très connus, ceux agissant sur un mode « industriel » et brassant quantité de visiteurs étrangers, à l'intérieur des townships de Durban et surtout de Johannesburg. Or ces tensions et ces violences se sont également déroulées intensément en ces endroits.

³⁷ Positionnant habilement l'Afrique du Sud sur la carte du monde, listons, uniquement pour les fictions cinématographiques réalisées avant la chute de l'apartheid (et la liste n'est pas exhaustive) : *Pleure, ô mon pays bien-aimé* (issue du roman de l'écrivain A. Paton en 1948) de Z. Korda (1952) et qui a fait l'objet d'un remake signé D. Roodt en 1995 ; *Cry freedom* de R. Attenborough (1987) ; *Un monde à part* de C. Menges (1988) ; et bien sûr *Une saison blanche et sèche* d'E. Palcy (1989), adaptée du roman d'A. Brink (1979).



Photographie 29 : Mémorial à Imbali en hommage aux victimes des violences IFP/ANC, Pietermaritzburg, (cliché : auteur) - les violences entre Inkhata Freedom Party et African National Congress, à l'orée de la nouvelle Afrique du Sud, trouvent ici une visibilité, dans le cadre d'un tour patrimonial au demeurant peu fréquenté.

Au Mozambique, la figure contestée de Ngungunyane, adversaire des Portugais, est de nos jours érigée en (nouveau) héros de la nation. Ce serait méconnaître les rapports locaux tumultueux opposant le roi de Gaza aux tribus vassales, comme l'a superbement exposé Mia Couto dans « Les sables de l'empereur » (2020). L'empereur en question ne s'est jamais battu pour le Mozambique comme nation unie. Faut-il rappeler qu'en 1995, un buste à son effigie a été érigé à Madlakazi par les autorités centrales pour célébrer les 100 ans de la résistance de l'empire de Gaza (et accessoirement promouvoir l'unité nationale). Il a été vandalisé par les habitants quelques jours plus tard.

REFLEXIONS SUR LA QUESTION DE L'ETHNICISME ET DE L'ALTERITE

Il nous faut aller plus loin en nous demandant si ces ambivalences entre un échelon global et un échelon local ne masquent pas une discordance entre une obsession nationale, cohérente et harmonieuse autour de l'idée de la « nation », et des contextes régionaux ou locaux pénétrés par des traits identitaires ou ethniques. Certes, ce décalage n'empêche pas les diverses prestations de cohabiter, parfois même de s'entrelacer. Mais si l'on s'attarde un peu, on voit vite émerger des visions nuancées.

Rapportées au chapitre précédent sur la mémorialisation et la surdétermination d'un récit englobant, peuvent effectivement se deviner des narrations quelques peu différenciées, mais surtout ambiguës, traversant les objets-lieux. D'une certaine manière, on peut opposer deux grands récits situés à l'opposé d'un axe :

- celui évoqué « fédérateur » (pan)africain, prioritairement développé en Afrique du Sud postapartheid (dans le prolongement de la « renaissance africaine »), et celui nationaliste révolutionnaire, principalement développé au Mozambique ; ils seront prioritairement déclinés dans les musées et les mémoriaux nationaux (soit nos lieux « capsules »), par l'entremise d'une approche avant tout monumentale et matérielle. L'exotisation n'y est guère de mise, l'approche se veut humaniste, formelle, n'excluant parfois pas l'*edutainment*. La temporalité y est récente. Pour les mémoriaux et les centres d'interprétation en particulier, l'intensité de la marge patrimoniale est forte. Dans les lieux « circuits », cela est intéressant, le

discours s'insère aussi dans un creuset national homogénéisant (Gandhi fondu dans le panafricanisme englobant en RSA ; Pancho Guedes qui incarne l'héritage architectural récupéré au Mozambique), tout en s'ancrant dans un bassin local (le quartier d'Inanda, l'espace urbain central de Maputo). La différence, à ce niveau, réside dans le fait que l'intensité de la marge patrimoniale est peu prononcée.

- celui davantage « ethnique », exprimant un déterminant culturel (et qui va se faire l'expression d'une remarquable diversité...). Il sera avant tout retrouvé dans les villages culturels (en Afrique du Sud, mais on pourrait aussi citer le cas de la Tanzanie ; cf. supra), qui font partie de nos « arènes performatives ». La temporalité est plus ancienne et, en Afrique du Sud, n'a pas vocation à altérer le récit récent : elle se fixe dans un imaginaire un peu romanesque et hors du temps. L'intensité de la marge patrimoniale y est modérée car la prestation est formatée.

Entre ces deux polarités (homogénéité nationale vs déclinaison ethnique), la visite des quartiers périphériques (townships et caniços) agit comme un entre-deux insolite. Dans ces « arènes vécues », le discours se veut fidèle au roman national. Mais le tour se déroule sur un territoire connoté d'un point de vue identitaire (anciennement racial), ce qui peut induire une fixation de représentations culturelles. À ce stade, il est permis d'approfondir la réflexion en s'attardant sur la charge d'altérité que ces dernières prestations sont susceptibles de susciter. En effet, contrairement à l'univers muséal plutôt fixe et matériel, les prestations patrimoniales que sont les townships tours et les pérégrinations dans les caniços, se déroulent dans autant de lieux où les visiteurs sont amenés à rencontrer une population. Il devient intéressant de se pencher sur le rapport à l'autre (visiteur/visité) et sur la perception qui en est faite par rapport au discours projeté : soit en tant qu'emblème de la communauté nationale, soit en tant que référent racial/ethnique. Au demeurant, les visites se font en des lieux imprégnés d'un point de vue communautaire et elles sont repositionnées dans un cadre patrimonial d'obédience nationale, se déclinant théoriquement dans le novlangue touristique.

À toutes fins utiles, il convient de tenir compte du fait qu'il faut être très prudent lorsque l'on associe tour de townships et village culturel en Afrique du Sud. La période abordée (coloniale / d'apartheid) n'est certes pas la même, mais surtout les enclaves touristiques que sont les *Cultural villages* sont l'expression d'un contrôle extrême, qui n'est pas l'apanage des visites de quartiers périphériques. La population « locale » n'est d'ailleurs pas la même, partagée entre des acteurs re-magnifiant une période passée d'un côté, et une population interne ancrée en son lieu de vie de l'autre³⁸.

Dans les deux cas, on relève toutefois des points communs : outre, qu'on le veuille ou pas, le vif exotisme que suscitent ces lieux et l'engouement pour l'écart, se distingue sans doute une appétence pour la confrontation avec une certaine idée du « vrai », du charnel. Au sein de ce « tourisme d'un genre nouveau », il existe pour C. Buire (2010), un jeu de dupe entre visiteurs et organisateurs, conscients de l'ambiguïté mais surtout

³⁸ Concernant les villages culturels, T. Edensor (2001) avait évoqué à quel point ce type d'enclaves étaient conçues comme « des dispositifs d'encadrement maximum des pratiques touristiques, visant à éviter tout comportement déviant et menant à une importante normalisation, qui passe d'abord par la normalisation des travailleurs eux-mêmes ». Ses propos rejoignent ceux de C. Minca (2010) pour qui il s'agit d'espace d'exceptionnalité, fonctionnant sur des « régimes spatio-temporels spécifiques », arguant du fait que l'industrie touristique tente ici de réduire au minimum les interactions inattendues (entre clients et travailleurs pour être plus précis). L'article de Ndlovu (2018) éclaire aussi beaucoup sur ce qui s'apparente à « l'idée » d'une Afrique du Sud.

désireux de croire en une « expérience authentique ». J-C Gay (2015) insiste sur le fait qu'il faut également tenir compte de la « bonne volonté culturelle », associée, chez certains visiteurs, à une posture de repentance (en relation avec le poids de l'histoire) et la recherche d'un sentiment d'immersion dans un monde fantasmé (car chevillé à une image mentale), garant d'une « authenticité » recherchée. En allant plus loin, n'y a-t-il pas par ailleurs une ultime motivation affleurante : celle du « risque », via le magnétisme pour un monde « tribal » d'un côté, des zones de non-droit et un environnement à risque de l'autre (à l'instar de ce que brosse la caricature de la Figure 8) ? Il s'en dégage ainsi une rupture avec le quotidien (Passavant, 1999) et la quête imagée d'une altérité extrême. Malgré tout, on peut indéniablement parler d'une « aventure assistée (Boudeau, 1994), où l'expérience aventurière est simulée, baignant indéniablement dans un cadre contrôlé fait de sécurité, de relatif confort et de gestion du temps.

Car derrière le cheminement adopté au sein des townships (ainsi que dans les visites des cançons au Mozambique, qui demeurent cependant bien moins « rodées » et plus confidentielles), l'itinéraire et les arrêts sont en réalité prévus à l'avance, en accord avec les autorités. Le guide reste par ailleurs omniprésent et « encadre » étroitement les visiteurs. Cependant une part d'imprévisibilité ne peut être exclue et aucun contrôle total absolu n'est de toute façon possible. Quoi qu'il en soit, il en ressort des tours régulés (le plus possible), à l'instar de ce que Chang (2000) a évoqué à Singapour au sein des quartiers ethniques (parlant pour sa part de « thématization ethnique » et d'aseptisation du marché urbain). La formulation est, on le concède, un peu exagérée pour les espaces nous concernant, sauf dans le cas de rues devenues illustres à Soweto. Ils s'inscrivent sans conteste dans la mise en valeur de quartiers dits ethniques des grandes métropoles, qui participe (pour Chapuis, Jacquot, 2014), d'une « fable cosmopolite » à l'intérieur du grand jeu de la compétition urbaine mondiale.

Mais cette territorialisation héritée et la mise en spectacle touristique ne valident-elles pas un ersatz de fixation voire d'immobilisation des représentations culturelles attachées à ces quartiers périphériques ? N'existe-t-il pas finalement un risque de spatialisation de stéréotypes raciaux (Hammett & Jayawardane, 2009 ; Witz & Rassool, 2008 ; Buire, 2007) ? Dès lors, ne revient-on pas à la construction exotisante déjà évoquée, sous le sceau de la pédagogie mémorielle ? Car la « chaleur » africaine, les myriades de couleurs, les sourires et l'informalité sont plus que de mises sur les images des prospectus... Il conviendrait en fait de re-positionner ces prestations dans les propos de Harvey (2008), pour qui le capital culturel devient une rente économique (Boccaro a évoqué la pénétration des politiques multiculturelles au sein de l'économie néolibérale, 2011). Au surplus, pour S. Cousin (2008), le tourisme à la mode se fait l'écho de l'éthique de « l'interculturalité », l'« ethnicité » devenant une ressource à patrimonialiser (Boukhris, Chapuis, 2016). Il a été dit que les politiques de (re)développement des townships et les initiatives associatives locales étaient montrées avec fierté durant les tours, mêlées à un hommage patrimonial (de lieux ou de personnages). Dans le même mouvement, il est insisté sur la fraternité, l'hospitalité (ou *ubuntu* « sud »-africain) du lieu en question... alors que, aussi loin que porte le regard, le visiteur voit bien des conditions de vie locales et héritées au demeurant rudes. Dès lors, l'interculturalité devient l'argument avancé. Il s'associe à la pédagogie mémorielle et à un alter-tourisme martelant une offre « rare » (que beaucoup finissent par faire...). Au total, ces enjeux ne fusionnent pas, ils en viennent à se corréliser (ou à s'empiler les uns sur les autres), avec

en toile de fond le discours de la résistance d'un peuple entier face à l'oppression. On ne peut se départir d'une impression finale baroque, pour ne pas dire équivoque.

Hypothèse de départ : les répercussions du recodage des marges patrimoniales sur le terrain expriment une forme de « normalisation », qui emprunte à une circulation de modèles : proposition de mêmes tours guidés, semblable scénarisation des structures muséales, discours consensuel assez sommaire pour ne pas dire politiquement correct, régulation et hygiénisation à l'œuvre, logique de gentrification rampante...

Résultat affiné : dans le détail, il conviendrait plutôt de parler d'un double phénomène de « territorialisation » et de « mémorialisation ». Des lieux bien délimités émergent. Des discours consacrés s'animent. Consécutivement, de nouvelles différenciations spatiales, à travers des lieux fétiches mis en relief vont s'exprimer, lisibles à travers le jeu des échelles. À défaut de normalisation, il est préférable de parler de nouvelles complexifications spatiales. Sur le plan du discours également, un récit du courant dominant est certes perceptible. Mais il va produire (à défaut d'éliminer) de la différenciation historique par effet de contraste, en ce que des faits et épisodes communs (et partiels) seront mis en exergue ; et lorsque ce discours entre en confrontation avec le bassin local, bien plus alambiqué, les ambivalences se font sentir et la fabrique de la différenciation s'en trouve confortée.

Conclusion de chapitre : résultats et approfondissement de la recherche

SYNTHESE DES STRATEGIES PATRIMONIALES DES OBJETS-LIEUX ETUDIES

Nous nous proposons, en guise de conclusion, de livrer quelques repères synthétiques sur les stratégies suivies dans l'ensemble des espaces étudiés. Nous allons, pour ce faire, suivre un déseboitement, passant de la grande échelle (lieux abordés), à l'échelle moyenne (espace régional), pour finir par une pensée conduite à petite échelle (cadre national). À chaque fois, nous avons émis des schémas conceptualisants.

À grande échelle, le rapport à la patrimonialisation mémorielle témoigne de distinctions originales entre nos objets-lieux, en vertu de la posture historique et du positionnement des matériaux. L'objectif de départ de ce premier exercice a été de mesurer le rapport au patrimoine ancien (c'est à dire à l'héritage de l'apartheid ou de l'histoire coloniale) en nos territoires. Cela revient à mesurer la façon dont les acteurs « négocient » avec un passé douloureux et surmonté, mais dont les traces et les cicatrices demeurent ostensiblement présentes. On peut en effet les deviner visuellement et donc symboliquement dans l'espace public, mais aussi en creux, au sein d'un héritage socio-économique voire d'une inscription spatiale héritée, inhérents à ce qui fut une longue parenthèse historique. Par conséquent, il s'agit de se pencher sur ce rapport au passé qui ne passe pas, quand bien même on veut le dépasser (Figure 34).

Sur la figure, nous avons disposé deux axes, l'un indiquant si les objets-lieux du passé sensible coexistent avec ceux nouveaux, ou alors ont fini par être diamétralement cantonnés à d'autres sites (axe « positionnement des objets-lieux ») ; l'autre indiquant si

la période actuelle, de par la production de monuments/discours, tend à supplanter le récit passé ou si ce dernier parvient à persister (axe « versant(s) historique(s) »).

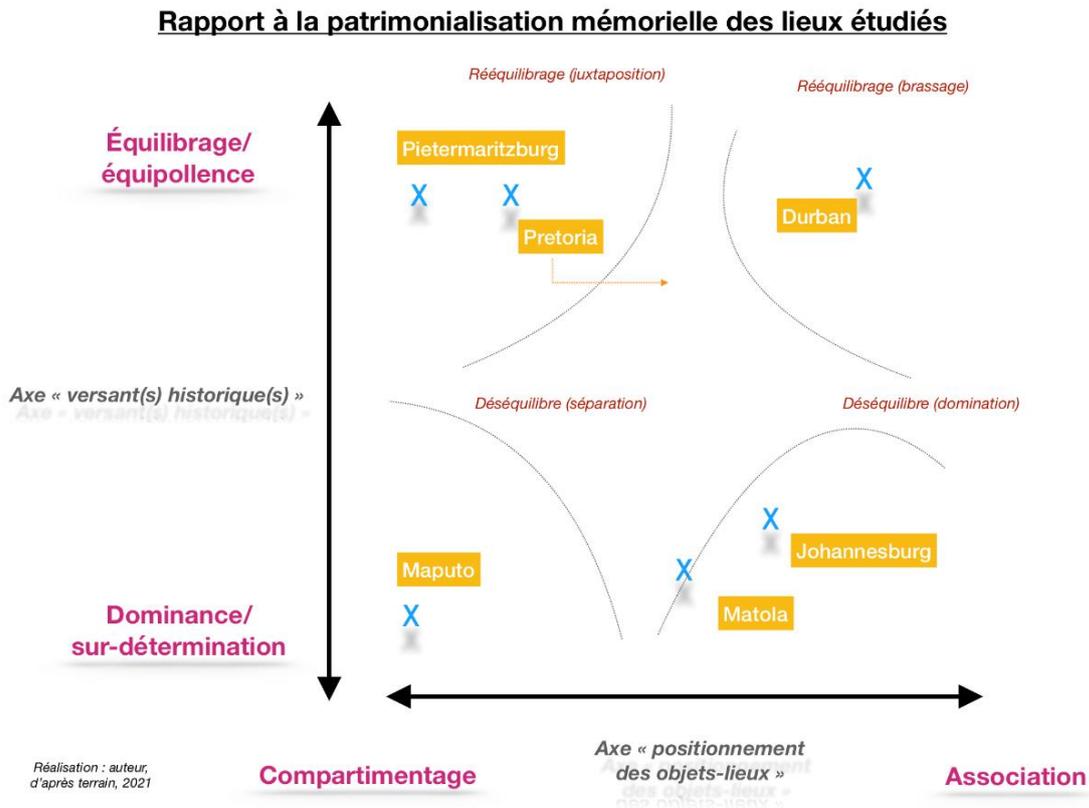


Figure 34 : rapport à la patrimonialisation des lieux étudiés

Globalement quatre contextes émergent : du côté de villes comme Pretoria ou Pietermaritzburg en Afrique du Sud, ex-villes au passé afrikaner prononcé, on assiste à un rééquilibrage patrimonial au prix de la construction de nouveaux musées contrebalançant un patrimoine ancien : il s'agit du Freedom Park et du Msunduzi museum érigés à distance relative du Voortreker museum et de l'église calviniste Church of the vow (Photos 30). Pas de destruction ou de remplacement en ces lieux, mais un strict rééquilibrage physique (enchâssé dans un discours de réconciliation) en des lieux adjacents. Si l'on prend l'exemple de Durban, la proximité est même plus forte : un lieu comme le Park King Dinizulu a accueilli le rééquilibrage mémoriel sur site même, avec la construction d'une nouvelle statue (du roi Zoulou King Dinuzulu kaCetshwayo) juste en face de celle du général Louis Botha (héros des deux guerres des Boers et premier président de l'Union de l'Afrique du Sud en 1910)³⁹. À Durban, le tour d'Inanda alterne successivement un hommage à plusieurs figures, zouloue, indienne ou blanche. Il y a à l'évidence davantage l'idée d'un brassage arc-en-ciel dans la grande ville portuaire.

³⁹ C'est ce qui est également prévu à Pretoria : après avoir érigé en 2017 une barrière protectrice autour de la statue de P. Kruger (cf. photographie 4 p. 44), la mairie (qui appartient au parti d'opposition, l'Alliance Démocratique ou DA), a annoncé que la statue resterait en place et qu'un monument à la liberté d'expression serait construit à proximité. Une décision confortée en 2018 par le gouvernement, qui propose de « rajouter » à côté, d'autres statues des combattants de la liberté ou de personnalités royales africaines historiques. Pretoria tend ainsi à migrer vers une hybridité patrimoniale.

Dans une ville comme Johannesburg (ou aussi Matola), l'héritage patrimonial ancien (en particulier statuaire) demeure peu présent ; aussi la construction de Monuments, en phase avec l'histoire contemporaine, se fait-elle plus aisément. En revanche à Maputo, on assiste à la traduction d'un discours postcolonial (plus ancien il est vrai que la fin de l'apartheid) sans concession, où les statues honnies ont été démontées et enlevées de l'espace public, pour se retrouver confinées pour la plupart dans l'enceinte du Fortaleza et remplacées par de nouvelles idoles (en général de S. Machel, regard fixe, doigt tendu). Peu d'équipollence mémorielle à ce niveau, ou alors dans une vision très compartimentée pour ne pas dire néo-refoulée. Au total, nos six villes se particularisent, entre brassage, juxtaposition, séparation et (néo)domination.



Photographie 30 : équilibre physique des mémoires, Pietermaritzburg (clichés : auteur)

Dans le prolongement de ce premier exercice, usons à présent de la diatopie pour explorer les différenciations, cette fois régionales, entre les espaces traités. À l'échelle des trois duopoles, le constat exposé précédemment s'en trouve approfondi. Johannesburg-Pretoria, Maputo-Matola et Durban-Pietermaritzburg déploient des stratégies patrimoniales de leurs marges qui font résonner de subtiles tonalités : l'observation à un échelon régional permet de s'en rendre compte (Figure 35). Si comme on l'a dit, il existe une distinction évidente entre la gestion du trauma abordé, plus ancien au Mozambique (indépendance du pays en 1975) qu'en Afrique du Sud (fin de l'apartheid en 1991 et premières élections libres en 1994) et, qu'en conséquence, les enjeux et intérêts nécessitent forcément d'être replacés dans le contexte du moment, les logiques en cours sur la côte du KwaZulu-Natal diffèrent quelque peu de celles des hautes terres centrales du pays Mandela (Folio, 2014). À ce niveau, une vigoureuse polarité régionale, à substrat identitaire pour ne pas dire ethnique, persiste. C'est l'idée du « zoulouisme » (à travers le peuple zulu), première composante numérique de la population sud-africaine. Connaissant la filiation historique entre ce « peuple du paradis », le mythe du roi Shaka, une forme d'opposition parfois violente à la lutte panafricaine, son enracinement régional et son opposition à l'ANC – au sein même de ce dernier parti de nos jours et initialement via le parti politique Inkahata –, un panachage patrimonial assez insolite a fini par prendre pied dans la province du nord-est. Celle-ci allie passé colonial – afrikaner et britannique – et d'apartheid, ancrage et fibre ethnique des Zulu et pour terminer nouveau roman postapartheid. Sans oublier la composante indienne et son fort sentiment de communauté (Mainet-Valleix, 2002). La branche de l'ANC régionale tente d'ailleurs, quand elle en a l'occasion, de marquer son emprise en

incorporant par exemple la lutte des « Noirs » à son combat unique, ce qui détonne dans la province : on se réfère pour cela à la constitution, en 2019, du carré des *ANC leaders' statues* le long de la *Durban's M4 highway* par l'artiste Lungelo Gumede, acclamant 13 personnages du parti au pouvoir ; ce parc a beaucoup fait parler principalement du fait de son coût (1.9 million de rand), mais aussi pour le message politique sous-jacent.

Des stratégies patrimoniales protéiformes

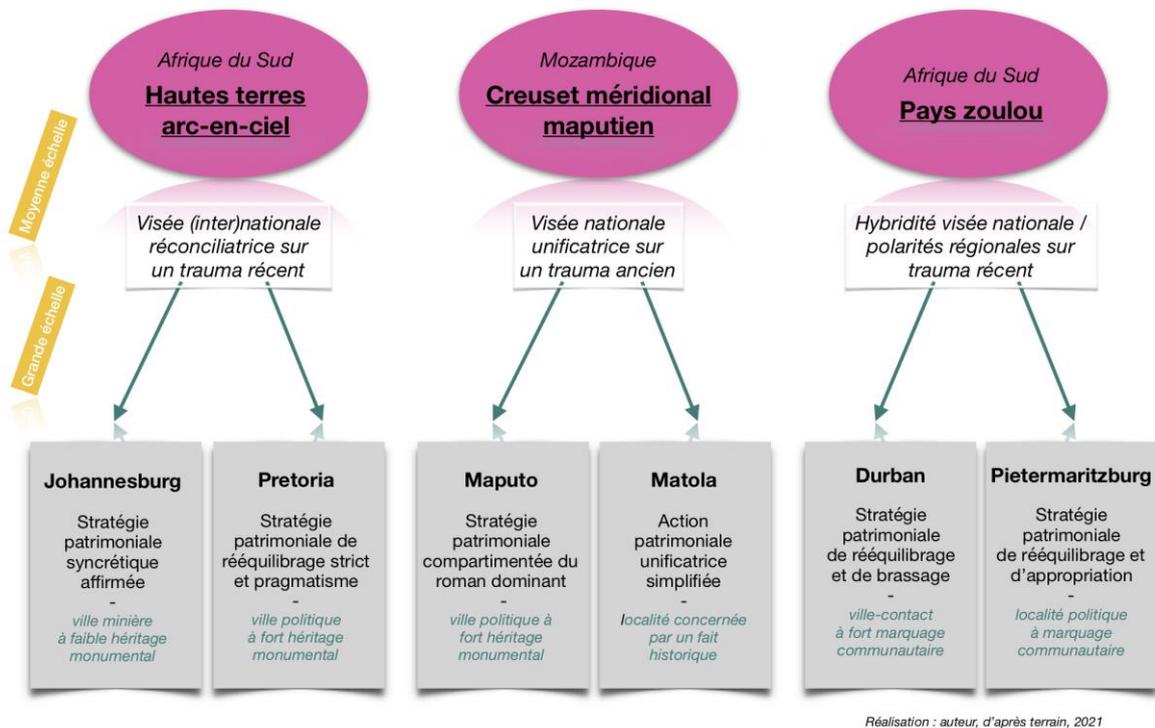


Figure 35 : des stratégies patrimoniales régionales protéiformes

Pour finir et ce sera notre dernier niveau d'échelle, les distinctions s'opérant entre les trois régions abordées, sont elles-mêmes à replacer dans des pays qui affichent deux stratégies distinctes (Figure 36). Pour faire simple, le rapport au passé dit sensible est dissemblable entre, d'un côté l'Afrique du Sud qui applique plutôt une politique de rééquilibrage statuaire et mémoriel⁴⁰. Et de l'autre, le Mozambique qui a plutôt opté pour un remplacement statuaire et mémoriel⁴¹. La logique à l'œuvre au Mozambique rappelle la dynamique ayant notamment prévalu à Vilnius en Lituanie (*Parc Grūtas*) ou à Budapest en Hongrie (parc des Statues ou *Memento Park*), en lien avec le patrimoine dissonant post-soviétique (Baciu, 2010 ; Losozcny, 2011). Il ne s'agit aucunement pour nous de juger ces deux politiques. Une différence, évidente, est que le phénomène de rupture qui a mené à leur éclosion est antérieur au Mozambique. Il doit être resitué dans une époque où les concessions étaient moins de mises. Au contraire, la nation Mandela s'est construite, dans un contexte post-guerre froide, sur un esprit de grande tolérance

⁴⁰ L'exemple évocateur étant l'*Union Building* de Pretoria, où la statue de Mandela a excentré et anonymisé – sans l'annihiler – la statue de Hertzog, devenue depuis une « sentinelle muette » (Linscott, 2001).

⁴¹ L'illustration typique étant la statue équestre de Albuquerque, enlevée et remplacée devant l'hôtel de ville par celle de S. Machel. À défaut, on peut parler ici d'un cantonnement en des lieux idoines (tel le Fortaleza, où a précisément été remise cette statue).

et de valeur d'exemple aux yeux du monde. Si elles sont à contextualiser, il est permis toutefois d'insister sur le fait qu'elles engendrent, toutes deux, des répercussions notables, partagées il est vrai entre des objectifs mais faisant face aussi à des limites.

Logiques patrimoniales comparées du rapport au passé sensible

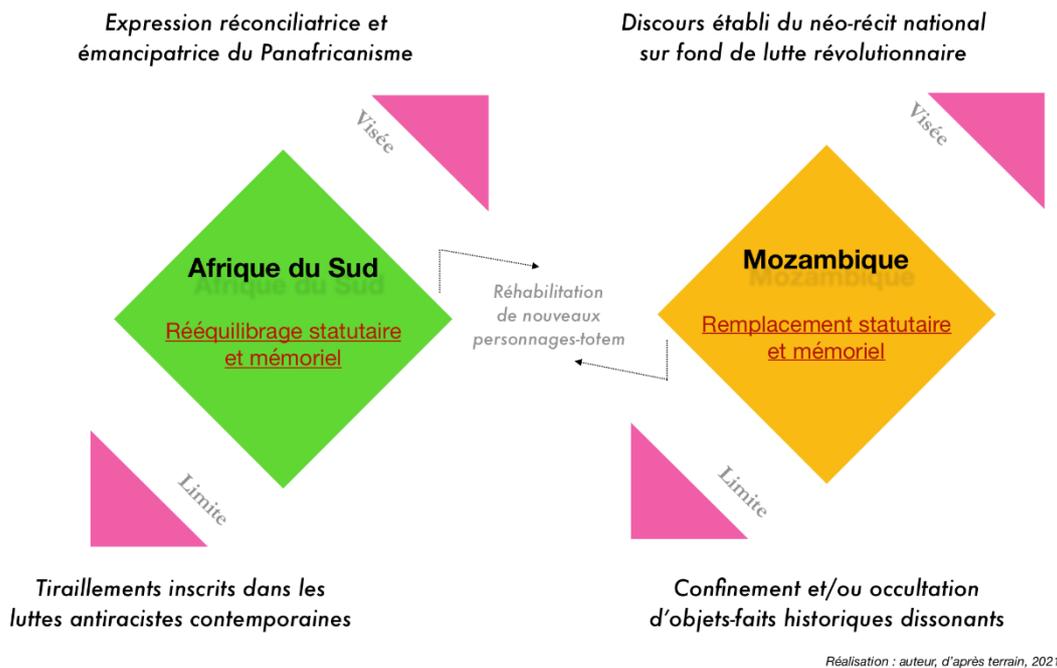


Figure 36 : logiques patrimoniales comparées du rapport au passé sensible

Au Mozambique, la volonté de parler du pays à l'histoire éminemment contrastée, en la conjuguant au singulier, peut induire une minoration voire une occultation de faits. Celle-ci débouche sur un regard unidirectionnel assez boiteux. Est-ce le fait que cela raisonne étrangement dans un État étiré, toujours très instable politiquement (Folio, Lamy-Giner ; 2019, Folio, 2021), que ce soit dans le centre via l'assise électorale persistante et contestataire de la Renamo⁴², ou plus encore dans le nord confronté à des percées djihadistes récentes éminemment violentes (Morier-Genoud, 2021) ? La Figure 37 rend compte de cette désarticulation spatiale. Au sein d'un État où l'orientation touristique internationale semble davantage se porter sur la valorisation du patrimoine naturel (balnéaire et paysager, Folio, 2017) et l'activité d'affaires très porteuse, le patrimoine culturel mémoriel, des plus immuables, semble finalement et assez clairement se tourner vers un usage interne. La finalité est de promouvoir un esprit inclusif dans un pays écartelé, difficile à gérer (à tenir ?) et par conséquent à unifier. Ce

⁴² Rappelons, à ce niveau, l'assassinat de l'universitaire Gilles Cistac en 2015. Avocat toulousain, ce spécialiste du Droit constitutionnel était réputé proche du principal parti d'opposition du pays : il s'était prononcé en faveur d'un projet de loi porté par la RENAMO sur la décentralisation, prévue selon lui par la Constitution. Tué par balles en plein centre-ville de Maputo, des médias pro gouvernementaux l'accusaient de faire le jeu de l'opposition au gouvernement de F. Nyusi, le président du Mozambique élu en 2014. D'aucuns diraient que cet assassinat politique a vocation à juguler toute forme de contestation.

vœu pieu de la construction de la nation par un patrimoine culturel commun, définitivement « gelé », suivant un sens unique (« Frélimoisé » serait-on tenté de dire...), est-il encore congruent, et surtout tenable sur le long terme ?

Le Mozambique : lignes de force et de failles d'un territoire étiré

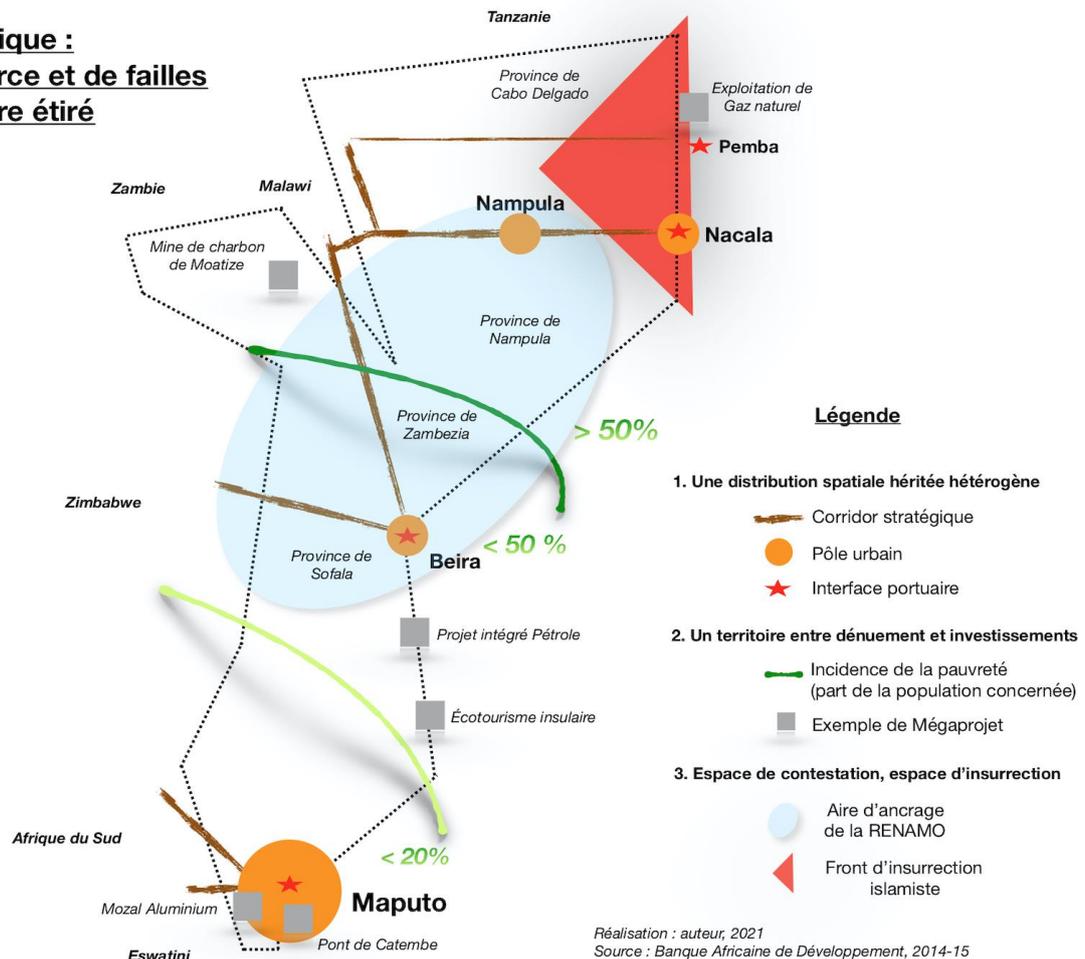


Figure 37 : le Mozambique, lignes de force et de faille d'un territoire étiré

Pour l'Afrique du Sud, un vœu réconciliateur et émancipateur est explicitement affiché. À ce niveau, et l'image à l'international et l'arrière-pensée interne, incarnent des priorités. Cependant, ce « passé » restant visible (dans le paysage et dans le discours), il est voué à se confronter aux tiraillements de notre époque autour des contestations monumentales. Ces dernières évoquent « un passé douloureux au cœur de débats souvent complexes qui reflètent des conflits mémoriaux plus profonds et encore irrésolus » (Deschepper, 2021). Pour être plus précis, les actuels mouvements de luttes, sociales et identitaires, qui débordent certes de la seule Afrique du Sud mais s'expriment ici avec une acuité vive (et avant-gardiste), n'incitent-ils pas à une reconsidération voire à une remise en cause de la stratégie patrimoniale culturelle, axée sur la réconciliation postapartheid ? C'est l'avis en tout cas de S. Marschall (2019), qui indique que le pays a la nécessité de faire évoluer son discours, au sens où il ne semble plus répondre aux attentes actuelles. Selon elle, la juxtaposition mémorielle homogénéisée, dans un écrin commun, a atteint ses limites. Comment faire cohabiter une contestation statuaire au caractère résolu (empruntant, à la manière d'un patchwork, divers ressorts que l'on retrouve autre part) et le mythe de la *Rainbow Nation* (Figure 38) ? Dès lors que malgré

tous les efforts progressistes et cathartiques menés ces dernières décennies, le pays est confronté à un mouvement violent de type « Rhodes must fall », c'est que la lecture patrimoniale est sans doute vue comme trop figée. Elle n'est plus en adéquation avec les nouvelles générations (« born-free-apartheid ») et se doit d'être transcendée⁴³.

Récit cathartique et contestations monumentales : complexité sud-africaine

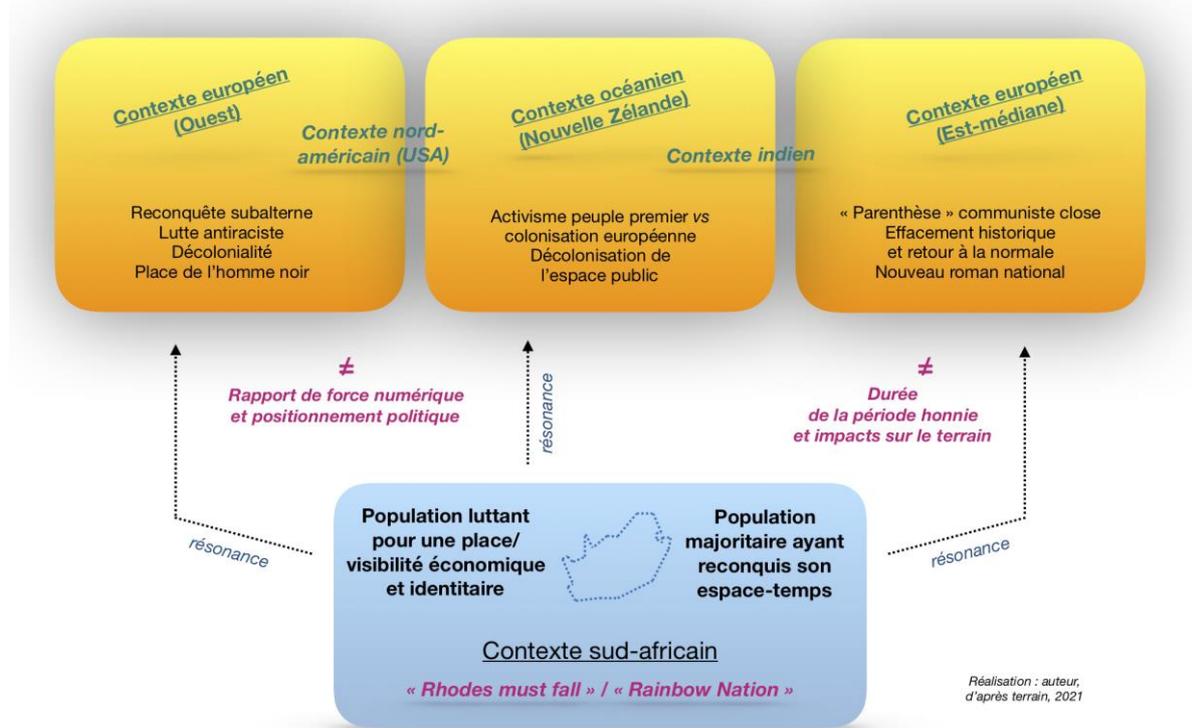


Figure 38 : récit cathartique et contestations monumentales : complexité sud-africaine

À travers cet emboîtement, il est un tout dernier point que nous souhaitons soulever. D. Chevalier dans un récent article sur les mémoires douloureuses (2020) a évoqué une « américanisation de la mémoire » pour évoquer les transmissions de modèles, autour d'un même fait (la Shoah), d'un musée à l'autre sur la planète, qu'elle replace dans une géopolitique mémorielle. Ses propos rejoignent ceux d'A. Hertzog qui, dans un séminaire tenu en 2021, a avancé le terme de « multiscalarité » des lieux et mémoriaux (dans le cas de la Chine notamment). Insistant sur une « dénationalisation » de la mémoire, ses propos font écho à ce que nous entrevoyons nous-même dans la zone étudiée, en dépit d'un discours des plus audibles émis au plan étatique. Au moins trois niveaux infra et supra nationaux peuvent en effet se remarquer :

- Dans le cas de musées assez intimistes, comme le KwaMuhle Museum à Durban, entretenant narration nationale et dimension locale, n'est-on pas là dans le cadre

⁴³ D'une manière générale, les bouffées de violences surgissent de façon sporadique dans le pays. Elles témoignent du désespoir d'une partie de la société, des restrictions économiques (aggravées par la crise covid) et surtout des inégalités flagrantes en vigueur. On peut évidemment évoquer les violences contre les étrangers des années récentes et les pillages funestes de 2021, suite à l'incarcération de J. Zuma. Les débordements « statuariques » s'inscrivent aussi dans une veine de grandes frustrations (notamment de la jeunesse), de vifs ressentiments sur l'histoire, d'un chômage installé et de pertes de repères identitaires.

d'une « décentralisation de la mémoire » (quand bien même ce musée est ancien) ? Notre propos se tourne vers sa modernisation récente, entérinant une consécration électorale de « légendes vivantes » locales.

- Dans le cas du musée Matola au sud de Maputo, nous avons évoqué un fort tropisme sud-africain qui s'incarne dans sa conception, mais aussi dans la présentation même du propos. Ne pourrait-on pas évoquer, dans ce contexte, une « sud-africanisation de la mémoire », devenue un outil d'influence et de diplomatie patrimoniale du pays de Mandela sur son « jardin étranger proche » ?
- Enfin, par l'exemple de l'Apartheid museum à Johannesburg, musée privé dont les architectes se sont fortement inspirés du musée de l'Holocauste de Washington DC pour ce qui est du performatif⁴⁴, ne pourrait-on pas rejoindre cette idée de « patrimonialisation » (Gravari-Barbas, 2012), de mondialisation de la mémoire (Rouso, 2007) et par conséquent d'une supposée « universalisation muséale » ?

Ces trois niveaux d'échelles « dilatent » d'une certaine manière la seule vision nationale, opérant autant de tensions de part et d'autre. Dans tous les cas, cette transnationalisation de la mémoire douloureuse autour de modèles inspirants (Rouso, 2016), cette patrimonialisation multiscalaire d'objets-lieux de la marge, cette circulation de modèles à plusieurs niveaux, sont à réinscrire dans les *Memory studies*. L'interterritorialité (Mainet, 2019) devient un point de recherche méritant d'être creusé.

Nous souhaitons clore ce chapitre avec une première piste de travail à venir. Nous envisageons de la conduire dans la zone étudiée (piste de recherche 1). En voie de conséquence, il convient de la considérer avant tout comme un approfondissement de la recherche, plutôt que comme des redéploiements spatiaux (pistes de recherche 2 et 3). Ces derniers seront proposés dans l'ultime chapitre de cette H.D.R. « Perspectives ».

ACTEURS, AMBITIONS LOCALES, ARENE POLITIQUE – PISTE DE TRAVAIL 1 (APPROFONDISSEMENT DE LA RECHERCHE)

Un axe de recherche destiné à approfondir la recherche pourrait porter sur les jeux d'acteurs internes, la notion de conflit dans les opérations de patrimonialisation, en particulier du côté des acteurs en charge et de ceux de la société civile. Il oriente tout naturellement nos études vers le champ de la géopolitique et des études subalternes. Il s'associe également aux études récentes, liant tourisme et géopolitique : il est loisible de renvoyer, en cela, au dernier Numéro de *Via. Tourism Review* (19/2021), « Tourismes et Géopolitiques », coordonné par D. Chevalier et I. Lefort.

Pour le saisir, il nous faut repartir de quelques idées déjà exprimées dans ce dossier scientifique. Il a été expliqué précédemment que le tourisme détenait un rôle dans les processus de luttes pour la reconnaissance parcourant une grande quantité de groupes situés dans des positions de domination (Honneth, 2006). Sans doute bien davantage que dans ses répercussions socio-économiques : S. Marschall (2005) n'indique-t-elle pas que l'enthousiasme autour des Monuments en Afrique du Sud, impulsé par le gouvernement, masque avant tout un agenda politique qui surpasse le ressort développementaliste affiché (faisant surtout office d'élément de légitimation) ? Comme l'évoquent Delmas, Fellah et Desse (2017), l'offre touristique « fait sens auprès

⁴⁴ Selon le style de J. Ingo Freed. Il dégage, à dessein (cheminement labyrinthique, fond sonore bruyant, grillages apparents), un viscéral sentiment d'oppression, de désorientation et de mal-être (Folio, 2017).

des habitants qui y trouvent des éléments de singularisation voire des moyens de renforcer leur identité ». Les auteurs soulignent (en rappelant les exemples de Bali ou du Mali) une « résurgence de l'authenticité » chez les habitants. Il est possible de lier cet aspect aux néo-légitimités patrimoniales (Lucas, 2012), dans le droit-fil des conventions internationales telle que la Convention de Fribourg sur les droits culturels. Ces réflexions recourent aussi les études de M. Picards (1992) et de S. Cousin (2003), lesquelles estiment que les sociétés locales ne subissent pas le tourisme ; elles en deviennent les acteurs et peuvent en faire usage dans le cadre de stratégies conçues pour refaçonner ou consolider leurs identités collectives. Les exemples du Voortrekker museum, des villages culturels (de façon plus opportuniste) ou encore des acteurs locaux liés aux Township tours, étant là pour en attester. Selon M. Delaplace et G. Simon (2017), les démarches peuvent prendre des formes opposées, par « appropriation » dans le cadre des associations (soit de type *bottom up*) – c'est le cas des nombreuses *sections 21 company*⁴⁵ en Afrique du Sud – ou par « désignation » dans le cas par exemple des employés (guides, médiateurs culturels), agissant davantage dans une logique *top down*. Une analyse au cas par cas devient nécessaire pour souligner cette diversité de contexte.

Ainsi, à l'observation des acteurs en charge d'un échantillon de musées sud-africains, une première série de remarques ressort (Figure 39 supra). Depuis la fin de l'apartheid, l'affirmation communautaire y est de mise, de même que la politique économique du *Black Economic Empowerment* qui tend à favoriser l'entreprenariat noir. Au plan muséal, on constate, de ce fait, le puissant alliage d'un réseau de fondations ou d'associations gestionnaires appuyé par les autorités publiques, et d'un système de financement qui repose sur les dons, contributions ou le parrainage (*sponsoring*). Quelques acteurs ont fini par émerger, en particulier l'*Apartheid museum*, société d'utilité publique en charge, outre du prestigieux musée éponyme, du Mandela House à Soweto et du Nelson Mandela Capture Site au KwaZulu-Natal (près de la ville d'Howick). Dans le débat sur l'articulation entre ce qui relève de l'impulsion nationale ou bien locale/associative, on constate que les initiatives par le bas existent, mais elles suivent en général les grandes lignes dressées par les décideurs. Elles se fondent dans le moule établi pour trouver un cadre légal et pouvoir accéder à une pleine notoriété. Ce qui aboutit à cette « fabrication du consensus moral » (Bondaz, Isnart & Leblon, 2012).

Notons que, adossés à ces inventeurs du patrimoine, les cabinets d'architecte impriment ensuite leur marque. On peut souligner à ce niveau le rôle de l'acteur *Mashabane Rose & Associates*. Ce dernier est à l'origine de plusieurs structures récentes autour de l'héritage d'apartheid (le Freedom Park, le Hector Pieterse Memorial, le Liliesleaf Project ou encore le musée de l'apartheid). On saisit mieux les similitudes constatées dans l'architecture d'ensemble et la scénarisation des musées sud-africains⁴⁶.

⁴⁵ Type d'organisation de la société civile à but non lucratif (NPO). Il en existe plusieurs dans le pays. Elles ont pour point commun de ne pas faire partie du gouvernement. La constitution sud-africaine de 1996 (*Constitution of the Republic of South Africa Act 108*) garantit à chacun le droit à la liberté d'association, ce qui signifie s'associer à des personnes et former des organisations. Parmi celles-ci, on trouve, outre les associations bénévoles, les trusts et les sections 21 qui conviennent aux organismes plus importants et bien établis, dotés de solides budgets, de programmes complexes et d'un personnel nombreux. Le monde des affaires a tendance à être familier avec le cadre juridique qui régit les sociétés de la section 21.

⁴⁶ Et nul doute qu'une circulation de modèles et des influences existent dans cette muséographie arc-en-ciel, au regard de ce qui peut être observé ailleurs (Photos 31). Il faut, pour s'en convaincre, parcourir le Johannesburg Holocaust & Genocide Centre (dessiné par le cabinet *Lewis Levin*) et le Matola Raid Monument and Interpretive Centre (de *Impendulo design*) pour ne citer qu'eux.

Acteurs de quelques marges patrimoniales sud-africaines

	Apartheid Museum	Mandela House	Nelson Mandela Capture site	Voortrekker Monument	Constitution Hill	Freedom park	KwaMuhle Museum	Johannesburg Holocaust & Genocide centre	Liliesleaf Farm
Année	2001	1977 : monument national en 1999 ; restauration et réouverture 2009	2019	1937 (début) inauguration en 1949	2004	2004	Construction du bâtiment en 1927 ; musée en 1996	JHGC créé en 2008 ; centre ouvert en 2019	2008
Initiative	Consortium privé Akani Egoli	Individuel (W. Mandela)	Directeur de l'Apartheid Museum, C. Till et province du KwaZulu-Natal	État d'apartheid et contributeurs privés	Johannesburg Development Agency et province du Gauteng	Gouvernement sud-africain	Ville de Durban et société civile	South African Holocaust & Genocide Foundation (SAHGF)	Gouvernement sud-africain
Gestion	Apartheid museum, société d'utilité publique	Apartheid museum, société d'utilité publique	Apartheid museum, société d'utilité publique	Heritage Foundation	Deux associations : CHT (Constitution Hill Trust) et CCT (Constitution Court Trust)	Freedom Park Trust jusqu'en 2001 ; dissout et remplacé par le Freedom Park Cultural Institution depuis 2009	Durban Local History Museum	The Johannesburg Holocaust & Genocide Centre	Liliesleaf Trust
Financement	Dons, contributions, parrainages	Soweto Heritage Trust	Cogta - Cooperative Governance & Traditional Affairs (provincial)	Association à but non lucratif - système d'adhésion multiples	Contributions individuelle, de fondation et de corporation pour le CHT	Department of Sport, Art & Culture (national)	Municipalité d'eThekweni	Dons, contributions, parrainages	Dons, contributions, parrainages

Figure 39 : acteurs de quelques marges patrimoniales sud-africaines



Photographie 31 : un "style" muséal sud-africain ? (clichés : auteur) – de la gauche vers la droite : H. Pieterseon Museum – Constitution Hill – Liliesleaf Farm ; tant par la médiation usitée, le contenu que « l'ambiance » générée, on trouve maintes similitudes.

Dans cet entrelacs d'acteurs, opérant sur un partage public-privé, l'échelon des acteurs publics parties prenantes est également intéressant à cerner : local au KwaMuhle, provincial au Mandela capture Site, national au Freedom Park. Parfois, ils cohabitent sur un même site, comme au Constitution Hill, où le projet émane à la fois de la municipalité de Johannesburg et de la Région (en tant que projet de développement économique de la province), quitte à aboutir à un ensemble foisonnant, mais manquant un peu de cohérence. Autre acteur à mentionner : la *Heritage foundation* qui est une association à but non lucratif fonctionnant, dans le cadre de son financement, sur un système d'adhésions. Bien qu'ayant un prisme plutôt communautaire (du point de vue de la sauvegarde identitaire d'une partie minoritaire de la population : celle afrikaner), elle gère le Voortrekker Monument mais aussi, on l'a vu, le Louis Tregardt Garden Memorial à Maputo. Ce qui nous conduit à la remarque suscitée sur le rôle de l'Afrique du Sud qui « déteint », si l'on peut dire, sur la patrimonialisation culturelle du pays proche (que ce soit via l'acteur opérationnel ou par le truchement de l'architecture retenue), faisant alors écho à son statut de « puissance » régionale.

Côté mozambicain, on pourrait dire que le modèle à l'œuvre est essentiellement public, souvent étatique même (en termes d'impulsion), adossé au milieu universitaire (Centre culturel de l'Université Eduardo Mondlane) et/ou associatif : c'est le cas du Fortaleza ou du Matola Raid. La puissance publique, sous la houlette du Frelimo, va même plus loin en qualité d'activateurs du patrimoine, avec l'emprise physique des lieux mêmes, comme au Musée de la révolution. Du coup, il reste peu de place pour les autres acteurs, les prestataires privés sont plus effacés qu'en Afrique du Sud (à tout le moins dans le champ patrimonial culturel). Au final, tous ces liens réticulaires, à la fois complémentaires et concurrents, méritent selon nous une analyse approfondie, laquelle se destine à déterminer la part d'influence réelle de chacun des protagonistes.

Du côté du tissu local, la vision d'un patrimoine co-fabriqués par les groupes sociaux et territorialement ancré (Chevnez, 2015) incite cependant à une certaine prudence. Les actions dites locales ou communautaires sont en fait souvent portées par des acteurs déjà bien insérés, en position de force dans le jeu interne. Les arguments de la justice patrimoniale et de la reconnaissance identitaire par le bas, cachent en fait souvent des rapports de force locaux, dont on peut se demander s'ils sont véritablement remis en cause. À l'instar de ce qu'avancait G. Spivak (1988, 2009), la catégorie subalterne ne doit pas être considérée de manière unanime, ni unie⁴⁷. L'auteur prône l'introduction de nuances sociales en son sein et préconise de considérer le rôle des élites dans la construction et la diffusion des représentations sociales. C'est ce que nous souhaitons entamer comme recherche sur les objets-lieux de la marge patrimonialisée en Afrique du Sud, au Mozambique mais également en Tanzanie.

À côté de cet essentialisme stratégique qui masque des rapports de force internes (une « illusion d'homogénéité » selon Spivak, 1987), il peut aussi être intéressant de s'attarder sur la place dont tentent de bénéficier les autres groupes, ceux minoritaires, dans le grand jeu de la réhabilitation/valorisation matérielle et idéale : autres communautés (*coloured*, indienne, blanche) en Afrique du Sud ; descendants de colons portugais ou d'indo-pakistanaïses au Mozambique. Face à une patrimonialisation des

⁴⁷ Qui, convenons-en, est difficilement compréhensible sur le terrain, au vu d'une assignation passablement condescendante, maintenant les groupes dans les positions marginales qu'ils cherchent précisément à quitter (Oiry-Varacca, 2016).

marges qui progresse et dont le discours est d'autorité, quelle est leur visibilité ? Existe-t-il des aspirations de lutte pour leur reconnaissance sur des critères culturels ? Et quels sont les instruments dont ils ont à leur disposition ? L'idée est que souvent la patrimonialisation n'est pas rejetée, c'est « la perte de maîtrise qu'elle entraîne, sur un domaine et un territoire donnés », qui peut être contestée (Givre, 2012). On a compris que, par son histoire, sa culture et une indéniable mobilisation communautaire, le groupe afrikaner était parvenu à garder un rôle notable dans la patrimonialisation culturelle. Cependant, il existe une tentation de l'arrimer au discours national par le parti au pouvoir. Cette « captation », nous la retrouvons aussi d'une certaine manière en ce qui concerne l'héritage indien, autour de Gandhi. À notre sens, deux exemples d'impulsion par la base, s'affranchissant un peu du discours officiel, existent dans le panel étudié : l'héritage zoulou au KwaZulu-Natal, sûrement lié au poids de la chefferie coutumière en cette province (visible à Stanger avec l'héritage de Shaka par exemple) ; et la narration opérée par la municipalité de Durban, via des icônes nombreuses, moins « communautarisées » et quelque part plus anonymes.

En outre, une réflexion sur la nouvelle dissonance patrimoniale pourrait être menée. Cette dernière peut aussi s'étudier dans une lecture plus spécifique, par rapport à des monuments autrefois appartenant à la norme et de nos jours en décalage avec la nouvelle narration (exemple : les statues coloniales ou d'apartheid). Une question se pose alors : dissonante pour qui ? Pour toutes les composantes du spectre national, y compris celles qui maintenant ne sont plus en exercice ? D'ailleurs, même les nouvelles statues « conformes » peuvent se voir critiquer par une partie même du groupe majoritaire, c'est le cas de celle de Mandela à Sandton. C'est là l'expression de la néo-dissonance patrimoine qu'il conviendrait d'approfondir.

Une ultime sous-piste de réflexion nous intrigant concerne les pans d'histoire (attachés à un groupe politique, social et/ou identitaire) peu ou non abordés dans la patrimonialisation des marges actuelles, pouvant potentiellement se voir revendiqués tôt ou tard. Nous souscrivons aux propos de M. Gravari-Barbas et d'E. Négrier qui, dans une intervention sur France Culture le 10/02/2020 (intitulée *L'appel de la Culture*), ont insisté sur le fait que la construction patrimoniale de moments douloureux reste extrêmement difficile quand il n'est pas fait le deuil, quand la page n'est pas tournée et qu'un « murissement » n'a pas pu s'effectuer. En somme, quand la patine du temps fait défaut. On comprend dès lors aisément que des faits récents ne sont pas ou peu mobilisés car justement trop « actuels » et attachés à un tabou (cas de la mémoire des violences anti-migrantes en Afrique du Sud ou même des poussées djihadistes au Mozambique). Cela est parfaitement compréhensible, ces problèmes ne sont pas soldés et concernent la géopolitique contemporaine. Notre regard se tourne davantage vers des pages historiques plus anciennes et cependant mises en retrait, ce qui témoigne bien là d'un décisionnel arbitraire. Cette réflexion s'inscrit dans le sillage des études de F. Ripoll et V. Veschambre (2017), pour qui les appropriations multiples (juridique, matérielle, idéale) induisent autant de rapports de force et de formes potentielles de conflits. *Quid* du récit des acteurs de la Renamo et de leur visibilité dans l'espace public urbain au Mozambique (sans même aborder, pour le moment, le champ de la valorisation et rester dans la seule reconnaissance symbolique – Photos 32) ? Même si la guerre civile est achevée, les tensions politiques perdurent et peuvent sans doute obérer le nécessaire processus de travail mémoriel. *Quid* des autres narrations panafricaines (autres partis d'opposition comme le parti Communiste) ou ethnique (courant pro-zoulou) en Afrique

du Sud ? Reste-il ici de la place pour la constitution d'une identité-projet élargie, afin de ne pas se priver d'étudier « ce qui relie les citoyens » (Fournet-Guérin, 2017) ?



Photographie 32 : le discours patrimonial sur les troubles civils postindépendances à Maputo (clichés : auteur) - il faut entre autres se rendre au Centre Culturel Franco-Mozambicain (CCFM) et, depuis très peu, au Fortaleza pour trouver trace de la mémoire de la longue guerre civile, resituée en des matériaux culturels insolites.

Indéniablement, la patrimonialisation touristique est devenue une « arène politique » (Oiry-Varacca, 2016). Au sein de celle-ci se mêlent la visibilité et la légitimation d'identités subalternes – et pour certaines ici néo-subalternes par un renversement historique – et la redistribution des richesses émanant du tourisme. Au reste, on pourrait même parler « d'arène incertaine », pour reprendre une jolie formulation exprimée lors du séminaire « Dé-patrimonialisation » tenu à Lyon 2 en 2020-2021 (par le réseau *Respatrimoni*), et ce au regard des réalités du terrain. En favorisant l'émergence de nouvelles formes de centralité dans les espaces anciennement refoulés et dans la lignée de ce que précise C. Mari Dit Chiot (2017), elle « contribue à accroître la concurrence entre acteurs et groupes sociaux pour le contrôle des lieux où l'activité se concentre ». Ceci est de nature à nous pousser à positionner un axe de recherche, que l'on pourrait intituler « Modification de valeur des objets-lieux et jeux d'acteurs ». Pour sujet, il sera donc question des conflits patrimoniaux et touristiques, s'inspirant en cela des travaux de H. Lefebvre (1974). D'ailleurs, ce dernier ne considèrerait-il pas que « l'espace des loisirs est l'espace contradictoire par excellence » ?

A toutes fins utiles et pour clore cette proposition de recherche, il faut préciser que le conflit se définit par la confrontation d'acteurs aux intérêts momentanément et/ou profondément divergents (Cappeau, 2004). Celui-ci a besoin de se dire pour avancer (Laslaz, 2007), d'être énoncé pour se renforcer. Toutefois, à l'instar de Brunet et al. (1982), il convient de dépasser les « affrontements duels » car la réalité étant complexe, ils se manifestent souvent de façon mouvante (Torre, 2015). De sorte que nous n'émettons pas de jugement de valeur nécessairement négatif sur le dit processus conflictuel. Dans la mesure où il provoque une médiatisation, il fait connaître au plus grand nombre la réalité d'un problème. Il amène un cadre d'échange, « un moment privilégié d'argumentation, de justification, d'expressions de positions, de constructions d'alliances et de rapports de force » (Melé, 2003 ; Melé, Larrue, Rosenberg, 2013, 2004). Ce n'est inévitablement pas l'échec de la concertation, mais au contraire une amorce de résolution, ou à tout le moins de recherche (même ardue...) d'un *modus vivendi*.

POLES ANCRES, HORIZONS DEPASSES ET RIVAGES VIRGINAUX

- PERSPECTIVES : CONSOLIDATION THEMATIQUE ET ELARGISSEMENT DES TERRAINS D'ETUDE -

A luta continua. La lutte continue, ce qui de ralliement qu'on criait au Mozambique. La bataille a été remportée ; elle se poursuit dans la réalisation pratique de l'abstraction, le grand mot, la justice pour tous.

Nadine Gordimer, Vivre à présent

Alors on sait *sommer* qu'y a des fantômes dans les parages. Partez, je leur dis, du large, *voerstek*, mais ils écoutent pas. Certains peuvent devenir très pénibles, mieux vaut garder les yeux grands ouverts.

Chacun a sa propre histoire à raconter. Ils arpentent les routes, les sentes et les pistes du pays. Peut-être ma propre histoire apprendra à y trouver sa voie. En fin de compte, il reste que le chemin, or les chemins sont guère causants.

André Brink, Philida

Ces deux terrains que sont l’Afrique du Sud et le Mozambique sont un commencement et non un aboutissement, dans la mesure où nous avons aussi l’ambition d’initier des recherches sur de nouveaux espaces. À travers une entreprise de diffusion spatiale vers La Tanzanie, mais aussi secondairement La Réunion, Maurice, l’Inde méridionale et l’Australie occidentale, de nouveaux projets d’étude voient progressivement le jour. Cette démarche s’inscrit dans une conjecture d’appropriation et de valorisation patrimoniale graduelle et continue dans la zone (dorénavant élargie), soit une consolidation de cet engouement patrimonial, par le haut et par le bas, que nous allons tenter de justifier dans la première sous-partie.

Le monde d’après : tourisme des racines, du « cher à soi », et logiques (dé-)patrimonialisantes ?

Il est possible d’ouvrir ce dernier chapitre, « Perspectives de recherche », par la formulation d’une hypothèse. Celle-ci anticipe la redéfinition des problématiques touristiques et patrimoniales de manière globale, mais aussi la poursuite et l’adaptation d’un processus de patrimonialisation dans les îles et États de l’océan Indien. Pour ce faire, nous contextualiserons ces tendances, en les replaçant dans les mutations socio-économiques et sociétales existantes. Le processus patrimonial, sa valorisation et le travail sur la mémoire sont devenus un enjeu fort durant les années récentes au sein de l’aire indo-océanique. Il est par ailleurs parcouru par des nouveaux courants scientifiques, plus critiques, portant sur le phénomène de « dé-patrimonialisation ». Les réflexions sur « Le tourisme dans le monde d’après » (N° 355) de la revue ESPACES (2020), ont également influencé notre pensée, de même que d’autres contributions, ante et post crise sanitaire. Il se trouve qu’une dynamique s’était en réalité enclenchée, que les soubresauts pandémiques récents n’ont finalement que révélé avec une acuité particulière. Que l’on songe à l’ouvrage du sociologue et essayiste R. Christin (*Manuel de l’anti Tourisme*) paru en février 2018, et qui résonne avec le propos de l’anthropologue S. Cousin (2020) sur le devenir de l’activité (énoncé dans *Les Experts de l’Occitanie*).

Le parti pris exposé est qu’une forme de retour au local au sein des initiatives touristiques se fait sentir et ce depuis plusieurs années. Il s’agit d’un « localisme » que M. Maffesoli (2020) associe à une mémoire collective, un inconscient sachant privilégiant l’espace que l’on partage avec d’autres. Dans le prolongement des travaux de l’école de Palo Alto en Californie sur la « proxémie » (« ce qui est proche finit toujours par compter davantage que ce qui est loin » selon les mots de P. Bourdeau, 2020), une nouvelle définition du rapport au local et au mondial, à l’humanité et à la nature, au proche et au lointain, s’est peu à peu imposée. Elle s’est selon nous depuis amplifiée et précisée.

Sans doute que la crise qui a fermement ébranlé nos systèmes (sanitaires, économiques, politiques, sociaux et sociétaux), depuis la fin de l’année 2019, a joué un rôle d’accélérateur dans cette dynamique. À l’instar de J. Mochon (2020), il s’agit à ce titre d’un « cygne noir » (pour reprendre la définition de Nassim Nicholas Taleb), soit un événement imprévisible – de par les conséquences sourdes qu’il allait enclencher – dont les effets sont hors de proportion par rapport à ce que nous connaissions et qui a pris de cours les acteurs en charge, remettant en cause les schémas de pensée classiques. Pour R. Liogier (2020), « le virus a provoqué soudain le relâchement d’une anxiété latente » : le capitalisme au sens matériel et le libéralisme au sens humaniste ont été remis en cause, non dans leur sens premier, mais indéniablement dans l’outrance de la pratique

de ces deux doctrines (leur trahison étant vue, par l'auteur, comme un « industrialisme »). Les signes de saturation des grandes valeurs de l'idéologie libérale-progressiste – qui étaient déjà remises en cause dans un mouvement plus large d'altermondialisation ou de retour de balancier protectionniste – semblent avoir trouvé ici leur aboutissement, quoique (et on le concède très volontiers) de manière diffuse et éminemment différenciée, selon les sociétés et les territoires.

Au sein de l'univers touristique et de la valorisation patrimoniale, des signaux étaient donc présents, ancrés dans la postmodernité et l'après et hyper-tourisme, mais aussi dans la continuité des études critiques de patrimoine. Rappelons, notamment, les doléances à l'encontre du transport aérien à tout va (la « dromomanie » ou désir immodéré de voyager pour voyager), enserrées dans les considérations écologiques ; de la société du divertissement à laquelle s'apparente un tourisme de masse au sens pascalien du terme (afin possiblement d'échapper au sentiment de finitude pesant...) ; de la surexpression des « choses qu'ils ne sont pas » par les habitants (en guise de clin d'œil à notre travail : les « hyper zoulous » de R. Liogier, 2020) ; et rappelons encore la mise en accent sur les limites du processus de patrimonialisation, en réaction au « tout patrimoine », à la muséification ou à la mise sous cloche de (portions de) territoires ou de pratiques. En creux se devinent une ode au réinvestissement de ce qui compte vraiment, ainsi que la sauvegarde d'une idée de l'authenticité. Ces tendances existaient bel et bien et étaient déjà relayées. Dans ce contexte, cet accélérateur des phénomènes que fut la crise sanitaire a sans doute accru, par un double mouvement de résilience et de protection, ce besoin d'enracinement, de réinvestissement et de célébration simple et populaire : « non plus la flèche du temps orientée vers le lointain, mais la spirale », selon la jolie formule de M. Maffesoli (2020). Ou encore, pour reprendre la métaphore du pont et de la porte du sociologue allemand Georg Simmel, un retour à soi, à l'intimité après les temps de l'ailleurs et de l'altérité (qui n'ont évidemment pas disparu).

Nul doute que les contraintes pesantes associées aux périodes récentes ont épuisés les esprits et les corps et qu'un vif relâchement, un appel du large vont indéniablement se faire sentir. J-D. Urbain (2020) n'indique-t-il pas que « les paradigmes de représentations modelées par des siècles de culture ne se modifieront pas ». Mais incontestablement, l'affermissement et/ou l'établissement de nouveaux schèmes de pensées sont là. Ils trouvent leur expression dans une dé-mobilité, une réhabilitation du loisir (compris au sens de développement de soi) et d'un patrimoine vu comme refuge et levier. Pour J-D. Urbain, une psychologie du détour s'est faite jour et le tourisme risque, en réalité, de voir son modèle se complexifier : pour l'auteur, aux côtés du tourisme de masse, expérientiel et même alternatif, d'autres offres devraient voir le jour.

Quels pourraient en être les contours ? P. Bourdeau (2020) pose la question d'un regain d'attractivité des petits sites, des petits groupes, des petits déplacements, des petits hébergements, des petits événements, sur l'air du *small is beautiful*. A. Fuzier, C. Gay et S. Landriève (2020) complètent ces propos et incitent à réfléchir (en termes de futurs alternatifs faisant suite à des événements, pour rejoindre la pensée de J. Urry, 2016) sur la ré-exploration du rapport au voyage, aux lieux et aux gens, en mettant en avant la proximité et la lenteur. A. Gombault, J. Lemarié et C. Grellier Fouillet (2020) évoquent pareillement la ré-invention des expériences de proximité à travers le locatourisme (ou *staycation*). En Afrique du Sud et au Mozambique, comme dans nombre de destinations planétaires, on s'est reposé, durant la période récente, sur les visites

internes afin de palier au déficit de voyages internationaux. Cela n'a rien de nouveau en temps de crise. L'expression sur le terrain, a été de miser sur une population locale avide de relâchement, cette dernière pouvant en parallèle trouver une source de (re)découverte, de plaisir voire d'exaltation dans des matériaux la renvoyant à son histoire, origine, intimité, en bref, à ce qui lui est précieux en des temps anxieux.

Nous pouvons par conséquent aller plus loin en convoquant Bachelard (1957) et sa figure du « topophile » (le lieu à soi), qui se comprend par la mise à l'honneur de l'objet-lieu en tant que sollicitude partagée, un ermitage collectif ou cénobitisme. Selon J-D. Urbain, le groupe a tendance à se réunir autour d'un projet commun ou d'une passion commune. C'est dans ce cadre précis que nous émettons l'hypothèse que la valorisation patrimoniale, « par le bas », a de beaux jours devant elle. Face aux adversités, elle réunit en effet les gens, les peuples, la société, dans un « cher à soi », un intime qui élève. Pour R. Oudghiri (2020) « les gens auront envie de retrouver un lien avec ce qui a résisté à l'épreuve du temps ; les monuments, les édifices religieux, les musées etc. Un hommage qui prendra la forme d'un retour aux sources ». De même, éviter ou tout du moins moduler les sur-fréquentations d'antan, « du monde d'avant », peut inciter à diversifier les patrimoines et leurs valorisations de multiples manières, et par la même éparpiller les flux (c'est l'avis de J-D. Urbain, 2020). Les politiques dispersives appuyées par les groupes (ou société civile) risquent par conséquent de se propager. Le patrimoine se dématérialisant, il n'a plus vocation à être extrait de la vie ordinaire mais en constitue le cadre même. Il assied ses valeurs « extrinsèques », par le tourisme social et culturel, l'embellissement du cadre de vie ou les actions de réinsertion sociale (Gravari-Barbas, 2014b). Au final, tous ces paramètres font que cet endotisme est susceptible de favoriser des entreprises de patrimonialisation, accessibles et vigilantes, notamment dans des espaces détenant un potentiel patrimonial dont les objets-lieux n'ont, pour l'heure, pas tous été encore sélectionnés et valorisés (bien que quantité d'acteurs s'y consacrent).

Durant les années récentes, un enthousiasme pour les études sur la valorisation patrimoniale s'est faite sentir dans la zone de l'océan Indien. On peut citer un certain nombre d'initiatives. Il y a tout d'abord un cadre onusien (chaire UNESCO) qui a été approfondi et affiné par l'universitaire S. Fuma et l'association Historun. Il s'agit à ce niveau du réseau « Stèles, Mémoire, esclavage de l'océan Indien », qui associe le Mozambique (via le site de Ilha de Moçambique), La Réunion, Maurice, Mayotte, Pondichery (Inde), Meizhou (Chine) et Madagascar : soit la mise en visibilité d'une aire cohérente en rapport avec les flux de peuplement traçant des routes entre les États bordiers et les espaces insulaires du Sud-ouest de l'océan Indien⁴⁸. Il y a ensuite l'ouvrage *Patrimoines partagés, traits communs en Indianocéanie* (sous la Dir. de J-M. Jauze) paru en 2016, qui lui-même fait suite au colloque organisé par la Commission de l'Océan Indien (COI), en 2013 à Maurice, sur « l'Indianocéanie, socle et tremplin de notre devenir ». Il va venir ancrer ce concept en admettant aussi plusieurs cercles courtisant avec les États bordiers. Et on renvoie enfin aux troisièmes « Entretiens du patrimoine de l'océan Indien⁴⁹ », qui se sont tenus du 2 au 4 octobre 2017 à Saint-Denis de La Réunion.

⁴⁸ La première étape de ce marquage symbolique a débuté en 2004 à Fort-Dauphin et la dernière s'est achevée en 2013 à Meixian en Chine du Sud. Les autres stèles ont été construites à St-Paul (La Réunion) en 2005, à Ilha da Mozambica au Mozambique (constitution d'un jardin de la mémoire) en 2007, au Morne à Maurice ainsi qu'à Mamoudzou à Mayotte en 2009 et à Pondichéry dans le Tamil Nadu en 2010.

⁴⁹ Organisés par l'État (préfecture de La Réunion, direction des affaires culturelles - océan Indien) et l'École d'architecture de La Réunion en partenariat avec le conseil régional et le conseil départemental de La Réunion, le rectorat de l'académie de La Réunion et Ile de La Réunion tourisme (IRT).

L'ensemble de ces initiatives témoignent, en creux, d'un haut potentiel existant dans la zone (que ce soit celui du sud-ouest de l'océan Indien ou *Indianocéanie* ou celui, plus large, d'une « indo-océanie élargie » se hissant jusqu'aux États bordiers). Là « où se forge une communauté de destin » assortie d'une réelle dynamique s'amorçant au sein de la seule « région afro-asiatique » du globe (Bertile, cité par Bart, 2015). Celles-ci vont sans doute se réactiver, s'amplifier, sans doute aussi différemment et plus précautionneusement en lien avec les propos énoncés ci-dessus. Aussi devient-il intéressant d'imaginer quelques pistes de travail pour éprouver cette hypothèse.

Vers un transect ouest-est du grand océan Indien méridional – Piste de recherche 2 (redéploiement spatial)

En guise de recherche à venir, un premier redéploiement spatial est envisagé en direction de territoires sud de la zone indo-océanique, selon une direction ouest-est. Il va des rivages africains orientaux (sud-africain, mozambicain et tanzanien, 1) à la côte occidentale australienne (3), en passant par les espaces mauricien et réunionnais du sud-ouest de l'océan Indien (2). Nous envisageons des études monographiques puis croisées sur un ensemble d'objets-lieux caractéristiques de ces espaces. À cette fin, nous souhaitons proposer un panel de sujets de recherche bien définis, par exemple à des étudiants de Master de géographie et, on l'espère, délimiter de futurs projets doctoraux.

Pourquoi ces espaces ? D'une part, en matière de coopération régionale, ils peuvent permettre une meilleure appréhension des processus à l'œuvre dans un océan Indien latitudinal, associant espaces francophone et anglophone, rives est et ouest, où l'on a tous à apprendre l'un de l'autre. Leur histoire, faite d'apports migratoires multiples, est riche (traite et esclavage, engagisme, déportation de bagnards, migration libre...). Elle est également partagée. Ces territoires offrent des profils nantis de subtiles teintes, décrivant bien la multispécificité des cas de figure reliés aux critères explicités en ce travail. D'autre part, en matière scientifique, ils peuvent aller plus loin que se relier au champ des *Critical Heritage studies*, encourageant à décentrer les regards et à désoccidentaliser les approches. Car c'est bien une lecture inclusive, associant des territoires du Nord et du Sud, enchâssés dans une même aire, qui est proposée.

À cet effet, nous nous sommes livré à premier petit exercice de présentation générale et de rapprochement d'indicateurs (même si nous mesurons immédiatement les limites de l'exercice, confrontant pays continentaux et îles, territoires sous souveraineté et États indépendants...). Il a surtout vocation à offrir une approche liminaire comparative des situations et enjeux en présence (Figure 40 supra). Il sera opportun, ensuite, de juger si cela a à voir – et de quelle manière – avec la nature et le type de patrimonialisation culturelle menée sur place. Nous avons donc fait émerger quelques critères, lesquels se combinent autour des deux domaines suivants :

a. État général du territoire/pays ; les sous-critères significatifs retenus en sont :

- a 1. Espace développé/en développement ;
- a 2. Société égalitaire/inégalitaire ;
- a 3 Homogénéité - harmonie sociétale (sur la présupposition d'une société clivée ou apaisée, « communautariste » ou bien intégrée, et de la présence ou non de tensions identitaires locales)

b. Réalités patrimoniale et touristique ; les critères constitutifs en sont :

- b 2. Intensité de la mise en tourisme ;
- b 1. Intensité de la patrimonialisation culturelle ;
- b 3 Élaboration d'un récit global fédérateur (de la part des acteurs en charge).

Ces critères ne doivent pas être considérés comme des états immuables, mais comme des variables dynamiques. Deux des espaces concernés (Afrique du Sud et Mozambique) ont été abordés dans cet essai. Il nous reviendra de préciser les contours des nouveaux territoires. Nous pouvons, dans ce contexte, esquisser un premier état récapitulatif, traduisant une diversité de portraits (et par conséquent, c'est là l'idée originelle, de pluri-configurations d'enjeux patrimoniaux et touristiques) :

- **Afrique du Sud** : membre des « BRICS » ; société très inégalitaire et communautariste ; forte patrimonialisation ; forte mise en tourisme ; acteur en charge : parti ANC (âprement combattu par le passé). Discours officiel participant d'un récit national intégrateur et optimisme (socle anti-apartheid), quoique enserré dans une réconciliation nationale du modèle dominant ou panafricain ;
- **Mozambique** : Etat pauvre en croissance économique ; société aux inégalités s'accroissant ; patrimonialisation modérée ; mise en tourisme balbutiante ; discours majoritaire procédant d'un récit anticolonial et révolutionnaire « englobant », qui est le fait du parti de la libération Frelimo au pouvoir.
- **Tanzanie** : Etat intermédiaire/pauvre ; société se voulant inclusive ; patrimonialisation existante ; mise en tourisme relativement marquée ; acteur politique dominant (*Chama cha Mapinduzi* ou Parti de la révolution), capitalisant sur une mémoire syncrétique (swahilie), incluant les apports d'horizons divers (multiplicité ethnique, influences extérieure arabe, indienne, européenne) et un rapport à la colonisation assez ambivalent (Anglais vs Allemand).
- **Australie** : pays riche d'un point de vue économique ; société très développée à la minorité indigène refoulée ; patrimonialisation marquée ; mise en tourisme relativement forte (à très forte) ; acteur officiel en place issu de la colonisation de développement, construisant un mythe intégrateur du modèle dominant amarré à la culture pionnière, l'adversité et le dépassement de soi : la construction du pays-continent par les *convicts* (bagnards).
- **Maurice** : Etat émergent (« Tigre » de l'océan Indien) ; société créole collectiviste (« communaliste » ?) ; patrimonialisation assez marquée ; mise en tourisme très forte ; discours politique majoritaire qui est le fait de la communauté d'origine indienne, mais avec un vœu de représentation de l'ensemble des communautés ; ligne mémorielle associée à l'engagisme et à l'esclavage (dans cet ordre) ; discours fédérateur à la traduction « compartimentée » et séquencée.
- **La Réunion** : territoire insulaire « développé » en tant que DROM français et RUP européenne (sous influence) ; société ancrée dans une créolité exogène, de « contact », en mutation ; patrimonialisation modérée, en progression ; mise en tourisme surtout affinitaire ; enjeux mémoriels diffus ou « maillés » sur l'héritage d'un système de plantation, de la colonisation et de l'engagisme ; acteurs pluriels : discours ancré sur le métissage (une « alchimie des cultures », Marimoutou, 2010) et la quête de liberté dans une nature-refuge (le « grand marronnage »).

Le graphe polaire qui en émane est une première représentation croisée des terrains, en tant que porte d'entrée vers des études à venir et à consolider. Nos critères

retenus ont été gradués sur une échelle allant de 1 à 5, retranscrivant les indicateurs (certains statistiques, d'autres plus subjectifs) évoqués plus haut. Notre propos est le suivant : tous ces territoires détiennent un patrimoine culturel mémoriel et un réservoir patrimonial fascinant, du fait d'une histoire riche et agitée. Mais les contextes en vigueur (socio-économique, politique, identitaire), qui sont à notre sens cruciaux afin de saisir la toile de fond de la valorisation patrimoniale, les stratégies impulsées ainsi que leur puissance, sont dissemblables d'un territoire à l'autre et absolument pas anodins.

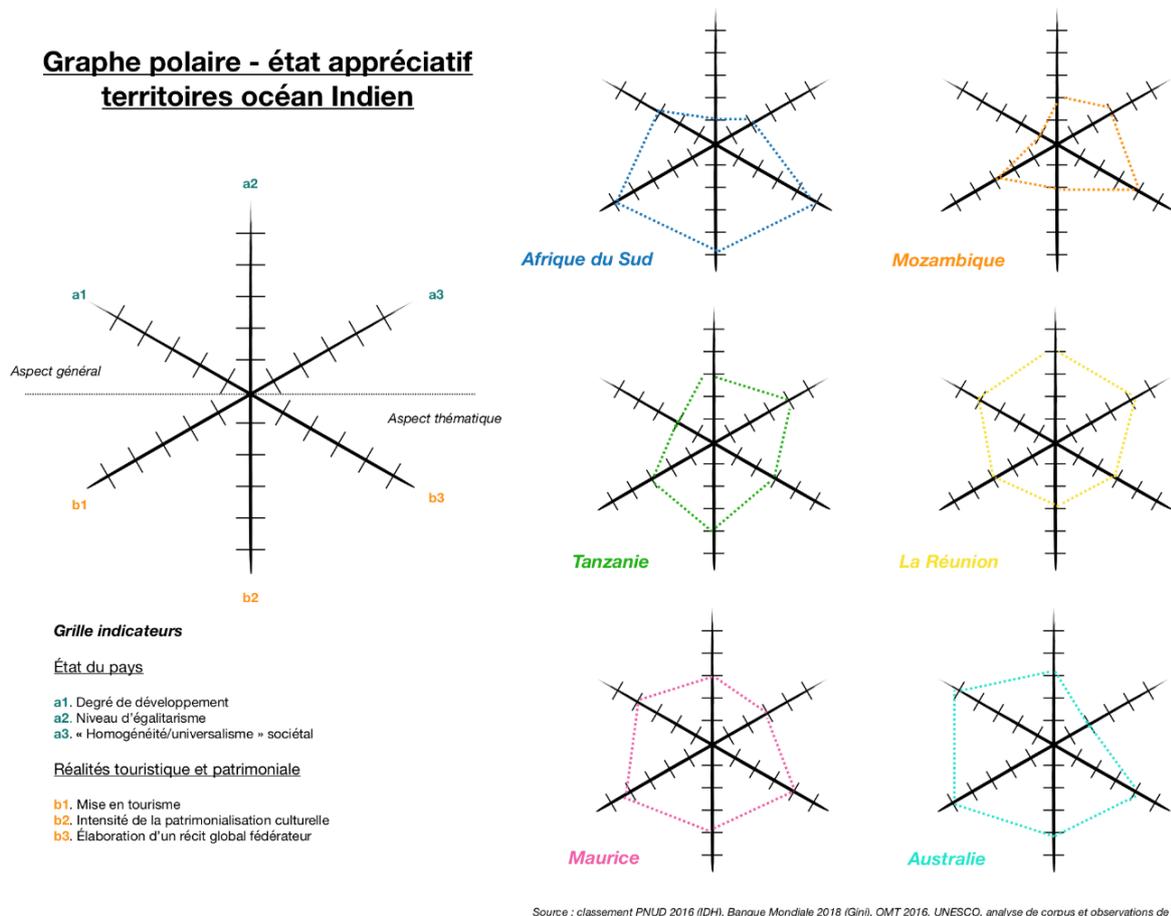


Figure 40 : état comparatif de quelques territoires de l'océan Indien

Quelques remarques peuvent d'ores et déjà être avancées : un lien assez ferme semble se cristalliser autour de la mise en tourisme et de l'intensité de la patrimonialisation culturelle. Cela peut se voir à travers les terrains mauricien, sud-africain ou australien (à l'inverse du cas mozambicain). Qui plus est, nous n'observons pas, de prime abord, de relation entre le niveau de développement (mesurable par l'IDH) et la mise en tourisme/patrimonialisation. À ce sujet, les cas sud-africain et australien sont assez évocateurs. En revanche, on peut souligner un lien inverse entre la nature égalitaire et homogène de la société et la force du récit politique (à visée fédératrice) mobilisée. Cela est assez flagrant à l'examen des contextes mauricien, sud-africain et australien d'un côté, réunionnais de l'autre. Un peu comme si le discours venait quelque peu pallier des carences et fixer un « cap » au sein de sociétés très différenciées, pour ne pas dire fragmentées. Ce récit trouve d'ailleurs souvent sa traduction dans une patrimonialisation culturelle à forte notoriété (par exemple, par un

Précisons qu'une recherche a été entérinée sur La Réunion, via le mémoire de recherche de Géographie (M2) de HOARAU Mathieu, mené sous notre direction et qui s'intitule : « Patrimoine culturel sensible et valorisation à La Réunion : Enjeux et défi » (2020). Par le biais d'une méthodologie intégrant questionnaires d'enquêtes, entretiens et travail de terrain, il en est sorti une double restitution ; d'abord un travail d'inventaire et de cartographie de la somme des monuments et lieux sensibles de l'île ; ensuite un essai analytique de classification des lieux et monuments, intégrant plusieurs variables telles que la visibilité, l'aménagement, l'accessibilité, la visibilité et l'entretien des sites.

Un foisonnement patrimonial est exprimé par la carte (Figure 41). Il est visible en partie dans les cirques, refuges des esclaves en fuite, et surtout sur le littoral nord, ouest et sud, lieux des matériaux associés à l'esclavage ou à l'engagisme. Cependant, quelques objets-lieux emblématiques ressortent tout particulièrement par le biais d'une analyse qualitative. Parmi les sites phares, citons : Villèle, le lieu du débarcadère, le cimetière marin de St-Paul, le Lazaret, la Léproserie de St-Bernard... ; parmi les monuments, notons la stèle Sarda Garriga, le mémorial aux engagés indiens à St-Denis, la statue de l'esclave Furcy, de la famille marronne, de l'esclave Mario, le monument en hommage aux esclaves de 1811 à St-Leu, ou la bien connue statue de Madame Desbassyns. Une signature est visible par le biais d'artistes, tels que M. Ah-Kiem, D. Imaho ou R. Vildeman.

De surcroît, nous avons débuté récemment nos premières communications scientifiques (Folio, 2020), ainsi que des recherches exploratoires sur ce vaste pays qu'est la Tanzanie. À cet égard, il est proposé ici un panel de trois encarts descriptifs, reconstitutifs d'une première mission de terrain effectuée en 2019, en trois lieux symboliques constitutifs de l'aire Dar es-Salaam-Zanzibar.

Carnet de terrain 14 : Village Museum (Dar es-Salaam, Tanzanie) : la sémantique d'un pays multiethnique

Ce musée ethnographique est relié au Musée historique de Dar es-Salaam, en tant qu'élément constituant du groupe des Musées nationaux.

À l'instar des villages culturels sud-africains, le site – sis en arrière du centre-ville – déroule un parcours, scandé par l'approche de diverses habitations typiques des différentes « ethnies » constitutives de la Tanzanie. Il rappelle, par facettes, le musée ouvert de Skansen (avec qui il est d'ailleurs dorénavant jumelé), situé sur les hauteurs de la capitale suédoise, Stockholm.

Les ressemblances avec le cas sud-africain se font également manifester. Pourtant ici, quantité de peuplades sont passées en revue, alors que la patrimonialisation ethnique sud-africaine a tendance à les résumer à quelques-unes très populaires et pour le coup « identifiantes » : Zulu, Ndebele, Xhosas... La mise en scène n'est pas la même, l'hypperréalité également.

Le musée reste d'une manière générale assez statique. Il existe une possibilité de le visiter en compagnie d'un guide, mais les « acteurs » en situation ne sont guère visibles. Ce n'est donc pas vraiment un musée vivant comme peut l'être Skansen ou les villages culturels zoulous, sauf peut-être sur la partie finale, où est proposé un spectacle de danse traditionnelle par des performeurs. Vibrant et chatoyant, il s'avère en fait un condensé des différentes danses locales.

Tout au long du parcours, on retrouve donc avant tout des huttes et habitations vides de femmes et d'hommes, devancées par de petits panneaux sur l'origine des différents peuples, leur mode de vie mais aussi les techniques de construction utilisées.

En cela le Village museum prend des accents d'éducation au patrimoine. Relevons une belle variété de présentation de cultures locales, perceptible dans la construction même du bâti et associée aux diverses régions d'origine (nord/sud ; côte/intérieur) des groupes exposés : boue séchée, roseaux, béton, tôles etc. On remarquera également le très singulier four à métaux, qui rappelle la maîtrise décisive du fer chez les peuples bantous.

Carnet de terrain 15 : National Museum (Dar es-Salaam, Tanzanie) : la sémantique d'un pays aux multiples influences

Le musée national de Dar es-Salaam est un édifice culturel digne d'intérêt, ancré à l'année 2019 dans une bâtisse il est vrai assez quelconque bien qu'imposante. En réalité, le musée National a été déménagé provisoirement dans ce bâtiment austère qui fait aussi office d'accueil, proche de la route principale, pour cause de réhabilitation du bâtiment initial (qui lui, par contre, détient un cachet architectural bien plus marqué).

De nombreuses expositions intéressantes y sont représentées : l'une sur l'histoire du pays et la construction de la nation tanzanienne ; un second intitulé Art Rock sur les peuples premiers et les peintures rupestres découvertes sur le continent ; la troisième étant une galerie d'art contemporaine, au contenu abondant ; enfin une dernière, qui est la section plus moderne, animée et interactive, portant sur l'histoire et les théories de l'évolution.

Notons que dans le jardin intérieur, on distingue un mémorial en hommage aux attentats terroristes conduits par Al Quaida à Nairobi et à Dar es-Salaam en 1998. La présentation est originale : des pans de murs forment des sections ouvertes et organisent un vaste cercle ; outre les témoignages et les mots forts choisis (de diverses figures politiques), des objets retirés des décombres y sont exposés, ce qui donne à l'ensemble un côté assez poignant (un véhicule de type jeep 4x4 côtoie ainsi un entrelacs de ferrailles, représentant ce qu'il reste d'une motocyclette).

Au sein du musée d'histoire nationale à proprement parler, la collection exposée peut paraître de prime abord assez vieillotte, typique des musées anciens. Toutefois, en y regardant de plus près, les différentes pièces demeurent d'une qualité indéniable (veilles cartes, lithographies, sculptures etc). D'une manière générale, l'accent est placé sur l'histoire longue du pays, d'où ressortent trois points saillants : d'abord le commerce mercantiliste, la traite et la multitude d'acteurs concernés (Chine, pays arabes tels que le Yemen etc.) ; ensuite, les phases d'exploration du continent, parties d'ici pour nombre d'entre elles – on peut rappeler le journaliste américain Stanley en quête du docteur Livingstone, R. Francis Burton ou encore J. Hanning Speke –, la colonisation allemande puis anglaise et la lutte anticoloniale ; enfin, l'indépendance conduite par J. Nyerere et ses liens avec les États communistes.

On y expose le fait que plusieurs acteurs notables ont été associés aux commerces et aux échanges initiaux dans la région, ce qui prouve que la Tanzanie détient une place incontournable sur la façade orientale du continent. Parmi les figures tutélaires qui ressortent, outre le britannique D. Livingstone et le premier Président J. Nyerere, l'on avise également le sultan Tip Tip à Zanzibar, dépeint en qualité de haute figure négrière.

La traite est tout particulièrement abordée et le versant arabe y est fortement appuyé. Dans le discours exposé, les Britanniques jouissent d'une image plutôt amène (avec pour icône D. Livingstone, dépeinte comme la figure de proue des préceptes anti-esclavagistes). À contrario, la fêrulle coloniale allemande, sous mandat pourtant éphémère, est décrite et dénoncée dans ses moindres détails, alors même que la posture anglaise semble à ce niveau moins décriée.

Carnet de terrain 16 : Slave Chambers (Zanzibar) : la sémantique du poids et de l'héritage de la traite orientale

Sur l'île de Zanzibar, où chaque pas, chaque regard furtif, offre à voir un passé incommensurablement inspirant (souligné, il est vrai, par une qualité patrimoniale remarquable), le domaine bâti cohabite avec une activité tout aussi frénétique : port, commerce, et surtout tourisme... On est ainsi immédiatement impressionné par l'animation des rues encerclant la multitude de bâtiments historiques. Un certain nombre d'entre eux sont en travaux ; quasiment tous sont devancés par des panneaux bien détaillés et illustrés. On se rappelle à ce moment que la ville de Pierre est classée depuis 2000 au patrimoine mondial de l'UNESCO.

En se succédant, les édifices dessinent un parcours patrimonial assez impressionnant : pour n'en citer que quelques-uns : la Maison des sultans ; la House of Wonders ; le Old Fort ; les Hamani bath ; Tip Tip House... Tout ceci sans oublier les mosquées et cathédrales et bien entendu les nombreuses portes ouvragées. Au total, Stone Town voit s'alterner des endroits animés et touristifiés (notamment devant la maison de Freddie Mercury natif de l'île), où ils prennent même un caractère « folklorisé », d'autres plus monumentaux et d'autres, enfin, un peu retirés et intimes.

Dans la partie sud-est du vieux quartier, on finit par apercevoir le musée Old Slave market. Ce dernier se découvre au détour d'une des nombreuses ruelles qui forment un véritable dédale, non loin du marché bondé et animé de Zanzibar. En son sein, plusieurs ensembles émergent : il est tout d'abord proposé de parcourir une grande galerie un peu sombre et récente, munie de très hautes bâches aux propos descriptifs et structurés. Ces dernières détaillent – en le séquençant – les phases, les enjeux et les conséquences de la traite en Afrique, avec une attention particulière portée sur son versant oriental (qui reste moins connu que la traite atlantique). L'exhibition est fournie en images et en informations, en même temps qu'elle reste pesante et grave, quoiqu'assez peu vivante. L'aspect régional de la traite et de l'esclavage est raconté à force d'exemples, de même que la pluralité d'acteurs ayant participé à cette activité lucrative.

Le soubassement du bâtiment quant à lui, ouvert au public depuis plus longtemps, abrite des cachots sombres. Deux salles basses sur les huit d'origine sont accessibles. L'une aurait été consacrée aux femmes et enfants, l'autre plus petite aux hommes. La visite, telle qu'elle est présentée se veut troublante car les populations y étaient, selon les dires des guides locaux, « stockées » avant revente dans des conditions exécrables. Elles y étaient acheminées depuis la ville et ex-capitale de Bagamoyo (à la réputation d'entrepôt d'esclaves depuis l'Afrique de l'est), située sur la côte au nord de Dar es-Salaam. Ces deux thèses ont depuis fait l'objet de critiques pour ce qui est de leur véracité historique (citons les excellents articles de S. Fabian, 2013 et de M-A Fouéré, 2020).

À l'extérieur, se dévoile enfin la cathédrale anglicane adjacente, laquelle semble vouloir « expier » d'une certaine manière la dureté des actes. Le personnage de D. Livingstone y est de nouveau mis en avant via une plaque dorée. C'est ici que se serait situé le marché aux esclaves. D'ailleurs, non loin, on discerne sans trop de difficulté la célèbre sculpture la « fosse aux esclaves » de l'artiste C Sornas, monument ponctué d'hommes et de femmes enchaînés.

Sans conteste, nous relevons une prise de position qui consiste à tenter, par l'émoi, de faire comprendre et de recontextualiser la traite, sans rien enlever aux souffrances humaines (quitte à faire un détour par quelques distorsions historiques...). Le tout est tourné vers l'avenir dans une volonté d'émancipation. Cela s'observe par le fait de mentionner et d'explicitier les razzias locales ; le rôle déterminant des arabes et des Sultans ; l'icône D. Livingstone qui surgit en qualité de figure consensuelle ; ou encore la mention finale de la riche culture swahilie dans le monde contemporain.

Ces trois instantanés permettent de se faire une idée de la richesse des objets-lieux locaux et du contexte national dans lequel ils se meuvent, assez différent finalement de ce qu'on peut trouver en Afrique du Sud et au Mozambique. Ces trois pays limitrophes ont des histoires réellement singulières. La patrimonialisation culturelle en Tanzanie semble se polariser autour de l'affichage d'une multiethnicité assumée (encart 1), de ses apports extérieurs (encart 2), mais aussi du poids local de la mémoire de la traite et de l'esclavage dans la zone de l'océan Indien. La Tanzanie s'avère un terrain fécond qui se retrouve d'ailleurs sur un autre projet de recherche en cours.

De l'Indianocéanie à la Tanzanie et l'Inde – Application dans le cadre du projet Interreg PaTRIM-OI – Piste de recherche 3 (redéploiement spatial)

Notre dernière piste de travail s'inscrit dans une démarche collaborative. Elle regarde vers un grand océan Indien, dans un sens cette fois orienté sud-nord (même si elle touche plus particulièrement à sa moitié occidentale). Elle prend la forme d'un projet INTERREG soumis avec quelques collègues universitaires à l'orée de la crise sanitaire de 2019. L'appel à projet obligeait à prendre en considération (outre l'île de La Réunion) à la fois au moins un territoire de et hors de la COI (Commission de l'Océan Indien). Au final, notre projet s'intéresse à la mise en valeur patrimoniale de matériaux notoires, tout autant que confidentiels, à l'intérieur de quatre espaces : La Tanzanie littorale, La Réunion, l'Inde dravidiennne et l'île Maurice (PaTRIM – OI).

L'équipe coordinatrice se compose de deux unités de recherche : l'OIES (Océan Indien, Espaces et Sociétés) et le LCF (Laboratoire de recherches sur les espaces Créoles et Francophones)⁵⁰. Le projet associe aussi et surtout des Universités étrangères partenaires : l'Université de Maurice, de Dar es-Salaam, de Zanzibar, de Pondichery et de Goa (Chowgule college), incluant des chercheurs de différentes spécialités.

L'objectif poursuivi est en premier lieu d'identifier un panel d'objets-lieux patrimonialisés dans chacune des régions étudiées, avec comme critères principaux la comparabilité des objets et un choix d'exemples révélateurs des dynamiques et des processus historiques. Ces cas d'études identifiés, il s'agit ensuite de mener une analyse comparative sur les enjeux de leur préservation, de leur éventuelle mise en valeur par l'intermédiaire d'un examen des confrontations entre acteurs. Sera enfin évoquée la question des emprunts, du métissage, des réinventions et transformations de « traditions », dans le cadre d'une réinterprétation dialectique entre par exemple ce qui a pu être gardé de l'espace de départ (alors que ce dernier l'a peut-être évacué ou minoré...) et ce qui est adapté et mis en valeur à l'intérieur de l'espace d'arrivée.

Nous souhaitons expliciter les grandes lignes de ce projet et disséquer les principaux questionnements qui se posent à l'équipe de chercheurs.

POSTULATS DE RECHERCHE ET QUESTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES

- Du choix des objets-lieux notoires à leurs multiples enjeux

⁵⁰ Pour l'équipe locale animatrice, citons B. Moppert, F. Folio (OIES) et C. Marimoutou (LCF) au titre de porteurs de projet, épaulés par des coordonnateurs experts : T. Brou et M-A Lamy-Giner. Une ingénieure-projet a été recrutée : Morgane Deleau.

Objets-Lieux symboliques et reconnus, narration sous-jacente

Notre point de départ est de dire que des objets-lieux emblématiques sont présents dans chacun de ces espaces, inscrits notamment sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO et ce dans différentes catégories relevant du domaine culturel :

- La Réunion : Le Maloya (en tant que Patrimoine Immatériel mondial)
- Maurice : l'Aapravasi Ghat (Bien culturel) ; Le Morne (Paysage culturel), mais aussi des formes d'immatérialité telle que le Segga tambour ou le Segga rodriguais.
- Tanzanie : la ville de pierre, « Stone Town », à Zanzibar (Patrimoine culturel)
- Inde : les Églises et couvents de Goa (Bien culturel)

Le constat est par conséquent celui d'un effectif, à première vue non négligeable, pour des espaces dits « émergents » ou « en développement »⁵¹. Une certaine notoriété de ces objet-lieux est exprimée en qualité de biens internationaux. Ils positionnent clairement ces territoires du point de vue du symbole. Outre l'indéniable assise scientifique et historique, cela sous-tend une décision politique forte et assumée, ayant présidé à leur choix et à leur portage au niveau national.

Un premier corpus de questionnements scientifiques, où s'associent impacts culturel et social, émerge de la sorte :

- Quelles sont les caractéristiques détaillées de ces biens ?
- Quel est l'historique de leur reconnaissance (en matière de temporalités) ? Peut-on parler d'un « suivisme », par effet de mimétisme et de méthodes éprouvées (savoirs-faire) ?
- Comment s'est dessinée leur légitimité scientifique ?
- Quel est le message sous-jacent d'un point de vue politique (priorité/choix, « récit ou narration » recherché(e)) ?
- Qu'est-ce que cela révèle des pages d'histoire abordées (traite, esclavage, marronnage, missionnarisme, engagisme...)?

Enjeux économique, identitaire et spatial de cette valorisation patrimoniale

En-deçà du périmètre scientifique et de l'impulsion politique évidente, il est ensuite possible de dégager trois autres paramètres connexes de la valorisation patrimoniale culturelle :

a) Tout d'abord le versant économique, à travers les liens éventuels avec le développement socio-économique que permet l'activité touristique (international, affinitaire et local) ; ainsi, on peut se demander si les fréquentations de Stone Town et celles du paysage culturel du Morne, tous deux classés, s'équivalent ou pas... Rappelons que le passage en revue d'un corpus large de la littérature effectuée par divers auteurs (Gravari-Barbas, Jacquot, 2007), a pointé du doigt l'absence d'un lien direct et univoque entre les formes d'inscription sur la liste du patrimoine mondial et l'essor touristique et, au-delà, avec le développement local (Prud'homme, 2008, Prigent, 2013).

⁵¹ Exception faite évidemment de La Réunion, mais qui se classe, en tant que RUP, rappelons-le, parmi les territoires dits « en retard de développement » de l'Union européenne.

b) Ensuite l'aspect identitaire, à travers les logiques d'appropriation, de fierté et d'affermissement communautaire qu'elle pourrait initier ; par exemple, la valorisation des Églises et couvents de Goa est-elle appréhendée de la même manière (parmi la population locale) que le Maloya à La Réunion... ?

c) Enfin la question spatiale, en mettant en avant la valorisation territoriale et ses traductions sur le terrain. Nous pouvons citer en exemple le cas du *waterfront* de Port-Louis à Maurice (zone de Caudan et Trou Fanfaron) et de sa connexion imparfaite avec l'Aapravasi Ghat. À ce niveau, la question de la cohérence territoriale, à travers l'interface ville-port et la notion d'espace-relais, affleure et mérite une attention.

En les synthétisant, nos interrogations scientifiques se délimitent comme suit :

- Quel est l'impact réel de la valorisation des objets-lieux sur le tourisme, ultramarin et international (enjeu économique), mais aussi domestique ?
- Quelle place peut-on accorder à l'enjeu identitaire et comment ce dernier est-il mobilisé dans les communications/commémorations actuelles ? À Maurice, la logique communaliste semble jouer ; en Tanzanie, le syncrétisme historique puise dans une histoire aux épisodes précoloniaux et coloniaux diaprés ; en Inde, le cadre hindouiste majoritaire ne paraît pas du tout restreindre le champ de la reconnaissance à l'international ; La Réunion, quant à elle, aime à exposer son totem intime du marronnage et d'une nature-refuge...
- Comment mieux valoriser certains sites ou certaines pratiques en vigueur ? Il sera ici souligné l'enjeu de l'aménagement du territoire, ainsi que les questions relatives à, par exemple, la plus ou moins bonne accessibilité des lieux.

Dans le sillage de ces objets-lieux connus et symboliques, ces différents espaces d'étude abritent également un patrimoine culturel fécond, ne bénéficiant toutefois pas d'une même reconnaissance internationale. C'est l'un des objectifs de ce programme INTERREG : les présenter, cerner leur intérêt et voir leurs possibles (inter)connexions avec le patrimoine dit « notoire ». Soit aborder l'ordinaire, le « petit patrimoine ».

- Un (infra)patrimonial culturel à mieux associer et valoriser ?

L'importance d'un autre patrimoine culturel « physique »

Ce réservoir patrimonial, souvent connu et préservé, est la plupart du temps présent en tant que monuments classés au plan local. Il est généralement lié, historiquement mais aussi spatialement, à ceux exposés précédemment.

À titre d'exemple, la localité continentale de Bagamayo, au nord de Dar es-Salaam en Tanzanie, est étroitement connectée d'un point de vue historique à Zanzibar, mais reste moins connue et valorisée ; de même, Changuu Island, qui porte aussi le nom de Prison Island, liée à son passé d'île-prison pour les esclaves rebelles au 19^{ème} siècle, se situe à 6 km au large de Stone Town. À Maurice, le Musée Frederik Hendrik situé sur la côte est, décrit avec soin les pages des premiers hommes et des prémices à l'esclavage, mais il ne jouit pas de la même notoriété que les musées de Port-Louis.

Ces quelques exemples traduisent la réalité de lieux de mémoire patrimoniaux qui sont, quelque part, moins présents sous les feux des projecteurs. Le point intéressant

est que cela ne dit rien de leur fréquentation. Remarquons qu'à La Réunion, ni les Lazarets, ni le musée de Villèle ne jouissent d'une inscription UNESCO. Ils n'en demeurent pas moins bien identifiés, fréquentés, incarnant les « pendants » locaux des sites classés mauriciens (engagisme/esclavage). Ce patrimoine physique, hautement symbolique mais sans doute plus affinitaire, pourrait-il (et gagnerait-il...) à être davantage exposé ?

Plus sensibles encore, de multiples objets culturels connaissent une érosion, presque silencieuse, dans le mouvement contemporain de standardisation des pratiques et des modes de vie. Ainsi, les paysages culturels, en particulier dans les espaces ruraux, en font partie. Avec eux s'effacent non seulement des pratiques et des savoirs-faire, mais aussi un nombre croissant d'espèces locales (végétales ou animales), reflets des relations construites sur la durée entre les sociétés et leur milieu⁵². Plus largement, il importe de cerner les mobilisations récentes révélatrices d'une valeur patrimoniale croissante des paysages culturels locaux. Le lien nature-culture, dans une vision patrimoniale entière, axé sur les lieux, les pratiques et les discours, est donc de mise.

Cette réflexion s'insère dans le champ de la dé-hiérarchisation (entre « grand » patrimoine et patrimoine de proximité) et de la dé-institutionnalisation du patrimoine (désacralisation et rôle des acteurs de terrain par rapport aux appareils intentionnels étatiques), ce qui soulève la question d'une réintermédiation, par son côté « spontané ».

Les questionnements scientifiques qui se dégagent à ce niveau sont :

- Quelles sont les caractéristiques précises de ces objets-lieux patrimoniaux moins célèbres et tout aussi riches d'intérêt ?
- Qui sont les acteurs s'en occupant (en termes de préservation et valorisation) ?
- Quelle est la nature de leurs liens avec le patrimoine dit notoire évoqué précédemment ? Y a-t-il une volonté (politique et locale) de mise en valeur commune et de mise en cohérence des sites (par la constitution de « circuits » par exemple) ?
- *Quid* des disparités territoriales ? À Maurice comme en Tanzanie, cela ne dessine-t-il pas de nouvelles centralités et marges et, par la même, des néo-disparités spatiales ?

Un patrimoine immatériel affinitaire indéniable

Pour finir, l'immatériel demeure, à tout le moins dans certaines de ses composantes et au vu de la richesse du corpus, pas intégralement mis en valeur localement. Il faut souligner l'exception de l'affichage du Maloya ou du Segga au sein des îles. D'ailleurs à ce niveau, il serait inspirant de mener un comparatif Réunion/Maurice (nature de l'objet et temporalité), quant à ce « pas de deux » patrimonial musical promu.... À travers quelques exemples précis, nous souhaitons donc montrer que la zone recèle un immense potentiel de pratiques et savoirs, parfois peu étudiés, dont les traces sont présentes au quotidien, dans le vécu insulaire notamment.

⁵² C'est l'exemple du bœuf moka de La Réunion, objet récent d'une reconnaissance par son classement en tant que race menacée et son rôle dans le maintien des paysages de savane, qu'il serait possible de mettre en perspective avec des dynamiques similaires en Inde ou en Tanzanie (cf ; projet sur les Savanes de la côte sous le vent de S. Briffaud, avec les contributions de B. Moppert, C. Germanaz et Q. Rivière).

Ainsi en est-il du patrimoine culturel immatériel dont relèvent la littérature orale et écrite, la parole, la mémoire et le souvenir. Une étude va concerner ici Pondichéry et porte sur l'engagisme vers les îles de l'océan Indien depuis le sud de l'Inde. Pondichéry a été le point de regroupement et de départ de tous les Indiens du Sud qui se sont « engagés » dans les plantations de canne à sucre et les usines sucrières à Maurice comme à La Réunion. Il s'agit en conséquence de faire l'inventaire et l'analyse comparée du « texte » et du discours de/sur l'engagisme à la fois à Pondichéry et à La Réunion⁵³. L'objectif est de déconstruire et de complexifier la question de l'engagisme à la fois comme réalité et comme représentation. Un autre exemple du champ immatériel pourra concerner une comparaison entre le *Narlgon* (appelé aussi bal tamoul), qui est une forme de théâtre chanté et dansé que les engagés indiens ont apportée à La Réunion, et le *terrukutu* qui en est la forme d'origine et qui existe toujours à Pondichéry.

D'autres échanges et hybridations pourront être convoqués, par exemple dans le domaine religieux ou culinaire (en plus de celui musical évoqué) : il serait par exemple passionnant de cerner précisément – dans une lecture à la fois géographique et historique – les échanges et circulations dans la zone, mais aussi les savoirs et savoir-faire. Ce sont là des pistes de recherche qui ont d'ailleurs déjà débuté par l'entremise de stages de recherche, octroyés aux étudiants de la L3 de Géographie-Aménagement.

Nous souhaitons en réalité aller plus loin en traitant des « référentiels patrimoniaux » (Gravari-Barbas, 2014b) et des brouillages de leur statut social, abattant les cloisons entre matérialité et immatérialité. Le patrimoine, en tant qu'attachement au monde, n'est en effet plus seulement un stock ou un assortiment à gérer. Il dépasse désormais clairement la question d'un conservatisme, d'un simple repli ou d'une nostalgie : il inspire la création, les savoirs profanes, le cadre de vie et induit de fait la démocratisation des sociétés (ce qui soulève la question de la responsabilisation).

Les questionnements scientifiques qui en émanent dans ce mouvement sont :

- Quel est l'intérêt du legs du patrimoine linguistique (Pondichéry – Inde) ?
- Comment déconstruire, mieux comprendre et ainsi mieux valoriser le patrimoine culinaire, musical ou spirituel (double regard Tanzanie/Inde et Réunion/Maurice) ?
- Que sont ces emprunts et métissages ayant alimenté la constitution des matériaux locaux plus ou moins typiques (« exotisme » ou « endémisme culturel ») ?
- Quelle entreprise de (re)valorisation s'est mise en place ?

De ces questions de départ, nous proposons des actions concrètes.

ACTIONS ENVISAGEES

- *Action 1 : Inventaire, choix et typologie des sites étudiés*

⁵³ Il faut préciser que c'est la première fois que les représentations, les voix, les discours, les réalités et les pratiques de l'engagisme seront vus du côté de l'espace de départ. Les langues usitées seront l'anglais, le français, le créole et le tamoul.

Cette première étape du projet vise à dégager une typologie critique et multicritères des biens patrimoniaux caractéristiques de l'océan Indien.

Encart 7

Modalités de l'action 1 (PaTRIM-OI)

Contenu - L'inventaire des objets patrimoniaux sera conduit de manière exhaustive dans les différents terrains étudiés, en ce qui concerne les reconnaissances officielles internationales ou nationales (Unesco, *Archeological Survey of India*, Villes d'art et d'histoire...). L'identification d'objets-lieux moins connus ou non reconnus fera quant à elle l'objet d'un choix reposant sur des conditions de comparabilité et selon une sélection subjective justifiée (cohérence historique, scientifique et spatiale).

- Un des séminaires du projet (Réfèrent UR terrain : F. Folio) permettra à l'ensemble de l'équipe de s'accorder sur la méthode à suivre et de mener un travail d'identification des catégories de biens patrimoniaux prises en compte.
- En lien avec la visite du terrain mauricien (Le Morne, Aapravasi Ghat...), une mise en perspective de la méthodologie exploratoire sera initiée, associée à une confrontation des points de vue propres à chaque chercheur. Les sites préalablement identifiés sont d'un accès assez aisé et le travail de terrain sera effectué majoritairement par les collègues mauriciens.
- Le travail de synthèse se poursuivra pendant la première année. Des étudiants de chacun des établissements partenaires seront sollicités, afin de participer à la réalisation de l'inventaire, du travail de cartographie (inclusion de la thématique dans certains enseignements, recrutement de stagiaires...). Un ingénieur projet, également recruté, s'occupera de l'analyse de données en référence spatiale (en plus de devenir une des chevilles ouvrières du projet).

Livrables - Les réalisations escomptées à la fin de l'opération portent sur :

- Un corpus illustré numérisé (galerie photographique), assorti de commentaires descriptifs.
- La mise en place d'une base de données cartographiques et descriptives : les données de terrain issues des inventaires seront géolocalisées, archivées et structurées dans un système d'information géographique. Cette base de données interactive et accessible au public permettra de mieux assurer la promotion des espaces patrimoniaux et culturels (pour certains encore mal connus).

- Action 2 : Analyse comparative et critique des enjeux des sites culturels patrimoniaux / Valorisation scientifique

L'analyse ambitionne, dans ce second temps, de mettre en perspective des dynamiques de patrimonialisation croisées, portant sur des paysages culturels emblématiques et de cerner leurs différents enjeux : politique, économique, identitaire et territorial.

Encart 8

Modalités de l'action 2 (PaTRIM-OI)

Contenu - Portant sur des cas d'étude pré-identifiés, la recherche synthétique reposera sur :

- une méthodologie commune aux différents sites : guide d'entretiens, questionnaires d'enquêtes, relevés de terrain, recueil de témoignage audio et/ou vidéo,

- une restitution synthétique empruntant à la démarche hypothético-déductive
- une valorisation scientifique à travers des publications.

Deux autres séminaires de terrain seront effectués, l'un en Tanzanie, le second en Inde :

- Un travail de terrain préparatoire sera conduit sous la houlette des deux référents terrain (coordinateur UR : B. Moppert pour l'Inde ; Th. Brou pour la Tanzanie).
- Avec l'ensemble des partenaires, seront envisagés un séminaire et des visites du terrain tanzanien et indien (sous forme de séminaire-ateliers).
- Seront alors proposés une mise en commun et des échanges du travail exploratoire, associés à une confrontation des points de vue et contextes propres à chaque partenaire. En termes de valeur ajoutée, le partenaire local fera profiter au reste du consortium les spécificités locales de son terrain, nourrissant le travail du groupe dans le cadre d'ateliers. Inversement, le regard extérieur des autres partenaires viendra abonder l'analyse critique de chacun des sites étudiés.

En matière d'opérationnalité au plan spatial, il faut préciser que :

- En Tanzanie et à Zanzibar, l'essentiel du travail sera mené à Stone Town, ainsi que dans la localité de Bagamoyo au nord de Dar es-Salaam
- En Inde : le choix des sites sera à préciser, dans la zone littorale occidentale du Sud dans les Etats du Kerala, Karnataka, Maharastra et le Territoire de Goa. Le travail de terrain dans cette zone sera conséquent et nécessitera le recrutement d'un ASI pour la réalisation des enquêtes de terrain. Un film documentaire pourrait être réalisé par le studio de production du *Parvatibai Chowgule College*, lequel dispose d'un équipement et d'une expertise adéquats.

Nous recruterons par ailleurs un chercheur postdoctoral, afin de commencer à effectuer les tâches qui contribueront à réaliser l'action de valorisation patrimoniale immatérielle (inventaire et analyse comparée du « texte » et du discours de/sur l'engagisme à la fois à Pondichéry et à La Réunion). La recherche sera menée dans les bibliothèques (bibliothèque Romain Rolland) et les archives de Pondichéry et de La Réunion. Est aussi envisagé d'explorer les archives des organisations ouvrières de l'époque.

Livrables - Les réalisations attendues sont les suivantes :

- Documents de synthèse : rapport d'étape
- Articles scientifiques (5) sur tout ou partie des objets-lieux identifiés

- Action 3 : Valorisation (événementiel, médiation, vulgarisation) du Patrimoine matériel et immatériel de l'océan Indien

L'analyse vise, en dernier lieu et en partant des objets-lieux reliés aux grandes bornes historiques de la zone et aux territoires abordés, à vulgariser et à mieux faire connaître l'éventail du patrimoine matériel et immatériel (qu'il soit notoire ou confidentiel) auprès du grand public.

Encart 9

Modalités de l'action 3 (PaTRIM-OI)

Contenu - La démarche se propose de créer divers événementiels, prenant place à l'Université de La Réunion, reprenant nos corpus iconographiques, littéraires et artistiques, prémices entre autres à une éventuelle reconnaissance symbolique de matériaux patrimoniaux moins connus.

- Une exposition du corpus iconographique (fond photographique), accessible au grand public, donnera à voir la richesse du patrimoine physique et intangible de la zone. Elle pourra être complétée par la projection de productions multimédia.
- Le Postdoc contribuera à réaliser une action patrimoniale culturelle phare : un évènementiel sera organisé et proposé, croisant projection de documentaire et spectacle vivant (en mobilisant les associations locales).
- Enfin, un colloque international fera la synthèse critique des différents apports scientifiques issus du projet, par le biais de communications pointues, nourries par les échanges et débats émanant du public. Il donnera lieu à une publication des actes aux Presses Universitaires Indianocéaniques.

Livrables - Les réalisation(s) attendue(s) sont les suivantes :

- Documents multimédias
- Exposition iconographique sur les terrains abordés
- Spectacle vivant et animation musicale.
- Publication des actes du colloque final

Conclusion de chapitre

Perspectives de recherche et redéploiement spatial

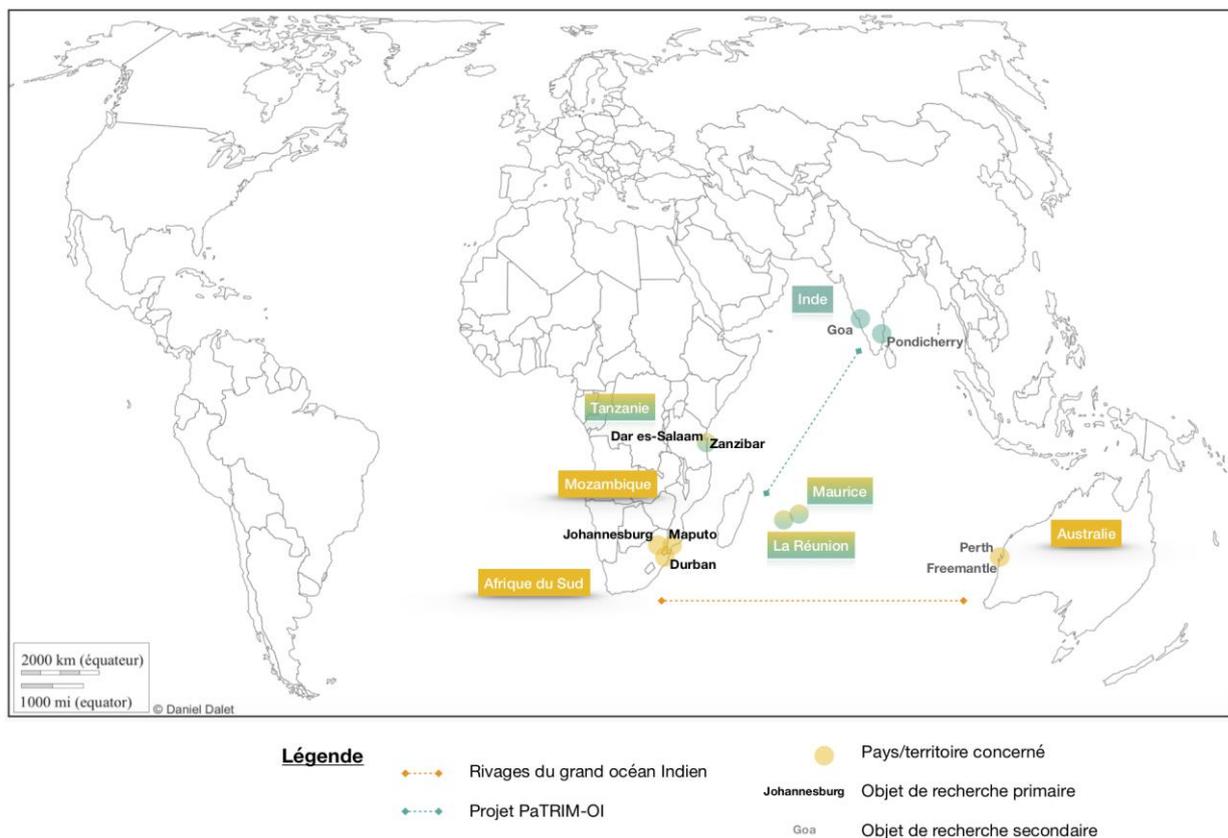


Figure 42 : perspectives de recherche et redéploiement spatial

Sur la base d'hypothèses construites sur les cendres d'une année 2020 très chaotique, mais amorcées dans des écrits plus anciens, nous faisons le pari que les phases de valorisation patrimoniale culturelle, à forte charge mémorielle, vont s'accroître, à tout le moins dans les territoires de la zone. Ils s'inscrivent en effet dans un processus à la fois racinaire et projectif, qui concrétise la réappropriation et la construction de récit, le « cher à soi » et le local, associé à l'hypermodernité (patrimoniale et touristique). Aussi souhaitons-nous aller plus loin, ouvrir le champ des possibles en conduisant des études sur de nouveaux territoires.

En matière de recherches futures (Figure 42), il est notamment envisagé un redéploiement spatial tourné vers les territoires de la zone indo-océanique. Il s'effectuera d'abord selon un axe ouest-est (des côtes africaines jusqu'à l'Australie occidentale), puis s'enrichira dans une réflexion sur les emprunts et empreintes liés à des pages historiques fécondes (que sont la traite et l'engagisme) et sera, par conséquent, davantage orienté sud-nord (de la Tanzanie à l'Inde). Dans les deux cas, les îles que sont La Réunion et Maurice sont intégrées aux études envisagées. Elles le sont soit en qualité d'espaces comparatifs (dans le premier cas), soit en tant qu'espaces creusets et syncrétiques de ces bornes de l'histoire (dans le second cas).

Les deux perspectives de recherches explicitées en cette partie sont liées par leurs thématiques transversales et les pays/territoires respectifs s'y trouvant.

Simplement, l'une s'établit davantage sur un temps long, s'opère dans un cadre universitaire (ce qui n'empêche nullement des coopérations dans le cadre de conventions existantes). À ce niveau, sont envisagées des études spécifiques tenant certes de la monographie, mais aussi une approche systémique sur un certain nombre d'objets-lieux constitutifs de ces espaces. Dans cette optique, il sera proposé un ensemble de sujets de recherche à des étudiants inscrits en Master de géographie et, nous l'espérons également, des projets de thèse seront délimités.

La seconde perspective de recherche bénéficie d'un financement européen, elle s'oriente recherche-action et représente un programme de coopération régionale. Dans une démarche cette fois réticulaire, elle associe des partenaires régionaux. Bien qu'elle bénéficie d'une durée assez courte (de deux ans), autour d'actions et d'attendus concrets, sur le temps long, elle se destine en parallèle à construire un réseau d'acteurs/partenaires qui permettront à leur tour à d'autres projets de voir le jour.

CONCLUSION GENERALE

- JEU D'OMBRES ET TOILE IRISEE -

« Des aveux, des excuses : pourquoi ont-ils une telle soif d'avilissement ? Le silence se fait autour de lui. Ils lui tournent autour comme des chasseurs qui ont acculé une bête bizarre et ne savent pas comment l'achever. »

John Maxwell Coetzee, Disgrâce

Nous avons insisté, dans cet essai d'HDR, sur les réalités, dynamiques et enjeux de la patrimonialisation culturelle des objets-lieux de la marge en Afrique du Sud et au Mozambique. Ils s'épanouissent au sein de lieux-type présents dans un environnement à l'urbanité marquée. Notre analyse se situe à l'interface de quelques postulats et hypothèses de recherche qu'il convient de rappeler à titre conclusif. En se déclinant et en se combinant, ils nous ont conduit à adopter différents positionnements :

1. Une poussée (ou appétence) patrimoniale s'illustre, parce qu'il y a aussi un « **besoin social** » **contemporain de patrimoine**, lequel est à replacer dans un contexte précis : celui de la post et hyper modernité.
2. Parmi les objets-traces potentiellement sélectionnables, certains demeurent sensibles, délicats à manipuler parce que liés à un état et à un passé dense et troublé ; ce sont les « **marges patrimoniales** », lesquelles peuvent faire l'objet d'une valorisation dont l'un des registres est la mise en tourisme.
3. Dans le processus itératif d'appropriation de ces marges, la patrimonialisation interfère avec nombre de processus sociaux, à l'instar des liens avec le **développement local** et le monde du **tourisme et des loisirs**, la (ré)**appropriation identitaire**, les **positionnements politiques** ou encore les **logiques d'aménagement territorial**.
4. Il s'en dégage des différenciations en matière d'impacts sur le terrain, appréciables tant au niveau spatial (phénomène de « **territorialisation** ») qu'idéal (phénomène de « **mémorialisation** »), le tout étant à replacer dans le champ des études critiques du patrimoine et des *tourism studies*.

Nous avons proposé le terme de « recodage » pour exprimer ce qui s'avère, à notre sens, de l'ordre de deux actions agissant simultanément sur les sujets traités. À savoir la requalification spatiale d'un côté et la re-narration du discours de l'autre. Elles renvoient chacune à des réalités matérielles et idéelles (qui traversent le champ de la géographie humaine et de l'histoire sociale). Finalement, trois traits saillants nous semblent parcourir les questionnements abordés ici et ils expriment des logiques transversales. Ils n'ont pas vocation à refléter, de manière accomplie et définitive, toutes les sensibilités à l'œuvre dans la mise en valeur du patrimoine culturel allant de Durban-Pietermaritzburg jusqu'à Maputo-Matola, sans oublier le duopole Johannesburg-Pretoria. Au demeurant, il convient plutôt de les assimiler à trois axes réflexifs que nous mettons à discussion (Figure 43). On espère simplement qu'ils permettront d'enrichir les débats sur les thématiques de l'approche géographique du tourisme et du patrimoine, des études géopolitiques, de la géographie sociale et culturelle et enfin de la géographie urbaine critique, considérées ici ensemble.

Le premier axe concerne le fait que les objets-lieux traités en cet essai sont traversés par un double processus d'homogénéisation et de différenciation. Les deux ne sont pas incompatibles. L'homogénéisation est effective par la régulation qui touche des espaces qui se patrimonialisent en suivant certains codes identiques, qui se touristifient selon les usages et standards en vigueur. L'homogénéisation se fait également apparente par un discours qui, au plan politique, recoupe une narration nationale à visée englobante et positive, déjà en partie intégrée par les visiteurs : celle d'une histoire événementielle du courant dominant. Dit autrement, l'homogénéisation semble se valider par une circulation de modèles et de mots, au travers d'appuis plus ou moins lointains. Mais le phénomène de différenciation est tout aussi notable. Il est visible par

les contrastes qui vont s'opérer cette fois localement, à grande échelle, par exemple au plan spatial entre secteur(s) ou édifice(s) mis en valeur (et parfois gentrifié.s) et environs immédiats restant dans l'ombre, devenant les nouveaux lieux de refoulement. Une territorialisation patrimoniale est donc avivée. Si la marge d'hier se recentre aujourd'hui, elle produit les nouveaux écarts de demain. La différenciation se fait également perceptible en termes de décalage entre les discours officiels et l'immuabilité des récits *in situ*. Tous deux ne sont pas toujours en adéquation, ce qui augure parfois d'une ambiguïté. Nous avons intitulé ce dernier phénomène la mémorialisation, pendant de la territorialisation, du fait des effets de contrastes et d'appropriation différenciée non plus sur l'espace, mais du point de vue de la narration et des représentations.

Le second axe concerne l'hybridation des objets-lieux. En s'inspirant des catégorisations existantes, puisées dans un foisonnant corpus littéraire, nous avons opéré une démarche hypothético-déductive pour arriver au constat que ces dernières, bien qu'utiles, se devaient d'être recontextualisées à la faveur des singularités du terrain. À ce moment, il est possible de décroquer les inventaires connus en mettant en avant des formes hybrides. Une typologie des objets-lieux en trois formes élémentaires émerge : les lieux-types « capsules », « arènes » et « circuits ». Cependant les pratiques patrimoniales et touristiques locales associent en réalité plusieurs de leurs éléments structurants, dessinant à leur tour six prestations originales (capsule symbolique et affinitaire ; arène performative et vécue ; circuit vivant et monumental). De la même manière, elles s'incarnent fréquemment dans quelques types d'institutions muséales (Musée, Mémorial, Centre d'interprétation et Musée en plein air). Incontestablement, la réalité locale tend à exprimer une hybridation, bien davantage qu'un compartimentage. Car nous aboutissons à un total de pas moins de huit sous-formes d'institutions muséales de société. À ce titre, nous nous demandons s'il ne faudrait pas plutôt parler d'inter-lieux patrimoniaux et touristiques, devant les logiques réticulaires apparentes.

Le troisième axe a trait aux stratégies territoriales en cours au sein des espaces étudiés. Il en ressort que le bagage hétéroclite du géographe, aimant manier et moduler les supports à des échelles variées, est ici et plus que jamais une nécessité. En effet, selon que l'on considère l'échelle nationale, régionale ou locale, des singularités ressortent. Le rapport au passé sensible n'est pas identique entre l'Afrique du Sud et le Mozambique. Au rééquilibrage statuaire et mémoriel pragmatique de l'un, semble répondre un – plus ancien – remplacement statuaire et mémoriel (opportuniste) chez le second. À l'échelle régionale, s'expriment d'autres éléments de divergences, lesquels enrichissent le propos : les hautes terres centrales sud-africaines semble être guidées par une stratégie à visée (inter)nationale réconciliatrice, sur un trauma récent ; celle de la côte du KwaZulu-Natal, par une stratégie composite, associant visée nationale et vifs traits identitaires régionaux (sur les mêmes épisodes historiques que sont la colonisation et l'apartheid) ; pour finir, la partie côtière mozambicaine fait montre d'une stratégie à visée nationale, unificatrice, sur une vieille lutte révolutionnaire consensuelle (face à un héritage colonial). Le besoin de diatopie ne s'arrête pas là, puisque à un dernier échelon scalaire (la grande échelle), les objets-lieux expriment des stratégies divergentes, selon que l'on corrèle cette fois deux axes : celui de leur positionnement (logiques d'éloignement ou de juxtaposition entre des monuments issus de périodes historiques différentes) et celui de la narration (discours réconciliateur équilibré ou discours penchant en faveur de l'acteur dominant). Des particularismes locaux sont mis en relief. Ce constat se remarque à travers le grand jeu d'adaptations/tensions se nouant autour

de la question des statues. Celles-ci sont parcourues par des tiraillements entre les statues épousant la doctrine de la narration nationale/régionale (cultivant le mythe d'une « Monumentalité des Braves ») et celles toujours dissonantes bien qu'ancrées.

Enjeux patrimoniaux et touristiques de la « marge »

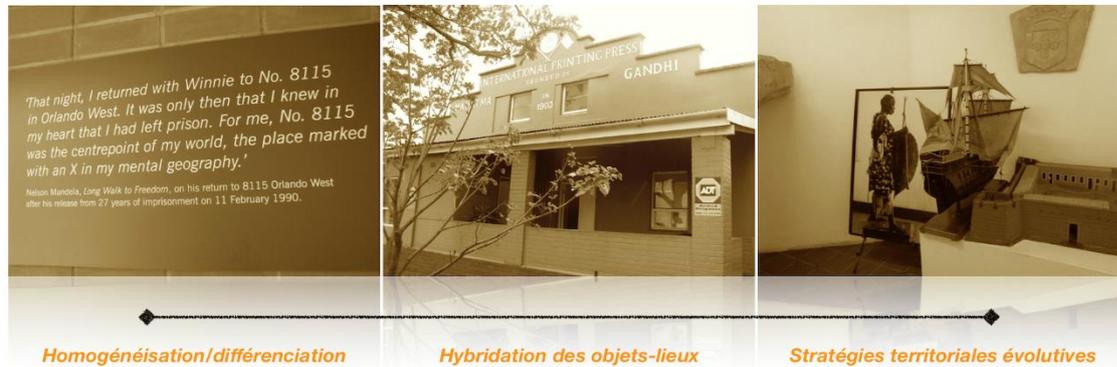


Figure 43 : enjeux patrimoniaux et touristiques de la "marge" : la *Mandela House* « fixe » un patrimoine notoire à Orlando, Soweto et sur-imprime l'endroit ; la maison de presse de Gandhi s'apparente à une « capsule » parmi le « circuit » lors du tour muséal d'Inanda ; le Fortaleza rééquilibre pour sa part la mémoire nationale et s'éloigne ainsi peu à peu de la visée initiale d'accueillir et de « stocker » le vieux patrimoine portugais à Maputo (clichés : auteur).

Double processus d'homogénéisation/différenciation, hybridation des objets-lieux, stratégies territoriales multiscalaires et encastrées n'épuisent pas la somme des questionnements qui environnent les espaces et les thématiques travaillés en cet opus. Tout au moins, souhaitons-nous parachever et consolider ces travaux dans le cadre de recherches individuelles et collaboratives à venir. À cette fin, des sujets de mémoire pourraient se voir définis à des niveaux Master et Thèse afin d'y contribuer efficacement. Des programmes de recherche (dont nous avons dressé les contours pour l'un d'entre eux, en cours) poursuivront cet objectif. Avec pour ambition la tentative de fédérer des chercheurs et des laboratoires autour d'une émulation commune, à l'intérieur de nouveaux territoires de cette zone du « grand océan Indien ».

En termes d'approfondissement du travail, plusieurs axes peuvent d'ores et déjà être mis en exergue, toujours guidés par cette quête qui nous anime : celle de la compréhension des logiques spatiales et d'un souci de transcription critique (et fidèle) des faits de sociétés. Un des chantiers, déjà évoqué et amorcé, consisterait à décrypter davantage le jeu d'acteurs sur les terrains et à mieux cerner les rapports de complémentarités/rivalités (« l'espace en tant qu'arène ») parmi ceux en charge. Dans ce prolongement, nous avisons d'autres pistes possibles. Une réflexion pourrait s'engager sur les motivations et représentations touristiques et patrimoniales, à la considération des formes plurielles de fréquentation : entre utilité, récréation, hors quotidien, qu'est ce qui anime le visiteur ultramarin, étranger régional, de « diaspora », domestique ou encore local ? De même, un chantier pourrait se donner comme perspective de cerner plus finement la distinction s'amenuisant entre les types de patrimoine (matériel-immatériel ; culturel-naturel), dans un vaste mouvement d'appropriation des sites, objets, savoirs et pratiques. En somme, décrypter ce mouvement de complétude ou « d'entièreté patrimoniale ». Une dernière perspective de recherche nous conduirait vers la dématérialisation de la patrimonialisation. La place critique du numérique est à mesurer car elle peut donner du sens, lier les objets hétéroclites, dans le cadre par exemple de portail interdisciplinaire dans un esprit de « décloisonnement patrimonial ».

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie a été réalisée sous le logiciel Zotero. Le style de citation retenu est *Géographies et Cultures*. Pour les articles en articles, l'URL a parfois été utilisée, à d'autres moments le DOI (Identifiant numérique d'objet).

- AFRICULTURES. (2007), Le monde des musées en Afrique a-t-il changé ? Entretien de Franck Houndégla avec Alain Godonou. *Revue Africultures* N° 70. Le 9 juillet 2007. Consulté à l'adresse <http://africultures.com/le-monde-des-musees-en-afrique-a-t-il-change-6669/>
- ALLEMAND S, DAGORN É & VILAÇA O. (2005). *La géographie contemporaine*, Paris, le Cavalier bleu éditions.
- ALSAYYAD N, & AL-SAYYAD N. (2001). *Hybrid Urbanism: On the Identity Discourse and the Built Environment*. Greenwood Publishing Group.
- AMBROSINO C, & ANDRES L. (2008). Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace. *Espaces et sociétés*, Vol. n° 134, No. 3, p. 37-51.
- AMIROU R. (1995). *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Les Presses universitaires de France. Consulté à l'adresse http://classiques.uqac.ca/contemporains/amirou_rachid/imaginaire_tour_sociabilites/i_maginaire.html
- AMIROU R. (2021). Préface : Le territoire, entre Image, imagerie et imaginaire. In C. Bataillou (Éd.), *Tourismes, patrimoines, identités, territoires*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 11-17.
- AMMIRATO S, FELICETTI A, & DELLA GALA M. (2014). *Tourism Destination Management: A Collaborative Approach*, Vol. 434, Présenté à IFIP Advances in Information and Communication Technology. doi:10.1007/978-3-662-44745-1_21
- AMSELLE J-L. (2001). *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, Paris.
- ANDERSON B. (1996). L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme. *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, Vol. 9, No. 36, p. 198-202.
- ATELJEVIC I, PRITCHARD A, & MORGAN N. (2007). *The Critical Turn in Tourism Studies: Innovative Research Methodologies, A volume in Advances in Tourism Research*. Elsevier Ltd, 428 p. doi:10.1016/B978-0-08-045098-8.50006-4
- AUCLAIR E, & HERTZOG A. (2015). Grands ensembles, cités ouvrières, logement social : patrimoines habités, patrimoines contestés. *EchoGéo*, No. 33. doi:10.4000/echogeo.14360
- AUGÉ M. (1992). *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil.
- BABB F. (2010). *The Tourism Encounter: Fashioning Latin American Nations and Histories*. Stanford University Press.
- BACHELARD G. (1957). *La poétique de l'espace*, Les Presses Universitaires de France, Paris.
- BACHIMON P. (2010). Tourisme global, identités locales. L'apparence du paradoxe, in C. Bataillou (dir.), *Tourismes, patrimoines, identités, territoires*, Études, Presses universitaires de Perpignan, p. 435-445
- BACIU V. (2010). EUROPE DE L'EST. Monuments soviétiques à la décharge de l'Histoire. *Courrier international*, 12 mars 2010. Consulté à l'adresse <https://www.courrierinternational.com/article/2010/03/12/monuments-sovietiques-a-la-decharge-de-l-histoire>
- BACKOUCHE I. (2013). *Aménager la ville. Les centres urbains français entre conservation*

- et rénovation (de 1943 à nos jours)*, Paris, Armand Colin.
- BAILLARGEON T. (2016). Le tourisme noir : l'étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde. *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, Vol. 35, No. 35. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/teoros/2839>
- BAILLY A, FERRAS R, & SCARIATI R. (2018). *Éléments d'épistémologie de la géographie*. Armand Colin. doi:10.3917/arco.bailly.2018.01
- BAILLY A, & SCARIATI R (Éd.). (1990). *L'humanisme en géographie*. Paris, France, Anthropos.
- BART F. (2015). Jauze Jean-Michel (dir.) (2016), Patrimoines partagés, traits communs en Indianocéanie : La Réunion, Commission de l'océan Indien, 224 p. *Cahiers d'Outre-Mer*, Vol. 68, No. 272, p. 603-605.
- BATAILLOU C (Éd.). (2021). *Tourismes, patrimoines, identités, territoires*. Perpignan, Presses universitaires de Perpignan. Consulté à l'adresse <http://books.openedition.org/pupvd/34259>
- BELAIDI N. (2012). Le Patrimoine mondial pour créer une identité commune dans l'Afrique du Sud post-apartheid. Exemple de la ville du Cap. In *Patrimoine mondial et tourisme*. Presses de l'Université Laval, p. 269-284.
- BELSOEUR C. (2018). En Afrique du Sud, les hipsters remodelent l'héritage urbain de l'apartheid. In *Slate*, 11 janvier 2018. Consulté 11 août 2021, à l'adresse <http://www.slate.fr/story/156191/afrique-du-sud-hipsters-apartheid-gentrification>
- BERNARD N, BLONDY C, & DUHAMEL P. (2017). *Tourisme et périphéries: la centralité des lieux en question*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BERNIER X. (2014). Marges et périphéries des routes touristiques et des itinéraires culturels : quelles interspatialités ? : Quelques réflexions à travers les routes de montagne. *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 57, No. 162, p. 359-378.
- BERQUE A. (2007). Lieu et authenticité. *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 51, No. 142, p. 49-66.
- BERRY-CHIKHAOUI I. (2007). Les citoyens face aux enjeux d'internationalisation de la ville. *Autrepart*, Vol. n° 41, No. 1, p. 149-163.
- BERTRAND J. (2003). Le «cas» Cardoso au Mozambique. La violence et la corruption en procès. *Lusotopie*, Vol. 10, No. 1, p. 453-463.
- BHABHA H K. (1994). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris, Éditions Payot et Rivages.
- BIANCHI R. (2009). The 'Critical Turn' in Tourism Studies: A Radical Critique. *Tourism Geographies - TOUR GEOGR*, Vol. 11, p. 484-504.
- BIANCHINI F, & PARKINSON M. (1993). *Cultural Policy and Urban Regeneration: The West European Experience*. Manchester University Press.
- BIDET J. (2008). Nouvelles (?) frontières du tourisme. *Lectures*, mis en ligne le 23 mai 2008, consulté le 09 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/586>
- BIVILLE Q. (2020). S'appropriation ses marges par le patrimoine mondial dans la province du Sichuan (Chine), (Thèse de doctorat). Paris 1. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2020PA01H059>
- BLANCHET-ROBITAILLE A. (2012). Le mentefact au musée : la mémoire mise en scène. *Muséologies : les cahiers d'études supérieures*, Vol. 6, No. 1, p. 55-75.
- BLIDON M. (2005). Gravari-Barbas M. (dir.), 2005, Habiter le patrimoine. Enjeux, approches, vécu, Rennes, P.U.R., 618 p. *Cybergeographie : European Journal of Geography*, novembre. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/cybergeographie/750>
- BLOMLEY N. (1997). Review of The Cultures of Cities. *Transactions of the Institute of British Geographers*, Vol. 22, No. 1, p. 134-136.
- BLONDY C, PÉBARTHE-DÉSIRÉ H, GAY J-C, BERNARD N, & DUHAMEL P. (2017).

- Îles tropicales et tourisme : entre périphéricité instrumentalisée et conquête de centralité. In *Tourisme et périphéries, la centralité des lieux en question*. Presses universitaires de Rennes, p. 135-164.
- BLOT J, & SPIRE A. (2014). Déguerpissements et conflits autour des légitimités citadines dans les villes du Sud. *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 22. doi:10.4000/espacepolitique.2893
- BOCCARA G. (2011). Le gouvernement des « Autres ». Sur le multiculturalisme néolibéral en Amérique Latine. *Actuel Marx*, Vol. 50, No. 2, p. 191-206.
- BOLTANSKI L, & THEVENOT L. (1991). *De la justification, les économies de la grandeur*. Collection NRF Essais, Gallimard, 496 p. Consulté à l'adresse https://mipms.cnam.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw?ID_FICHER=1295877017868
- BONDAZ J, ISNART C, & LEBLON A. (2012). Au-delà du consensus patrimonial, *Civilisations* [En ligne], 61-1 | 2012, mis en ligne le 30 décembre 2012, consulté le 01 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3113> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/civilisations.3113>
- BONERANDI E. (2005). Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire ? *Géocarrefour*, Vol. 80, No. 2, p. 91-100.
- BOROCZ J, & SOUTHWORTH C. (1996). Decomposing the Intellectuals' Class Power: Conversion of Cultural Capital to Income, Hungary, 1986. *Social Forces*, Vol. 74, mars. doi:10.2307/2580382
- BORTOLOTTI C. (2011). *Le patrimoine culturel immatériel, Enjeux d'une nouvelle catégorie*. Paris, La Maison des sciences de l'homme, 252 p. Consulté à l'adresse http://www.editionsmssh.fr/livre/?GCOI=27351100905770&fa=author&person_ID=6272
- BOSWELL R, & OKANE D. (2011). Introduction: Heritage management and tourism in Africa. *Journal of Contemporary African Studies*, Vol. 29, p. 361-369.
- BOUJU J. (2002). Se dire Dogon. Usages et enjeux politiques de l'identité ethnique. *Ethnologies comparées*, p. 1-17.
- BOUKHRIS L, & CHAPUIS A. (2016). Circulations, espace et pouvoir - Penser le tourisme pour penser le politique. *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 28. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/espacepolitique/3707>
- BOUQUET C, & KASSI-DJODJO I. (2014). « Déguerpir » pour reconquérir l'espace public à Abidjan. *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 22. doi:10.4000/espacepolitique.2963
- BOURDEAU P. (1994). Tourisme d'aventure : la traversée des apparences.... *Téoros*, Vol. 13, No. 3, p. 6-10.
- BOURDEAU P. (2018). L'après-tourisme revisité. *Via . Tourism Review*, No. 13. doi:10.4000/viatourism.1936
- BOURDEAU P. (2020). Le tourisme face à ses limites en période de crise. *REVUE-ESPACES*, No. N°355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10496.tourisme-face-limites-periode-crise.html>
- BOURDEAU, PHILIPPE. (2013). « Interroger les mutations et recompositions en cours », dans BUTLER, R. (1980) « The concept of a tourist area cycle of evolution: implications for management of resources », *The Canadian Geographer*, vol. 24, no 1, p. 5-12.
- BOWMAN M, & PEZZULLO P. (2009). What's so 'Dark' about 'Dark Tourism'? : Death, Tours, and Performance. *Tourist Studies*, Vol. 9, p. 187-202.
- BOYER M. (1999). *Le tourisme en l'an 2000*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

- BRAUD P. (1985). Les Lieux de mémoire. Sous la direction de Pierre Nora. T. 1. La République. *Revue française de science politique*, Vol. 35, No. 4, p. 727-733.
- BRIDONNEAU M. (2014). Déplacer au nom de la sauvegarde patrimoniale et du développement économique ?. Analyse multiscalaire du programme de resettlement à Lalibela (Éthiopie). *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 22. doi:10.4000/espacepolitique.2941
- BRITES D. (2018). Au Mozambique, comment faire vivre la mémoire coloniale ? L'idée d'une reconversion de la Villa Algarve en Musée de la Colonisation. « L'allumeur de réverbères » (blog). Consulté 2 juillet 2021, à l'adresse <http://lallumeurdereverberes.com/2018/09/au-mozambique-comment-faire-vivre-la-memoire-coloniale-l-idee-d-une-reconversion-de-la-villa-algarve-en-musee-de-la-colon>
- BRUNET R, FERRAS R, & THERY H. (1992). *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*. La Documentation française. Montpellier, Paris.
- BUIRE C. (2010). « Le goût amer de la couleur au Cap ». *EchoGéo*, No. 13, septembre. doi:10.4000/echogeo.11939
- BUTLER R W. (1980). The Concept of a Tourist Area Cycle of Evolution: Implications for Management of Resources. *The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien*, Vol. 24, No. 1, p. 5-12.
- CACHAT S. (2009). Un héritage ambigu: l'île de Mozambique, la construction du patrimoine et ses enjeux, (Thèse de géographie). Université de La Réunion. 466 p.
- CAPELLA MITERNIQUE H, & MARCOTTE P. (2015). Marges et périphéries : un espace pour des pratiques non touristiques.: Le cas de Concepción au Chili. *Téoros*, Vol. 33. doi:10.7202/1042434ar
- CAPPEAU A. (2004). « Vivre son voisin au village : les conflits de voisinage dans les campagnes du Rhône (1790-1958) » (Thèse de doctorat). Lyon 2. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2004LYO20080>
- CARO P, DARD O, & DAUMAS J-C. (2002). *La politique d'aménagement du territoire*, Presses Universitaires de Rennes.
- CARPENTIER J. (2011). Tourisme communautaire, conflits internes et développement local. *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, No. 40 (2), p. 349-373.
- CARPENTIER J. (2016). « Tourisme communautaire et identité culturelle : entre revendications, instrumentalisations et mises en scène : acteurs, enjeux et stratégies en Amazonie équatorienne » (Thèse de doctorat). Paris 10. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2016PA100051>
- CASTELLS M. (2002). Mondialisation et dilution du politique. *La pensée de midi*, Vol. N° 7, No. 1, p. 8-14.
- CAZENEUVE J. (1962). Dumazedier Joffre, Vers une civilisation du loisir ? *Revue française de sociologie*, Vol. 3, No. 4, p. 455-456.
- CAZES G. (1989). *Le tourisme international: mirage ou stratégie d'avenir ?* Paris, France, Hatier.
- CERIANI G, COËFFÉ V, DUHAMEL P, GAUGUE A, HÉLION C, GAY J-C, KNAFOU R, PÉBARTHE-DÉSIRÉ H, SACAREAU I, STOCK M, VACHER L & VIOLIER P. (2005). *Tourismes 2 - Moments de lieux*. Belin. Paris, Mappemonde, 352 p. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01714359>
- CHABLOZ N. (2007). Le malentendu. *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. n° 170, No. 5, p. 32-47.
- CHALINE C. (2000). La régénération urbaine. *Espace populations Sociétés*, No. 3. Consulté à l'adresse https://www.persee.fr/doc/espos_0755-7809_2000_num_18_3_1969_t1_0499_0000_2

- CHANG T C. (2000). Renaissance Revisited: Singapore as a 'Global City for the Arts'. *International Journal of Urban and Regional Research*, Vol. 24, No. 4, p. 818-831.
- CHANTELOT S. (2009). La thèse de la « classe créative » : entre limites et développements. *Géographie, économie, société*, Vol. Vol. 11, No. 4, p. 315-334.
- CHENEVEZ A. (2015). Les nouvelles causes du patrimoine. L'exemple du Musée Urbain Tony Garnier à Lyon. *EchoGéo*, No. 33. doi:10.4000/echogeo.14346
- CHEVALIER D. (2013). « Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah : mémoires douloureuses et ancrages géographiques. Les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles, Montréal, New York, Paris, Washington. » (Mémoire d'HDR). Université Panthéon-Sorbonne - Paris I. Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00822009>
- CHEVALIER D. (2015). « Les mémoires douloureuses appréhendées comme ressources patrimoniales. Quels impacts sur les territoires ? » in *Le tourisme de mémoire : un atout pour les collectivités territoriales ?* J. Spindler (Dir.), L'Harmattan, p. 101-116. Consulté à l'adresse <https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-02072610>
- CHEVALIER D. (2016). Patrimonialisation des mémoires douloureuses : ancrages et mobilités, racines et rhizomes. *Autrepart - revue de sciences sociales au Sud*, Vol. 2, No. 78-79, p. 235-255.
- CHEVALIER D. (2020). Les mémoires comme ressources et enjeux. Dimensions spatiales, politiques et sociales. *Bulletin de l'Association de géographes français*, Vol. 97, No. 3.
- CHEVALIER D, & HERTZOG A. (2018). Introduction. *Géographie et cultures*, No. 105, p. 5-10.
- CHEVALIER D, & LEFORT I. (2016). Le touriste, l'émotion et la mémoire douloureuse. *Carnets de géographes*, No. 9. doi:10.4000/cdg.644
- CHIROT C M D. (2017). *Rematéraliser les études touristiques*. In C. Guibert et B. Taunay. *Tourisme et sciences sociales. Postures de recherches, ancrages disciplinaires et épistémologiques*, L'Harmattan, p. 99-116.
- CHIVALLON C. (2005). L'émergence récente de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public : enjeux et significations. *Revue d'histoire moderne contemporaine*, Vol. n° 52-4bis, No. 5, p. 64-81.
- CHIVALLON C. (2006). Rendre visible l'esclavage. *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, No. 180, p. 7-41.
- CHOAY F. (1992). *L'Allégorie du patrimoine*. Seuil. Consulté à l'adresse <https://www.seuil.com/ouvrage/l-allegorie-du-patrimoine-francoise-choay/9782020300230>
- CHRISTIN R. (2008). *Manuel de l'antitourisme - La Revue des Ressources*. Éditions Yago. Consulté à l'adresse <https://www.larevuedesressources.org/manuel-de-l-antitourisme,1845.html>
- CITRON S. (2002). *Au tableau noir de notre histoire*. Autrement. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/oublier-nos-crimes--9782746702837-page-98.htm>
- CLAQUIN B. (2008). Approche culturelle des communautés de pêcheurs traditionnels et mise en tourisme des îles du Mozambique, (Thèse de Géographie). Université de La Réunion. 275 p.
- CLASTRES G. (2019). Le cadeau empoisonné du tourisme culturel. *Le Monde diplomatique*, 1^{er} juillet 2019. Consulté 10 août 2021, à l'adresse <https://www.monde-diplomatique.fr/2019/07/CLASTRES/60056>
- CLAVAL P. (2003). *La géographie culturelle : quelle approche sociale ?* Armand Colin.
- CLAVAL P. (2007). Mondialisation et enjeux géo-culturels. *Confins. Revue franco-brésilienne de géographie / Revista franco-brasilera de geografia*, No. 1.

- doi:10.4000/confins.90
- COËFFÉ V, & MORICE J-R. (2017). Patrimoine sans limite ? La mondialisation du tourisme comme opérateur d'un « tout-patrimoine ». *L'Information géographique*, Vol. 81, No. 2, p. 32-54.
- COËFFÉ V, PÉBARTHE H, & VIOLIER P. (2007). Mondialisations et mondes touristiques. *L'Information géographique*, Vol. 71, No. 2, p. 83.
- COHEN E. (1987). "Alternative Tourism"—A Critique. *Tourism Recreation Research*, Vol. 12, p. 13-18.
- COHEN E. (1988). Authenticity and commoditization in tourism. *Annals of Tourism Research*, Vol. 15, No. 3, p. 371-386.
- COHEN E. (2007). 'Authenticity' in Tourism Studies: Après la Lutte. *Tourism Recreation Research*, Vol. 32, No. 2. Consulté à l'adresse <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/02508281.2007.11081279>
- COMAROFF J, & COMAROFF J L. (2012). Theory from the South: Or, how Euro-America is Evolving Toward Africa. *Anthropological Forum*, Vol. 22, No. 2, p. 113-131.
- CONDEVAUX A, DJAMENT-TRAN G, & GRAVARI-BARBAS M. (2016). Avant et après le(s) tourisme(s). Trajectoires des lieux et rôles des acteurs du tourisme « hors des sentiers battus ». Une analyse bibliographique. *Via . Tourism Review*, No. 9. doi:10.4000/viatourism.409
- CONNELL R W. (2007). *Southern Theory: Social Science And The Global Dynamics Of Knowledge*. Cambridge, Polity Press.
- COUSIN S. (2003). « L'identité au miroir du tourisme. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel » (Thèse de doctorat). Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS). Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00266547>
- COUSIN S. (2006a). De l'UNESCO aux villages de Touraine: les enjeux politiques, institutionnels et identitaires du tourisme culturel. *Autrepart - revue de sciences sociales au Sud*, No. N°4, p.15-30.
- COUSIN S. (2006b). Le « tourisme culturel », un lieu commun ambivalent. *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 30, No. 2, p. 153-173.
- COUSIN S. (2008). L'Unesco et la doctrine du tourisme culturel: Généalogie d'un « bon » tourisme. *Civilisations*, No. 57, p. 41-56.
- COUSIN S. (2020). Ce n'est pas parce qu'il y a moins de tourisme international qu'il y aura moins de voyage [Tourmag]. Consulté à l'adresse https://www.tourmag.com/Saskia-Cousin-Sociologue-Ce-n-est-pas-parce-qu-il-y-a-moins-de-tourisme-international-qu-il-y-aura-moins-de-voyage_a105992.html
- COUSIN S, & RÉAU B. (2009). *Sociologie du tourisme*. La Découverte. Consulté à l'adresse https://www.editionsdecouverte.fr/sociologie_du_tourisme-9782707191144
- CRAVATTE C. (2009). L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. *Cahiers d'études africaines*, Vol. n° 193-194, No. 1, p. 603-620.
- CRUZ-MILÁN O. (2017). Plog's Model of Typologies of Tourists, *The SAGE International Encyclopedia of Travel & Tourism*. L. L. Lowry (ed.) SAGE Publications. p. 954-956.
- CUMBE C F. (2008). « L'écrit informel à Maputo (transports et commerces) et son appropriation orale : une approche sociolinguistique du terrain mozambicain » (Thèse de doctorat). Paris 5. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2008PA05H093>
- DANN G, & SEATON A V. (2001). *Slavery, Contested Heritage, and Thanatourism*. Psychology Press.
- DANTO A C. (1987). *The state of the art*. New York, Prentice Hall Press. Consulté à l'adresse <https://archive.org/details/stateofart00dant>
- DAVALLON J. (2000). Le patrimoine : « une filiation inversée » ? *Espace Temps*, Vol. 74, No. 1, p. 6-16.

- DAVALLON J. (2016). Penser le patrimoine selon une perspective communicationnelle. *Sciences de la société*, No. 99, p. 15-29.
- DEBARBIEUX B. (2012). Tourisme, imaginaires et identités : inverser le point de vue. *Via . Tourism Review*, No. 1. doi:10.4000/viatourism.1191
- DECROLY J-M. (2015). *Le tourisme comme expérience*. Presses de l'Université du Québec.
- DELAPLACE M, & SIMON G. (2017). *Touristes et habitants*. Gollion (CH), Infolio, series: « Archigraphy poche », 176 p. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/lectures/23460>
- DELIRY-ANTHEAUME E. (2010). Les murs peints d'Afrique du Sud. *EchoGéo*, No. 13. doi:10.4000/echogeo.12023
- DEMANGET M, & DUMOULIN KERVRAN D. (2010). Étudier le tourisme : vers de nouveaux horizons. *Cahiers des Amériques latines*, Vol. 2010/3, No. 65, p. 19-33.
- DENÈS L. (2012). Communication. Ces collectivités qui tournent la page pour redorer leur image. *La Gazette des communes, des départements, des régions*, No. 2141, p. 25-30.
- DESCHEPPER J. (2021). Notion en débat. Le patrimoine — Géoconfluences. *Géoconfluence*. Consulté à l'adresse <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/patrimoine>
- DESROCHES M. (2018). Musique touristique et patrimoine à la Martinique. In C. Dauphin, M.-H. Pichette, & G. E. Smith (Éd.), *Territoires musicaux mis en scène*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 61-74.
- DESSE M, DELMAS A, & FELLAH A. (2017). Le Saharien et l'Inuit du Groenland. Deux images identitaires pour valoriser des régions touristiques périphériques. In Bernard Nicolas & all *Tourisme et périphérie, la centralité en question*. Presse Universitaire de Rennes. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01598608>
- DEVINE J A. (2016). Politics of Post-War Tourism in Guatemala: Contested Identities, Histories, and Futures. *L'Espace Politique. Revue En Ligne de Géographie Politique et de Géopolitique*, No. 28. doi:10.4000/espacepolitique.3723
- DI MÉO G. (1994). Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle. *Espaces et sociétés*, Vol. n°78, No. 4, p. 15-34.
- DI MÉO G. (2005). Le patrimoine, un besoin social contemporain (p. 101). Présenté à « Patrimoine et estuaires », Actes du colloque international de Blaye, 5-7 octobre 2005, Blaye, Editions Confluence.
- DI MÉO G. (2007). Processus de patrimonialisation et construction des territoires, Présenté à Colloque « Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser », Geste éditions, p. 87-109.
- DI MÉO G. (2008). La géographie culturelle : quelle approche sociale? *Annales de géographie*, Vol. n° 660-661, No. 2, p. 47-66.
- DIDIER S. (2018). Droit de mémoire, Droit à la Ville. *Géographie et cultures*, No. 105, p. 135-151.
- DJAMENT G, & COVINDASSAMY M. (2005). Traduire Christaller en français. Textes seuils, réception, récit de découverte. *Cybergeo : European Journal of Geography*. doi:10.4000/cybergeo.3144
- DLAMINI J. (2009). *Native Nostalgia*. Jacana Media.
- DOQUET A. (2002). Dans les coulisses de l'authenticité africaine. *Les Temps Modernes*, Vol. n° 620-621, No. 4, p. 115-127.
- DOQUET A. (2010). La force de l'impact. Paradigme théorique et réalités de terrain. *Espacestems.net*.
- DOQUET A. (2018). Décentralisation et reformulation des traditions en pays dogon : Les manifestations culturelles des communes de Dourou et Sangha. In C. Fay, Y. F. Koné, & C. Quiminal (Éd.), *Décentralisation et pouvoirs en Afrique : En contrepoint*,

- modèles territoriaux français*, Marseille, IRD Éditions, p. 303-319.
- DROUGUET N. (2015). *Le musée de société*. Armand Colin. doi:10.3917/arco.droug.2015.01
- DROUIN M. (2011). Patrimoine et tourisme : histoires, lieux, acteurs, enjeux, Olivier LAZZAROTTI, Paris : Bélin (coll. : Sup Tourisme), 2011, 302 p., *Téoros : revue de recherche en tourisme*, Vol. 30, No. 2, p. 128.
- DUBOIS V. (2004). Philippe Poirrier, Loïc Vadelorge, dirs, Pour une histoire des politiques du patrimoine. Paris, Éd. La Documentation française/ Comité d'histoire du ministère de la Culture, coll. Travaux et documents, 2003, 615 p. *Questions de communication*, No. 5, juillet. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7156>
- DUSSAUGE M. (dir.) (2016). *La route de l'esclave. Des itinéraires pour réconcilier histoire et mémoire*. L'Harmattan, 432 p.
- EDENSOR T. (2001). Performing tourism, staging tourism: (Re)producing tourist space and practice. *Tourist Studies*, Vol. 1, No. 1, p. 59-81.
- EDENSOR T, NETLIBRARY, & INC. (2002). *National Identity, Popular Culture and Everyday Life*. Routledge, 224 p. doi:10.4324/9781003086178
- EDWARDS P. (2007). *Cambodge: The Cultivation of a Nation, 1860-1945*. University of Hawaii Press, 349 p.
- ELANDER I, ERICSSON O, KÄLLTORP O, & SYMPOSIUM. (1998). *Cities in transformation - transformation in cities: social and symbolic change of urban space*. Aldershot, Ashgate, 406 p.
- ÉQUIPE MIT J. (2011). *Tourismes 3 - la révolution durable*. Belin, Coll. Mappemonde, Paris, 332 p. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/tem/1830>
- ÉTONGUÉ MAYER R. (2012). Les maux de la géographie. In *La Géographie en question*. Armand Colin, Paris, p. 73-88.
- FABIAN S. (2013). East Africa's Gorée: slave trade and slave tourism in Bagamoyo, Tanzania. *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines*, Vol. 47, No. 1, p. 95-114.
- FABRE D (Éd.). (2015). *Émotions patrimoniales. Émotions patrimoniales*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Consulté à l'adresse <http://books.openedition.org/editionsmsmh/3580>
- FAGNONI E. (2013a). La dialectique patrimoine/modernité, support de la ressource territoriale. *Bulletin de l'association de géographes français. Géographies*, Vol. 90, No. 2, p. 117-126.
- FAGNONI E. (2013b). Patrimoine versus mondialisation? *Revue Géographique de l'Est*, Vol. 53, No. vol. 53 / 3-4. doi:10.4000/rge.5048
- FAGNONI E. (2014). La culture dans la mouvance de la réversibilité territoriale. *BSGLg* [En ligne], 62 (2014/1) - Questions et débats en géographie. Consulté à l'adresse <https://popups.uliege.be/0770-7576/index.php?id=153>
- FAGNONI E, & GRAVARI-BARBAS M. (2015). *Nouveaux musées, nouvelles ères urbaines, nouvelles pratiques touristiques*. (E. Fagnoni & M. Gravari-Barbas, Éd.). Presses de l'Université Laval. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01378267>
- FARET L, FOURNET-GUERIN C, GINISTY K, MICHEL A & PERRAUDIN A. (2019), Citadinités et droits à la ville au Sud : les minorités à l'épreuve de l'invisible (Maputo, Rio de Janeiro, Mexico) In *Annales de géographie*, Armand Colin, 2019/5, N° 729-730, p. 110 à 134
- FASSIN D. (2007). « Ce qui s'est vraiment passé ». *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, No. 5, p. 52-61.
- FAUVELLE-AYMAR FRANÇOIS-XAVIER. (2006). *Histoire de l'Afrique du Sud /*

- François-Xavier Fauvelle-Aymar. Paris, Éditions du Seuil.
- FEIFER M. (1985). *Going Places*. London, Macmillan.
- FÉRÉROL M-È. (2017). Le Massif du Sancy et Horizons – Arts Nature : quand Land Art rime avec attractivité Marie-Ève Férérol. *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, Vol. 105-2.
- FIJALKOW Y, JALAUDIN C, & LALANNE M. (2015). La mesure de l'expérience touristique par l'engagement, l'indifférence et l'évitement des populations locales. In *Le Tourisme comme expérience. Regards interdisciplinaires sur le vécu touristique*, Jean-Michel Decroly (éd) (Presses Universitaires du Québec). Montréal.
- FINDLEY L. (2005). *Building Change: Architecture, Politics and Cultural Agency*. Routledge, 240 p.
- FLON É. (2012). *Les mises en scène du patrimoine. Savoir, fiction et médiation*, Cachan, Hermès science/Lavoisier, 223 p.
- FLORIDA R. (2003). THE Rise of the Creative Class: And How It's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life. *Canadian Public Policy / Analyse de Politiques*, Vol. 29. doi:10.2307/3552294
- FOLIO F. (2004a). Villes et structures spatiales élémentaires du KwaZulu-Natal. *Mappemonde*, Vol. N°4-76. Consulté à l'adresse <http://mappemonde-archive.mgm.fr/num4/articles/art04402.html>
- FOLIO F. (2004b). Villes post-apartheid au Kwazulu-Natal : une déclinaison du modèle de Davies. *L'Information Géographique*, Vol. 68, No. 4, p. 320-339.
- FOLIO F. (2009). Tourisme culturel au KwaZulu-Natal, Afrique du Sud : d'une réhabilitation historique à des produits touristiques controversés. In Combeau, Yvan, Jauze, & Jean-Michel (Éd.), *Grand séminaire de l'océan Indien*. collection : Actualité, CRESOI, p. 61-82.
- FOLIO F. (2010). Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme. *EchoGéo*. doi:10.4000/echogeo.12243
- FOLIO F. (2011). Que nous apprennent les initiatives écotouristiques en Afrique australe ? Leçons d'expériences croisées en Afrique du Sud et au Mozambique. *Géconfluences*. Consulté à l'adresse <http://geconfluences.ens-lyon.fr/doc/typespace/tourisme/TourScient7.htm>
- FOLIO F. (2012). Le cinéma sud-africain postapartheid : quand les normes hollywoodiennes vont à la rencontre du pays. *Travaux & documents*, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, p.143--157.
- FOLIO F. (2014). Patrimonialisation et (re)valorisation touristiques dans la métropole d'eThekwin (KwaZulu-Natal, Afrique du Sud) : à la croisée des enjeux politiques et économiques. *Cybergeo*, février. doi:10.4000/cybergeo.26174
- FOLIO F. (2015). Critiques et enjeux du Dark tourism à travers la focale sud-africaine. *EchoGéo*, No. 34. doi:10.4000/echogeo.14371
- FOLIO F. (2016). Dark tourism ou tourisme mémoriel symbolique ? *Téoros*, Vol. 35, No. 1. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/teoros/2862>
- FOLIO F. (2017). Macabre ou mémoriel ? En Afrique du Sud : du tourisme sombre à la réalité rédemptrice. *REVUE-ESPACES*, No. 337. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/9868.macabre-memoriel-afrique-sud-tourisme-sombre-realite-redemptrice.html>
- FOLIO F. (2021). Enjeux et défis du Mozambique contemporain : d'un État vitrine à un État menacé ? *HISTORIENS & GÉOGRAPHES - DOSSIER : L'AFRIQUE AUSTRALE*, N° 454.
- FOLIO F. (2015). Revitalisation urbaine et territorialité touristique sud-africaine : le cas du

- littoral balnéaire d'eThekwini (Durban). In I. SACAREAU, B. TAUNAY et E. PEYVEL (dir.), *La mondialisation du tourisme Les nouvelles frontières d'une pratique*, PUR (Presses Universitaires de Rennes).
- FOLIO F, & GUYOT S. (2004). Les villes du KwaZulu-Natal, entre différenciation et compétition, quels enjeux territoriaux ? *L'Espace géographique*, Vol. tome 33, No. 4, p. 307-324.
- FOLIO F, & LAMY-GINER M-A. (2019). *Le Mozambique et Canal du Mozambique: un espace à l'heure des opportunités et défis*. Saint-Denis (Réunion), Presses universitaires indianocéaniques.
- FOUCAULT M. (1967 - 1984). Des espaces autres (1967), Hétérotopies. Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, 5, 46-49, in Dits et Ecrits, 1984, p. 1571-1581.
- FOUÉRE M-A. (2011). Tanzanie: la nation à l'épreuve du postsocialisme. *Politique africaine*, Vol. N° 121, No. 1, p. 69-85.
- FOUERE M-A. (2020) Muséifier la traite et l'esclavage à Zanzibar: Vérité, contre-vérité et incertitude au marché aux esclaves. *Ethnologie française*. Ethnologie française, Presses Universitaires de France. Consulté à l'adresse https://www.academia.edu/43397083/2020_Mus%C3%A9ifier_la_traite_et_lesclavage_%C3%A0_Zanzibar_V%C3%A9rit%C3%A9_contre_v%C3%A9rit%C3%A9_et_incertitude_au_march%C3%A9_aux_esclaves
- FOURNET-GUERIN C. (2019). Être étranger dans les quartiers populaires de Maputo (Mozambique) : un cosmopolitisme de voisinage aux périphéries de la mondialisation, *Revue européenne des migrations internationales* [Online], vol. 35 - n°3 et 4 | 2019, Online since 01 January 2022, connection on 10 October 2021. URL : <http://journals.openedition.org/remi/13884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.13884>
- FOURNET-GUERIN C. (2013) Les provinces du Monde ? Cosmopolitismes et lieux de sociabilité dans les métropoles secondaires d'Afrique au sud du Sahara (Mémoire d'H.D.R.), Géographie. Paris Ouest Nanterre La défense. 177 p.
- FOURNET-GUERIN C. (2015) Retour de terrain à Maputo, In *Spire*, le 03/06/2015, Mission de recherche menée du 24 avril au 2 mai 2015, Recherche dans le cadre de l'axe 3 « Invisibilité/visibilité des pratiques minoritaires ».
- FOURNET-GUÉRIN C. (2017). *L'Afrique cosmopolite. Circulations internationales et sociabilités citadines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 197 p.
- FRANÇOIS H, BOURDEAU P, & PERRIN-BENSAHEL L. (2013). *Fin (?) et confins du tourisme ; interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. L'harmattan. Consulté à l'adresse <https://www.routledge.com/Heritage-Critical-Approaches/Harrison/p/book/9780415591973>
- FRANÇOIS H, HIRCZAK M, & SENIL N. (2006). Territoire et patrimoine: la co-construction d'une dynamique et de ses ressources. *Revue d'Economie Régionale Urbaine*, Vol. décembre, No. 5, p. 683-700.
- FREDNER E. (2014). Stanford scholar questions whether traditional statues are an appropriate way to commemorate Mandela. *Stanford Report*, 4 décembre. Consulté 2 juin 2021, à l'adresse <http://news.stanford.edu/news/2014/december/mandela-statue-parker-120314.html>
- FUZIER A, GAY C, & LANDRIÈVE S. (2020). Profitons de la crise pour inventer le tourisme de demain! *REVUE-ESPACES*, No. N°355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10497.profitons-crise-inventer-tourisme-demain.html>
- GALLA A. (2009). Culture and Heritage in Development. *Humanities Research*, Vol. IX, No. 1. doi:10.22459/HR.IX.01.2002.07

- GALLAND B. (1993). Les identités urbaines, In: Cultures, sous-cultures et déviances, Convention romande de 3e cycle de sociologie 2e session Bulle, 24-26 novembre 1993 avec Michel Bassand.
- GAUGUE A. (1997). *Les États africains et leurs musées. La mise en scène de la nation.* Paris, L'Harmattan.
- GAY J-C. (2013). Les îles du Pacifique dans le monde du tourisme. *Hermes, La Revue*, Vol. n° 65, No. 1, p. 84-88, novembre.
- GAY J-C. (2014). *La Nouvelle-Calédonie, un destin peu commun*, IRD Éditions, Marseille, 238 p.
- GAY J-C. (2015). Quelle est la place de la mémoire dans le tourisme en Nouvelle-Calédonie. In *Le Tourisme de mémoire. Un atout pour les collectivités territoriales?* Rieutort L. et Spindler J. (dir.), L'Harmattan, Paris, p. 87-97.
- GAY J-C, & DECROLY J-M. (2018). Les logiques de la diffusion du tourisme dans le monde : une approche géohistorique. *L'Espace géographique*, Vol. Tome 47, No. 2, p. 102-120, septembre.
- GAY JEAN-CHRISTOPHE. (2015). La (re)découverte des mémoires liées au patrimoine matériel ou immatériel. In Rieutort L. et Jacques Spindler J. (dir.), *Le tourisme de mémoire un atout pour les collectivités territoriales ?* L'Harmattan, 370 p. Consulté 30 avril 2020, à l'adresse <https://iadt.ubicast.tv/permalink/v1253af2669a0nu67mv0/>
- GELLEREAU M. (2005). *Les mises en scènes de la visite guidée. Communication et médiation*, L'Harmattan, Paris.
- GEORGE P. (1984). Géopolitique des minorités. *Politique étrangère*, Vol. 49, No. 3, p. 697-698.
- GERVAIS-LAMBONY P. (2001). La citadinité, un arbre dans la forêt ou comment un mot peut en cacher d'autres.... In *Vocabulaire de la ville*. Éditions du temps, p. 92-108.
- GERVAIS-LAMBONY P. (2017). La justice spatiale pour re-visiter et comprendre mieux l'Afrique du Sud métropolitaine. *Annales de géographie*, Vol. N° 713, No. 1, p. 82-106.
- GIGOT M. (2012). Patrimoine en action(s), un regard sur les politiques publiques patrimoniales, *Patrimoine en action(s), un regard sur les politiques publiques patrimoniales*, Apr 2012, Paris, France, p. 401-421.
- GIOLITTO P. (1992). *Enseigner la géographie à l'école*. Hachette.
- GIRARD A. (2013). Faut-il raccorder une théorie générale de la postmodernité à une théorie à moyenne portée du post-tourisme ? In Bourdeau, Philippe, Hugues François et Liliane Perrin-Bensahel (dir.), *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*, L'Harmattan, Paris, p. 43-52.
- GIRARD E, & DAUM T. (2010). *La géographie n'est plus ce que vous croyez*, Editions Codex.
- GIRAUT F, GUYOT S, & HOUSSAY-HOLZSCHUCH, (2008). Enjeux de mots : les changements toponymiques sud-africains, In *L'Espace géographique* 2008/2 (Tome 37), p. 131 à 150.
- GIVRE O. (2012). Savoirs et pouvoirs, stratégies et tactiques. *Civilisations* [En ligne], 61-1 | 2012, mis en ligne le 30 décembre 2015, consulté le 01 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/civilisations.3150>
- GOB A, & DROUGUET N. (2014). *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*, 4e éd. Paris, Armand Colin. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/la-museologie-histoire-developpements-enjeux-actue--9782200291181.htm>
- GOFFMAN E. (1963). *Stigma, Ed. française : 1975, Stigmates : les usages sociaux des handicaps*, Englewood Cliffs, Prentice Hall. Editions de Minuit, Paris. Consulté à

- l'adresse <https://calenda.org/374349>
- GOFFMAN E. (1968). *Stigma*, Touchstone. Consulté à l'adresse <https://www.simonandschuster.com/books/Stigma/Erving-Goffman/9780671622442>
- GOMBAULT A, LEMARIÉ J, & GRELLIER FOUILLET C. (2020). La crise du Covid-19, un changement stratégique pour le tourisme ? L'analyse de la recherche internationale. *REVUE-ESPACES*, No. N° 355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10498.crise-covid-changement-strategique-tourisme-analyse-recherche-internationale.html>
- GOSPODINI A. (2001). Urban Design, Urban Space Morphology, Urban Tourism: An Emerging New Paradigm Concerning Their Relationship. *European Planning Studies*, Vol. 9, No. 7, p. 925-934.
- GOSPODINI A. (2002). European Cities in Competition and the New ' Uses ' of Urban Design. *Journal of Urban Design*, Vol. 7, p. 59-73.
- GRABURN N, MARIA G-B, & JEAN-FRANÇOIS S. (2019). Simulacra, architecture, tourism and the Uncanny. *Journal of Tourism and Cultural Change*, Vol. 17, No. 1, p. 1-12.
- GRAHAM B. (2002). Heritage as Knowledge: Capital or Culture? *Urban Studies*, Vol. 39, No. 5-6, p. 1003-1017.
- GRAHAM B J. (2000). *A geography of heritage : power, culture, and economy*, Routledge 288 p.
- GRATALOUP C. (2004). Centre/Périphérie. *Hypergéô*. Consulté à l'adresse <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article10>
- GRAVARI-BARBAS M. (1996). « le “sang” et le “sol” : le patrimoine, facteur d'appartenance à un territoire urbain ». *Géographie et culture*, No. N°20, p. 55-68.
- GRAVARI-BARBAS M. (1998). Belle, propre, festive et sécurisante : l'esthétique de la ville touristique. *Noroi*, Vol. 178, No. 1, p. 175-193.
- GRAVARI-BARBAS M. (2011). “ Patrimondialisation ” et territoire. Définition et analyse du “ régime de patrimonialité ” contemporain. In *CIST2011 - Fonder les sciences du territoire* Paris, France, Collège international des sciences du territoire (CIST), p. 191-193.
- GRAVARI-BARBAS M. (2013). *Amenager la ville par la culture et le tourisme*, coll. “Ville-aménagement”, éditions Le Moniteur. Consulté à l'adresse <https://www.franceculture.fr/oeuvre-amenager-la-ville-par-la-culture-et-le-tourisme-de-maria-gravari-barbas>
- GRAVARI-BARBAS M, & DELAPLACE M. (2015). Le tourisme urbain « hors des sentiers battus ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, Vol. 34, No. 1-2. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/teoros/2790>
- GRAVARI-BARBAS M, & DELAPLACE M. (2017). *Nouveaux territoires touristiques. Invention, reconfigurations, repositionnement*, Presses de l'université du Québec, Éditions touristiques européennes. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/tourisme/1415>
- GRAVARI-BARBAS M (dir.). (2005). *Habiter le patrimoine Enjeux, approches, vécu*, Presses Universitaires de Rennes. Consulté à l'adresse <http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=370>
- GRAVARI-BARBAS M, & FAGNONI E. (2013). *Métropolisation et tourisme Comment le tourisme redessine Paris*, Belin. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/8941.metropolisation-tourisme.html>
- GRAVARI-BARBAS M, GUICHARD-ANGUIS S, (2003). *Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXIe siècle*. PU Paris-Sorbonne (1 décembre 2003). 952 p.

- GRAVARI-BARBAS M, & JACQUOT S. (2007). L'événement, outil de légitimation de projets urbains : l'instrumentalisation des espaces et des temporalités événementiels à Lille et Gênes. *Géocarrefour*, Vol. 82, No. 3. doi:10.4000/geocarrefour.2217
- GRAVARI-BARBAS M, & JACQUOT S. (2014). Patrimoine mondial, tourisme et développement durable en Afrique : discours, approches et défis. *Via . Tourism Review*, No. 4-5, octobre. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/viatourism/853>
- GRAVARI-BARBAS M (Coord.) (2014). NOUVEAUX DEFIS POUR LE PATRIMOINE CULTUREL, consortium PA.TER.MONDI. Atelier de réflexion prospective. Rapport final. 146 p.
- GRAVARI-BARBAS M, & VIOLIER P. (2003). *Lieux de culture, culture des lieux*. Presses universitaires de Rennes. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01648573>
- GREFFE X. (1990). *La Valeur économique du patrimoine: la demande et l'offre de monuments*. Paris, Anthropos : Diff. Economica.
- GUEIT J. (2005). Les musées, un outil efficace de régénération urbaine ? Les exemples de Mons (Belgique), Essen (Allemagne) et Manchester (Royaume-Uni), (Mémoire de Master). Lille: CNRS-UMR Géographie-cités 8504.
- GUERIN J-P. (2001). Patrimoine, patrimonialisation, enjeux géographiques, on Faire la géographie sociale aujourd'hui. *Les Documents de la MRSH de Caen*, No. N°14, p. p.41-48.
- GUÉRIN M-A. (2008). Le patrimoine culturel, instrument de la stratégie de légitimation de l'Union européenne. *Politique européenne*, Vol. n° 25, No. 2, p. 231-251.
- GUÉRIN M-T, & BÉDARD F. (2006). La recherche managériale sur les destinations touristiques Indexpérience : une méthode d'évaluation de l'expérience touristique. *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, Vol. 25, No. 3, p. 77-80.
- GUIBERT C, & TAUNAY B. (2017). *Tourisme et sciences sociales: Postures de recherches, ancrages disciplinaires et épistémologiques*. Editions L'Harmattan.
- GUICHARD-ANGUIS S, & HÉRITIER S (dir.). (2008). *Le patrimoine naturel entre culture et ressource*, Géographie et cultures, Laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENEC). doi:10.4000/gc.3634
- GUINARD P. (2011). L'art public de l'apartheid à Johannesburg, un patrimoine ? *Géographie et cultures*, No. 79, p. 89-108.
- GUMUCHIAN H. (1997). À propos de quelques notions de marges, périphéries et arrière-pays. In *Actes du colloque d'Annonay*, Grenoble, Département de géographie de l'Université Laval, p. 9-14.
- HABANE A. (2015). « Fabrique patrimoniale, culturelle et touristique dans un espace en tension : le cas des villes palestiniennes », (Thèse de doctorat). Lille 1. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2015LIL10112>
- HALBWACHS M. (1941). *La topographie légendaire des Evangiles en Terre sainte, Etude de mémoire collective*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Vol. 188, Paris, Presse Univ de France. Consulté à l'adresse https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1975_num_188_1_6094
- HALL C, & PAGE S. (2003). *Managing Urban Tourism*, Prentice Hall, 389 p.
- HALL M C, & TUCKER H. (2004). *Tourism and Postcolonialism: Contested Discourses, Identities and Representations*, Psychology Press. Consulté à l'adresse https://books.google.com/books/about/Tourism_and_Postcolonialism.html?id=W2L6TgC5k2sC
- HALL S. (2007). Identité culturelle et diaspora. *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, p. 227-241.

- HAMMETT D, & JAYAWARDANE N. (2009). Performing the Primitive in the Postcolony: Nyoni's Kraal in Cape Town. *Urban Forum*, Vol. 20, p. 215-233.
- HARRISON D. (1998). Leisure migration: A sociological study on tourism: Jozsef Böröcz. Pergamon Press (The Boulevard, Langford Lane, Kidlington, Oxford OX5 1GB, UK), 1996, 230 p. *Annals of Tourism Research*, Vol. 25, p. 529-531.
- HARRISON R. (2012). *Heritage: Critical Approaches*, Routledge. Consulté à l'adresse <https://www.routledge.com/Heritage-Critical-Approaches/Harrison/p/book/9780415591973>
- HARTOG F. (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, La Librairie du XXIe siècle, Seuil. Consulté à l'adresse <https://www.seuil.com/ouvrage/regimes-d-historicite-presentisme-et-experiences-du-temps-francois-hartog/9782020593281>
- HARVEY D. (2003). The right to the city. *International Journal of Urban and Regional Research*, Vol. 27, No. 4, p. 939-941.
- HEINICH N. (1999). Art contemporain et fabrication de l'inauthentique. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, No. 33, p. 5-16.
- HEINICH N. (2009). *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Vol. N° 163, Paris. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2010-1-page-136.htm>
- HERCBERGS D, & NOY C. (2015). Mobile Cartographies and Mobilized Ideologies: The Visual Management of Jerusalem: Mobile Cartographies and Mobilized Ideologies. *Antipode*, Vol. 47, No. 4, p. 942-962.
- HÉRITIER S. (2013). Le patrimoine comme chronogénèse. Réflexions sur l'espace et le temps. *Annales de géographie*, Vol. n° 689, No. 1, p. 3-23.
- HÉRITIER S, & GUICHARD-ANGUIS S. (2008). Présentation. Le patrimoine « naturel », entre culture et ressource. *Géographie et cultures*, No. 66, p. 3-10.
- HERTZOG A. (2011). Les géographes et le patrimoine. *EchoGéo*, No. 18. doi:10.4000/echogeo.12840
- HERTZOG A. (2012). Tourisme de mémoire et imaginaire touristique des champs de bataille. *Via. Tourism Review*, No. 1. doi:10.4000/viatourism.1276
- HERTZOG A. (2021). Espace politique et commémorations. Observer les lieux de démonstration des pouvoirs dans un monde globalisé. *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 41. doi:10.4000/espacepolitique.8939
- HEWISON R. (1987). *The heritage industry: Britain in a climate of decline*. London, Methuen London.
- HIRCZAK M, MOALLA M, MOLLARD A, PECQUEUR B, RAMBONILAZA M, & VOLLET D. (2008). Le modèle du panier de biens. *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, No. 308, p. 55-70.
- HO U. (2021). RIVONIA HEADQUARTERS: Covid-related debt and alleged trustee indifference bringing Liliesleaf heritage site to its knees. Consulté 8 août 2021, à l'adresse <https://www.dailymaverick.co.za/article/2021-02-05-covid-related-debt-and-alleged-trustee-indifference-bringing-liliesleaf-heritage-site-to-its-knees/>
- HOARAU M. (2020). Patrimoine culturel sensible et valorisation à La Réunion: Enjeux et défi, (Mémoire de Master de Géographie). Université de La Réunion.
- HONNETH A. (2006). *La société du mépris*, Éditions La Découverte. Consulté à l'adresse https://www.editionsladecouverte.fr/la_societe_du_mepris-9782707153814
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH M. (2010). Crossing boundaries t. 3 : Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid, (Mémoire d'H.D.R.), Université de Paris 1.
- HUGON P. (2005). Christian Barrère, Denis Barthélémy, Martino Nieddu, Franck-Dominique

- Vivien (sous la dir. de), Réinventer le patrimoine. De la culture à l'économie, une nouvelle pensée du patrimoine. *Revue Tiers Monde*, Vol. 46, No. 181, p. 227-229.
- HURNATH C. (2019). Appropriation et territorialisation du patrimoine : quels enjeux pour quelles ambitions ? Cas d'étude de l'île Maurice, (Thèse de Géographie), 12 juillet 2019, Université de la Réunion. Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02467913>
- INGALLINA P, & PARK J. (2005). City marketing et espaces de consommation - Les nouveaux enjeux de l'attractivité urbaine. *Urbanisme*, No. 344, p. 64.
- JACOBS J M. (1996). *Edge of Empire: Postcolonialism and the City*. Routledge. Consulté à l'adresse <https://www.routledge.com/Edge-of-Empire-Postcolonialism-and-the-City/Jacobs/p/book/9780415120074>
- JACQUOT S. (2008). Veschambre (V.) – Traces et mémoires urbaines, enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la destruction. *Norois. Environnement, aménagement, société*, No. 2009, p. 181-183.
- JACQUOT S. (2012). Analyser l'action publique patrimoniale, un triple regard sur la patrimonialisation. In GIGOT Mathieu (coord.) *Construction politique et sociale des territoires, Cahier n°1 « Analyser la patrimonialisation des espaces urbains »*, p. 7-16.
- JACQUOT S. (2015). Politiques de valorisation patrimoniale et figuration des habitants en banlieue parisienne (Plaine Commune). *ÉchoGéo*, No. N°33. doi : 10.4000/echogeo.14317
- JACQUOT S, GRAVARI-BARBAS M, & FAGNONI E. (2013). Patrimonialisation et tourisme dans la région métropolitaine parisienne. In Gravari-Barbas, Maria, Fagnoni, Edith (dir.), *Métropolisation et tourisme. Comment le tourisme redessine Paris*, Belin, Paris, p. 103-117.
- JADÉ M. (2015). Le tourisme de mémoire, entre souvenir, mémoire et histoire. in L. Rieutort et J. Spindler (Dir.) *Le tourisme de mémoire, un atout pour les collectivités territoriales ?*, Clermont Ferrand, L'Harmattan, Collection Grale.
- JAUZE J-M. (2016). *Patrimoines partagés. Traits communs en Indioocéanie*. Epica éd. Consulté à l'adresse <https://hal.univ-reunion.fr/hal-01531385>
- JENNINGS M, MERCER C, BENDACHA R, & FOUÉRE M-A. (2011). Réhabiliter les nationalismes : convivialité et conscience nationale en Tanzanie post-coloniale. *Politique africaine*, Vol. 121, p. 87.
- JEUDY H P (Éd.). (2015). *Patrimoines en folie. Patrimoines en folie*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Consulté à l'adresse <http://books.openedition.org/editionsmsmh/3764>
- JOSSE-DURAND C. (2015). Le musée Konso au cœur de l'arène : quand les courtiers en développement (re)dessinent les contours du champ politique éthiopien. *EchoGéo*, No. 31. doi:10.4000/echogeo.14144
- KADRI B, BONDARENKO M, & PHARICIEN J-P. (2019). La mise en tourisme : un concept entre déconstruction et reconstruction. Une perspective sémantique. *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, Vol. 38, No. 1. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/teoros/3413>
- KASSOUHA Z A. (2019). Paysage touristique post-conflit : entre patrimonialisation du conflit et hybridation de l'activité touristique. Observations depuis la Bosnie-Herzégovine. *Via . Tourism Review*, No. 15. doi:10.4000/viatourism.3912
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT B. (1998). *Destination Culture: Tourism, Museums, and Heritage*. University of California Press, 346 p.
- KNAFOU R. (1991). L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire. *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 79, No. 4, p. 11-19.

- KNAFOU R. (2000). Les mobilités touristiques et de loisirs et le système global des mobilités. In Bonnet, Michel, Desjeux, Dominique (eds), *Les territoires de la mobilité*, PUF, Paris, p. 85-94.
- KNAFOU R. (2017). Le tourisme réflexif, un nouveau fondement d'un tourisme durable. *Arbor*, Ciencia, Pensamiento y Cultura, Vol. 193, No. 785, a395.
- KNAFOU R. (2018). L'invention du lieu touristique. *Via . Tourism Review*, No. 13. doi:10.4000/viatourism.2511
- KNAFOU R. (1996). La transformation des lieux anciennement touristiques. *Méditerranée*, Vol. 84, No. N°3, p. 3-4.
- KNAFOU R (dir.). (2002). *Equipe MIT, Tourismes 1. Lieux communs*, Belin, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS.
- KO D-W, & STEWART W P. (2002). A structural equation model of residents' attitudes for tourism development. *Tourism Management*, Vol. 23, No. 5, p. 521-530.
- KURZAC-SOUALI A-C. (2007). Rumeurs et cohabitation en médina de Marrakech : l'étranger où on ne l'attendait pas. *Herodote*, Vol. n° 127, No. 4, p. 64-88.
- LAHIRE B. (2004). *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte.
- LANDEL P-A. (2007). Invention de patrimoines et construction des territoires, Actes du colloque « Ressource territoriale », Le Pradel, Mirabel, 11 p.
- LANFANT M F, ALLCOCK J B, & BRUNER E M. (1995). *International Tourism. Identity and Change*. Sage Publications. London.
- LAPLANTE M. (1992). Le patrimoine en tant qu'attraction touristique : histoire, possibilités et limites. In NEYRET R., *Le patrimoine, atout du développement*, Presses Universitaires de Lyon, coll. Transversales, p. 49-61.
- LARRUE C, MELÉ P, & ROSEMBERG M (Éd.). (2013). *Conflits et territoires. Conflits et territoires*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais. Consulté à l'adresse <http://books.openedition.org/pufr/1823>
- LASH P S M, URRY S L J, & URRY P J. (1993). *Economies of Signs and Space*. Sage Publications (CA).
- LASLAZ L. (2007). Autour de la nouvelle loi sur les Parcs nationaux français : enjeux et conflits. *Géoconfluences*. Consulté à l'adresse <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/territ/FranceMut/FranceMutScient6.htm>
- LAVABRE M-C. (2000). Usages et mésusages de la notion de mémoire. *Critique internationale*, Vol. 7, No. 1, p. 48-57.
- LAYNE V. (2008). The District Six Museum: An Ordinary People's Place. *Public Historian*, Vol. 30, p. 53-62.
- LAZZAROTTI O. (2003). Tourisme et patrimoine: ad augusta per angustia / Tourism and heritage: ad augusta per angustia. *Annales de géographie*, Vol. 112, No. 629, p. 91-110.
- LAZZAROTTI O. (2010). Tourisme culturel et patrimoine : quelques analyses pour un Monde habitable. *Articulo - Journal of Urban Research*. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/articulo/1509>
- LAZZAROTTI O. (2011). *Patrimoine et tourisme : histoires, lieux, acteurs, enjeux*, Belin, coll. : Sup Tourisme, Paris, Université du Québec à Montréal. Consulté à l'adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/teoros/2011-v30-n2-teoros0270/1012251ar/>
- LAZZAROTTI O. (2012). *Des lieux pour mémoires. Monument, patrimoine, et mémoires-Monde*, Armand-Colin, Paris, Département de géographie de l'Université Laval. Consulté à l'adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2013-v57-n160-cgq0770/1017817ar/>
- LEFEBVRE H. (1947). *Critique de la vie quotidienne : introduction*, Grasset. Paris.

- LEFEBVRE H. (1967). Le droit à la ville. *L'Homme et la société*, Vol. 6, No. 1, p. 29-35.
- LEIBOWITZ V. (2008). Making memory space : recollection and reconciliation in post apartheid South African architecture, (These), RMIT University.
- LEMERCIER C, OLLIVIER C, & ZALC C. (2013). Articuler les approches qualitatives et quantitatives. In M. Hunsmann & S. Kapp (Éd.), *Devenir chercheur*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 125-143.
- LENNON J J, & FOLEY M. (2000). *Dark Tourism*. Cengage Learning EMEA; New édition (7 décembre 2000). Consulté à l'adresse <https://www.leslibraires.fr/livre/2557378-la-geographie-en-question-edith-mukakayumba-jules-lamarre-armand-colin>
- LEVAILLANT F. (1990). La muséologie selon Georges Henri Rivière, Paris, Dunod, 1989. 402 p., 150 ill. n. et bl. *Revue de l'Art*, Vol. 90, No. 1, p. 108-108.
- LÉVY J. (2016). Espaces épistémiques. *Géographie et cultures*, No. 100, p. 63-80.
- LÉVY J, & LUSSAULT M. (2013). *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, La Documentation Française, 1137 p.
- LINSCOTT G. (2001). Let silent sentinels rest in peace. *Natal Mercury* 13/06/2001.
- LINSCOTT Graham. (2001). *Uhuru and Renaissance South Africa in a New Century* (1st edition). Durban, Tekweni Press.
- LIOGIER R. (2020). La société industrielle est morte. Vive la société postindustrielle ! *REVUE-ESPACES*, No. N° 355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10494.societe-industrielle-est-morte-vive-societe-postindustrielle.html>
- LIPOVETSKY G. (2004). *Les temps hypermodernes*, Nouveau collège de philosophie, Paris , Grasset. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-le-philosophe-2004-1-page-184.htm>
- LOSOZCNY A-M. (2011). Du Parc des Statues au Memento Parc à Budapest. *Rue Descartes*, Vol. n° 71, No. 1, p. 88-101.
- LUCAS J-M. (2012). « Le patrimoine culturel immatériel à l'épreuve de l'universalité », communication inédite au colloque « Le patrimoine, oui mais quel patrimoine ? », Commission nationale française pour l'Unesco, Paris.
- LUCCHINI F. (2010). La fabrique des lieux culturels. (Thèse). Université de Rouen. Consulté à l'adresse <https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/tel-02370652>
- LUSSAULT M. (2017a). *Hyper-Lieux : Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Paris, Seuil.
- LUSSAULT M. (2017b). Le tourisme, un genre commun. In Philippe Duhamel et Rémy Knafou (dir), *Mondes urbains du tourisme*, Belin, Paris, p. 333-349.
- LUSSO B. (2009). Les musées, un outil efficace de régénération urbaine ? Les exemples de Mons (Belgique), Essen (Allemagne) et Manchester (Royaume-Uni). *Cybergeo : European Journal of Geography*. doi:10.4000/cybergeo.21253
- MACCANNELL D. (1973). Staged Authenticity: Arrangements of Social Space in Tourist Settings. *American Journal of Sociology*, Vol. 79, No. 3, p. 589-603.
- MADORÉ F. (2015). Approche comparative de la ségrégation socio-spatiale dans les aires urbaines françaises. *Annales de géographie*, Vol. N° 706, No. 6, p. 653-680.
- MAFFESOLI M. (2011). *La passion de l'ordinaire : miettes sociologiques*. Paris, Éditions du CNRS.
- MAFFESOLI M. (2020). Après le coronavirus, ils rêvent d'un autre monde : le regard sur le futur de Michel Maffesoli. *midilibre.fr*. Consulté à l'adresse <https://www.midilibre.fr/2020/04/12/apres-le-coronavirus-ils-revent-dun-autre-monde-le-regard-sur-le-futur-de-michel-maffesoli,8843615.php>
- MAGNANI E. (2014). Culture et tourisme ? Limites et potentialités d'un développement touristique durable à Gorée, Sénégal et à Ilha de Moçambique, Mozambique. *Via* .

- Tourism Review*, No. 4-5. doi:10.4000/viatourism.981
- MAINET-VALLEIX H. (2002). *Durban : les Indiens, leurs territoires, leur identité*. Karthala IFAS, 269 p.
- MAINET-VALLEIX H. (2002) Ségrégation et territoires urbains dans une métropole sud-africaine : quelques réflexions à partir des communautés In Bart F., Bonvallot J. Pourtier R. (coord.) *Regards sur l’Afrique, Historiens et Géographes*, p. 11-20.
- MAINET H. (2019). Ville-campagne, urbain-rural : mots, lieux et liens. Approches croisées France-Afrique subsaharienne, (Mémoire d’H.D.R.), Volume Position et projet scientifiques, Université Clermont Auvergne, UMR Territoires. 147 p.
- MAITLAND R., & NEWMAN P. (2004). Developing metropolitan tourism on the fringe of central London. *International Journal of Tourism Research*, Vol. 6, No. 5, p. 339-348.
- MAITLAND Robert. (2008). Conviviality and everyday life: the appeal of new areas of London for visitors: Conviviality and Everyday Life. *International Journal of Tourism Research*, Vol. 10, No. 1, p. 15-25.
- MAITLAND Robert. (2010). Everyday life as a creative experience in cities. *International Journal of Culture, Tourism and Hospitality Research*, Vol. 4, No. 3, p. 176-185.
- MAITLAND Robert. (2013). Backstage Behaviour in the Global City: Tourists and the Search for the ‘Real London. *Procedia - Social and Behavioral Sciences*, Vol. 105, p. 12-19.
- MANGWANE J, HERMANN U, & LENHARD A. (2019). Who visits the apartheid museum and why? An exploratory study of the motivations to visit a dark tourism site in South Africa. *International Journal of Culture, Tourism and Hospitality Research*, Vol. 13, Issue 3. doi:10.1108/IJCTHR-03-2018-0037
- MARCOUX-GENDRON C. (2011). Monique Desroches et al., dir. 2011. Territoires musicaux mis en scène. Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal. 424 p. ISBN 978-2-7606-2246-3. *Intersections: Canadian Journal of Music*, Vol. 31, No. 2, p. 139.
- MARIE DELAPLACE & GWENDAL SIMON. (2017). *Touristes et habitants: conflits, complémentarités et arrangements*. Gollion (Suisse), Paris, Infolio.
- MARIMOUTOU C. (2010). La Réunion, alchimie des cultures. *Le Monde diplomatique*, 1^{er} mars 2010. Consulté 7 août 2021, à l’adresse <https://www.monde-diplomatique.fr/2010/03/MARIMOUTOU/18927>
- MARSCHALL S. (2005). Reordering the Past: Monuments and Architectural Heritage in Post-Apartheid South Africa, in *Repenser les limites : l’architecture à travers l’espace, le temps et les disciplines* : 31 août - 4 septembre 2005 [en ligne]. Paris : Publications de l’Institut national d’histoire de l’art, 2005 (généré le 18 décembre 2020). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/1691>
- MARSCHALL S. (2009). *Landscape of Memory: Commemorative monuments, memorials and public statuary in post-apartheid South Africa*. *Landscape of Memory*. Brill. Consulté à l’adresse <https://brill.com/view/title/17179>
- MARSCHALL S. (2019). The long shadow of apartheid: a critical assessment of heritage transformation in South Africa. *International Journal of Heritage Studies*, Vol. 25, No. 10, p. 1088-1102.
- MARTIN S, MAGNIN F, & CHEVILLOT P. (2005). Mise en évidence des discontinuités spatiales et temporelles dans l’anthropisation de la plaine de la Vistrenque à Nîmes (Gard) durant l’Holocène – Apport de l’analyse malacologique. *Quaternaire*, No. vol. 16/4, p. 339-352.
- MASILO H, & VAN DER MERWE C. (2016). Heritage tourists’ experiences of ‘Struggle Heritage’ at Liliesleaf Farm Museum and the Hector Pieterse Memorial & Museum South Africa. *African Journal of Hospitality, Tourism and Leisure*, Vol. 5, p. 1-20.

- MATHIEU É. (2009). Tripadvisor, un outil de suivi de la qualité. *Espaces tourisme & loisirs*, No. N°102. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/7534.tripadvisor-outil-suivi-qualite.html>
- MAUREL C. (2012). Patrimoine mondial, tourisme et développement durable en Afrique : discours, approches et défis. In *L'Afrique des savoirs au sud du Sahara, XVI-XXIe siècle, Acteurs, supports, pratiques*, Gary-Toukara D. & Nativel D. (dir.) (Editions Karthala.). Paris, Association Via@. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/viatourism/853>
- MAXWELL J A. (1999). *La modélisation de la recherche qualitative: une approche interactive*. Res Socialis, Éditions Universitaires Fribourg, Suisse, 202 p.
- MCNEILL D. (2000). McGuggenisation? National Identity and Globalisation in the Basque Country. *Political Geography*, Vol. 19, p. 473-494.
- MEENTS T L. (2009). Deconstructing museums and memorials in pre- and post-apartheid South Africa, (Master of Arts), Art History, University of South Africa. Consulté à l'adresse <http://uir.unisa.ac.za/handle/10500/3399>
- MELÉ P. (2003). Conflits, territoires et action publique. P. Melé, C. Larrue, M. Rosemberg. *Conflits et territoires*, Presses universitaires François Rabelais, Maison des sciences de l'homme "Villes et territoires", p. 224
- MELÉ P. (2005). Conflits patrimoniaux et régulation urbaine, ESO Travaux et Documents, Espaces et SOciétés - UMR 6590, p. 51-57.
- MENESTREL S L. (2005). Bibliographie selective sur le tourisme. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo Mundos Novos - New world New worlds*. doi:10.4000/nuevomundo.565
- MERWE C D van der. (2016). Tourist guides' perceptions of cultural heritage tourism in South Africa. *Bulletin of Geography. Socio-Economic Series*, Vol. 34, No. 34, p. 117-130.
- MILNE S, & ATELJEVIC I. (2001). Tourism, Economic Development and the Global–Local Nexus: Theory Embracing Complexity. *Tourism: Critical Concepts in the Social Sciences*, Vol. 3. doi:10.1080/146166800110070478
- MINCA C. (2009). The Island: Work, Tourism and the Biopolitical. *Tourist Studies*, Vol. 9, No. 2, p. 88-108.
- MOCHON J. (2020). La crise du Covid-19, une catastrophe qui contraint les acteurs du tourisme à changer de point de vue. *REVUE-ESPACES*, No. N°355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10499.crise-covid-catastrophe-contraint-acteurs-tourisme-changer-point-vue.html>
- MORIER-GENOUD E. (2021). Le Mozambique est-il en train de devenir un terrain de bataille contre le djihadisme? *Play RTS*. Consulté à l'adresse <https://www.rts.ch/play/radio/forum/audio/le-mozambique-est-il-en-train-de-devenir-un-terrain-de-bataille-contre-le-djihadisme-interview-deric-morier-genoud?id=12288242>
- MORISSET L K. (2009). *Des régimes d'authenticité : Essai sur la mémoire patrimoniale*, Presses universitaires de Rennes, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS.
- MORISSET L K. (2010). Un ailleurs pour l'Amérique: « Notre » patrimoine et l'invention du monument historique au Québec. *Globe*, Vol. 10, No. 1, p. 73-105.
- MOROZ N. (2020). Patrimoines, patrimonialisation, dépatrimonialisation : quelles images et quelles pratiques touristiques pour l'Ukraine ?, (Thèse de doctorat). Lyon. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2020LYSE2030>
- MUKAKAYUMBA E & LAMARRE J. (2012). *La géographie en question*, Armand Colin Recherches, 320 p.
- NAEF P. (2013). « Souvenirs » de Vukovar : Tourisme et mémoire dans l'espace post-

- yougoslave. *Via . Tourism Review*, No. 3. doi:10.4000/viatourism.1010
- NAVARRO N. (2018). Le patrimoine métamorphe. Circulation et médiation du patrimoine urbain dans les Villes et pays d'art et d'histoire. *Culture & Musées. Muséologie et recherches sur la culture*, No. 31, p. 200-202.
- NDLOVU M. (2018). Cultural Villages and Their Idea of South Africa: A Decolonial Critique. *International Journal of Critical Diversity Studies*, Vol. 1, No. 2, p. 33-41.
- NGUYEN T H H, & CHEUNG C. (2014). The classification of heritage tourists: a case of Hue City, Vietnam. *Journal of Heritage Tourism*, Vol. 9, No. 1, p. 35-50.
- NICOLESCU B. (1996). *La Transdisciplinarité*, Manifeste, Éditions Du Rocher, Jean-Paul Bertrand Editeur, Collection "Transdisciplinarité", 98 p.
- NIJMAN J. (2004). The Paradigmatic City. *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 90, p. 135-145.
- NINNIN J. (2014). Le rêve carioca : entre planification urbaine et déplacements forcés de population. *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, No. 22. doi:10.4000/espacepolitique.2950
- NORA P. (1992). *Les lieux de mémoire, tome 3, De l'archive à l'emblème*, Gallimard. Consulté à l'adresse <https://www.franceculture.fr/oeuvre-les-lieux-de-memoire-tome-3-de-pierre-nora>
- NORA P (dir.). (1997). *Les Lieux de mémoire Tome 1*. Quarto Gallimard. Consulté à l'adresse <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Quarto/Lieux-de-memoire#>
- OIRY-VARACCA M. (2012). La mobilisation des identités amazighes dans des projets de développement touristique. Dynamiques du branchement et de l'ancrage dans les montagnes marocaine. *Via . Tourism Review*, No. 2. doi:10.4000/viatourism.1074
- OSMONT A. (1995). *La Banque mondiale et les villes: du développement à l'ajustement*. Paris, Editions Karthala.
- OUUGHIRI R. (2020). Pistes pour concevoir l'offre touristique de demain. *REVUE-ESPACES*, No. N° 355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10501.pistes-concevoir-offre-touristique-demain.html>
- PARENT M-C. (2015). La mise en tourisme du patrimoine musical aux Seychelles. 2015. Le tourisme comme expérience. Regards interdisciplinaires sur le vécu touristique. Dir. Jean-Michel Decroly. Québec : Presses de l'Université du Québec, *Le tourisme comme expérience. Regards interdisciplinaires sur le vécu touristique*, p. 223-236. Consulté à l'adresse https://www.academia.edu/21527685/La_mise_en_tourisme_du_patrimoine_musical_aux_Seychelles_2015_Le_tourisme_comme_exp%C3%A9rience_Regards_interdisciplinaires_sur_le_v%C3%A9cu_touristique_Dir_Jean_Michel_Decroly_Qu%C3%A9bec_Presses_de_l_Universit%C3%A9_du_Qu%C3%A9bec_p_223_236
- PARRY W H, MARTORANO F, & COTTON E K. (1976). Management of life-threatening asthma with intravenous isoproterenol infusions. *American Journal of Diseases of Children (1960)*, Vol. 130, No. 1, p. 39-42.
- PASSAVANT E. (1999). Comment devient-on leader européen du tourisme ? Analyse stratégique de l'agence Terres d'Aventure. In *Actes du Troisième congrès de la Société Française de Management du Sport (Ronchin : 9-11 décembre)*, p. 143-152.
- PEREC G. (1989). *L'infra-ordinaire*. Paris, Seuil.
- PÉTONNET C. (1982). L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. *Homme*, Vol. 22, No. 4, p. 37-47.
- PEYVEL E. (2011). Visiting Indochina, the imaginary of the French colonial period in today's touristic Viêt Nam. *Journal of Tourism and Cultural Change*, Vol. 9, No. 3, p. 226-236.
- PEYVEL E. (2017). Sortir de l'ornière. Périphérisme et invisibilité touristique. In N. Bernard,

- C. Blondy et J.-C. Gay, *Tourismes et périphéries*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. doi:10.4000/com.7915
- PIAGET J. (1967). *Logique et connaissance scientifique*, Collection Encyclopédie de la Pléiade, n° 22, Gallimard.
- PICARD M. (1992a). *Bali: Tourisme culturel et culture touristique*, L'Harmattan. Paris.
- PICARD M. (1992b). *Michel Picard, Bali, Tourisme culturel et culture touristique*, L'Harmattan.
- PINÇON M, & PINÇON-CHARLOT M. (2005). Chapitre IV. La pratique de l'observation. *Quadrige*, Vol. 2e éd., p. 55-79.
- POIRRIER P. (2004). La valorisation économique du patrimoine de X. Greffe, 2003, Paris : La Documentation française, 383 p. (Questions de culture). Consulté 28 mai 2021, à l'adresse <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2004-02-0141-006>
- POIRRIER P. (2010). La fabrique du patrimoine. *L'Observatoire*, Vol. N° 36, No. 1, p. 87-88.
- POMIAN K. (2015). Musée et patrimoine. In H. P. Jeudy (Éd.), *Patrimoines en folie*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 177-198.
- POTIER F, & TERRIER C. (2007). *Atlas des mobilités touristiques* (Autrement, DIACT). Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/6865.atlas-mobilites-touristiques.html>
- POUILLON J. (1975). Tradition : transmission ou reconstruction. In J. Pouillon *Fétiches sans fétichisme*, Maspero, Paris, p. 155-173.
- PRADEL B, CHARDONNEL S, CAILLY L, & FOURNY M-C. (2015). Les routines de déplacement dans les espaces périurbains : les dimensions collectives des agencements quotidiens. *Espace populations sociétés. Space populations societies*, No. 2015/1-2. doi:10.4000/eps.5961
- PRIGENT L. (2013). L'inscription au patrimoine mondial de l'Unesco, les promesses d'un label ? *Revue internationale et stratégique*, Vol. n° 90, No. 2, p. 127-135.
- PROST B. (2004). Marge et dynamique territoriale. *Géocarrefour*, Vol. 79, No. 2, p. 175-182, avril.
- PRUD'HOMME R. (2018). « Les impacts socio-économiques de l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial : trois études » (No. note préparée à la demande du patrimoine mondial de l'UNESCO). *Métropolitiques*. Consulté à l'adresse <https://metropolitiques.eu/L-effet-UNESCO-sur-le-developpement-local.html>
- RAFFESTIN C. (2019). *Pour une géographie du pouvoir*. (A.-L. Amilhat Szary & Y. Calbérac, Éd.), *Pour une géographie du pouvoir*. Lyon, ENS Éditions. Consulté à l'adresse <http://books.openedition.org/enseditions/7627>
- RANCIÈRE J. (1997). *La mésentente* (Galilée). Paris.
- RANCIÈRE J. (2000). *Le partage du sensible*. La Fabrique Éditions. doi:10.3917/lafab.ranci.2000.01
- RANKIN E, & SCHNEIDER R M. (2020). *From Memory to Marble: The historical frieze of the Voortrekker Monument Part II: The Scenes*. Walter de Gruyter GmbH & Co KG.
- RASSOOL C. (2000). The Rise of Heritage and the Reconstitution of History in South Africa. *Kronos*, No. 26, p. 1-21.
- RAUTENBERG M. (2003). *La rupture patrimoniale*. Bernin, A la Croisée.
- RÉAU B, & POUPEAU F. (2007). L'enchantement du monde touristique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. n° 170, No. 5, p. 4-13.
- REVUE ESPACES. (2020). *tourisme et loisirs 355 [Le tourisme dans « le monde d'après » // Friches urbaines, lieux créatifs éphémères et tourisme]* (2020). Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10482.revue-espaces-tourisme-loisirs-tourisme-monde-apres-friches-urbaines-lieux-creatifs-ephemeres-tourisme.html>

- REYNAUD A. (1981). *Société, espace et justice*. Presses Universitaires de France. doi:10.3917/puf.reyna.1981.01
- RICŒUR P. (1986). Ce qui me préoccupe depuis trente ans. *Esprit* (1940-), No. 117/118 (8/9), p. 227-243.
- RIEF-VERNAY B. (2014). Construire sur le passé. Patrimoine culturel urbain et politiques de Développement : étude comparative sur le rôle des quartiers historiques dans les politiques de développement urbain de Vienne et de Budapest, (Thèse de doctorat). Paris 10. Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2014PA100037>
- RIEUTORT L, SPINDLER J. (2015). *Le tourisme de mémoire un atout pour les collectivités territoriales ?*. L'Harmattan, 376 p. Consulté 30 avril 2020, à l'adresse <https://iadt.ubicast.tv/permalink/v1253af268f29cjf1vqr/>
- RIPOLL F, (2006). Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace, In Thierry Bulot, Vincent Veschambre. *Mots, traces et marques : dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, L'Harmattan, Espaces discursifs, p.15-36,
- RIPOLL F, & VESCHAMBRE V. (2005). Introduction. *Norois. Environnement, aménagement, société*, No. 195, p. 7-15.
- RIVIÈRE G-H. (1989). *La Muséologie selon Georges Henri Rivière*. / [sous la dir. de Hélène Weis]. Cours de muséologie, textes et témoignages. Paris, Dunod, 402 p.
- ROCHEFORT R. (1986). « La marginalité de l'extérieur et de l'intérieur ». In *in Vant André (dir.), Marginalité sociale, marginalité spatiale*, Éditions du CNRS, Paris, p. 26-34.
- ROGERSON C. (2008). Shared Growth in Urban Tourism: Evidence from Soweto, South Africa. *Urban Forum*, Vol. 19, p. 395-411.
- ROGERSON C. (2014). Rethinking slum tourism: Tourism in South Africa's rural slumlands. *Bulletin of Geography. Socio-economic Series*, Vol. 26. doi:10.2478/bog-2014-0042
- ROGERSON C M. (2015). Revisiting VFR tourism in South Africa. *South African Geographical Journal*, Vol. 97, No. 2, p. 139-157.
- ROJEK C. (1997). Leisure Theory: Retrospect and Prospect: Loisir et Société / Society and Leisure: Vol 20, No 2. *Issue 2: Les études du loisir au XXIe siècle: vers une nouvelle légitimité/Leisure studies in the XXIst century: toward a new legitimacy*, Vol. 20, p. 383-400.
- ROJEK C, & URRY J (Éd.). (1997). *Touring Cultures: Transformations of Travel and Theory* (1st edition). London ; New York, Routledge.
- ROUSSO H. (2007). Vers une mondialisation de la mémoire. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. no 94, No. 2, p. 3-10.
- ROUSSO H. (2016). *Face au passé*. Belin. doi:10.3917/bel.rouss.2016.01
- ROUX S. (2009). De quelques dynamiques contemporaines en anthropologie du tourisme francophone. *Cahiers d'études africaines*, Vol. 49, No. 193-194, p. 595-602.
- RUTEBUKA E, MUSSAGY I. (2016). « patrimoine cultural da cidade de maputo ». Slideshare by Enhard. Direito de Arquitetura E Planeamento Fisico, Universidade E. Mondlane. Consulté à l'adresse <https://fr.slideshare.net/elvisenhard/patrimonio-cultural-da-cidade-de-maputo>
- SACAREAU I, TAUNAY B, & PEYVEL E. (2015). *La mondialisation du tourisme. Les nouvelles frontières d'une pratique*, Presses Universitaires de Rennes.
- SAÏD E W. (2005). *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Seuil. Consulté à l'adresse <https://www.seuil.com/ouvrage/l-orientalisme-l-orient-cree-par-l-occident-edward-w-said/9782020792936>
- SALLET-LAVOREL H. (2003). Encourager le rapprochement entre visiteurs et Franciliens. Pour un tourisme urbain participatif en Île-de-France. *REVUE - ESPACES*, No. N°78. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/3667.encourager-rapprochement-entre-visiteurs-franciliens-tourisme-urbain-participatif-ile-france.html>

- SEATON A V. (1996). Guided by the dark: From thanatopsis to thanatourism. *International Journal of Heritage Studies*, Vol. 2, No. 4, p. 234-244.
- SMITH N. (1979). Toward a Theory of Gentrification A Back to the City Movement by Capital, not People. *Journal of the American Planning Association*, Vol. 45, No. 4, p. 538-548.
- SMITH N. (2002). New Globalism, New Urbanism: Gentrification as Global Urban Strategy. *Antipode*, Vol. 34, No. 3, p. 427-450.
- SMITH P. (2012). *Counter-Tourism: The Handbook*. Triarchy Press Ltd. Consulté à l'adresse <https://www.triarchypress.net/counter-tourism-the-handbook.html>
- SOUSA V de. (2019). Memory as an interculturality booster in Maputo, through the preservation of the colonial statuary. *Comunicação e Sociedade*, No. Special Issue, p. 269-286.
- SPIRE A, BÉNIT-GBAFFOU C, GERVAIS-LAMBONY P, MORANGE M, STECK J-F, & VIVET J. (2014). *Localisation forcée en ville: injustice spatiale et politique de déguerpissements*, Karthala, 127 p.
- SPIVAK G C. (2006). *In other worlds: essays in cultural politics*. New York, Routledge, Taylor & Francis Group.
- SPIVAK G C. (2009). *Les subalterns peuvent-elles parler ?* Paris, Éditions Amsterdam.
- STASZAK J-F. (2008). Qu'est-ce que l'exotisme ? *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, Vol. 148, No. 1, p. 7-30.
- STASZAK J-F. (2018). Exotisation et érotisation d'un haut-lieu et bas-fond touristique : la Casbah d'Alger. *Téoros: revue de recherche en tourisme*, Vol. 37, No. 2. doi:10.7202/1055638ar
- STOCK M. (2006). L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques. *EspacesTemps.net, Travaux*, Vol. Les sociétés à individus mobiles. Consulté à l'adresse <http://www.espacestemp.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/>
- STOCK M, & LUCAS L. (2012). La double révolution urbaine du tourisme. *Espaces et sociétés*, Vol. n° 151, No. 3, p. 15-30.
- STONE P R. (2006). A dark tourism spectrum: Towards a typology of death and macabre related tourist sites, attractions and exhibitions. *Tourism*, Vol. 54, p. 145-160.
- STONE P, & SHARPLEY R. (2008). Consuming Dark Tourism: A Thanatological Perspective. *Annals of Tourism Research*, Vol. 35, p. 574-595.
- SUCHET A. (2017). Le concept d'arrière-pays en géographie: une promenade dans la littérature. *Ería: Revista cuatrimestral de geografía*, Vol. 37, No. 2, p. 125-130.
- TALIERCIO P. (2008). Un déguerpissement exemplaire à Ouaga (Burkina Faso). *Agone*, No. 38-39, p. 89-107.
- TER MISASSIAN H. (2013). *Changer Barcelone. Politiques publiques et gentrification dans le centre ancien (Ciutat Vella)*, Presses universitaires du Mirail. Toulouse, CNRS-UMR Géographie-cités 8504. Consulté à l'adresse <https://journals.openedition.org/cybergeog/26946>
- TILL K. (2012). Wounded Cities: Memory-Work and a Place-Based Ethics of Care. *Political Geography - POLIT GEOGR*, Vol. 31. doi:10.1016/j.polgeo.2011.10.008
- TOBELEM J-M, & PONCET P. (2013). Le tourisme mondialisé : un bilan spatial. Actifs archipolitains et passifs muséaux à Abu Dhabi, In *Mondes du tourisme "Tourisme et recherche"*, Mars 2013.
- TOMAS F. (2004). Les temporalités du patrimoine et de l'aménagement urbain. *Géocarrefour*, Vol. 79, No. vol. 79/3, p. 197-212.
- TOMAS F, BONILLA M, & COMMÈRE R. (2004). *Variations autour du patrimoine: un cas d'école: le Forez*. École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne & Institut des études régionales et des patrimoines, Éd. Saint-Etienne, France,

- Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- TORRE A. (2015). « Le rôle des conflits dans les processus de développement des territoires. Bilan de 10 ans de recherche ». Présenté à Les vidéos AgroParisTech. Consulté à l'adresse <http://www2.agroparistech.fr/podcast/TORRE-A-Le-role-des-conflits-dans-les-processus-de-developpement-des.html>
- TORRES E. (2002). Adapter localement la problématique du développement durable : rationalité procédurale et démarche-qualité. *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, No. Dossier 1, septembre. doi:10.4000/developpementdurable.878
- TOYANA M. (2021). S.Africa losing cultural landmarks like Apartheid Museum to COVID. *Reuters*, 7 mai. Consulté à l'adresse <https://www.reuters.com/lifestyle/safrica-losing-cultural-landmarks-like-apartheid-museum-covid-2021-05-07/>
- TRAVERSO E, & BIDEJ J. (1992). Max Weber. Sur le socialisme et le marxisme. *Actuel Marx*, Vol. n° 11, No. 1, p. 41-65.
- TUNBRIDGE J E, ASHWORTH G J. (1996). *Dissonant Heritage: The Management of the Past as a Resource in Conflict*. Wiley.
- TURGEON L. (2010). Introduction. Du matériel à l'immatériel. Nouveaux défis, nouveaux enjeux. *Ethnologie française*, Vol. Vol. 40, No. 3, p. 389-399.
- TURNER L, & ASH J. (1975). *The Golden Hordes: International Tourism and the Pleasure Periphery*, International Affairs, Vol. 51. Consulté à l'adresse <https://doi.org/10.2307/2615841>
- ULYCES.CO. (2015). L'homme qui change les armes du Mozambique en œuvres d'art. Consulté 7 août 2021, à l'adresse <https://www.ulyces.co/longs-formats/lhomme-qui-change-les-armes-du-mozambique-en-oeuvres-dart/>
- URBAIN J-D. (2020). La crise ne va pas tuer l'imaginaire touristique ! *REVUE-ESPACES*, No. N° 355. Consulté à l'adresse <https://www.tourisme-espaces.com/doc/10495.crise-ne-va-pas-tuer-imaginaire-touristique.html>
- URFER S. (2010). *La crise et le rebond : après 50 ans d'indépendance malgache* (Foi et Justice). Antananarivo.
Consulté à l'adresse <https://searchworks.stanford.edu/view/9083609>
- URRY J. (1992). *The Tourist Gaze and the 'Environment' - John Urry, 1992*. Consulté à l'adresse <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/026327692009003001>
- URRY J, & ROJEK. (1997). *Touring Cultures by Urry and Rojek (book)*. Consulté à l'adresse https://www.academia.edu/823938/Touring_Cultures_by_Urry_and_Rojek_book
- VAN DER MERWE C, KHUMALO T, & SEBATLELO P. (2014). « Who is a heritage tourist? » a comparative study of Constitution Hill and the Hector Pieterse Memorial and Museum, Johannesburg, South Africa. *African Journal of Hospitality, Tourism and Leisure*, Vol. 3, p. 1-13.
- VAN AALST I, & BOOGAARTS I. (2002). From Museum to Mass Entertainment: The Evolution of the Role of Museums in Cities. *European Urban and Regional Studies*, Vol. 9, No. 3, p. 195-209.
- VERBEECK G. (2007). "Structure of memory: Apartheid in the museum". In *History Making and Present Day Politics: The Meaning of Collective Memory in South Africa*, Hans Erik Stolter (ed.), Uppsala: Nordic Africa Institute, p. 217-226.
- VERNIÈRES M. (2015). Le patrimoine : une ressource pour le développement. *Techniques Financières et Développement*, Vol. 118, No. 1, p. 7-20.
- VERRET MICHEL. (1995). *Chevilles ouvrières / Michel Verret*. Paris, les éditions de l'Atelier-les éditions ouvrières.
- VESCHAMBRE V. (2005). La notion d'appropriation. *Norois. Environnement, aménagement, société*, No. 195, p. 115-116.

- VESCHAMBRE V. (2007). Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales. *Annales de géographie*, Vol. n° 656, No. 4, p. 361-381.
- VESCHAMBRE V. (2008). *Traces et mémoires urbaines Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- VESCHAMBRE V. (2007). Le processus de patrimonialisation : revalorisation, appropriation et marquage de l'espace. *Vox geographica. Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net*
- VIOLIER P, & PICKEL-CHEVALIER S. (2017). « Bali de la marge à la centralité touristique ? ». In Bernard N, Blondy C, Duhamel P. *Tourisme et périphéries. La centralité des lieux en question*. Presses universitaires de Rennes, p. 77-101.
- VIOLIER Philippe. (2008). *Tourisme et développement local / Philippe Violier*. Belin. Paris. Consulté à l'adresse <https://library.kedge.edu/Default/doc/SYRACUSE/56557/tourisme-et-developpement-local-philippe-violier>
- VIOLIER Philippe, & LAZZAROTTI O. (2007). *Tourisme et patrimoine. Un moment du Monde*. Presses de l'Université d'Angers. Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01648570>
- VIVANT E. (2009). Nathalie Heinich, La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère. *Lectures*, novembre. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/lectures/837>
- VYGOTSKY L S. (1978). *Mind in Society: Development of Higher Psychological Processes*. Harvard University Press. doi:10.2307/j.ctvjf9vz4
- WADBLEED N. (2017). Le musée-mémorial comme lieu d'une expérience touristique spécifique, entre mémorial, musée d'histoire et lieu récréatif : le cas d'Auschwitz-Birkenau. *Mondes du tourisme*, No. 13. <http://journals.openedition.org/tourisme/1390>
- WARNES C. (2000). The Making and Unmaking of History in Ivan Vladislavic's Propaganda by Monuments and Other Stories. *MFS Modern Fiction Studies*, Vol. 46, No. 1, p. 67-89.
- WILLIAMS S. (2004). *Critical Concepts in the social Sciences :Tourism*, Routledge, London, New York. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2005-1-page-7.htm?try_download=1
- WITZ L., RASSOOL C, & MINKLEY G. (2001). Repackaging the past for South African Tourism, *Daedalus*, Vol. 130, p. 277-296.
- WITZ Leslie. (2010). Museums, Histories and the Dilemmas of Change in Post-Apartheid South Africa. *Museum Studies*, No. 3, p. 25.
- WITZ Leslie. (2006). Museum Frictions. In *Transforming museums on postapartheid tourist routes*, Duke University Press, p. 107-134.
- WITZ Leslie, MINKLEY G, & RASSOOL C. (2017). *Unsettled History: Making South African Public Pasts*. University of Michigan Press. doi:10.3998/mpub.9200634
- WITZ Leslie, & RASSOOL C. (2008). Making histories. *Kronos*, Vol. 34, No. 1, p. 6-15.
- YOUNG G, & VOSLOO P. (2020). Isivivane, Freedom Park: A critical analysis of the relationship between commemoration, meaning and landscape design in post-apartheid South Africa. *Acta Structilia*, Vol. 27, No. 1, p. 85-118.
- ZUKIN S. (1995). *The cultures of cities*. Cambridge, MA, Blackwell.
- ZULAIKA IRURETA J. (1997). *Crónica de una seducción: el Museo Guggenheim de Bilbao* (Librería Salvalibros Express).
- ZYTNIICKI C, & KAZDAGHLI H. (2009). *Le Tourisme dans l'Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (xixe - xxe siècle) : un outil de la domination coloniale ?* (Société française d'histoire d'outre-mer). Éditions touristiques européennes, 440 p.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE.....	P 7
Sujet traité et positionnement disciplinaire.....	P 8
ENTREES DISCIPLINAIRES.....	P 9
PROBLEMATIQUE ET PROGRESSION REFLEXIVE.....	P 10
De la justification d'un espace : attaches et déploiement.....	p 12
LES OBJETS-LIEUX GEOGRAPHIQUES PASSES A LA LOUPE.....	P 14
UN PREMIER INVENTAIRE POSSIBLE ?.....	P 15
DU RAPPORT A LA SCIENCE ET AU SENSIBLE : MARCHÉ ET BAGAGE DU GEOGRAPHE.....	P 18
Éléments réflexifs sur la méthode adoptée.....	p 19
IDIOGRAPHIE OU NOMOTHETIE ?.....	P 19
L'ADHESION A UNE DEMARCHE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE.....	P 20
Modalités des sources premières et secondaires : une approche pragmatique.....	p 21
L'OBSERVATION EXPLORATOIRE DIRECTE EXTERNE : SCRUTER.....	P 22
L'OBSERVATION PARTICIPANTE : PRENDRE PART.....	P 22
L'ENTRETIEN DIRECT : ÉCHANGER.....	P 23
L'ENTRETIEN DEAMBULATOIRE ET L'ENTRETIEN DE GROUPE : DISCOURIR.....	P 24
DE L'USAGE DES BASES DE DONNEES : ÉVALUER PLUTOT QUE RECENSER.....	P 25
Le bagage du géographe : une pluralité d'outils mobilisés.....	p 27
Conclusion de chapitre.....	p 32
BAIN PATRIMONIAL, TOURISME DES FRANGES, AFRIQUE DU RECIT.....	P 34
La patrimonialisation touristique : éléments de contextualisation.....	p 35
JEU PATRIMONIAL : BESOIN – PROCESSUS – MARQUEUR.....	P 35
- <i>Le tout patrimonial : une crise des identités et un besoin de société.....</i>	<i>p 35</i>
- <i>La patrimonialisation : un processus social aux multiples fonctions.....</i>	<i>p 38</i>
- <i>D'une mémoire sélective à un vecteur d'idéologie ?.....</i>	<i>p 40</i>
(APRES)TOURISME : ÉMOTION – AUTHENTICITE – IDENTITE.....	P 45
- <i>L'hybridation post-touristique en ses traits saillants.....</i>	<i>p 46</i>
- <i>L'exotisation assumée, fantasme d'un Sud/r-déterminé.....</i>	<i>p 49</i>
- <i>L'Inversion du stigmate et la place d'une identité-projet.....</i>	<i>p 52</i>
Tourisme et patrimoine culturel sud-africain/mozambicain : une cristallisation autour d'un récit national.....	p 54
AFRIQUE DU SUD ET MOZAMBIQUE : TERMES ET DONNEES.....	P 55
POSTCOLONIAL ET POSTAPARTHEID : CONSTRUCTION D'UN RECIT INTEGRATEUR.....	P 58
Conclusion de chapitre.....	p 70

LA MARGE PATRIMONIALE EN SES CONTOURS : UNE QUALIFICATION ET UNE NARRATION (RE)TISSEE.....	P 72
Contextualisation scientifique : un attrait pour la dynamique des marges.....	p 73
COMPARAISON ET ÉCHELLES.....	P 73
DYNAMIQUES DES SUDS... DANS LE SUD.....	P 74
Qu'est qu'une « Marge patrimoniale » ?.....	p 76
MARGES, PATRIMOINE, TOURISME : UNE ARTICULATION ENTRE MEMOIRE ET CENTRALITE.....	P 76
- <i>Marge et périphéricité ; marge relative : essai de précision.....</i>	<i>p 76</i>
- <i>Réhabilitation des mémoires douloureuses et mise en patrimoine.....</i>	<i>p 79</i>
- <i>Pour une définition simple de la Marge patrimoniale.....</i>	<i>p 81</i>
UN PROCESSUS DE « RECODAGE » DES MARGES PATRIMONIALES	P 86
- <i>Centralité et image identifiante à travers la sphère du tourisme.....</i>	<i>p 86</i>
- <i>Résilience de territoire et re-narration : quelle pertinence du discours ?.....</i>	<i>p 90</i>
- <i>Requalification spatiale et patrimonialisation touristique : quels effets ?.....</i>	<i>p 94</i>
Conclusion de chapitre.....	p 96
LA RESTITUTION PAR L'ÉPREUVE : TYPOLOGIE, TEMPORALITE, ACTEUR, REPERCUSSION, STRATEGIE.....	P 98
Exercice typologique pour appréhender la diversité des Objets-Lieux.....	p 99
MOBILISATION DES CONCEPTUALISATIONS PRESENTES DANS LA LITTERATURE.....	P 99
VERS QUELQUES ELEMENTS DE TYPOLOGIE PAR CROISEMENT DES SOURCES.....	P 109
Quelles expressions (et corrélations) des enjeux des Objets-Lieux ?.....	p 112
QUATRE RESSORTS ET DE MULTIPLES INTERACTIONS.....	P 112
LE CAS DES TOWNSHIP TOURS : MEMOIRE APPROPRIÉE, DROIT A LA VILLE ET VECU.....	P 116
Quel public concerné par ces Objets-Lieux ?.....	p 117
UN TRYPTIQUE DE VISITEURS PAR DELA LA PAIRE PUBLIC LOCAL/CLIENTELE ETRANGERE.....	P 118
ÉLEMENTS DE REFLEXIONS SUR UNE APPROCHE SYSTEMIQUE DES PUBLICS ET ACTEURS	P 122
Quelles dynamiques évolutives des Objets-Lieux ?.....	p 125
STATU QUO VOULU OU NON : LA MARGINALITE PATRIMONIALE EN QUESTION.....	P 125
LES MARGES EN ÉVOLUTION : ENTRE GRADUATION ET TEMPORALITE.....	P 126
Quelles répercussions spatiales ? Une « fabrique » de la différenciation.....	p 127
INVERSION SPATIALES ET NOUVELLES DISPARITES TERRITORIALES.....	P 128
REMARQUES SUR LES DYNAMIQUES PLURIELLES DE GENTRIFICATION.....	P 131
INEGALITES DES MARQUEURS HISTORIQUES : SURDETERMINATION ET OUBLI/MINORATION ?.....	P 134
REFLEXIONS SUR LA QUESTION DE L'ETHNICISME ET DE L'ALTERITE.....	P 139
Conclusion de chapitre : résultats et approfondissement de la recherche.....	p 142
SYNTHESE DES STRATEGIES PATRIMONIALES DES OBJETS-LIEUX ETUDIES.....	P 142

<u>ACTEURS, AMBITIONS LOCALES, ARENE POLITIQUE – PISTE DE TRAVAIL 1 (APPROFONDISSEMENT DE LA RECHERCHE).....</u>	<u>P 149</u>
<u>POLES ANCRÉS, HORIZONS DÉPASSÉS ET RIVAGES VIRGINAUX.....</u>	<u>P 155</u>
<u>Le monde d'après : tourisme des racines, du « cher à soi », et logiques (dé-) patrimonialisantes ?.....</u>	<u>p156</u>
<u>Vers un transect ouest-est du grand océan Indien méridional – Piste de recherche 2 (redéploiement spatial).....</u>	<u>p 159</u>
<u>De l'Indianocéanie à la Tanzanie et l'Inde – Application dans le cadre du projet Interreg PaTRIM-OI – Piste de recherche 3 (redéploiement spatial).....</u>	<u>p 166</u>
<u>POSTULATS DE RECHERCHE ET QUESTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES.....</u>	<u>P 166</u>
<i>- Du choix des objets-lieux notoires à leurs multiples enjeux.....</i>	<i>p 166</i>
<i>- Un (infra)patrimonial culturel à mieux associer et valoriser ?.....</i>	<i>p 168</i>
<u>ACTIONS ENVISAGÉES.....</u>	<u>P 170</u>
<i>- Action 1 : Inventaire, choix et typologie des sites étudiés.....</i>	<i>p 170</i>
<i>- Action 2 : Analyse comparative et critique des enjeux des sites culturels patrimoniaux / Valorisation scientifique.....</i>	<i>p 171</i>
<i>- Action 3 : Valorisation (événementiel, médiation, vulgarisation) du Patrimoine matériel et immatériel de l'océan Indien.....</i>	<i>p 172</i>
<u>Conclusion de la partie.....</u>	<u>p 173</u>
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE.....</u>	<u>P 175</u>

Table des figures

FIGURE 1 : ENTREES THEMATIQUES	10
FIGURE 2 : CORPUS CONCEPTUEL DU TRAVAIL.....	11
FIGURE 3 : "DELTA GEOGRAPHIQUE" ETUDIE	12
FIGURE 4 : OBJETS-LIEUX TRAITES, LOCALISATION ET GABARIT	14
FIGURE 5 : NOS SOURCES D'INFORMATIONS GEOGRAPHIQUES.....	21
FIGURE 6 : NOTORIETE DES OBJETS-LIEUX ETUDIES EN LIGNE	27
FIGURE 7 : LES OUTILS D'ANALYSE - LE BAGAGE DU GEOGRAPHE	28
FIGURE 8 : CARICATURES DE <i>MADAM & EVE</i> , EXPRESSION D'UNE (PARCELLE) DE VERITE	31
FIGURE 9 : COLLECTION DE MOTS-CLES D'UNE SELECTION DE NOS ARTICLES REPRESENTATIFS D'UN POSITIONNEMENT SCIENTIFIQUE	31
FIGURE 10 : RENOUVELLEMENT DE LA NOTION DE PATRIMOINE EN GEOGRAPHIE	31
FIGURE 11 : HYBRIDATION ET SCENARI D'EVOLUTIONS STATUAIRES	31
FIGURE 12 : RENOUVELLEMENT EPISTEMOLOGIQUE DU TOURISME ET DES LOISIRS.....	31
FIGURE 13 : LE PATRIMOINE CULTUREL DE MAPUTO A TRAVERS SES ICONES	31
FIGURE 14 : AFRIQUE DU SUD - MOZAMBIQUE - TANZANIE, AIRE GEOGRAPHIQUE APPREHENDEE ET TRAJECTOIRES PERSONNELLES	31
FIGURE 15 : NOTRE CHEMINEMENT SCIENTIFIQUE EN TERRE ARC-EN-CIEL (SELECTION DE CARTES ISSUES DE PRODUCTIONS SCIENTIFIQUES).....	31
FIGURE 16 : DEGRE DE PERIPHERICITE THEORIQUE - PLACE DE LA MARGE	31
FIGURE 17 : MARGE PATRIMONIALE - ESSAI DE DEFINITION	31
FIGURE 18 : DE LA COTE VERS L'INTERIEUR, "MARGE PATRIMONIALE" A DURBAN (CARTE REMANIEE, D'APRES FOLIO, 2013)	31
FIGURE 19 : STRUCTURATION URBAINE ET "MARGES PATRIMONIALES" A MAPUTO (CARTE REMANIEE, D'APRES FOLIO, 2007).....	31
FIGURE 20 : DYNAMIQUES D'INVESTISSEMENT DES MARGES PATRIMONIALES	31
FIGURE 21 : NATURE DES RESSOURCES PATRIMONIALES CULTURELLES	31
FIGURE 22 : ARTICULATION ENTRE PATRIMONIALISATION, MISE EN MEMOIRE ET DISPARITION.....	31
FIGURE 23 : PATRIMOINE ET SPATIALISATION DE LA MEMOIRE AU GAUTENG.....	31
FIGURE 24 : LES ETAPES DE LA PATRIMONIALISATION	31
FIGURE 25 : LE SPECTRE DU <i>DARK TOURISM</i>	31
FIGURE 26 : MARGES PATRIMONIALES - LIEUX-TYPE ET PRESTATIONS.....	31
FIGURE 27 : HYBRIDATION DES INSTITUTIONS MUSEALES DE SOCIETE	31
FIGURE 28 : ENJEUX DE LA VALORISATION PATRIMONIALE	31
FIGURE 29 : LES MARGES PATRIMONIALISEES, MOTIFS DE DEPLACEMENT ET TYPE DE PUBLIC(S)	31
FIGURE 30 : TRAJECTOIRES DES MARGES PATRIMONIALES.....	31
FIGURE 31 : DYNAMIQUES DES MARGES PATRIMONIALISEES, UNE FABRIQUE DE LA DIFFERENCIATION ?.....	31
FIGURE 32 : LES TOURS D'INANDA ET DE SOWETO : CORRESPONDANCES.....	31
FIGURE 33 : GENTRIFICATION, PATRIMONIALISATION ET INFRA-TERRITOIRE (CARTE ADAPTEE, D'APRES FOLIO, 2015)	31
FIGURE 34 : RAPPORT A LA PATRIMONIALISATION DES LIEUX ETUDIES	31
FIGURE 35 : DES STRATEGIES PATRIMONIALES REGIONALES PROTEIFORMES	31
FIGURE 36 : LOGIQUES PATRIMONIALES COMPAREES DU RAPPORT AU PASSE SENSIBLE.....	31
FIGURE 37 : LE MOZAMBIQUE, LIGNES DE FORCE ET DE FAILLE D'UN TERRITOIRE ETIRE	31
FIGURE 38 : RECIT CATHARTIQUE ET CONTESTATIONS MONUMENTALES : COMPLEXITE SUD-AFRICAINE.....	31
FIGURE 39 : ACTEURS DE QUELQUES MARGES PATRIMONIALES SUD-AFRICAINES	31
FIGURE 40 : ETAT COMPARATIF DE QUELQUES TERRITOIRES DE L'OCEAN INDIEN.....	31
FIGURE 41 : LIEUX ET MONUMENTS PATRIMONIAUX "SENSIBLES" DE LA REUNION	31
FIGURE 42 : PERSPECTIVES DE RECHERCHE ET REDEPLOIEMENT SPATIAL	31
FIGURE 43 : ENJEUX PATRIMONIAUX ET TOURISTIQUES DE LA "MARGE" : LA <i>MANDELA HOUSE</i> « FIXE » UN PATRIMOINE NOTOIRE A ORLANDO, SOWETO ; LA MAISON DE PRESSE DE GANDHI, « CAPSULE » PARMIS LE « CIRCUIT », DU TOUR MUSEAL D'INANDA ; LE FORTALEZA QUI REEQUILIBRE LA MEMOIRE ET S'ELOIGNE DE LA VISEE INITIALE D'ACCUEILLIR LE PATRIMOINE PORTUGAIS A MAPUTO (CLICHES : AUTEUR).	31

Table des photographies

PHOTOGRAPHIE 1 : VUE INTERIEURE DU <i>MOEDA MUSEUM</i> (CLICHE : AUTEUR)	30
PHOTOGRAPHIE 2 : MURS PEINTS A JOHANNESBURG ET A MAPUTO (CLICHES : AUTEUR) : A GAUCHE, LES MOTS CELEBRES DE N. MANDELA ET UN DISCOURS A TENEUR PROGRESSISTE ; A DROITE, LA GRANDE FRISE DE LA PLACE DES HEROS, FIGURANT LA GUERRE DE LIBERATION.	31
PHOTOGRAPHIE 3 : ANACHRONISME HISTORIQUE ET AMBIVALENCES SPATIALES, PIETERMARITZBURG ET JOHANNESBURG (CLICHES : AUTEUR) : REPRESENTATION DU MAHATMA GANDHI ET HYPER-LOCALISATION DE NELSON MANDELA A SANDTON.	31
PHOTOGRAPHIE 4 : RAPPORT AU PATRIMOINE DISSONANT EN AFRIQUE DU SUD ET AU MOZAMBIQUE (CLICHES : AUTEUR) - DE LA GAUCHE VERS LA DROITE, DU HAUT VERS LE BAS : HERTZOG EXCENTRE ; KRUGER ENGRILLAGE ; ALBUQUERQUE CONFINE ; SALAZAR CHATIE.	31
PHOTOGRAPHIE 5 : DEAMBULATION TRIBALE ET IMAGINAIRES A LESEDI (CLICHE : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 6 : LE MUSEE DE LA REVOLUTION A MAPUTO (CLICHES : AUTEUR) - S. MACHEL ; LIBERATION ; COMMUNISME ; PEUPLE.	31
PHOTOGRAPHIE 7 : LE MUSEE DE L'APARTHEID A JOHANNESBURG (CLICHES : AUTEUR) – GRILLES ; OPPRESSION ; LUMIERE ; LIBERTE.....	31
PHOTOGRAPHIE 8 : LES HEROS JUMELES AU CONSTITUTION HILL (CLICHES : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 9 : LE REEQUILIBRAGE MEMORIEL AU FORTALEZA (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 10 : LES HEROS UNIS AU MUSEE DE LA REVOLUTION (CLICHE : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 11 : UN DISCOURS EXPOSE EMPREINT DE FRANCHISE ? (CLICHES : AUTEUR) : GANDHI FACE A SES CERTITUDES AU CONSTITUTION HILL ET LUTHULI, PRIX NOBEL DE LA PAIX, ARGUMENTANT SUR L'USAGE DE LA VIOLENCE AU LILIESLEAF FARM.	31
PHOTOGRAPHIE 12 : MUSEALITE ET DISPARITES PAYSAGERES AU MATOLA RAID (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 13 : ANC/FRELIMO ; AFRIQUE DU SUD/MOZAMBIQUE ; THEMBO/MACHEL – FILIATION ET PARTAGES AU MATOLA RAID.....	31
PHOTOGRAPHIE 14 : LA TOURISTIFICATION DE VILAKAZI, ORLANDO, SOWETO (CLICHES : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 15 : RESTAURATION ET VALORISATION DE LIEUX PATRIMONIAUX EN AFRIQUE DU SUD (CLICHES : AUTEUR) - UN SUBTIL ALLIAGE ENTRE REHABILITATION/RENOVATION ET CREATIVITE, PORTE PAR UN ALLIAGE D'ACTEURS ORIGINAL (CF. SUPRA).	31
PHOTOGRAPHIE 16 : LA <i>ZONA PROTEGIDA DA BAIXA</i> DE MAPUTO EN SON LEGS EXOGENE (CLICHE : AUTEUR) - LE MINISTERE DE LA CULTURE EST EN CHARGE DE LA PRESERVATION DE PRINCIPAUX SITES DE LA <i>BAIXA</i> , AU RICHE PATRIMOINE PORTUGAIS.....	31
PHOTOGRAPHIE 17 : LES MUTATIONS DU SITE MUSEAL DU KWAMUHLE, DURBAN (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 18 : RECIT ET RACCOURCIS - BHAMBAYI ET SES « VIOLENCES D'APARTHEID » ; LE REGIME SUD-AFRICAIN ET SES « AGENTS » DE LA RENAMO (CLICHES : AUTEUR). PEUT-ON SUGGERER UNE FORME DE « DEPOSSESSION » DE LA VERITE ?.....	31
PHOTOGRAPHIE 19 : LA GARE DE PIETERMARITZBURG, UNE TRACE MARQUEE INCOMPLETEMENT (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 20 : PATRIMOINE NEO-DISSONANT SUD-AFRICAIN - LE VOORTREKKER MONUMENT A PRETORIA (CLICHES : AUTEUR). L'OBJET COMPOSITE, PAR SA MONUMENTALITE ET SON PROPOS, NE LAISSE GUERE INDIFFERENT DANS LA NOUVELLE AFRIQUE DU SUD RECONCILIATRICE.	31
PHOTOGRAPHIE 21 : LE FREEDOM PARK, PRETORIA, LA RENAISSANCE AFRICAINE ET L'ARTERE DE RECONCILIATION (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 22 : AUDITORIUM, LIEU DE CONFERENCE ET SEMINAIRE AU LILIESLEAF FARM ET AU FREEDOM PARK (CLICHES : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 23 : GROUPE DE SCOLAIRES EN VISITES - APARTHEID MUSEUM ET FORTALEZA (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 24 : EXEMPLE D'EVENEMENTIEL AU CONSTITUTION HILL (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 25 : GROUPE DE VISITEURS, TOURISTES OU NON, SEULS OU AVEC GUIDE EN AFRIQUE DU SUD (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 26 : UN GUIDE "HYPER-LOCAL", PERSONNE ASSOCIATIVE, SOUS-PRESTATAIRE DES COMPAGNIES PRIVEES ,INTERVENANT SUR LA PARTIE PEDESTRE BIDONVILISEE DU TOUR DE SOWETO (CLICHE : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 27 : MISE EN ABIME - ET EN GARDE – FACE AUX VIOLENCES XENOPHOBES AU CENTRE DE L'HOLOCAUSTE ET DU GENOCIDE, JOHANNESBURG (CLICHES : AUTEUR).....	31
PHOTOGRAPHIE 28 : DIFFERENCIEL DE LOCALISATION ENTRE LES DEUX FIGURES TOTEMIQUES MOZAMBICAINES (CLICHES : AUTEUR) : S. MACHEL SE DRESSE DANS L'HYPER-CENTRE INSTITUTIONNEL, E. MONDLANE UN PEU PLUS LOIN, DANS UNE PARTIE CENTRALE PLUS POPULEUSE.....	31
PHOTOGRAPHIE 29 : MEMORIAL A IMBALI EN HOMMAGE AUX VICTIMES DES VIOLENCES IFP (INKHATA)/ANC, PIETERMARITZBURG (CLICHE : AUTEUR).....	31

PHOTOGRAPHIE 30 : EQUILIBRAGE PHYSIQUE DES MEMOIRES, PITERMARITZBURG (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 31 : UN "STYLE" MUSEAL SUD-AFRICAIN ? (CLICHES : AUTEUR)	31
PHOTOGRAPHIE 32 : LE DISCOURS PATRIMONIAL SUR LES TROUBLES CIVILS POST-INDEPENDANCES A MAPUTO (CLICHES : AUTEUR)	31

Table des carnets de terrain

Carnet de terrain 1 : Museu da Moeda (musée de la monnaie).....	p 29
Carnet de terrain 2 : Constitution Hill (Johannesburg).....	p 61
Carnet de terrain 3 : Liliesleaf Farm (Johannesburg).....	p 63
Carnet de terrain 4 : Fortaleza (Fortress of Maputo), Maputo.....	p 63
Carnet de terrain 5 : Museu da Revolução (Maputo).....	p 65
Carnet de terrain 6 : Matola Raid and Interpretive Centre (Matola).....	p 67
Carnet de terrain 7 : Hector Pieterse Museum, Soweto (Johannesburg).....	p 83
Carnet de terrain 8 : Liliesleaf Farm (Johannesburg).....	p 89
Carnet de terrain 9 : Voortrekker Monument (Pretoria).....	p 105
Carnet de terrain 10 : Louis Tregardt Memorial Garden (Maputo).....	p 106
Carnet de terrain 11 : Freedom Park et la route de la réconciliation (Pretoria).....	p 113
Carnet de terrain 12 : Constitution Hill (Johannesburg).....	p 121
Carnet de terrain 13 : Centre de l'holocauste et du Génocide (Johannesburg).....	p 134
Carnet de terrain 14 : Village Museum (Dar es-Salaam, Tanzanie) : la sémantique d'un pays multiethnique.....	p 163
Carnet de terrain 15 : National Museum (Dar es-Salaam, Tanzanie) : la sémantique d'un pays aux multiples influences.....	p 164
Carnet de terrain 16 : Slave Chambers (Zanzibar) : la sémantique du poids et de l'héritage de la traite orientale.....	p 165

Table des encarts

Encart 1 : La recherche en sa délimitation.....	p 13
Encart 2 : La recherche en ses prolongements.....	p 15
Encart 3 : Approche statistique de la fréquentation/notoriété des objets-lieux étudiés.....	p 25
Encart 4 : Enjeux et contestations monumentales en Afrique du Sud et au Mozambique	p 43
Encart 5 : Tourisme et mythe en Afrique du Sud et au Mozambique	p 50
Encart 6 : La visibilité scientifique des termes usités sous les moteurs de recherche.....	p 55
Encart 7 : Modalités de l'action 1 (PaTRIM-OI).....	p 171
Encart 8 : Modalités de l'action 2 (PaTRIM-OI).....	p 171
Encart 9 : Modalités de l'action 3 (PaTRIM-OI).....	p 172

Résumé

Ce mémoire d'H.D.R. s'organise autour d'une pensée géographique ancrée sur les notions de *refoulement* et de *recentrage/recodage*.

Le terrain concerné se situe en Afrique australe (Afrique du Sud et Mozambique), délimité par six espaces urbains prioritaires : Johannesburg et Pretoria sur les hautes terres sud-africaines ; Durban et Pietermaritzburg dans la province littorale du KwaZulu-Natal ; Maputo et Matola sis dans la partie méridionale mozambicaine.

Le phénomène de « Dynamiques des marges patrimoniales » se situe au cœur du travail analytique et systémique mené, lequel repose sur plus d'une décennie de recherche.

La réflexion porte sur les recompositions et la (re)valorisation de lieux géographiques et de faits historiques, par une mise en valeur à la fois touristique et patrimoniale.

Elle cible la place et l'évolution de sujets tenant des « marge ». Ces dernières peuvent se considérer comme des objets-lieux périphériques et/ou refoulés au très fort potentiel mémoriel (soit aussi l'idée d'une ressource de territoire). Leur passé demeure effectivement attaché à une histoire pesante ou douloureuse ; il se voit ré-exalté sous diverses formes.

Au final, la patrimonialisation touristique des matériaux « sensibles » met en interrelation enjeux et temporalités. Elle s'ouvre à un public très varié et permet d'apprécier différentes stratégies d'acteurs détenant un agenda précis. Elle finit aussi par exprimer des phénomènes de territorialisation et de mémorialisation.

Mots-clés

Afrique du Sud ; Mozambique ; villes ; patrimoine culturel ; tourisme ; mémoire ; marges ; objets-lieux ; recodage ; enjeux ; répercussions spatiales

Abstract

This H.D.R. dissertation is organised around a geographical thought anchored on the notions of *refoulement* and *recentering/recoding*.

The area of study is located in Southern Africa (South Africa and Mozambique), delimited by six major urban spaces: Johannesburg and Pretoria in the South African highlands; Durban and Pietermaritzburg in the coastal province of KwaZulu-Natal; Maputo and Matola located in the southern part of Mozambique.

The phenomenon of 'Dynamics of Heritage Margins' lies at the heart of the analytical and systemic work carried out here, which is based on over a decade of research.

The analysis focuses on the recompositions and (re)valorisation of geographical places and historical facts, through both tourism and cultural heritage enhancement.

It targets the place and evolution of "margins" subjects, which can be considered as peripheral and/or repressed objects/places with a very strong memory-based potential. Their past remains attached to a dark or painful history; it is re-exalted in various forms.

In the end, the tourist heritage of those "sensitive" materials brings together issues and temporalities. It opens up to a varied public and allow to appreciate strategies of actors with a specific agenda. It ends up expressing phenomena of territorialization and memorialization.

Key words

South Africa ; Mozambique ; cities ; cultural Heritage ; tourism ; memory ; margins ; objects-sites ; recoding ; stakes ; spatial impacts

